N° 531 31e Année. Tome CXLI 1er Août 1920

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 3 fr. 50 | *Etranger....... 3 fr. 85*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

La Pécheresse

HISTOIRE D'AMOUR

Un volume in-16. Prix *(sans majoration)*. **7**

Il a été tiré de cet ouvrage et numéroté à la presse :

158 exemplaires sur Japon impérial, de 1 à 158, à . . *Souscri*
95 exemplaires sur Chine, de 159 à 253, à . . . . *Souscr*
515 exemplaires sur Hollande, de 254 à 768, à . . . *Souscri*

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1650 exe-plaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, savoir :

1625 exemplaires numérotés de 769 à 2393, à. **15**
et 25 exemplaires marqués de A à Z. . . . . (*hors commer*

Collection Critique

publiée par

Le Carnet-Critique

208, rue de la Convention, 208. — PARIS XV[e]

Téléphone SAXE-82-41

Henri Barbusse ....
par Henri Hertz

S[t]-Georges de Bouhélier
par Paul Blanchart.

Maurice Barrès ....
par Gustave Louis-Tautain.

Romain Rolland ....
par Jean Bonnerot.

Charles Maurras ....
par Gustave Louis-Tautain.

Anatole France ....
par Georges-Armand Masson.

Paul Bourget ....
par Jean Pellerin.

Maurice Maeterlinck ...
par Louis Richard-Mounet.

Laurent Tailhade ....
par Louis de Gonzague-Frick.

Colette Willy ....
par Roger Allard.

Paul Fort ....
par Georges-Armand Masson.

Henri Bergson ....
par Georges-Armand Masson.

Henry Bataille ....
par Paul Blanchart.

Bourdelle ....
par Waldemar-George.

Saint-Saëns ....
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprend :

1° Un portrait de l'auteur commenté ;
2° Une biographie ;
3° Une étude générale ;
4° Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

Première série : **15 MONOGRAPHIES**

Abonnements à la série complète :

Édition ordinaire	**France...**	**30 fr.**
	Étranger.	**35 »**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**110 fr.**
	Etranger.	**111 »**

Prix de l'exemplaire séparé :

Édition ordinaire	**France...**	**2.50**
	Étranger..	**3 fr.**
Édition de luxe sur papier Hollande (numérotée).	**France...**	**7.50**
	Étranger..	**8 fr.**

Viennent de paraître :

Henri BARBUSSE
Son œuvre
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHELIER
son œuvre
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

LE SENTIMENT DE LA NATURE
EN FRANCE AU XVII[e] SIÈCLE

On a souvent dit, à la suite de Sainte-Beuve, que notre société des XVII[e] et XVIII[e] siècles, jusqu'à l'apparition de Jean-Jacques Rousseau, fut « très spirituelle, très fine, mais sèche ; aussi dénuée d'imagination que de sensibilité vraie » (1).

Les choses du monde naturel, écrivait le chevalier de Méré, sont bien les plus belles, les plus nobles et les plus agréables pour un esprit d'une étendue infinie, mais on les goûte fort peu dans les plus belles Cours où l'on ne s'entretient volontiers que de celles du monde artificiel, je veux dire de celles qui se passent parmi les gens qui s'y sont bornés, comme de leurs intérêts, de leurs amours, de leurs galanteries, des bals, des ballets, des comédies, des assemblées, des prétentions à la faveur et de nouvelles surprenantes (2).

Les habitants de ce pays-là « ne se mettent pas en peine s'il pleut ou s'il grêle, et ce n'est pas le soleil qui fait pour eux les beaux jours ».

Un habit d'une étoffe agréable, des rubans à la mode, un appartement bien meublé les touchent plus sensiblement que le plus beau spectacle de la nature (3).

(1) *Causeries du Lundi*, t. III, Jean-Jacques Rousseau.
(2) *Lettres de M. le Chevalier de Méré* (1607-1684) 1[re] édition, 1682. Lettre 71 à M. de Luns.
(3) *Id.*, lettre 35 à M. Miton.

Gardons-nous, toutefois, de croire que tous les contemporains du chevalier se confinèrent ainsi dans les salons et restèrent indifférents aux charmes des paysages.

Sous Louis XIII, l'aristocratie séjourne encore volontiers dans ses domaines. D'innombrables châteaux parent les campagnes. Beaucoup, bâtis au moyen âge et mutilés par les guerres, conservent, avec leurs douves, leurs remparts et leurs donjons, une allure de forteresse. Dressés au sommet des coteaux, parmi les rocs, les prés ou les futaies, ils étendent sur les villages leur ombre protectrice. D'autres, finement ouvragés par les artistes de la Renaissance, reflètent dans des eaux tranquilles leurs façades à fleurons, leurs sveltes tourelles et leurs toitures hautes, percées de mansardes richement sculptées.

Depuis le règne d'Henri IV, les habitations deviennent plus simples, et de vastes corps de logis vêtus de brique et coiffés d'ardoise apparaissent auprès de grands ormes et de parterres « en broderies ».

Mais la valeur de la propriété foncière ne cesse de diminuer. La plupart des seigneurs sont ruinés. Il leur faut recourir aux largesses du roi, mendier un gouvernement, une charge, au besoin même un bénéfice ou une pension. Les solliciteurs s'empressent autour du monarque, cherchant à s'éclipser les uns les autres par le luxe de leurs équipages et dépensant follement au jeu ou à la débauche le reste de leurs deniers.

Le « doux climat de la cour » exerce d'ailleurs une attraction singulière sur tous les esprits cultivés. C'est là seulement qu'on sait distinguer les mérites. La noblesse rurale est de plus en plus méprisée.

Le Père Joseph raille « ces bons gentilshommes du pays qui ont restreint toutes leurs ambitions dans l'enclos de leur basse-cour, pour la loger en leur étable à vaches, dans leur écurie ou grenier ; qui s'abêtissent après leurs chiens, chevaux et oiseaux ; qui ne savent parler que de ces vi-

laines bêtes qui se moqueraient d'eux, si elles savaient parler » (1). Et La Bruyère flétrira plus tard le noble de province, « inutile à sa patrie, à sa famille et à lui-même ».

Aussi l'ordre d'avoir à regagner ses terres constitue bientôt la pire disgrâce. Les courtisans qui sont contraints de retourner chez eux gémissent sur leur « exil », et bien peu trouveront quelque apaisement dans la contemplation des bois et des collines.

Cependant, des financiers, des parlementaires, des bourgeois enrichis se font souvent construire, aux alentours des villes, des demeures où ils viennent oublier leurs tracas. Plusieurs gentilshommes qui chérissent fort Paris et la cour accomplissent aussi dans leurs seigneuries de longues retraites. « Touchés de tout ce qui plaît aux gens raisonnables », ils aiment à « changer de vue et d'objet » et goûtent à la fois les commodités de l'existence urbaine et les douceurs de la campagne.

§

Au début du siècle, nombre de poètes glorifient à l'envi les plaisirs rustiques. Après Ronsard et ses disciples, Vauquelin de la Fresnaye, Rapin, Scévole de Sainte-Marthe et bien d'autres invoquent avec ferveur les bois, les prés, les rivières, et proclament bienheureux celui qui, « loin de la cité, vit librement aux champs dans son propre héritage ».

Agrippa d'Aubigné mèle aux imprécations de ses *Tragiques* quelques gracieuses bucoliques. Mais la nature est surtout chère à Théophile de Viau.

Il faut avoir, disait-il, de la passion non seulement pour les hommes de vertu, pour les belles femmes, mais aussi pour toutes sortes de belles choses : j'aime de beaux jours, de claires fontaines, l'aspect des montagnes, l'étendue d'une grande plaine, de belles forêts, l'Océan, son calme, ses vagues, ses nuages.

(1) *Lettres à sa mère*. Ms. des Capucins de la rue de la Santé, t. IV, p. 2360, cité par Hanotaux : *Histoire de Richelieu : la France en 1614*.

Dans des strophes charmantes, dont beaucoup seraient à citer, il ne cesse de s'extasier sur les jeux divers de la lumière et de l'ombre. Et quand, victime des machinations de ses ennemis, condamné par le Parlement de Paris pour crime de lèse-majesté divine, le malheureux Théophile est jeté à la Conciergerie, dans le cachot de Ravaillac, l'horreur de sa prison ravive en lui l'amour passionné de son pays natal. Il songe à son petit château de Boussères, proche de Clérac, « joignant le pied d'un grand coteau », sur les rives de la Garonne. L'espérance de revoir ce séjour béni le soutient dans son infortune et lui inspire ses chants les plus émouvants.

Plus tard enfin, recueilli à Chantilly chez son protecteur, le duc de Montmorency, il célébrera, dans les Odes sereines de la *Maison de Sylvie*, toutes les mystérieuses merveilles de la forêt.

Avec une préciosité plus laborieuse peut-être, mais non exempte de grâce, un autre grand lyrique, Tristan l'Hermite, nous a dépeint maints décors enchantés, comme le fameux « promenoir de deux amants », avec sa grotte sombre et son clair vivier, bordé de plantes aquatiques.

L'ombre de cette fleur vermeille
Et celle de ces joncs pendants
Paraissent être là-dedans
Les songes de l'eau qui sommeille.

Au cours d'une vie fertile en aventures, Tristan aspira souvent à se retirer loin des villes, dans ses montagnes de la Haute-Marche ou sur les rivages de la mer.

Les charmes de la solitude apparurent de même au gros Saint-Amant, durant son exil en Bretagne, à la suite du duc de Retz. Et cet apologiste truculent des goinfres et de la crevaille, qui voyagea sous toutes les latitudes, sut goûter profondément, loin des cabarets de Paris, la mélancolie des bois sauvages, des étangs et des landes et de l'Océan houleux.

Beaucoup d'autres auteurs flétris par Boileau abondent

ainsi en morceaux pittoresques. C'est Guillaume Colletet, gémissant sur les ravages causés par les soldats à son manoir de Rungis, durant les troubles de la Fronde ; c'est Cyrano, dans son *Histoire comique des Etats et Empire du Soleil*, écoutant bruire les feuillages et remarquant que « le bouleau ne parle pas comme l'érable, ni le hètre comme le cerisier ».

Mais ces originaux, aux talents fantasques, ne sont pas seuls à s'enivrer de senteurs agrestes.

L'homme froid qui travaille avec méthode à l'épuration de la langue, Malherbe, sait parfois, à l'imitation de Ronsard, s'attendrir devant les arbres et les fleurs. Ses deux meilleurs élèves, Maynard et Racan, nous ont laissé d'harmonieuses Géorgiques.

Le président Maynard, disgracié par Richelieu, s'est réfugié dans la petite ville de Saint-Céré, perdue dans les causses du Lot. D'abord il se désespère, puis se console en recevant dans ce désert la visite des Muses, qui lui donneront l'immortalité. Moins ambitieux, Racan se contente d'opposer à toutes les vanités du monde la médiocrité dorée du propriétaire rural. Certaines de ses stances et bergeries méritent d'être classées parmi nos meilleures pièces champêtres.

Peu d'écrivains cependant parlent de ces choses avec autant de justesse et de simplicité.

La vogue immense de l'Astrée a développé dans la société polie le goût de la pastorale conventionnelle (1). Ce ne sont partout que nymphes, druides, bergers et bergères dissertant sur quelque article subtil du Code amoureux. La préciosité sévit avec sa rhétorique alambiquée, ses pointes à l'italienne. Elle étale dans les salons sa métaphysique galante et son fade sentimentalisme.

Aux beaux jours, les précieuses quittent les ruelles pour les jardins présentant aux regards

(1) Les comédies et tragi-comédies pastorales apparaissent surtout nombreuses en 1625, 1626 et 1627. Voir Jules Marsan : *La pastorale dramatique en France à la fin du XVI[e] et au début du XVII[e] siècle*. Paris, Hachette, 1905, in-8.

La Nature embellie avec les soins de l'Art.

Elles adorent les cabinets de verdure propices aux entretiens. On les voit sous les tilleuls taillés de la place Royale, le long des massifs en arabesques du Luxembourg, des Tuileries, ou dans les allées obscures du Cours-la-Reine, assises dans des carrosses découverts qu'escortent des cavaliers « admirablement montés et magnifiquement vêtus », de sorte, dit Mlle de Scudéry, que « cette promenade est tout ensemble promenade et conversation et est sans doute fort divertissante ».

Car la Nature ne leur semble agréable que parée d'ornements artificiels, accommodée à de spirituels divertissements...

Les habitués de l'hôtel de Rambouillet s'échappent parfois de la Chambre Bleue pour se rendre au château de Beauce, où Mme de Rambouillet aime à leur ménager des « cadeaux ». Une fois, elle mène M. de Lisieux dans une prairie, au milieu de laquelle se trouve « un cercle de grosses roches ». On y voit Mlle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison vêtues en nymphes, qui, assises sur ces roches, font « le plus agréable spectacle du monde » (1).

De même, un jour où Mme de Vigean festoie au château de la Barre, Mme la Princesse et sa fille, Anne de Bourbon, les invités découvrent avec ravissement, dans une niche surmontant une cascade, autour de laquelle jouent 24 violons, Mlle de Bourbon, vêtue en Diane et Mlle Aubry en nymphe. Après d'abondantes collations et des danses sur l'herbe, un feu d'artifice est tiré dans le parc ; et, à une heure avancée de la nuit, les carrosses, emplis de folle jeunesse, regagnent Paris à la lueur des flambeaux (2).

On excursionne ainsi volontiers dans les environs de la capitale, à Vincennes, à Versailles, dans la vallée de Chevreuse ; on suit la cour à Fontainebleau, à Compiègne, à Saint-Germain pour assister à ses bals, à ses carrousels. La

(1) Tallemant des Réaux, *Historiettes*, art. Mme de Rambouillet.
(2) Lettre de Voiture à Mgr le Cardinal de la Vallette (1630).

chasse, plaisir préféré de nos rois, est surtout en honneur, mais, à dire la vérité, les dames y vont souvent « autant pour paraître belles que pour courre le cerf ».

Dans ses romans à clefs, Mlle de Scudéry nous a peint (mais de quelle façon vague et banale !) (1) ces décors gracieux où évoluèrent les personnages célèbres du temps de la Fronde. La Clélie, par exemple, nous conduit à Athys chez le docte et riche Conrart.

« Les arbres sont si beaux, l'ombrage en est si frais et si charmant qu'il n'est pas possible d'être dans ces lieux sans plaisir et sans esprit. Il semble qu'on n'ose y être malade ni malheureux. »

Il y a « sept cabinets, les plus jolis du monde ». Ce qui plaît surtout à Mlle de Scudéry, c'est que, « entre la grande et la petite rivière, on voit divers grands carrés de prairies enfermés de saules et comme si c'étaient diverses salles destinées à faire des assemblées de bergers et de bergères pour des jeux rustiques et pour des fêtes champêtres ».

Mais, après avoir admiré un moment ces bocages, on s'empresse de retourner au Louvre et au Marais, et bien rares sont ceux qui veulent se retirer pour toujours du monde.

Balzac, qui, dès 1631, avait quitté Paris pour se fixer dans son château voisin d'Angoulême, étonnait ses contemporains. Rien d'ailleurs, à l'en croire, n'était plus admirable que son ermitage dont il vantait à tous les délices. Avec son ami Méré, il aurait pu écrire : « Un beau jour, une douce nuit me charment, principalement quand je puis le dire à des personnes qui me sont chères. » Car ces amants de la nature restent, au fond, des mondains et profitent de leurs loisirs pour limer d'interminables épistoles, qui, répandues dans les assemblées illustres, y entretiendront leur renommée.

(1) Dans les romans que l'on peut appeler « réalistes », comme le Roman Comique de Scarron, Francion, Polyandre et le Berger Extravagant de Sorel, on ne trouve guère de représentations plus précises des choses champêtres.

Les œuvres pastorales de Segrais manquent aussi de couleur et de vérité. Il est à peine besoin de citer, plus tard, les bergeries falotes de Mme Deshoulières.

Balzac surtout voyait dans son exil volontaire un moyen de s'imposer à l'attention des races futures.

Dès 1631, Descartes lui écrivait d'Amsterdam :

Quelque accomplie que puisse être une maison des champs, il y manque toujours une infinité de commodités qui ne se trouvent que dans les villes, et la solitude même qu'on y espère ne se rencontre jamais toute parfaite. Je veux bien que vous y trouviez un canal qui fasse rêver les plus grands parleurs, une vallée si solitaire qu'elle puisse leur inspirer du transport et de la joie ; mais malaisément se peut-il faire que vous n'ayez aussi quantité de petits voisins qui vous vont quelquefois importuner.

Mais le châtelain ne redoutait pas en général les visites et s'entourait d'une petite cour de flatteurs qu'il éblouissait par ses manières de grand seigneur, étant tout à la fois un maître en l'art de bien dire et de bien dîner.

La campagne ne paraissait, en effet, supportable, même à ceux qui l'aimaient le mieux, que si l'on y transportait quelques-uns des plaisirs de la ville (1).

Exilée après la Fronde dans son désert de Saint-Fargeau, Mlle de Montpensier y fait venir des comédiens français et italiens, des bateleurs et sauteurs de corde, des marionnettes et des joueurs de gobelets, des chiens sauteurs et des singes savants. Elle fait jouer, un soir d'été, une *Amaryllis* dans une haute futaie ; une autre fois, *les Plaisirs de la campagne*, ballet mêlé de chant.

Le 14 mai 1660 elle décrivait en ces termes, à Mme de Motteville, son idéal de vie champêtre :

J'aimerais que ma maison fût située dans le voisinage d'un grand bois et que l'on y arrivât par de grandes routes où le soleil se ferait voir à peine en plein midi.

(1) Saint-Evremond jugeait le séjour des champs assez bon,

quand on y trouve compagnie
dans une agréable maison
de toutes choses bien pourvue.

Mais il retournait vite à la « bonne ville en toutes choses si fertile », dès les premières bourrasques d'automne. *Œuvres*, édit. 1705, t. II, p. 227.

Ce logis ne serait habitable qu'à la condition d'y tenir salon.

On se visiterait à cheval, en calèche ou avec des chaises roulantes, quelquefois à pied, quelquefois en carrosse, si ce n'est, je pense, que peu en auraient. Le soin d'ajuster sa maison occuperait beaucoup ; ceux qui aiment la vie active travailleraient à toutes sortes d'ouvrages, comme à peindre ou à dessiner ; et les paresseux entretiendraient ceux qui s'occuperaient de la sorte. Je pense qu'on y lirait beaucoup et qu'il n'y aurait personne qui n'eût sa bibliothèque. On ne romprait point le commerce qu'on aurait avec ses amis de la Cour et du monde.

Comme il faut avant tout penser à son salut, il y aurait, à proximité, dans les bois, un « couvent de carmélites, une belle église servie par des prêtres séculiers habiles et zélés » et un hôpital « où l'on nourrirait des pauvres enfants ».

Les plaisirs innocents ne seraient pas bannis de cet éden, la bienséance n'interdisant plus aux personnes du monde les déguisements :

Je voudrais, ajoute Mademoiselle, qu'on allât garder les troupeaux de moutons dans nos belles prairies, qu'on eût des houlettes et des capelines, qu'on dînât sur l'herbe verte des mets rustiques et convenables aux bergers et qu'on imitât quelquefois ce qu'on a lu dans l'Astrée, sans toutefois faire l'amour, car cela ne me plaît point, en quelque habit que ce soit. Lorsqu'on serait revêtu de celui de bergère, je ne désapprouverais pas qu'on tirât les vaches, ni que l'on fît des fromages et des gâteaux, parce qu'il faut manger.

C'est déjà le rêve du petit Trianon.

§

Mais Louis XIV va vouloir imposer son goût à tous ses sujets. Aux bois profonds où l'on vient pour rêver il préfère les jardins géométriques où se déploie son faste. Saint-Simon nous a dit avec quel « plaisir superbe » il força la nature et créa le parc de Versailles, « dont la magnificence étonne, mais dont le plus léger usage rebute ».

Des fêtes sans pareilles se déroulent dans ce cadre factice, où les statues et les architectures dominent les eaux captives et les feuillages asservis. Parfois la Cour se retire à Marly, dont la vue n'est pas moins imposante :

Le jardin long et fort large montait par la plus insensible pente jusqu'au pavillon du Soleil, habité par le roi et sa famille. Les pavillons des 12 signes du zodiaque bordaient les deux côtés du parterre et étaient unis les uns aux autres par d'élégants berceaux où le soleil ne pouvait pénétrer... Les diamants, les plumes, le rouge, les étoffes brodées et lamées en or faisaient disparaître jusqu'à la moindre apparence d'un séjour champêtre. Mais le peuple aimait à voir la pompe de ses souverains et d'une cour brillante défiler sous ces ombrages (1).

Pour plaire au Maître, les arts plastiques s'éloignent de la nature. On traite de magots les paysans des frères Le Nain et l'imitation de l'antique inspire aux peintres un faux idéal de grandeur. Le siècle n'a produit que deux vrais paysagistes : Poussin et Lorrain, dont les compositions restent toujours quelque peu théâtrales. Sous la dictature de Le Brun, l'on ne voit plus qu'allégories à la gloire du roi : héros à cuirasses et à panaches, déesses drapées de tuniques, lourds chevaux traînant des chars. Tout célèbre le triomphe du prince. Il est Mars, Apollon, Auguste, César, Achille, Alexandre... Le voici toujours et partout en d'olympiennes attitudes, sceptre en main, auréolé de rayons, et quand Van der Meulen le fait apparaître en tenue de combat sur un coursier cabré, dans une plaine de Flandre ou d'Artois, le paysage n'est plus que le décor lointain de ses pompeuses parades.

§

A mesure que s'édifie l'ordre classique, la campagne semble perdre aussi ses droits d'entrée dans la littérature. Les analyses psychologiques se substituent aux fictions romanesques et les descriptions rustiques de La Fontaine et

(1) *Mémoires de Mme Campan.*

de Mme de Sévigné, qui nous paraissent cependant si sobres, prennent le caractère d'assez surprenantes exceptions.

Ami de la retraite, de la solitude, et peintre des champs, La Fontaine, a dit Sainte-Beuve, a sur ses devanciers du XVIe siècle l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs fidèles qui sentent pour ainsi dire le pays et le terroir. Ces plaines immenses de blé où se promène de grand matin le maître et où l'alouette cache son nid, ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde, ces jolies garennes dont les bêtes étourdies font la cour à l'aurore dans la rosée et parfument de thym leur banquet, c'est la Beauce, la Sologne, la Champagne, la Picardie, j'en reconnais les fermes avec leurs mares, avec leurs basses-cours et leurs colombiers.

Avant lui, des poètes, comme Théophile et Tristan, avaient parfois réussi à faire des peintures exactes et savoureuses de leur terroir. Mais on peut dire que La Fontaine excella le premier dans l'art de localiser, en quelques mots, un paysage aimé.

Mme de Sévigné, qui, par économie ou par agrément, fréquente beaucoup les champs, sait en apprécier les charmes divers.

Elle a, remarque justement M. Lanson, plus d'enjouement et de vivacité que de sensibilité. Elle aime la nature, mais elle n'y mêle ni sentimentalité ni rêverie. Elle en tire de la joie comme de tout. La nature lui réjouit les oreilles et les yeux par ses bruits et par ses couleurs. Un printemps, c'est du rouge, puis du vert, et voilà assez pour l'enchanter. Elle a une finesse de sens qui ne laisse rien échapper. Elle quitte Livry et va aux Rochers. Là-bas, c'étaient des bois, et ici, ce sont des bois... Mais non ! là-bas, c'était un vert, et ici, c'est un autre vert. Ce sont deux impressions et deux plaisirs.

Elle abuse parfois, suivant la manie du temps, de réminiscences mythologiques, paraissant croire, avec Charles Perrault, que le génie consiste à voir dans les forêts des sylvains, des nymphes et des hamadryades.

> Pendant qu'aux mêmes lieux, le reste des humains
> Ne voit que des chevreuils, des biches et des daims.

Mais comme elle sait, en revanche, trouver des notations délicates et fraîches !

Ses contemporains négligent en général de discourir sur la nature. On pourrait découvrir pourtant dans leurs écrits des indices d'une réelle sensibilité.

Chapelle, écrivant à Molière, dépeint d'une façon fort aimable la beauté de la verdure d'avril, de ce vert qui,

> Jeune et faible, rampe par bas
> Dans le fond des prés et n'a pas
> Encor la vigueur et la force
> De pénétrer la tendre écorce
> Du saule qui lui tend les bras.

Racine, qui avait, comme son ami La Fontaine, le cœur plein de tendresse « pour les jardins, les fleurs et les ombrages », s'était plu dans son adolescence à décrire en des odes mignardes le paysage de Port-Royal, ses bois, son étang, ses prairies, ses troupeaux... Plus tard, il envoyait à son oncle Vitart des tableaux colorés des environs d'Uzès. Et dans ses tragédies, que de vers noblement pittoresques :

> La rive au loin gémit, blanchissante d'écume...

Mais ce sont là quelques traits épars et, à la fin du siècle, le doux Fénelon restera presque seul à proclamer longuement son amour pour toutes les œuvres de Dieu.

§

Si l'on voulait savoir, d'une manière plus certaine, à quel point nos pères furent émus par les beautés multiples de la nature, il faudrait recueillir leurs impressions de voyage ; mais ils les ont fort rarement notées.

Au XVIIe siècle, on ne voyage guère pour son plaisir, car on redoute avec raison les incommodités des déplacements. Des accidents fréquents se produisent, surtout au passage des rivières que l'on doit, le plus souvent, traverser à gué. Les pluies transforment en cloaques la plupart des routes. En hiver, il est presque impossible de se servir des voitu-

res et il devient même parfois très difficile de circuler à cheval (1).

Ceux qui ne peuvent se pourvoir d'un méchant bidet ou se payer les coches de terre ou d'eau vont à pied comme les compagnons du tour de France qui cheminent en chantant, leur bagage sur l'épaule. Ecoutons le poète burlesque d'Assoucy nous décrire, bien avant Rousseau, les agréments incomparables de cette marche en pleine campagne.

Quel plaisir d'aller, les bras pendants, avec une bonne paire de souliers plats, de se promener dans une campagne, comme un philosophe qui fait un tour d'allée dans son jardin ; de marcher tantôt sur le velours vert d'un tapis herbu et tantôt, côtoyant un petit ruisseau, fouler aux pieds les mêmes traces que les fées dansant en rond ont laissées empreintes dans l'émail d'une prairie. Quel plaisir... de contempler, tant qu'il vous plaît, chaque objet qui vous paraît agréable, de cueillir l'aubépine ou la rose muscade sur un buisson ; si vous êtes altéré, d'étancher votre soif sous la feuillade d'un cabaret ou dans le cristal d'une fontaine, et, si vous êtes las, vous reposer sur les bords d'un étang, d'un ruisseau ou de quelque petite rivière ; d'en voir couler les ondes et nager les petits poissons, de passer le chaud du jour tantôt à la fraîcheur des eaux et tantôt à l'ombre de quelque grand arbre touffu et, sans crainte qu'on vous ferme les portes d'une ville, s'endormir au doux murmure des zéphyrs ou à la musique des oiseaux.

Mais tous les voyageurs n'ont pas le bel enthousiasme de notre bohème. Beaucoup ne prêtent pas grande attention aux paysages qui défilent devant leurs yeux.

Voiture, descendant, en galiote, le Rhône de Lyon à Avignon ne songe qu'aux belles dames de l'Hôtel de Rambouillet.

Ceux avec qui j'étais, écrit-il à Julie d'Angennes, considéraient tantôt les montagnes du Dauphiné qui paraissaient à la main gauche, à dix ou douze lieues de nous, toutes chargées de neige ;

(1) V. Abraham Golnitz, *Itinerarium Belgico Gallicum*. Leyde 1631, et le *Voyage de Chapelle et de Bachaumont* (1656), éditions de 1732 à 1755 (réimprimé dans la Bibliothèque Elzévirienne.)

tantôt les collines du Rhône que l'on voyait couvertes de vignes et des vallons à perte de vue tout pleins d'arbres fleuris. Pour moi, dans cette réjouissance de tout le monde, je montai seul sur la cabane qui couvrait notre bateau, et tandis que les autres admiraient ce qui était à l'entour de nous, je me mis à penser à ce que j'avais quitté.

Dans les voitures publiques, aussi bien que dans les calèches ou carrosses le temps se passe, en général, à disputer longuement sur quelque sujet grave ou badin. C'est pendant un voyage avec le duc de Roannez, Miton et le chevalier de Méré que Pascal eut, par les discours subtils de ces gens du monde, la révélation de l'esprit de finesse.

Quand Mlle de Scudéry ou La Fontaine circulent en coche, à petites journées, au pas lent des chevaux, ils observent davantage les ridicules de leurs compagnons de route que les aspects des pays traversés. Le récit fameux de Chapelle et Bachaumont sur leur excursion en Provence et en Languedoc contient surtout des descriptions de ripailles. A Bordeaux, nos deux épicuriens passent toutes leurs journées chez l'intendant à causer ou à jouer. Agen est pour eux la ville où ils ont soupé avec de provocantes donzelles ; Toulouse, celle où ils se sont empiffrés au magnifique festin que leur offrit le Président de Marmiesse. A Arles, ils remarquent que les dames sont « propres, galantes et jolies, mais si couvertes de mouches qu'elles paraissent un peu coquettes » ; à Marseille, leur première pensée est d'aller à La Ciotat cueillir des raisins muscats.

Les grands spectacles de la nature ne sont point recherchés comme aujourd'hui.

La mer cependant inspire à Tristan et à Saint-Amant de beaux poèmes. Une tempête de la Manche nous valut une ode de Théophile, et Georges de Scudéry nous dépeignit à grand renfort de métaphores la Méditerranée qui lui appa-

raissait, du haut de Notre-Dame de la Garde, « comme un jaspe flottant, toute d'or et toute de cristal ».

Mais, le plus souvent, on ne parle de Thétis qu'avec tout l'attirail mythologique des Tritons, des Sirènes, des Néréïdes. La contemplation des « plaines liquides » ne semble guère émouvoir. Beaucoup de gens, comme M[lle] de Montpensier, n'aiment la vue de la mer « qu'un peu en éloignement », et l'on continue de préférer à l'air marin « la douceur angevine ».

Les montagnes ne suscitent pas davantage la curiosité. Quand la cour, en 1660, arrive à Saint-Jean-de-Luz pour le mariage du roi avec l'infante d'Espagne, M[me] de Motteville est une des rares personnes qui se hasarde jusqu'aux Pyrénées. Elle est d'ailleurs fort surprise de découvrir des champs et des habitants là où elle ne croyait voir que d'horribles rochers (1).

La Fontaine, allant de Paris à Limoges, est saisi d'un frisson d'angoisse en pénétrant au delà d'Arpajon, dans la pittoresque vallée de Tréfou : « C'est un passage dangereux ; un lieu pour les voleurs, d'embûche et de retraite ; à gauche un bois, une montagne à droite, entre les deux un chemin creux... » Beaucoup de voyageurs, au lieu d'admirer, comme Tristan ou Saint-Amant, la majesté des montagnes, ne s'engagent jamais sans appréhension dans ces endroits redoutables :

> République de loups, asile de brigands...

Le goût des voyages à l'étranger ne s'est pas encore développé, et le Français ne se laisse guère éblouir par les visions exotiques.

Voiture ne rapporte d'Espagne que des souvenirs gastronomiques ou galants :

> L'Andalousie, narre-t-il, m'a réconcilié avec tout le reste de l'Espagne. Vous ne trouverez pas étrange que je loue un pays où

(1) M[me] de Maintenon, en juillet 1675, écrit à son frère de Barèges, où elle a conduit le duc du Maine : « Vous voyez que je prends courage dans un lieu plus affreux que je ne peux dire. »

il ne fait jamais froid et où naissent les cannes à sucre. Mais je vous assure qu'il y a ici tel melon que l'on pourrait venir manger de 400 lieues... J'y suis servi par des esclaves qui pourraient être mes maîtresses, et, sans péril, j'y puis partout cueillir des palmes!

Plus tard, il écrit de Ceuta à Mlle Paulet, la « belle lionne » aux cheveux roux :

Je gravai hier vos chiffres sur une montagne qui n'est guère plus basse que les étoiles et de laquelle on découvre sept royaumes ; et j'envoie des cartels aux Mores de Maroc et de Fez où je m'offre à soutenir que l'Afrique n'a jamais rien produit de plus rare ni de plus cruel que vous!

Quand il est en Italie, il déclare à Julie d'Angennes :

J'en demande pardon à Madame votre mère, mais jamais je ne me suis tant ennuyé qu'à Rome... J'eus plus de plaisir, il y a quelque temps, à voir avec vous deux ou trois allées de Rueil que je n'en ai eu à voir toutes les vignes de Rome.

Scarron et Saint-Amant sont plus sévères encore. La Ville Eternelle n'apparut au premier que comme un prétentieux cimetière. Saint-Amant n'apprécia en Italie que la polenta au fromage et le vin de Montefiasco. Il ne put soutenir les regards furieux de l'âpre canicule, qui

Forcent même le Tibre à périr comme Hercule
Dessous l'ombrage sec des joncs et des roseaux.

Et tout, à Rome, lui sembla ridicule.

Ayant parcouru de nombreux pays, depuis les Antilles jusqu'à la Suède, « je m'assure, dit-il, que ceux qui n'ont pas tant voyagé que moi et qui ne savent pas toutes les raretés de la nature pour les avoir presque toutes vues comme j'ai fait ne seront point marris que je leur en apprenne quelque particularité ». Relisons donc pour notre profit son sonnet sur l'automne aux îles Canaries.

Voici les seuls coteaux, voici les seuls vallons
Où Bacchus et Pomone ont établi leur gloire.
Jamais le riche honneur de ce beau territoire
Ne ressentit l'effort des rudes aquilons.

Les figues, les muscats, les pêches, les melons
Y couronnent ce Dieu qui se délecte à boire,
Et les nobles palmiers sacrés à la Victoire
S'y courbent sous des fruits qu'au miel nous égalons.

Les cannes au doux suc, non dans les marécages,
Mais sur des flancs de roche y forment des bocages
Dont l'or plein d'ambroisie éclate et monte aux cieux ;

L'orange au même jour y mûrit et boutonne,
Et durant tous les mois, on peut voir en ces lieux
Le Printemps et l'Eté confondus en l'Automne.

Ce n'est certes pas du Leconte de Lisle. Mais aucun voyageur du temps ne nous apporta sur ces « Indes » des renseignements plus précis.

Parfois ils se montrent désenchantés. Guilleragues, nommé en 1679 ambassadeur à Constantinople, fut fort déçu par la Grèce et écrivait à Racine le 9 juin 1684 :

Le terrain est presque partout pierreux, aride et sans rivière, on y voit des montagnes et des côtes pelées plus anciennes assurément que les plus anciens écrivains. Sdile ou Délos est un misérable rocher, Cerigue et Paphos, qui est dans l'île de Chypre, sont des lieux affreux. Cerigue est une petite île des Vénitiens, la plus désagréable et la plus infertile qui soit au monde. Il n'y a jamais eu d'air si corrompu que celui de Paphos, lieu absolument inhabité. Naxie ne vaut guère mieux.

Ainsi, tandis que nos touristes modernes, blasés sur les séductions de la douce France, parcourent fiévreusement le globe en quête d'impressions nouvelles, les gens du XVIIe siècle n'aimaient rien tant que leur propre pays.

Les uns n'y admiraient que la cour et le monde, mais beaucoup, sensibles à « l'innocente beauté des jardins et du jour » ne songeaient pas à quitter leur contrée familiale (1). Car le vrai sage, à l'exemple de Racan,

... ne va point fouiller aux terres inconnues,
A la merci des vents et des ondes chenues,

(1) Malgré les sollicitations de ses amis de Provence et d'Italie, Guy Patin ne sut jamais par exemple laisser un moment son verger de Cormeille proche Beauvais.

Ce que Nature avare a caché de trésors ;
Et ne recherche point pour honorer sa vie
De plus illustre mort ni plus digne d'envie
Que de mourir au lit où ses pères sont morts.

§

Il n'y a guère, dit M. Mornet (1), chez les poètes du XVIIe siècle ou chez ceux qui vivent aux champs, d'autre lien entre la nature et eux que le goût d'une vie calme, d'un peu de solitude, d'horizons aimables ou pittoresques. On passe de cette Nature à la vie de Versailles et de Paris sans autre effort que de quitter plaisirs pour plaisirs.

Cela est généralement vrai. On aime surtout les coteaux riants de l'Ile-de-France et les paysages modérés, aux teintes délicates, comme celui dépeint par Taine dans son *La Fontaine et ses Fables*.

Point trop de plaines ni de montagnes, point trop de soleil ni d'humidité. Nul excès et nulle énergie. Tout y semble maniable et civilisé, tout y est sur un petit modèle, avec un air de finesse et d'agrément. De minces rivières serpentent entre des bouquets d'aulnes avec de gracieux sourires.

Les « sublimes horreurs » des sites sauvages effraient ou lassent vite. On leur préfère les prés moelleux : les terrains cultivés « rappelant l'agréable variété des parterres qui sont faits par l'artifice des hommes » ; les vallons verts où il est si doux de vivre... Et, sans chercher à tirer de la vision des choses des philosophies ou des symboles, on se laisse prendre tout bonnement au charme des eaux, de la terre et du ciel.

Plusieurs poètes associent cependant, déjà, suivant la manière romantique, la nature à leurs émotions. Elle apparaît à Théophile hostile ou bienfaisante, selon qu'il est triste ou joyeux. Avec lui, Saint-Amant et Tristan L'Hermite sa-

(1) *Le sentiment de la nature en France de Jean-Jacques Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.* Hachette, 1907.

vent, « bien avant Lamartine et Victor Hugo, intéresser le monde extérieur à la mélancolie des hommes » (1).

La nature reçoit souvent les confidences des amants. Maynard dit à Chloris :

Pour adoucir l'aigreur des peines que j'endure,
Je me plains aux rochers et demande conseil
A ces vieilles forêts dont l'épaisse verdure
Fait de si belles nuits en dépit du soleil.

L'âme pleine d'amour et de mélancolie,
Et couché sur des fleurs et sous des orangers,
J'ai montré ma blessure aux deux mers d'Italie
Et fait dire ton nom aux échos étrangers.

Parfois la splendeur du monde rappelle aux mortels la gloire de Dieu. Dans le grand Cyrus, Mlle de Scudéry dépeint ainsi la vie du « Mage de Sidon », qui n'est autre que Godeau, évêque de Grasse.

Il est aussi fort touché des beautés de l'Univers et fait un de ses plus ordinaires plaisirs, principalement quand il est à un petit temple, qui est près de Sidon, d'admirer la grandeur des Dieux par les merveilles de leurs ouvrages. Le lever et le coucher du soleil lui donnent un divertissement dont tout le monde n'est pas capable. Une nuit tranquille semée d'étoiles bien brillantes occupe agréablement ses regards; le bruit d'une fontaine charme doucement ses oreilles et la vaste étendue de la mer emplit son âme de je ne sais quel plaisir qui le porte à être plus respectueux pour les Dieux qui en sont les maîtres.

En ce siècle de foi, la Nature devient enfin le refuge de bien des âmes tourmentées.

Jules Lemaître disait de Port-Royal-des-Champs :

Cette terre, nourrice de saintcté, fut aussi mère de beauté et de la plus émouvante et de la plus séductrice de toutes. Le plus doux paysage français : fleurs, ombrages, eaux légères, courbes du sol et ondulations caressantes, ciel tendre et souvent mélancolique, enveloppe ces souvenirs de religion et d'art qui sont entre les plus grands de notre tradition nationale. Ces feuillages sont

(1) Pierre Quillard, *Les poètes hétéroclites : François Tristan l'Hermite de Soliers.* « Mercure de France », août 1892.

« bien nés ». Ces arbres sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses et chères où sont écloses les pensées de Pascal et les tragédies de Racine (1).

De tels décors n'inspirent point des attitudes désordonnées et des paroles déraisonnables. Ils ne s'accommoderaient point d'effusions délirantes ou d'anathèmes grandiloquents. Ils éclairent les esprits, ils apaisent les cœurs.

Les hommes ne déclamaient pas alors contre l'indifférence de la Nature et ne la prenaient pas sans cesse à témoin de leurs désirs, de leurs joies et de leurs douleurs... Mais elle calmait déjà leurs détresses.

Et quand, après des pleurs de rage,
Les amants entraient au couvent,
Les étangs et les beaux ombrages
Les consolaient des yeux vivants.

Car en ce temps, haute et paisible,
La nature, ses bois, ses eaux
N'avaient pas cette âme sensible
Qui plus tard fit pleurer Rousseau (2).

PIERRE VIGUIÉ.

(1) *Quatre discours*, p. 9-11.
(2) Comtesse Mathieu de Noailles, *l'Ombre des jours*.

LES ORIGINES DU CONFLIT ITALO-ALBANAIS 1912-1920

—

Une assemblée, réunie à Valona et formée de délégués accourus à la hâte proclamait l'indépendance de l'Albanie, le 28 novembre 1912, pendant la guerre turco-balkanique.

Le drapeau rouge à l'aigle bicéphale était hissé sur la maison de Djémil bey Vlora, où le congrès avait siégé et où Ismaïl Kémal bey venait d'être élu président de la réunion. La foule, qui attendait dans le jardin et débordait dans la rue, entonna des chants nationaux, déploya de petits drapeaux préparés d'avance, et se porta en masse devant les consulats d'Italie et d'Autriche : M. Defacendis, Consul du royaume, et M. Leihanetz, son collègue royal et impérial, parurent au balcon, malgré la fine pluie qui tombait — il faisait presque sombre — et prononcèrent quelques mots encourageants et aimables.

Le soir même, Ismaïl Kémal se rendit chez les deux consuls pour leur notifier officiellement la décision prise par l'Assemblée Nationale, et, vingt-quatre heures après, MM. Defacendis et Leihanetz venaient lui dire que leurs gouvernements respectifs avaient pris connaissance de ce qui s'était passé à Valona et qu'ils appuieraient les droits de l'Albanie auprès des autres puissances. Ce fut le maire de Bucarest, qui, le premier, félicita télégraphiquement le Gouvernement provisoire, et, comme la Roumanie évoluait alors dans la sphère politique de la Triple-Alliance, on en augura d'heureux présages.

Il était clair, en effet, que la cause de l'Albanie ne pou-

vait être plaidée que par l'Italie et l'Autriche, les deux puissances qui avaient fait de l'équilibre adriatique le pivot de leur politique et de l'Albanie un *noli me tangere.* La Russie, patronne de l'alliance balkanique contre la Turquie, devait fatalement être peu favorable à un Etat Albanais qui mécontentait ses protégés; l'Angleterre et l'Allemagne ne paraissaient pas directement intéressées dans l'affaire, et la France était obligée d'appuyer la politique de son alliée en Orient.

La défaite ottomane et l'avance foudroyante des Balkaniques vers Contantinople avaient remis sur le tapis la question d'Orient : une Conférence des Ambassadeurs s'était réunie à Londres sur l'initiative de l'Angleterre; la joie des Albanais ne connut pas de borne lorsque, le 17 décembre 1912, on sut à Valona que Sir Edward Grey, actuellement Lord Grey de Fallodon, avait déclaré au sein de la Conférence que l'Albanie avait des droits à l'indépendance, au même titre que les autres Etats balkaniques.

Le Gouvernement provisoire de Valona avait nommé une délégation à Londres, composée de Rassih Dino, de Mehmed Konitza, actuellement ministre des Affaires étrangères et Président de la Délégation auprès de la Conférence de la Paix, et de Philippe Noga. Cette délégation remit à la Conférence des Ambassadeurs un mémorandum exposant les droits et les revendications de l'Albanie.

Les travaux des plénipotentiaires furent lents et pénibles; les alliés balkaniques, qui avaient entrepris la guerre pour libérer les peuples opprimés, mettaient des difficulté à reconnaître les droits de l'Albanie à la vie indépendante ils ne se rappelaient plus les services rendus par les Albanais qui avaient brisé la force militaire ottomane par leur révoltes de trois années (1910, 1911, 1912) et qui s'étaien abstenus de prêter leur concours au Sultan; mais la conquête allèche, et il est douloureux de se dessaisir d'un butin. Les ambassadeurs eurent de la peine à fixer les frontières de l'Albanie. Le comte Mensdorf, plénipotentiai

austro-hongrois, et le marquis Imperiali di Francavilla travaillaient pour une Albanie viable, réduite le moins possible ; mais, tandis que l'Autriche s'intéressait particulièrement au Nord de l'Albanie, l'Italie s'occupait d'une façon spéciale du Sud. On se résigna à priver l'Albanie de ses centres urbains, qui sont en même temps ses centres naturels d'approvisionnement, tels que Dibra, Prizrend, Jakova, Ipek. La question de la ville de Jakova fut chaudement discutée, et Sir Edward Grey trouva la formule : sacrifier Jakova pour conserver Scutari aux Albanais ; cependant il fallut exercer une pression collective sur le Monténégro pour lui faire évacuer cette dernière ville, qui fut mise sous une administration internationale. Les frontières du nord de l'Albanie furent indiquées avec moins de difficultés, relativement, que celles du sud : pour celles-ci, on prit deux points extrêmes : la ville et le kaza (arrondissement) de Koritza, à l'est, et le cap Stilos à l'ouest. On devait étudier et fixer sur les lieux la ligne qui joindrait ces deux points.

Entre temps, l'Autriche avait mobilisé une partie de ses forces, afin de contraindre la Serbie à respecter les décisions de la Conférence et à évacuer les régions qui venaient d'être attribuées à l'Etat Albanais.

Une Commission internationale fut désignée pour procéder à l'étude ethnographique de la frontière méridionale, de façon à ne laisser à l'Albanie aucun village qui ne fût albanais. Le délégué de l'Italie, le capitaine Castoldi, et celui de l'Autriche-Hongrie, le consul Bilinsky, firent de louables efforts pour surmonter les difficultés provenant des Grecs qui occupaient la région. La Commission internationale, ses travaux terminés, dressa à Florence le protocole qui porte le nom de cette ville et d'après lequel les districts de Koritza et d'Argyrocastro sont reconnus à l'Albanie.

La question des frontières méridionales devait modérer quelque peu l'enthousiasme et la confiance des Albanais pour l'Italie. Il est à remarquer que, tandis que le représentant de l'Autriche-Hongrie réclamait pour l'Albanie le

plus de régions possibles de celles qui étaient peuplées par des Albanais dans le nord, l'Italie, qui devait être plus intéressée pour les confins méridionaux du nouvel Etat, semblait moins empressée à les lui garantir.

En effet, les Albanais avaient réclamé de la Conférence des Ambassadeurs une frontière méridionale allant jusqu'au golfe d'Arta; le représentant de l'Italie avait tout d'abord demandé la frontière de Splantza, puis, lors d'un second débat, Calamas, et en dernier lieu, le cap Stilos, afin de ne pas faire du canal de Corfou un détroit purement grec. Il est curieux de noter pendant ces tractations l'état d'esprit qui régnait chez les Grecs ; ils n'hésitaient point à dire qu'ils craignaient l'Autriche et non l'Italie. Rappelons, d'autre part, que le jour où Essad Pacha rendit la ville de Scutari aux Monténégrins, jour de deuil pour les Albanais, cet événement fut fêté partout en Italie et que, les frontières une fois étudiées et fixées par la Commission internationale, l'Italie ne fit aucune tentative pour que le pays fût évacué par les Grecs et remis aux Albanais ; cela contrastait avec l'empressement de la monarchie dualiste pour faire respecter par la Serbie les décisions de la Conférence des Ambassadeurs. De sorte que les contrées septentionales furent soumises à l'administration albanaise pendant que le sud continuait à rester occupé par les Grecs, qui se vantaient de l'amitié de l'Italie. (Les Garibaldiens italiens avaient combattu à côté des Grecs pour la prise de Janina.)

Cependant, l'Albanie était administrée par le gouvernement provisoire qui avait été constitué à Valona. Il luttait contre des difficultés politiques intérieures et extérieures, celles-ci causées par l'incertitude des frontières (conflit serbo-albanais, octobre 1913, qui coûta aux Albanais 50 villages détruits). A l'intérieur, l'ambitieux Essad Pacha Toptani causait de l'inquiétude par son attitude hostile à l'égard du gouvernement de Valona. Il s'était retiré à Tirana, après une entente avec les Slaves qui l'encourageaient à se déclarer prince de l'Albanie Centrale, contre des concessions ter-

ritoriales de sa part. Après avoir boudé quelque temps à Tirana, sans oser se déclarer ouvertement, il quitta l'Albanie et entreprit un voyage en France, en Autriche et en Italie. A son retour en Albanie, sa conduite fut plus nette, et l'on crut qu'il était encouragé par l'Autriche qui voulait avoir en lui une créature sûre : son entourage et les complaisances du consul d'Autriche de Durazzo le laissaient croire. Mais, peu après, on remarqua que le consul d'Italie dans la même ville, M. Dolfino, avait eu le dessus et qu'Essad était franchement affilié à la politique italienne. Essad proclama l'Albanie centrale indépendante du gouvernement de Valona; c'était un petit Etat circonscrit à Tirana, Durazzo, Cavaya et Croja; l'étendue n'était pas immense, mais cela suffisait à l'ambition toute personnelle du bey Toptani.

Le gouvernement de Valona administrait le sud avec Bérat et Elbassan, tandis que Koritza et Argyrocastro étaient toujours occupés par les Grecs et que Scutari avait un régime international, avec un amiral anglais à la tête.

Il n'y eut pourtant pas de conflit, et les affaires marchaient tant bien que mal dans le petit Etat divisé et morcelé. La Commission internationale de Contrôle, instituée par la Conférence des Ambassadeurs et formée de six membres délégués par chacune des grandes puissances (France, Angleterre, Russie, Allemagne, Autriche-Hongrie, Italie), cherchait à tâtons les moyens de se tirer d'affaires sans trop de heurts.

Le statut définitif de l'Albanie restait en souffrance, l'évacuation de son territoire était chaque jour remise à plus tard, mais les Puissances s'escrimaient à établir leur prédominance, à s'assurer des avantages économiques, et, pour un misérable emprunt de 75.000.000 de francs — dont on n'a avancé que 15 — il y eut de pénibles discussions. La rivalité entre Italie et Autriche prenait des proportions ridicules, et chacune d'elles croyait établir sa supériorité par la quête de quelques commandes, par des concessions

imaginaires à obtenir, par la création d'une pauvre imprimerie, ou par le projet d'une voie ferrée hypothétique qui était âprement ambitionnée par l'Italie et par l'Autriche à la fois, avant même qu'on sût de quoi il s'agissait. La situation du gouvernement provisoire de Valona devenait de ce chef des plus difficiles et il devait concentrer toute son attention à ne pas prêter l'occasion à ces deux rivales, aussi opiniâtres l'une que l'autre, de se prendre aux cheveux, ou, ce qui est encore pire, de déverser sur l'Albanie le trop plein de leur fiel.

Ismaïl Kémal, un beau jour, se démet de ses fonctions de chef du gouvernement provisoire, impliqué, dit-on, dans un coup de main que l'émissaire turc Békir Grébéné projetait en Albanie ; la Commission de contrôle se charge du gouvernement et invite Essad Toptani à imiter le geste de son rival, mais il refuse. Peu après, pourtant, il se met à la tête de la délégation qui va offrir la couronne de l'Albanie au prince Guillaume de Wied, que les grandes puissances ont choisi pour régner sur les Albanais.

Essad avait-il renoncé à son projet de se voir un jour principicule d'un coin de l'Albanie, fort du concours promis par les Monténégrins, les Serbes et les Grecs ? Ou bien attendait-il l'heure ?... Quoi qu'il en soit, le prince débarque à Durazzo le 7 mars 1914, salué par le corps diplomatique ; l'Autriche avait envoyé comme ministre le baron Lœwenthal, et l'Italie le baron Aliotti.

Ces deux personnages devaient jouer un grand rôle en Albanie ; le premier était peu habile, hautain et rébarbatif ; son collègue italien —issu d'une famille levantine de Smyrne — était rusé, remuant et remarquable par l'absence de tout scrupule. Le prince devait se trouver continuellement entre ces deux ennemis et, de plus, entre deux secrétaires qu'on lui avait imposés : le capitaine Castoldi (italien) et le consul Buchberger (autrichien).

La rivalité politique de l'Italie et de l'Autriche n'était un secret pour personne, car les acteurs ne prenaient même

pas la peine de cacher leur jeu. Un grand nombre d'Italiens et d'Autrichiens vinrent s'installer à Durazzo : des politiciens, des intrigants, des courtiers ; et chacune de ces deux puissances déployait une activité inouïe pour avoir le plus de clients possibles, pour attirer vers elle les Albanais et leur inspirer de la méfiance pour sa rivale. L'ingérence s'exerçait partout, dans les finances, dans l'administration civile, jusque dans la nomination d'un petit commis. Les efforts des ministres italiens et autrichiens étaient secondés par les délégués à la Commission de contrôle international où siégeait M. Kral pour l'Autriche, homme habile à nouer des intrigues ; le gouvernement italien avait remplacé l'impartial et bon Léoni par le consul Galli, fonctionnaire entêté et chauvin.

Les deux Etats dits « protecteurs » de l'Albanie entendaient faire la curée sans se soucier des intérêts du pays. L'Italie prétendait à une grande concession d'exploitation forestière à Mirdita (affaire menée par le financier Vismara de Milan), au droit de pêche dans la lagune de Durazzo, où pendant trente ans aucun travail de desséchement ne pouvait être entrepris, tandis que l'Autriche se croyait libre de commencer la pose d'un câble télégraphique, sans même s'entendre avec le gouvernement du pays sur le mode de son exploitation. Et c'était une furie d'arracher de petites commandes de fournitures. Mais ce qui était plus ennuyeux, c'est qu'il ne fallait point négliger de passer une commande à l'une de ces deux puissances lorsqu'on en avait passé une à l'autre (1).

Un événement, qui devait avoir l'influence la plus funeste, eut lieu en ce moment dans l'Albanie du sud : le district de Koritza avait été évacué par les Grecs (3 mars 1914) et la gendarmerie albanaise en avait pris possession en vertu

(1) Exaspéré par les récriminations pleines de pleurnicheries de ces deux compétiteurs, Turkhan dit un jour à l'un des ministres : « Si je commande un b... et en Autriche, suis-je donc obligé d'en commander encore un en Italie !... »

d'un protocole, tandis que la région d'Argyrocastro continuait à rester sous la domination des Héllènes qui avaient pris le nom d'Epirotes et qui, plus tard, voulurent reprendre Koritza. Des combats s'engagèrent entre Grecs et Albanais, et il fallut envoyer du renfort de Tirana. Essad pacha, que le prince de Wied avait chargé du portefeuille de la Guerre et de l'Intérieur, témoignait une grande tiédeur à envoyer du secours au sud, et des indices faisaient conjecturer que les émissaires grecs étaient parvenus à le convaincre de l'intérêt qu'il pouvait avoir à ne pas trop se soucier des provinces méridionales. Sur ces entrefaites, une insurrection éclate dans l'Albanie centrale, autour de Durazzo. Essad est vivement soupçonné d'avoir fomenté les troubles ; on cerne la nuit sa maison ; il se défend ; on tire trois coups de canon et on l'arrête (19 mai 1914) ; mais immédiatement l'Italie le prend sous sa protection et le fait remettre en liberté, après lui avoir fait jurer qu'il ne remettrait pas le pied en Albanie.

L'affaire d'Essad a besoin de quelques éclaircissements, car il y entre plusieurs facteurs. Ce personnage était considéré par les Albanais éclairés comme le représentant du vieux régime hamidien, et un ennemi déclaré de tout sentiment patriotique et de tout mouvement de nationalisme ; on lui connaissait une grande ambition personnelle, mais il la limitait volontiers à une petite région de l'Albanie centrale, heureux de se débarrasser du nord et du sud qui plutôt le gênaient et dont la population le haïssait cordialement. Comme ministre de la Guerre, Essad avait mécontenté les officiers de la mission hollandaise chargée par la conférence de Londres de réorganiser la gendarmerie albanaise ; ils avaient de la sympathie pour le parti nationaliste ; ils étaient en outre plutôt favorables à l'Autriche, et le rôle qu'ils ont joué dans l'arrestation d'Essad a fait croire que les intrigues de l'Autriche-Hongrie étaient pour quelque chose dans la disgrâce de celui-là.

Essad était embarqué à bord d'un navire italien et con-

duit à Rome où il jouissait des honneurs de la Consulta et de la Cour Royale. Pourquoi ces marques de déférence à un homme accusé de trahison envers sa propre patrie ? Essad n'avait jamais cessé de témoigner sa confiance aux représentants de l'Italie, relations nouées grâce au savoir faire du consul Dolfino ; quelques semaines avant l'arrivée du prince de Wied à Durazzo, la Consulta avait obtenu du bey Toptani un papier signé de sa propre main et dans lequel il s'engageait à suivre avec une pleine confiance la politique du royaume. Ce document a été vu par le délégué albanais à la Commission internationale de contrôle et par le ministre d'une puissance neutre à Durazzo. Cette affaire d'Essad devait donc creuser un abîme entre les Albanais et les Italiens ; ceux-ci, par le fait même qu'ils prenaient fait et cause pour Essad et par leurs agissements ouverts contre le gouvernement, s'aliénaient la confiance et la sympathie du peuple. Par contre, la position de l'Autriche gagnait du terrain. On a accusé les Albanais de faire à cette époque de la politique autrichienne ; mais la vérité c'est que l'Autriche faisait de la politique albanaise et savait mieux que l'Italie flatter le sentiment national. L'insurrection autour de Durazzo, entretenue par des émissaires venus du territoire serbe, ne prit point fin par le départ d'Essad ; il y avait une forte dose de réaction et de fanatisme religieux dans ce mouvement ; l'Italie prétendait ouvertement sympathiser avec les fanatiques musulmans pour faire contrepoids à l'influence que l'Autriche exerçait sur les Albanais catholiques, et le colonel italien M. Murichio était arrêté par les officiers hollandais sous l'inculpation d'intelligence avec les rebelles qui assiégeaient Durazzo (5 juin 1914).

Le baron Aliotti, qui était opposé à toute action violente contre les rebelles, prit une attitude menaçante sur l'arrestation de M. Murichio. Il demanda que le colonel Thomson, chef de fait de la mission hollandaise, allât présenter des excuses ; Thomson et le gouvernement albanais refusèrent

et l'incident prenait une tournure grave, quand la mort héroïque du brave Néerlandais, dans une attaque des rebelles, fit oublier l'affaire.

Les représentants de l'Autriche et de l'Italie se traitaient ouvertement d'ennemis ; la situation au sud était devenue tragique et coûtait à l'Albanie 300 villages incendiés et détruits par les Grecs. Le déclanchement de la guerre mondiale mit l'Albanie dans une position impossible à tenir, et, le 3 septembre 1914, le prince de Wied quittait Durazzo à bord du yacht italien, *la Misurata*, remettant l'administration du pays à la Commission internationale de Contrôle qui continuait à perpétuer à Durazzo le semblant du « Concert européen ».

L'Albanie tomba dans l'anarchie, et les réfugiés qui fuyaient devant les Grecs augmentaient encore une fois l'angoisse générale. Ces réfugiés étaient agglomérés en majeure partie autour de Valona, et, le 27 octobre 1914, l'Italie déclarait qu'elle occupait cette ville afin de pouvoir porter secours à la population que la famine et la malaria décimaient. Cette occupation était donc, en principe, nécessitée par des raisons humanitaires et M. Sonnino a déclaré au sein de la Chambre italienne que la mainmise de l'Italie sur la ville albanaise n'avait qu'un caractère provisoire... Dans un discours prononcé le 20 juin 1915 il donnait l'explication suivante :

L'Italie ne nourrit vis-à-vis de l'Albanie d'autres intentions que celles de défendre ce pays contre toute ingérence ou animosité de la part d'une autre puissance, en garantissant à l'Albanie la pleine disposition d'elle-même à l'intérieur, et en patronnant ses légitimes revendications à l'extérieur. Il dépendra, dans la suite, des puissances qui se réuniront pour le Traité de la Paix de déterminer les confins prévus de l'Etat albanais...

Seulement, peu avant ce discours (26 avril 1915), un accord avait été signé à Londres, dit traité secret, par l'Italie, la France, l'Angleterre et la Russie, en vertu duquel (art. 6) l'Italie devait recevoir « l'entière souveraineté sur

Valona, l'île de Sasseno et un territoire suffisamment étendu pour assurer la défense de ces points (depuis Voïussa au nord et à l'est, approximativement jusqu'à la frontière septentrionale du district de Chimara, au sud) ».

Et aux termes de l'art. 7 :

Si l'Italie obtient le Trentin et l'Istrie conformément aux termes de l'art. 5 et la baie de Valona (art. 6) et si la partie centrale de l'Albanie est réservée pour la constitution d'un petit Etat autonome neutralisé, elle ne s'opposera pas à ce que les parties septentrionale et méridionale de l'Albanie soient, si tel est le désir de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie, partagées entre le Monténégro, la Serbie et la Grèce.

Le traité secret prévoyait donc le démembrement de l'Albanie, car l'Etat autonome (que par ailleurs on appelle musulman) de l'Albanie centrale, dont il est question dans l'art. 7, serait placé sous la tutelle de l'Italie. Ce traité n'a été connu qu'après la révolution russe. Le 4 juin 1917, le général Ferrero n'en faisait pas moins la fameuse proclamation au nom du Roi d'Italie, à Argyrocastro, où il promettait « l'unité et l'indépendance de toute l'Albanie ».

L'armistice trouva les Italiens installés partout en Albanie ; ils en avaient chassé les Autrichiens et les Bulgares ; pour cette besogne, les légions albanaises avaient été utiles aux Italiens, car un grand nombre d'Albanais s'étaient volontairement enrôlés sur la proclamation faite par le général Ferrero en faveur de l'indépendance de leur pays.

Les Italiens qui occupaient Valona et les régions du sud depuis 1915, ne se conduisaient pas mal individuellement ; mais leur politique n'était pas de nature à inspirer une très grande confiance aux Albanais, qui leur reprochaient de vouloir rester en maîtres chez eux, de créer des écoles italiennes où l'albanais n'était pas même enseigné comme langue accessoire ; on a d'ailleurs trop exagéré les travaux faits par les Italiens en Albanie : ils se sont, en réalité, bornés à construire une seule route stratégique, celle de

Valona à Tépéleni, et à réparer la chaussée menant d'Argyrocastro à Koritza.

A la fin de l'année 1918, on ne peut donc pas dire que les rapports entre Albanais et Italiens fussent empreints d'une très grande cordialité, et c'est dans ces circonstances que, le 25 décembre 1918, se réunissaient à Durazzo les délégués des arrondissements. Ce Congrès se tenait, sans doute, sous les auspices des autorités italiennes qui occupaient le pays, et dont le but était d'en voir résulter un comité, une commission, et non un semblant de gouvernement. Or, le congrès, dès sa première séance, se prononça pour un gouvernement en règle, se prévalant de l'indépendance que l'Albanie avait déjà une fois acquise, et protesta contre l'absence des délégués de Valona que les autorités italiennes de la ville avaient empêchés de partir. La réunion de Durazzo élut 14 membres pour former le gouvernement provisoire albanais ; sept furent désignés pour se rendre à Paris et y former la délégation qui devait défendre les droits de l'Albanie devant la Conférence de la paix. Cette délégation était sous la présidence de Turkhan pacha, homme doux, à qui toute action trop tranchante répugnait, et qui avait foi en l'Italie et en sa politique pro-albanaise.

Au début de ses travaux, la délégation s'employa à pénétrer les intentions de l'Italie et à savoir la direction que prendrait sa politique vis-à-vis de l'Albanie. Toutefois, des entretiens que les délégués albanais eurent avec ceux de l'Italie : MM. Salvago Raggi, De Martino, Scialoja, Nitti, Sonnino et Tittoni, on ne parvint à rien tirer de clair, sinon que l'Italie demandait une seule chose aux Albanais : manifester leur entière confiance envers la Consulta et se contenter de tout ce que celle-ci pourrait leur octroyer, fût-ce même une Albanie circonscrite au seul district de Durrazo. Mais ce qui inquiétait encore davantage les Albanais, c'était le traité secret de Londres, dont l'Italie réclamait de temps en temps l'application ; et l'arrangement du mois de janvier 1920 (qui porte les noms de Nitti-Lloyd George-Clemen-

ceau) mit le comble à l'agitation des Albanais et à leurs ressentiments pour l'Italie, qui réclamait ouvertement Valona, s'entendait avec la Grèce et la Yougo-Slavie pour démembrer l'Albanie, et prétendait à un mandat sur un fantôme d'Etat indépendant.

Il n'en fallait pas plus long pour inviter les Albanais à réagir ; le 27 janvier 1920, une grande réunion se tenait à Lushnia, d'où résultait un nouveau gouvernement, réduit à dix membres et muni d'un programme plus conforme aux aspirations nationales. Les autorités militaires italiennes, qui étaient en garnison un peu partout en Albanie, pressentaient l'effet de la réunion ; elles voulurent s'y opposer par les armes. Des troupes furent dirigées contre Lushnia, mais les Albanais avaient pris leurs mesures. La volonté générale passa outre ; les relations italo-albanaises s'envenimèrent, et le conflit devint imminent quand, lors de l'inauguration de l'Assemblée législative à Tirana (le 27 mars 1920) on lut dans son programme que l'intégrité territoriale et l'indépendance absolue de l'Albanie de 1913 formaient le premier point. Et le colonel Castoldi (l'ancien capitaine de 1914), que la Consulta venait d'envoyer en qualité de commissaire à Durazzo, — titre que le gouvernement de Tirana se refusait à lui reconnaître, — aigrissait encore les relations par son chauvinisme et par la prétention qu'il avait de vouloir faire reconnaître par le nouveau gouvernement albanais un acte que deux des membres du gouvernement déchu avaient seuls signé et qu'on trouvait incompatible avec l'indépendance du pays.

Le nouveau gouvernement de Tirana — car le siège central avait été transféré de Durazzo à Tirana — gardait de la modération dans ses actes et s'appliquait à réaliser l'unité administrative du pays : Scutari fut d'abord évacuée par les troupes internationales franco-anglaises et remise aux autorités albanaises (11 mars 1920) ; puis vint le tour d'Argyrocastro (25 avril) évacué par les Italiens, et enfin (le 28 mai) celui de Koritza, que les Français qui s'y trou-

vaient depuis 1913, comme amis et alliés, évacuaient. Il n'y avait que Valona, Tépéleni et Himara qui attendaient leur évacuation, et les luttes qui se livrent en ce moment entre Albanais et Italiens ont pour objectif de réaliser l'unité administrative pour ces districts aussi.

Pour compléter cet aperçu historique des rapports italo-albanais il nous reste encore à parler d'un événement qui eut lieu vers la fin du mois d'avril 1920, aux environs de Tirana : deux individus, partisans d'Essad pacha, tentèrent de créer un mouvement de révolte pour renverser le gouvernement : l'un des deux meneurs, Halit Lleshi, était parti du territoire de Dibra, occupé par la Serbie, et l'autre, Osman Bali, avait surgi entre Croja et Tirana ; or, on a fortement soupçonné les Italiens en garnison à Durazzo et à Mati d'avoir pactisé avec les rebelles et de les avoir encouragés de toutes les manières à marcher contre le gouvernement de Tirana.

LUMO SKENDO.

POÉSIES

—

CONFIDENCES

Oublieuse un instant des trop longues prudences,
Sagement près de moi tu vas venir t'asseoir
Et, dans l'intimité précieuse du soir,
Veux-tu, nous nous ferons de chères confidences.

Nous parlerons des jours infinis de l'absence,
De ton amour surtout, de tes calmes espoirs.
Nous irons au démon mauvais des rêves noirs...
Car, ce soir, ce sera la Bonne Récompense!...

Tu me diras ce que tu cherches dans l'azur
Chaque soir, à l'heure où le crépuscule obscur
Semble rêver d'un jour que nulle nuit n'efface ;

Je te dirai ce que me disent nos amours
Quand sur ta lèvre si adorablement lasse
Je rêve d'un baiser qui durerait toujours!...

—

NEIGE

O dur exil que nulle souffrance n'abrège! —
Mes désirs dans le soir errent comme des loups
Qu'exaspère, de sa chute lente, la neige
Cruelle, et que le long crépuscule rend fous! —
Ah! t'avoir là, toute mienne, sur mes genoux!
— Mais voici dans le soir, sous les longs flocons flous,
Voici venir, ô cœur ingrat, le lent cortège
De tous ceux qui ne sont pas aimés, que la neige

Tourmente, combien plus cruelle que pour nous....
— Les sûrs espoirs que fait souffrir le temps jaloux,
Mais que ton cœur, complice inconscient, protège!
— Oh! l'espoir de quelles revanches, entre tous!...

—

ÉTÉ

Oh! l'été le plus tourmenté de mes étés!
Pour avoir trop rêvé le trésor de ta bouche
Quelle revanche, ah! quelle revanche farouche
Et quels tourments — pourtant vraiment immérités —
De mes désirs par la solitude exaltés!...
—Qu'ai-je donc fait pour qu'ainsi dans les brouillards louches
De la chair — où, contre l'idéal révoltés,
Mes désirs vont livrant de rouges escarmouches —
Qu'ai-je donc fait pour que pâlissent les clartés
De mon Rêve, quand je t'ai là et que je touche
Réellement aux rivages tant convoités?....
Ah! qu'ai-je fait pour que le beau soleil se couche?...

—

RÊVE

L'heure est calme. Dehors le vent crie... Je pense...
La lumière s'étale, nue, au papier blanc
Où je travaille... Et voici qu'un rêve très lent
Passe sans bruit, comme une aile, dans mon silence.

C'est un effluve, une musique qui s'élance
En caresses, le souvenir cher et troublant
Fait de toi, l'espérance aussi, te ressemblant
Et la prière où ta voix, frêle, se balance...

Un rêve qui se rit des plaintes de l'hiver,
Plus sonore que ce vent fou qui crève l'air
De sa fanfare où ruissellent les feuilles saoules:

Tout mon rêve d'amour, d'idéal et de foi
Qui passe, dans ce soir d'extase, loin des foules
Et, comme un chœur sacré, s'en va chantant, vers toi !

—

« LA PLUS DOLENTE ANGOISSE... »

C'est si long! Et le ciel est si bleu!... Le soleil
A, cet hiver, une si troublante caresse!...
Oh! Le temps sourd, le jour sans fin et la paresse

Insidieuse du soir mauve !... Et le réveil,
Le réveil clair des jours perdus... Oh! l'heure lente
Et toujours lente, et toujours seule... Oh! la dolente

Angoisse, dis? — Pourquoi si pur ce ciel d'avril,
Aux arbres noirs? Pourquoi ce soleil dans l'exil
De nos deux cœurs que tant d'heures seules désolent?...

Angoisse lente et plus dolente chaque jour...
— Comme il est sage et patient, dis, notre amour
Qui tant attend... et que deux mots d'espoir consolent !

—

DOUTE

Oh! ce soir, ouvre-moi ton âme toute grande
Et toute bonne, et que la bonne paix descende
Sur mon doute, de tes yeux si clairs et si beaux!

Toi qui sais croire aux ivresses que rien n'achève,
Fais-la si grande ta tendresse que je rêve
Quelque chose au delà de l'ombre des tombeaux!

— Et puis, toi dont le cœur croyant est si limpide
Et si calme à côté de mon pauvre cœur vide,
Où le voluptueux désir roule son flot

Mauvais, oh! donne-moi le baiser qui pardonne!
Dis, tu sens bien, depuis que ton Dieu m'abandonne
Que tous mes cris d'amour font un bruit de sanglot!...

—

HANTISE

Pourquoi donc ton amour si calme! Dis, pourquoi
Se sont-ils tus ces mots où la passion vibre
Comme un clair carillon envolé dans l'air libre

Et profond d'un matin sans brume?... Oh! Redis-moi
Ces mots d'amour!...Mais non, c'est mieux: l'ivresse ancienne,
Il vaut mieux qu'elle dorme ainsi. — O! Foi chrétienne,

Refuge si tranquille où reposer!... — Pourtant,
Pourtant ces mots d'hier, ces mots que j'aimais tant
Et sur qui mon Désir, comme un oiseau de proie,

Fonçait, pour un festin d'amour silencieux!...
— Oh! maintenant je suis heureux, oui, bien heureux,
Mais, vois-tu, je l'aime toujours, l'ancienne joie! —

HENRI FORCLAZ.

LE TALISMAN

—

[M. Vinnitchenko est incontestablement, aujourd'hui, le plus grand écrivain de la littérature ukrainienne, qui ne compte guère, tant dans le passé que dans le présent, que trois autres noms : Chevtchenko, Kotliarevsky et Grouchevsky. M. Vinnitchenko s'est fait connaître comme nouvelliste, romancier et comme auteur dramatique. Ses pièces, *la Panthère noire*, *l'Etre aux jambes velues* et *le Mensonge*, traduites par lui-même en langue russe, ont remporté de grands succès au théâtre. Parmi ses romans le plus connu est *l'Honnêteté envers soi-même.* Patriote séparatiste ukrainien, M. Vinnitchenko, qui avait, comme révolutionnaire, connu de près les prisons tsaristes, a joué, ces dernières années, un rôle que l'on peut discuter, mais qui fut considérable, aux côtés de Petlioura.]

Cela dépassait enfin toutes les bornes de la patience. C'était non pas une section de détenus politiques, mais une sorte de chaos antédiluvien au-dessus duquel, tel un esprit, se démenait, préoccupé et incohérent, notre starosta (1), myope, avec son lorgnon et sa casquette de cycliste.

On faisait ce qu'on voulait. L'un était soudain mécontent de sa chambrée, il rassemblait ses hardes et passait dans une autre. Là, naturellement, cela provoquait des réunions, on discutait, des partis se formaient, on criait, on hurlait, c'était la guerre.

Un autre était amusé par le claquement de la porte des cabinets, et, toute la journée, il allait et venait, la faisant claquer, si bien que les oreillers bondissaient sur les couchettes.

Le courrier ne nous parvenait pas, il disparaissait. Nous ne voyions pas de journaux. Le tabac s'épuisait avec une

(1) Le starosta, littéralement l'ancien, est le chef élu ou désigné d'un village, d'une équipe, etc...

telle rapidité qu'on eût dit qu'on en bourrait les poêles. Les paquets de vivres étaient volés et se mangeaient sous les couvertures. Le dérèglement atteignait un tel degré, qu'au lieu de six morceaux de sucre on en touchait huit et même dix. Tout cela ne présageait rien de bon.

Mais le plus grave était que notre évasion reculait dans un avenir inconnu et lointain. Sans un vrai starosta, sans de l'ordre dans la section, il était insensé de continuer la sape. Zaletaïeff lui-même le savait.

Nous n'étions, il est vrai, que sept condamnés aux travaux forcés à temps ou à perpétuité qui cherchions à nous évader. Nous étions tous réunis dans la même chambrée et tous nous envisagions le bagne avec peu de sympathie et lui préférions la liberté. Mais cela ne suffisait pas ; pour continuer la sape, une certaine discipline, au moins dans notre chambrée, était nécessaire.

Or, il était aussi peu raisonnable d'en exiger de notre « cycliste » que d'une source descendant, rapide et affairée, de la montagne. Ce starosta, par son seul zèle et son empressement allant souvent jusqu'au sacrifice, était capable de précipiter dans un abattement complet l'homme le plus optimiste. Vous ne le voyiez jamais couché à ne rien faire, que non, il était tout souci, tout mouvement. La journée entière, il courait de salle en salle, s'agitait, s'énervait, criait, inscrivait, se débattait. Ses cheveux ne séchaient jamais sur son front et sa casquette était complètement trempée de sueur. Mais tout cela ne servait à rien ; malgré toute son abnégation, il s'arrangeait de telle sorte que son activité ne causait que du tort. Comment y parvenait-il ? Je ne sais, mais c'était un fait.

Pour comble de malheur, il était « menchévik » et, de plus, spécialisé dans la question agraire. Dès que, dans un coin d'une salle, retentissaient les mots : « lopins », « expropriation », « la terre », la casquette du camarade Scrynia y était déjà. Mais, étant toujours pressé, le camarade Scrynia tombait dans la conversation comme une bombe ;

et comme il avait des arguments en masse et qu'il fallait les exposer le plus rapidement possible, il crépitait comme un feu d'artifice, n'écoutait personne, gesticulait, laissait tomber son pince-nez, criait, rampait parmi les pieds, se débattait quand on voulait le maîtriser, et ne se calmait que lorsqu'on l'obligeait de force à retourner à ses devoirs.

En outre, il ne participait pas à l'évasion et s'attendait à être bientôt déporté ; il ne pouvait donc pas prendre à cœur notre projet.

Non, il nous fallait un starosta qui mît fin au chaos, qui établît l'ordre dans la section et qui fût personnellement intéressé au succès de notre entreprise.



Mais là était la difficulté. Le fait est que cet état de choses plaisait à une certaine partie de notre section. Aux uns tout simplement, aux autres par principe. Ces derniers étaient les anarchistes et, en particulier, leur leader Zalétaïeff.

Dans cette atmosphère, Zalétaïeff se sentait entièrement à l'aise et se plaisait comme dans un bain chaud. Il passait la plus grande partie de la journée dans les salles voisines et le reste du temps étendu sur sa couchette en compagnie de Jimochka et Zamiraïlo, ses amis intimes. Ils chantaient, jouaient aux cartes, s'entraînaient à la lutte suisse et française. Zalétaïeff méprisait les livres et ne leur prêtait attention que lorsque le papier à cigarettes faisait défaut. Il choisissait alors le livre au papier le plus fin (les brochures prohibées, pour cette raison, jouissaient le plus souvent de sa bienveillance) et en arrachait de longues bandelettes. Les protestations le laissaient calme et ironique. Mais quand on l'ennuyait par trop, sa face hérissée s'empourprait, ses yeux incolores devenaient perçants et il commençait à se défendre. C'est-à-dire qu'il s'approchait du plus ardent protestataire, le saisissait à la poitrine, le secouait comme un poirier et criait :

— Que veux-tu ? Pourquoi piailles-tu ? Qu'est-ce qu'il te faut ?

Et avec lui Zamiraïlo, Jimochka, Giotchik et Archip se soulevaient sur leurs couchettes, et, se frottant les mains, regardaient avec intérêt les adversaires. On comprend que dans ces conditions la discussion ne pouvait durer et Zalétaïeff, calmé, aux dents une cigarette roulée dans un manifeste « à tous les citoyens », se hissait sur la fenêtre. S'étant installé le mieux possible, il chantonnait sa chanson favorite, frappant en mesure ses pieds contre le mur :

Sur un mur il y a un chat,
Il a mal au ventre ;
Vis-à-vis, une chatte il y a,
Elle a un peu mal aussi.

On reprenait en chœur sur les couchettes, quelquefois avec beaucoup de sentiment et d'expression. Alors Zalétaieff s'animait, sautait à terre, lançait la table et les tabourets dans un coin et se préparait à danser.

A cet effet, le chœur passait immédiatement à un autre air.

— « Le choléra ! » — criait Zalétaïeff en clignant de l'œil à Jimochka.

Jimochka toussotait d'une petite voix de ténor, faisait un signe de tête à Giotchik et attaquait :

A la fenêtre se trouve un signe (symbole).
C'est une fleur de vigne.
Le raisin pousse sur sa branche,
Le rossignol chante dans sa cage.

Pour commencer, Zalétaïeff frappait simplement des pieds, remuait les épaules, rejetait avec entrain la tête en arrière. Puis, au couplet suivant, il poussait un cri sauvage et se lançait furieusement dans la danse.

— Mets-y du feu ! criait-il.

Jimochka emplissait d'air sa poitrine, secouait sa maigre barbiche et continuait avec une ardeur accrue :

Chante ta chanson
Sur ma vie amère,
O vie amère,
Où m'as-tu mené ?

A mesure que se déroulait l'histoire de la « vie amère », Zalétaïeff dansait avec plus d'entrain et plus de feu. Quand elle tirait à sa fin, il tombait en extase et, haletant, étouffant, criait avec le chœur :

Toi, choléra, va-t'en !
Laisse le cavalier tranquille.
Comment un tel cavalier
Aimera-t-il un choléra pareil ?
Ote-toi de là, charogne !

Et après cela il se laissait tomber sur le chétif Jimochka de tout le poids de son corps maladroit, semblant taillé dans du chêne. Sa tête, à ces moments, ressemblait tout à fait à un amas de laine grise échevelée. (Il est vrai que Zalétaïeff était toujours ébouriffé, même quand il se rasait et se coiffait le plus soigneusement du monde. Cela résultait, ablement, de ce que ses sourcils et ses moustaches étaient touffus et embroussaillés.)

Nous nous taisions tous devant les accès d'une telle gaieté. Au début, nous avions essayé de raisonner Zalétaïeff, mais il nous répondait en s'esclaffant :

— Mais allez donc à tous les diables !... Que devons-nous chanter ?... « La lutte sanglante ? » En vérité ! Ils s'imaginent qu'en chantant « La lutte sanglante » ils sont réellement sanglants. Je chante ce qui me fait plaisir. Chantez, vous aussi, ce que vous voulez. Est-ce que je vous le défends ? Est-ce que je proteste quand vous faites quelque chose ?

C'était vrai, jamais il ne se permettait aucune objection, quoi qu'on fît. Ainsi, quelquefois, nous lisions à haute voix un livre qu'une autre section nous prêtait pour un jour ou deux. Il fallait lire le plus vite possible. Zalétaïeff s'ennuyait, se sauvait, chantait, sifflait, mais, en effet, ne protestait pas.

En dernier lieu, il pouvait se distraire avec Pinia. En général, Pinia se tenait un peu de côté, souriant timidement et avec bonhomie et écoutant les camarades. Zalétaïeff le saisissait par la jambe et l'entraînait comme un agneau dans son repaire, sur sa couchette. Résister était naturellement impossible pour Pinia, car il était à peine plus haut qu'une jambe du chef des anarchistes. Pinia se contentait de sourire modestement et peureusement.

— Eh bien, Pinia, veux-tu ta liberté ? demandait Zalétaïeff en serrant Pinia entre ses genoux.

— Et qui ne veut la liberté ? répondait Pinia en grimaçant de douleur.

— C'est vrai ! Mais alors, pourquoi ne veux-tu pas t'évader avec nous ? N'es-tu pas un forçat, hein ?

Il faut remarquer que, pendant tout le temps qu'on creusait le souterrain, Pinia avait très peur, ce qui l'empêchait de dormir. De quoi, à proprement parler, avait-il peur, on ne savait, mais c'est pour cela qu'il ne se décidait pas à s'enfuir avec nous, bien qu'on le lui eût proposé plus d'une fois.

A la question de Zalétaïeff, Pinia souriait d'un air coupable et prudemment s'efforçait de libérer sa petite main d'enfant de la patte couverte de poils roux de Zalétaïeff. Mais celui-ci tenait bon.

— Eh bien, pourquoi te tais-tu ? Va donc, social-démocrate ! Viens donc chez les anarchistes, tu deviendras de suite un brave.

A cette proposition aussi, Pinia souriait.

Parfois Zalétaïeff prenait, tout à coup, un air mystérieux et, d'une voix sourde, articulait :

— Toc, toc, toc !

Puis, brusquement, il changeait l'expression de son visage et, prenant un air sévère et étonné, criait :

— Qui est là ?

— Nus, se répondait-il d'une petite voix fine, douce et plus faible.

— Qui nus ? — sévèrement.

— Les Juifs.

— Combien êtes-vous ?

— Une (1).

Infailliblement toute la compagnie riait gaiement et avec bonne humeur, et Pinia souriait encore. (Il était Juif de nationalité.)

Jamais je n'ai vu sur la mince figure, couverte de taches de rousseur, de Pinia, de la colère, de l'indignation, ou même de l'ennui ou de la tristesse, ces compagnons si habituels des habitants de prisons. A toute chose il souriait avec un peu de timidité, un peu de douceur, un peu de bonhomie.

Et je crois que cela n'était pas sans calcul. Il est probable qu'il y avait longtemps, peut-être déjà au temps où Pinia était apprenti chez le « ferblantier » et que celui-ci le frappait à la tête avec le chalumeau, ou bien encore lorsque les gamins dans la rue lançaient les chiens à sa poursuite et lui graissaient les lèvres avec du suif, — il s'était dit une fois pour toutes : « Tu sais, Pinia, tu dois te taire ! Tu es le plus petit, le dernier des hommes, tu n'as donc qu'à te taire et à sourire. Cela vaudra mieux. On te tape sur la tête et toi, souris. On te donne à lécher les assiettes avec Chorik, lèche-les. Il y a des gens riches, grands, forts, il y en a de plus pauvres, de plus petits, de plus faibles, — quant à toi, Pinia, tu es le plus petit, le plus pauvre, le plus faible. »

Et voilà pourquoi, semblait-il, rien ne pouvait étonner ni offenser Pinia. Que dans la chambrée on discutât, chantât, lût ou causât, que Pinia eût envie d'y prendre une part plus active, qu'on ne le remarquât pas ou qu'on le repoussât

(1) Zaletaïeff, dans les réponses, cherche à imiter le parler des Juifs ; bien entendu cet accent n'a rien de commun avec celui qu'on leur attribue généralement en France et qui consiste surtout à confondre, comme le fait le dialecte alsacien, le *d* et le *t*, etc... Le juif de Russie distingue mal les nombreuses sifflantes du russe et prononce indistinctement les voyelles. Nous avons cherché à donner tant bien que mal l'impression de ces particularités de langage.

brutalement, Pinia l'acceptait comme une chose due et il ne lui venait pas un seul instant à l'idée de s'en vexer.

Quand quelqu'un se moquait de Pinia et qu'un autre le défendait, Pinia souriait à l'un et à l'autre d'un même sourire timide et un peu coupable.

Probablement, le jour où la perquisition fit découvrir chez lui la bombe qu'on lui avait confiée, et qu'après cela on le battit cruellement au poste, il se comporta exactement comme lorsque le ferblantier lui arrachait les oreilles pour du plomb qu'il avait renversé.

Qui sait, peut-être était-ce une faute de la part de Pinia, mais il était indiscutable que *lui-même* se considérait ainsi, que lui-même croyait sincèrement et inébranlablement qu'il était le plus infime et le dernier des hommes. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que même les prisonniers de droit commun, qui nous apportaient la soupe dans des marmites, criassent aussi à Pinia :

— Eh, Pinia, as-tu fini de bayer aux corneilles ? Passe ta gamelle !

A eux aussi il souriait.

Il est, bien entendu, inutile de dire qu'il ne pouvait être question de protester auprès de Zalétaïeff. Et surtout dans un tel moment, quand ce dernier s'ennuyait et avait besoin de se distraire.



Il semblait impossible de prévoir la fin de cette anarchie. Toutes les tentatives faites pour introduire un peu d'ordre dans la section se heurtaient invariablement à l'opposition exubérante et consciente de sa force des anarchistes.

— Nous ne sommes pas des esclaves, le diable vous emporte ! hurlait Zalétaïeff, les jambes en l'air. Nous pouvons nous arranger entre nous, point n'est besoin de commandants. On les connaît, il n'en faut plus.

(Il avait été autrefois sous-lieutenant d'infanterie).

— Moins il y a de pouvoir, mieux cela vaut. De quel

droit voulez-vous nous mettre sur le dos une plus parfaite canaille ? On n'en veut pas !

— On n'en veut pas ! On n'en veut pas !

Et pendant ce temps passait l'été, époque la plus favorable à l'évasion. Souvent des nuages gris et froids restaient, des journées entières, au-dessus de la prison et le ciel ressemblait à une terrine renversée de lait caillé. De cette terrine, goutte à goutte, des pluies commencèrent à tomber. Et qui sait, ne pourraient-elles pas, par hasard, creuser la terre sous le mur et démasquer le souterrain ?

Pourtant le souterrain était déjà assez avancé. A vrai dire, le retard apporté au souterrain était dû en grande partie au fait que nous nous étions trompés et avions creusé dans une direction erronée. D'abord, à cause de cela, nous nous étions heurtés à un terrain friable et peu commode qui pouvait nous ensevelir à chaque instant, ensuite nous avions failli déboucher, d'une façon tout à fait inattendue, à l'endroit même où passait, le long du mur, la sentinelle. C'est cela qui nous avait retardés. Le prédécesseur du starosta Scrynia, au temps duquel on creusait le souterrain, insistait pour qu'on lâchât tout et creusât dans une autre direction. Une partie seulement de ceux qui voulaient s'enfuir partageaient son avis, les autres soutenaient Zalétaïeff qui proposait de continuer ce souterrain et de s'en échapper « au petit bonheur ». Comment ce différend se serait-il arrangé, on ne sait, car ce starosta fut subitement emmené quelque part dans une autre prison, et Scrynia prit sa place.

Ainsi l'affaire en resta là et, semblait-il, sans espoir de se remettre en train dans un avenir proche.

Mais, subitement, un matin gris et couvert, notre « cycliste » fut appelé au bureau et on lui donna l'ordre de rassembler ses affaires : après le dîner il devait partir en Sibérie par étapes.

Et le soir même notre section, soucieuse et inquiète, bourdonnait comme une ruche dont la reine aurait disparu. Des

agitateurs choisis couraient de salle en salle, on lisait des proclamations, on tenait de chaleureux propos, on dessinait des caricatures. Zalétaïeff parcourait la section avec une figure sévère et inspirée.

Il n'était déjà plus question de savoir à quel candidat on donnerait la préférence, il s'agissait de tout autre chose : devait-il ou ne devait-il pas exister un starosta, quel qu'il fût, dans notre section ? Voilà comment se posait la question. Et, il faut bien le dire, il n'y avait guère d'espoir de l'orienter dans la voie que nous désirions.

La majeure partie des électeurs, comprenant même de modestes et loyaux cadets, était séduite par l'idée d'une complète indépendance.

— Nous voulons être libres au moins en prison ! Tous pour un et un pour tous ! A bas le gouvernement !

Voilà quel était leur programme !

Chez nombre d'entre eux se réveilla l'instinct des ancêtres vagabonds, qui, ayant déraciné de jeunes chênes, ne circulaient jamais sans ces compagnons dans les forêts et les steppes. Cette partie des habitants donna libre cours à ses penchants. Ils erraient dans toutes les salles, changeaient de couchette toutes les heures, dînaient à « cent lieues » de leur table, s'introduisaient même dans les autres sections et devenaient tout à fait sauvages. N'était l'appel du soir, ils eussent passé la nuit sous les tables, dans une salle voisine.

D'autres étaient menés par des intérêts et des espoirs plus matériels. Ceux-là, par exemple, croyaient imprudemment et aveuglément Zalétaïeff lorsque celui-ci leur disait que, sans starosta, ils recevraient dix morceaux de sucre et, une fois par semaine au moins, une côtelette, une véritable côtelette ! Car, argumentait Zalétaïeff, avec le système du pouvoir des starosta, une aristocratie reçoit du dehors des colis de vivres, ne les partage pas avec la section et les mange toute seule. Ce n'était, certainement, qu'un moyen d'agitation peu honnête, mais l'idée de la côtelette était si tentante que Zalétaïeff était volontiers cru.

Quelques-uns enfin aimaient le mouvement pour lui-même, et c'est pourquoi ils contribuaient à son développement par tous les moyens dont ils disposaient ; ils prenaient plaisir à lire et répandre les proclamations, à faire de l'agitation, à incendier, mais ne montraient aucun désir de se décider dans un sens ou dans l'autre.

C'était une période trouble et il est difficile de dire comment cela se fût terminé si l'administration de la prison elle-même ne s'en était mêlée. Officiellement, elle ne reconnaissait et ne voulait voir aucun starosta ; mais une section sans starosta, pour elle aussi, était un phénomène anormal, déplaisant et surtout tracassier. Au lieu d'avoir affaire à un seul homme, connu, correct, ayant plus ou moins d'expérience, la direction devait entrer en conversation avec des chambrées entières, pleines de bras agités, de bouches ouvertes, de bruit, de cris, de rires.

Aussi, il nous fut proposé, pas officiellement, mais sérieusement et de manière péremptoire, de choisir un starosta et de mettre fin au désordre. Dans le cas contraire on prendrait des mesures « en conséquence ». Ce qu'étaient ces mesures « en conséquence », la plupart d'entre nous le savaient bien, de sorte que les « ennemis de l'autorité » durent réfléchir à l' « intervention étrangère ».

★

Et soudain les anarchistes se calmèrent.

Mais ce calme était suspect et énigmatique. Ils chuchotaient dans les coins, couraient de salle en salle, délibéraient de quelque chose avec chaleur, et, souvent, d'une façon inattendue, éclataient d'un rire retentissant. Quelquefois ils se balançaient sur leurs couchettes en riant aux larmes.

Nous nous [illegible] quelque sortie extravagante.

Et, en effet, il en fut bien ainsi.

Un matin, à peine la question de l'élection d'un des can-

didats proposés fut-elle soulevée, que Jimochka monta sur la table dans notre chambrée et demanda la parole. Quand tous se turent, il annonça résolument, s'efforçant d'être le plus sérieux possible :

— Messieurs de la cinquième chambrée ! Voici ce que notre parti m'a chargé de vous dire : nous avons étudié la question et avons décidé de proposer comme candidat... le camarade Pinia !

Ayant remarqué un mouvement parmi nous, Jimochka éleva la voix et acheva précipitamment :

— Ne croyez pas à une plaisanterie ! Nous parlons pour tout de bon !... Nous vous prévenons que si vous ne l'acceptez pas, nous vous déclarons la guerre à outrance. Puisque le pouvoir appartient à des gens tels que Pinia, ayons donc, nous aussi, un Pinia, suivant toutes les règles. Vive le starosta Pinia !

— Hourra-a-a ! reprirent les anarchistes. Hourra, starosta Pinia ! Pinia, Pinia, Pinia !

Les cris d'étonnement et d'indignation d'un parti se mêlèrent aux cris de « Pinia » de l'autre. Ce fut un signal pour toute la section. Partout retentirent les appels « Pinia, Pinia, Pinia ! » Des placards, avec le portrait de Pinia, d'un dessin assez bien réussi, et sur lesquels était écrit : « Vive le pouvoir ! Vive le starosta Pinia ! » apparurent on ne sait d'où.

Le nom de Pinia volait, comme une balle, dans toutes les chambrées, on jouait avec, on se le lançait. Même les véritables partisans du pouvoir, s'emballant pour ce candidat peu ordinaire, criaient en riant : « Pinia ! »

Que faire ? Ne pas élire Pinia, c'était faire durer le trouble un temps indéfini. L'élire ? Mais l'idée d'avoir Pinia comme starosta provoqua en nous la honte, le rire et la colère.

Et tout de même nous décidâmes de l'élire. Tant pis ! Nous choisirons Pinia, mais nous le ferons respecter, nous ferons respecter en sa personne notre volonté, notre pou-

voir sur nous-mêmes à lui remis. C'est bien ! Vive le starosta Pinia !

Corrects et sérieux, nous déclarâmes, sans l'ombre de raillerie, que nous acceptions la candidature de Pinia.

Et le soir même, avec des chants et des rires, avec un feu d'artifice fait de chiffons imbibés de pétrole, il fut annoncé à toute la prison qu'à la « section du coin, en bas », était désormais starosta Pinia Ier.



Au début, une telle attention pour sa personne ne produisit aucune impression sur Pinia. Lorsque son nom se criait sur tous les tons sous les voûtes de la chambrée, il souriait simplement de son sourire habituel. On le traînait de voisins à voisins, on le hissait sur les tables, on prononçait en son honneur des discours enflammés, — Pinia se contentait de remuer la tête d'une façon étrange et montrait ses rares dents à tous avec bonhomie.

— Veux-tu être starosta, Pinia ?

— Et pourquoi pas ? Qui ne veut pas être starosta ? répondait Pinia à une plaisanterie par une autre.

Mais quand Jimochka, Cerdiukow, l'oncle Doum-Doum, Zamiraïlo et beaucoup de membres de l' « aristocratie » lui déclarèrent, sans aucune plaisanterie, catégoriquement et même avec brusquerie, qu'il était choisi comme starosta, quand on transporta sa pauvre couverture et son oreiller sur le matelas du starosta ; quand on mit dans les mains de Pinia les listes des camarades, tout le papier à lettres et cigarettes, le tabac, le sucre, le sel, la caisse de harengs ; quand on lui dit qu'à partir de ce moment l'ordre, la tranquillité et la bonne tenue de la section étaient sous son entière responsabilité, — alors Pinia cessa de sourire et devint d'une telle pâleur, que, même sur le menton, les taches de rousseur devinrent visibles.

— Comprenez donc, camarade, que ce n'est pas une plai-

santerie, mais une affaire grave, vous donnant une grande responsabilité, dit le camarade Cerdiukow. Le camarade Cerdiukow lui-même, auquel on faisait parvenir de la ville, dans des casseroles brillantes, des côtelettes d'une si bonne odeur, qui en était déjà à lire, en allemand, le second volume de Marx et était si fier et inabordable !

Pinia se mit à bredouiller, disant qu'il ne comprenait rien, qu'il n'était qu'un simple ouvrier sans instruction, et ainsi de suite ; mais on ne l'écoutait même pas, — tout le monde le savait bien sans lui.

— Allons, frérot, c'est un peu tard ! dit résolument Jimochka (d'ailleurs, le choix de Pinia était *son* idée). On t'a élu, c'est fini, tu ne peux rien y faire. Maintenant, mon ami, tâche simplement que tout marche bien chez toi. Vérifie les listes, surveille ton ménage, en un mot, mène convenablement l'affaire.

Pinia promenait sur les visages des yeux inquiets et méfiants. Mais tous étaient sérieux. Il est vrai que, non loin de là, Zalétaïeff, assis sur le lit, ricanait avec ruse en frisant ses moustaches embroussaillées, mais ce n'était, en somme, que Zalétaïeff, tandis que tous, sans excepter Zamiraïlo, ne souriaient même pas.

Et Pinia prit entre ses mains, maladroitement et avec lenteur, la liste des camarades et se mit à lire. Le petit cahier bleu, allongé, tremblotait dans ses mains, comme une feuille d'automne frissonnante.

*

Je ne pus dormir cette nuit-là. Je ne me souviens pas pourquoi exactement ; n'y avait-il pas, d'ailleurs, de nombreuses raisons à cela en un lieu où les fenêtres avaient des grillages, les portes des cadenas, et où, dans l'étroite caisse des murs, dormaient profondément douze hommes, se sentant, même en rêves, malades, malheureux, méchants ?

Je ne dormais pas et étais tranquillement couché dans mon coin. A côté de moi Cerdiukow ronflait discrètement.

semblait écouter, après chaque ronflement, quel effet celui-ci produisait sur la chambrée.

Sur la table du starosta, à côté de Pinia, brûlait mélancoliquement une lampe pareille à celles qu'on voit dans l'escalier de service des mauvais hôtels. Au début, on ne remarquait aucun mouvement dans ce coin de la chambrée. Mais, vers deux ou trois heures du matin, une petite silhouette se souleva lentement et s'assit sur la couchette. C'était Pinia. A l'expression de son visage on voyait qu'il n'avait pas dormi du tout. Et cette expression était, au plus haut degré, intéressante ; je ne l'avais encore jamais vue à Pinia. Il produisait l'impression d'un homme suivant avec perplexité une évolution en son for intérieur, évolution à laquelle, d'ailleurs, il ne comprenait rien. Il avait les yeux grands ouverts, absents, les coins des lèvres abaissés, soit bêtise, soit amertume. Il demeura longtemps ainsi, sans remuer, mais soupirant profondément de temps à autre. Puis, soudain, il jeta sur la chambrée un regard effrayé, mais, ne remarquant rien de suspect, il se rassura et, prudemment, descendit de sa couchette.

Je dus me soulever sur les coudes pour voir ce qu'il faisait. Pinia sortait de la boîte les harengs et les mettait sur un papier en comptant à voix basse, en dialecte juif : « Un, deux, trois, quatre, cinq, six ». Il se trouva qu'il n'y avait pas quinze harengs, comme le disait le camarade Pierre, qui remplaçait provisoirement le starosta, mais onze seulement. D'un air soucieux et désapprobateur Pinia hocha la tête.

Ensuite, il passa au sucre. Ici l'affaire traîna en longueur, car il y avait deux grands sacs de sucre. Je me recouchai, car cela m'ennuyait d'attendre la fin, et écoutai Pinia casser les morceaux avec un bruit sec, en comptant : « Trente-cinq, trente-six, trente-sept. »

Et ce murmure m'endormit sans que je m'y attendisse.

★

Le lendemain, la chambrée se réveillait avec un état d'es-

prit de curiosité joueuse et impatiente. La première pensée de la majorité fut : que devient donc notre Pinia ?

Or Pinia était déjà depuis longtemps sur pieds. Il avait balayé le plancher, mis la table en ordre, préparé les parts de sucre (six morceaux à chacun et non huit) et était en train de frapper à la porte du surveillant.

— Surveillant !... Gavrilouk !

Sa voix avait un sérieux inaccoutumé, bien qu'elle ne fût pas très assurée (naguère, il sortait à peine son nez par le guichet et disait d'une petite voix plaintive : « Monsieur le surveillant ! La cinquième chambrée demande à aller à l'air »).

Pas un son derrière la porte.

— Entendez-vous, surveillant ? Ouvrez donc les portes. Voyons ! Il faut que le starosta distribue le sucre.

Et déjà avec une certaine impatience il frappait la lourde porte de son petit poing.

Nous écoutions en silence, en nous regardant. Des clefs tintèrent dans le couloir et la voix endormie de Gavrilouk résonna sourdement :

— Eh bien, pourquoi frappes-tu ? Que veux-tu ?

— Que veux-tu ! De l'eau bouillante. Eh bien ? Ouvrez donc la chambrée.

Gavrilouk se taisait, on ne savait pourquoi. Il s'était, probablement, éloigné dédaigneusement, en se grattant la tête, et s'était de nouveau assis sur son tabouret, dans un coin.

Pinia tambourina avec force.

— Allons, pourquoi casses-tu la porte, toi ? résonna de la profondeur la voix du surveillant.

Pinia se fâcha.

— Que signifie « Pourquoi casses-tu ? » Quand le starosta ordonne d'ouvrir il faut ouvrir et non aller s'asseoir sur son tabouret. Ouvrez la chambrée, voyons ?

Comme sur commande, un rire général retentit sur les couchettes.

— Tape sur la porte, Pinia ! Vas-y avec la pantoufle ! Que se permet-il de plaisanter avec le starosta ? cria Zalétaïeff.

Pinia tourna la tête et regarda les rieurs d'un air étonné.

— Je ne comprends pas, qu'y a-t-il donc de drôle ? S'il n'ouvre pas au starosta, à qui donc ouvrira-t-il, à qui ?

Le rire retentit dans la chambrée, plus assourdissant qu'avant.

Mais, à ce moment, sans rien dire, Cerdiukow se leva de sa couchette, mit d'un air renfrogné la couverture sur ses épaules et se dirigea résolument vers la porte.

— Gavrilouk, cria-t-il dans le guichet d'un ton bref et fâché, ouvrez la chambrée au starosta.

Aussitôt des pas résonnèrent, les clefs tintèrent et la porte s'ouvrit largement. Cédant respectueusement le pas à Pinia, Cerdiukow lui dit :

— Je vous en prie, camarade starosta.

Pinia prit par terre le panier de sucre et dit à Gavrilouk avec sévérité :

— Venez avec moi et ouvrez les chambrées. Je vais distribuer le sucre. Plus vite.

Gavrilouk avait probablement oublié qu'hier on avait choisi Pinia comme starosta. Il se le rappelait maintenant et se sentait, semblait-il, un peu gêné. Quand Pinia fut sorti, il referma la porte derrière lui et alla bien vite en avant avec les clefs.

Le rire et le vacarme régnaient dans la chambrée.



Mais, chose étrange, une semaine n'était point écoulée que ce rire commençait à diminuer.

Les premiers jours, chaque mot de Pinia provoquait une tempête de gaîté et de railleries. On marchait derrière lui, en lui formant escorte, on ouvrait servilement les portes devant lui, on lui présentait son pardessus, ses caoutchoucs. Et, en effet, il était difficile, au début, de considérer Pinia

impassiblement. Ce petit homme comique ne comprenait absolument pas sa position et s'acquittait de la façon la plus sérieuse et la plus consciencieuse de ses obligations de starosta. Il fallait voir, par exemple, comment il parlait maintenant à l'administrateur de la prison. A notre « Attila » lui-même Auparavant, orsque ce dernier entrait dans notre chambrée, Pinia, derrière le dos des camarades, ne risquait qu'un œil, et n'eût certainement pas trouvé un mot à dire si Attila se fût adressé à lui. A présent, Pinia ne lui laissait pas de répit à propos du bain. La section n'allait pas au bain pendant des mois ! Qu'est-ce que cela signifiait ? Pinia ne pouvait laisser les choses ainsi. Du moment qu'on l'avait choisi comme starosta, il devait veiller à ce que la section eût tout ce qui lui était dû. On a droit à deux bains par mois ? Donnez-nous-les et tout sera dit.

On demandait à Pinia :

— N'avez-vous pas peur de causer avec Attila ?

(Déjà il était rare qu'on lui dît « tu » maintenant.)

— Qu'est-ce que cela veut dire ? répondait Pinia, si le starosta a peur, qui donc alors n'aura pas peur, qui ?

Et, lorsqu'on riait, il ne comprenait sincèrement pas ce qu'on trouvait de drôle là-dedans.

On riait de même, par exemple, de ce que Pinia s'était procuré, aux frais de la caisse commune, un peigne et un petit miroir devant lequel, tous les matins, il peignait avec soin ses cheveux durs, roussâtres et bouclés ; et aussi de ce que Pinia s'était choisi les meilleurs pantalon, veston, pardessus et chapeau.

— Cela, c'est la prérogative de l'autorité ! criait Zalétaïeff.

Pinia ignorait ce qu'était la « prérogative », mais comment pouvait-il agir autrement ? N'était-il pas le premier de la section, le starosta qu'on avait choisi à la presque unanimité ? Et bien ? Alors fallait-il donc que le starosta des politiques fût mis comme le dernier des larrons ? C'eût été une belle affaire.

Tout cela, et bien d'autres choses encore, étaient drôles,

éellement, au début. Mais on riait de moins en moins. Il n'y avait plus rien de comique de ce que Pinia, d'un air sévère et préoccupé, enfermât dans l'armoire le sucre, e tabac, et, en somme, tout ce que possédait la section. Au contraire, c'était même bien, mieux que du temps du tarosta Scrynia, où un jour il y avait abondance et le lendemain rien, où chacun prenait lui-même tout ce qu'il oulait.

On riait peu maintenant, même de ce que Pinia s'acharât, d'une façon ennuyeuse et avec entêtement, contre ceux ui troublaient le calme aux heures de repos prévues par s statuts de la « constitution » de la chambrée. Les anar-histes, naturellement, ne reconnaissent pas de lois, mais ême ceux-ci, depuis le jour où ils faillirent se battre avec s « constitutionnalistes », durent se contenir pour leur ropre tranquillité.

Même le fait que Pinia aimât à répéter « quand le sta-sta vous le dit » ne semblait déjà plus ultra-comique.



Les « compagnons-agrariens » s'accoutumèrent avec une cilité particulière au starosta Pinia. Dès le lendemain, esque, ils l'avaient enregistré dans leur esprit, ils lui aient reconnu sa véritable valeur et ne s'étonnaient plus rien. « C'est une tête juive : que voulez-vous de plus ? » D'ailleurs, il faut dire que Pinia savait se comporter avec comme il convenait. Ce n'étaient que des enfants et n de plus. Pinia ne pouvait les considérer autrement. Voici, par exemple, une histoire. Un jour, Kornienko, la huitième chambrée, vint trouver Pinia et, ayant litté-ement les larmes aux yeux, se plaignit de ce qu'on l'eût nsé. On l'avait offensé en ce que, dans la distribution habits envoyés par la Croix-Rouge, la capote d'étu-nt, au lieu de lui revenir, échut à Gorbatch. Et c'était tant plus vexant que Gorbatch avait déjà une casquette

avec un bord rouge, des souliers jaunes et une chemise avec un plastron repassé. C'était trop pour un seul, surtout que l'autre n'avait en tout qu'un pardessus avec des boutons ordinaires en os blanc. Gorbatch eût pu, au moins, échanger les casquettes.

Que faire dans ce cas ? Qu'eût fait le « cycliste » ? Il eût agité sa main, il eût crié qu'on ne l'ennuyât pas pour des futilités, puis, ayant immédiatement demandé pardon d'avoir crié, se fût sauvé quelque part, l'air soucieux.

Pinia ne pouvait faire ainsi. Un starosta n'est starosta que pour que tout le monde soit content.

Il se rendit, sans tarder, auprès de Gorbatch et lui proposa d'échanger les casquettes. Mais c'était une « petite casquette si gentille et si confortable », le bord rouge en était si attrayant, enfin Gorbatch s'y était tellement accoutumé, que l'idée seule de l'échanger contre la vieille casquette à visière fendillée de Kornienko lui faisait peur. Il refusa catégoriquement.

Naturellement, il ne resta plus à Pinia qu'à gronder fortement ce dandy.

— Ayez honte, camarade, fi ! Quel socialiste êtes-vous donc, si vous ne voulez rien partager avec votre camarade ? Vous auriez dû dire vous-même : « Kornienko a-t-il une capote d'étudiant ? Non. Et des souliers jaunes ? Non. Et une casquette ? Pas de casquette non plus. Eh bien, je lui donnerai ma casquette ». Voilà comment font les socialistes. Seuls les bourgeois agissent comme vous voulez le faire. Donnez-lui la casquette, je vous le dis. Quand le starosta vous parle, vous devez obéir !

Et Gorbatch fut obligé de donner la jolie casquette au noble bord rouge... Car le starosta le voulait ainsi.

En voici une autre.

Chaque starosta a des heures fixes, consacrées au service. On ne doit pas le déranger toute la journée, tantôt pour une chose, tantôt pour une autre. Si tu as besoin de quel-

que chose, adresse-toi hardiment, de telle à telle heure, au camarade starosta, et tout sera fait.

Oui, mais les « bonshommes » ne sont pas de cette espèce. Ils sont capables de déranger un homme, au beau milieu de la nuit, pour une simple feuille de papier à lettre et une enveloppe. Car, voyez-vous, ils ne peuvent dormir, s'ennuyent de la maison et veulent y envoyer une lettre.

Pinia, dans ces cas-là, était sévère et inébranlable. Non ! et tout était dit.

Je me rappelle un fait.

Très tard, dans la soirée. Derrière la fenêtre le vent faisait rage et frappait les carreaux. Les croisées geignaient tristement, on sentait le froid.

A l'écart de la fenêtre, dans un coin à moitié obscur, les anarchistes et les « constitutionnalistes » étaient étendus sur les couchettes en désordre serré et amical. On apercevait pêle-mêle, des pieds, des mains, des yeux, des dos, des nez. Les uns avaient sous la tête un oreiller, les autres, le ventre ou le genou du voisin. Mais tous se sentaient à l'aise et commodément installés.

Ils chantaient « mugir-gémir ». Cette chanson disait comment les Cosaques *Zaporogues* languissaient, jadis, en captivité chez les Turcs.

Voilà trois ans que nous avons
Les mains enchaînées.

Mais « les frères, les aiglons de l'Ukraine » ne venaient toujours pas délivrer les cosaques. Pénible était le sort des cosaques.

Il y avait, probablement, une certaine analogie entre le sort des cosaques et celui des choristes, car cette chanson était toujours chantée avee un sentiment particulier.

Et, maintenant, sous le hurlement froid et méchant du vent elle résonnait comme une prière douloureuse.

Jimochka était sévère et pâle, et regardait d'un air menaçant Giotchik, qui détonait souvent. Zalétaïeff était sombre et pensif. Zamiraïlo, complètement attendri, la tête

appuyée sur le dos confiant du menchévik Zoubkosky, noyait soigneusement, amoureusement, de son octave nourrie et vibrante, toutes les fautes de Giotchik. Fixant la flamme de la lampe posée sur la table commune, il clignait des yeux en rêvant.

A cette même table, l'oncle Doum-Doum et le Théoricien jouaient aux échecs. L'oncle Doum-Doum rappelait l'apôtre Pierre, à moitié chauve et frisé, tel que le représentent les peintres d'icônes. L'oncle avait émis un vœu : quand on le pendrait, qu'avant sa mort quelqu'un fît avec lui, ne serait-ce qu'à travers le mur, une partie d'échecs. Il mourrait alors, comme il convient à un révolutionnaire et à un joueur d'échecs, avec calme et dignité.

Mais, pour l'instant, il jouait « comme un sabot », le chant le gênait. Le fait est qu'il aimait aussi la chanson. A peine entendait-il chanter, qu'il ne pouvait s'empêcher d'en faire autant.

Sans grandeur d'âme, le Théoricien en profitait avec avidité. Il était évident que l'oncle Doum-Doum perdrait la partie.

— Echec au roi, murmurait à tout moment le Théoricien d'une façon obsédante et entêtée.

— Que le diable vous... L'oncle cessait de chantonner et fixait le jeu avec colère.

Pinia considérait tout cela sans y prendre part. Il était plongé dans les comptes de ménage. Ni le vent, ni la chanson, ni la tristesse calme d'un soir de prison ne le touchaient. Aujourd'hui on avait encore reçu des œufs de la ville ! Eh bien, qu'en pensez-vous : dans la section il y avait soixante-quinze personnes, et il n'y avait en tout que cinquante œufs. Essayez donc de les partager également !

Et tout à coup, à un tel moment, apparut l' «oncle agrarien ». Il lui fallait du tabac ; dans leur chambrée il n'y en avait plus. Dieu sait comment cela était arrivé, mais ce qu'il y avait de sûr, c'est que personne n'avait plus une

pincée de tabac, quoiqu'il restât encore deux jours entiers jusqu'à la distribution.

L'oncle était délégué par la chambrée. Comprenant l'irrégularité de sa mission et, de plus, voyant l'heure peu propice, le délégué s'approcha de la table du starosta sur la pointe des pieds. S'étant arrêté, il attendit quelque temps en silence, révélant sa présence par une toux légère.

Pinia le regarda et se pencha à nouveau sur ses chiffres. L'oncle se tournait vers les chanteurs, écoutait, regardait les joueurs d'échecs, en un mot, donnait à comprendre à Pinia qu'il n'était pas un vulgaire effronté et qu'il ne voulait pas tomber sur le dos d'un homme occupé.

Mais l'homme occupé calculait, calculait, et à son chuchotement on ne remarquait pas qu'il fût disposé à s'octroyer ne fût-ce qu'une petite minute de repos.

Alors le délégué toussota, pour donner à sa voix l'intonation appropriée, et dit avec douceur :

— Camarade starosta !

Le camarade starosta ne leva même pas la tête.

Le délégué soupira :

— Camarade starosta !

— Et bien ?

— Dans notre chambrée, vous savez, le tabac...

— Non ! interrompit laconiquement Pinia, et, feuilletant le papier avec bruit, se replongea dans les chiffres. Mais il s'arrêta aussitôt et s'adressa au solliciteur avec sévérité :

— N'avez-vous pas honte, non ? Vous dormez tranquillement le jour, oui ? Vous fumez des cigarettes pendant que le starosta trotte, est-ce vrai ? Et, de plus, vous venez encore lui casser la tête la nuit ! Quelle chambrée ?

— La sixième..., dit le délégué d'un air coupable.

— Quoi-oi ! s'indigna Pinia. Mais je vous en avais donné quatre paquets samedi. La distribution est mercredi. Non !

A la voix, l'oncle comprit que le cas était désespéré, il ne dit plus rien et sortit lentement de la chambrée.

Beaucoup entendirent la scène, mais personne ne songea même à sourire. Serrés les uns contre les autres, comme des gens jetés à la côte après naufrage, ils chantaient avec une douce et secrète mélancolie :

Hé, vous autres, braves Zaporogues,
Fils de la vraie liberté,
Que ne venez-vous nous délivrer
De la dure captivité ?

Derrière la fenêtre le vent faisait rage. Pinia calculait.

★

Aucun doute qu'il n'y eût, dans cette aventure de Pinia, un élément merveilleux. C'était un miracle semblable à celui du conte dont le héros, Jean-l'Innocent, battu, pitoyable, méprisé de tous, reçoit soudain un talisman et devient un chevalier célèbre, un astre, un prince, etc... La seule différence était que, dans les contes, personne ne voit comment s'effectue la transformation, tandis que, chez nous, elle se passait sous nos yeux. Chaque jour le doux Jean-l'Innocent, à l'humble sourire, s'effaçait, et, à sa place, apparaissait un prince. Où avait disparu l'ancien Pinia ? Où le nouveau se cachait-il en lui ? A quel moment exactement avait commencé la métamorphose ? — tout cela était un mystère. — La seule chose claire pour nous était que l'ancien Pinia avait disparu. A sa place nous avions un *starosta* Pinia, vif, soigneux et assez expérimenté.

Nous recevions maintenant tous les jours le déjeuner, le dîner, le souper et il n'y avait plus de jeunes involontaires et inattendus. Le journal nous parvenait toujours régulièrement des autres sections. L'ordre régnait dans la section (ordre relatif, bien entendu). Et le service du courrier était organisé comme il ne l'avait jamais été. Bien mieux, le courrier de toute la prison passait maintenant

par les mains de Pinia. Pour cela un talent spécial était indispensable. Il n'y avait qu'à voir l'expression du visage de Pinia quand il parlait au gardien chargé du courrier : tantôt affectueuse, tantôt émue, tantôt extraordinairement indifférente, tantôt brusquement inspirée.

— Eh bien, bravo, frère Pinia ! Je ne m'y attendais pas, vraiment, je ne m'y attendais pas, disait Jimochka en le prenant amicalement par la taille.

Mais Pinia se dégageait de son étreinte avec une douce fermeté et courait à ses affaires. Il n'admettait pas qu'on fût familier avec lui.



Naturellement, tous ne firent pas confiance à Pinia et n'acceptèrent pas sa transformation au point d'oublier complètement ce qu'il était auparavant. Il va sans dire que parmi ceux-ci était, avant tout, Zalétaïeff.

Quand on se moquait de Pinia, quand on l'appelait avec un respect exagéré « camarade starosta », Zalétaïeff lui-même lui offrait un tabouret d'un air empressé. Mais quand il vit que Pinia s'était pris au sérieux, sincèrement et inébranlablement, quand cette foi en lui se fut transmise, d'une façon miraculeuse, même à Jimochka, Zalétaïeff cessa de rire. Il ne s'agissait plus de plaisanter. Tout cela devenait trop vexant, trop humiliant pour qu'on pût l'envisager à la légère. Un avorton, une nullité quelconque pouvait gouverner tout le monde ! Et cela uniquement parce qu'on lui avait donné le *pouvoir*. O, esclaves infâmes, ce mot les avait hypnotisés et ils étaient contents. Qu'on posât devant eux une bûche, qu'on collât dessus l'étiquette « pouvoir » et ils se traîneraient à ses pieds. Ils ne pouvaient vivre sans cela, ramper leur était indispensable, ils l'avaient dans le sang.

Mais, chose étonnante, les philippiques de Zalétaïeff ne produisaient aucune impression, même sur ses plus ardents

partisans. Et même, avec Jimockha, à ce propos, cela se gâta tout à fait, ils se brouillèrent. Jimockha ne comprenait pas ce qu'en somme Zalétaïeff attendait de Pinia. C'était un starosta exemplaire, véritable : que fallait-il de plus? Du moment qu'on ne pouvait se passer de starosta, mieux valait en avoir un bon qu'un mauvais.

Ces réflexions mettaient Zalétaïeff hors de lui. Car, justement, c'était un starosta *véritable*, modèle. Tout était là. Il suffisait de voir comment ce vaurien se tenait, maintenant, avec les paysans, les ouvriers. Ils étaient, pour lui, des êtres d'un ordre inférieur, il ne frayait plus, maintenant, qu'avec les aristocrates. Et ce ton ? Quelle suffisance, quelle arrogance ! Et comment mangeait-il ? Ce qu'il y avait de meilleur, et pas avec le peuple, mais à part.

C'était la vérité, Jimochka le reconnaissait, mais que faire si telle était la coutume : le starosta est quasi un chef.

Zalétaïeff crachait avec rage après de telles objections, et même, une fois, il injuria tellement Jimochka, que ce dernier dut lui répondre de même. Ainsi finit leur amitié.

Mais, par contre, Zalétaïeff se vengeait de tout sur Pinia.

— Dis-donc, toi, est-ce pour aujourd'hui ? Bouge donc plus vite ! criait-il comme à un domestique.

En général, Pinia ne répondait rien, comme s'il ne remarquait pas du tout Zalétaïeff. Au début, il est vrai, il était étonné, pas vexé, mais étonné seulement, comme est étonné un homme qui voit quelqu'un essayer de se cracher lui-même à la figure. Lui, Pinia, avait été choisi comme starosta, comme représentant la section. Pinia, c'était Cerdiukow et l'oncle Doum-Doum et Jimochka et Zalétaïeff lui-même. Cracher sur Pinia, c'était cracher sur soi-même. Qui pouvait agir ainsi ? Seuls les fous, les gens inconscients. Etait-ce la peine de causer avec un fou ? Et Pinia se taisait. Mais plus comme avant, avec un sourire humble et affectueux, mais sérieusement, ayant l'air d'être occupé à quelque chose.

Cela excitait Zalétaïeff encore plus. Pour humilier Pinia, il plaisantait maintenant plus souvent qu'avant.

— « Toc, toc, toc ! » — « Qui est là ? » — « Nus. » — « Qui nus ? » — Les Juifs. » — « Combien êtes-vous ? » — « Une. »

Mais dans sa voix, il n'y avait plus, comme avant, cette bonhomie indulgente, mais un rire méchant, désirant, attendant quelque chose. Pinia, dans ces cas-là, sans se faire remarquer, se faufilait prudemment hors de la chambrée.

On sentait la menace d'une chose sérieuse et pénible.



Et voici qu'un soir Zalétaïeff, d'une façon inattendue, réunit tous ceux qui prenaient part à l'évasion, et, gravement, annonça d'une voix entrecoupée et avec animosité :

— Je désire terminer l'affaire du souterrain.

— Mais comment cela ?

— Comme cela. Avant le choix d'un starosta, vous me disiez que celui-ci nous était indispensable surtout pour mettre de l'ordre dans la section et établir des relations avec le dehors. Tout cela existe-t-il déjà ?

— Eh bien... mais... oui... répondit sèchement Cerdiukow en hésitant.

Nous devinions déjà où Zalétaïeff voulait en venir.

— Bien. Dans ce cas nous pouvons donc continuer les préparatifs de l'évasion. Les relations avec le dehors existent, nous avons un stàrosta exemplaire. Qu'attendons-nous ? Je propose de décider de suite quand nous commencerons à creuser. Dans le cas contraire, je trouverai d'autres camarades. Je ne veux plus attendre.

Oui, déjà nous apparaissait clairement ce qui, dans tout cela, tenait la place la plus importante. L'oncle Doum-Doum se mit à rire, souffla son mégot hors du fume-cigarettes et prit doucement Zalétaïeff par le coude.

— Eh, mon cher ami, laissez donc ce pauvre Pinia, don-

nez-lui et donnez-vous le temps de respirer. Que vous a-t-il donc fait ?

Zalétaïeff retira son bras avec impatience.

— Mais qu'est-ce que Pinia vient faire ici ? Elle est bien bonne. Il s'agit d'une affaire sérieuse, et vous me fourrez votre Pinia sous le nez. Allons, que dites-vous de ma proposition ?

Il n'y avait aucun doute. Zalétaïeff avait décidé de discréditer à tout prix le pauvre starosta. Il n'y avait non plus aucun doute que Pinia ne sombrât dans cette affaire. Il suffisait de se rappeler comment il se sentait auparavant, au temps où l'on creusait le souterrain. Et, cependant, alors il n'y prenait pas part. Que deviendrait-il maintenant ? Il lui faudrait, probablement, abandonner les fonctions de starosta. Et ce serait encore l'absence d'autorité, encore les réunions, les discussions, l'agitation, les cris, le bruit, les disputes.

Nous essayâmes de ruser : il fallait attendre que le public se calmât tout à fait, puis substituer avec précaution un autre stàrosta à Pinia, l'élire, et alors...

Mais Zalétaïeff ne nous laissa même pas achever :

— Permettez ! Pourquoi diable avez-vous choisi un starosta qui ne sert à rien dans ce qu'il y a de plus important pour les détenus ? Jimochka ? Les anarchistes ? Mensonge ! Les anarchistes ne voulaient d'aucun starosta... Non, excusez, je n'attendrai pas... Changez-le de suite, ou bien je réunis de nouveaux camarades.

Que faire ?

— Allons ! Il faut appeler Pinia, dit avec un soupir l'oncle Doum-Doum, nous le lui proposerons. S'il devient clair qu'il ne peut pas, il devra se retirer. Qu'y faire ?

On appela Pinia.

La petite figure, un peu engraissée, nous regardait avec curiosité et une certaine inquiétude, ses cheveux roussâtres, durs, pareils à du fil de fer rouillé étaient soigneusement peignés et bouffaient sur les oreilles.

— Voici, camarades..., commença Cerdiukow, nous nous sommes réunis ici pour soulever à nouveau la question de l'évasion.

Au mot « évasion » les yeux de Pinia tressaillirent, s'agrandirent un peu, tandis que le bout de son nez pâlissait.

L'oncle Doum-Doum pencha la tête, comme s'il observait quelque chose par terre, et Jimochka se mit à rouler une cigarette. Zalétaïeff sourit.

— Oui. En tant que starosta vous devez y prendre part. Si vous voulez, vous pouvez vous évader avec nous, si non, restez. Mais nous ne pouvons nous passer de votre aide de starosta.

— Oui, sans starosta, c'est impossible, appuya résolument Zalétaïeff, ne quittant pas Pinia des yeux.

Pinia, soudain, haussa les épaules.

— Oui-i-i ! proféra-t-il avec étonnement. Comment peut-on, sans starosta, entreprendre une affaire aussi sérieuse, comment ? J'y pensais moi-même. Du moment que déjà nous avons un tel souterrain, il serait honteux de l'abandonner ainsi. Et bien, alors, savez-vous comment nous allons faire ?

Pinia regarda mystérieusement derrière son dos et promena tout autour de lui des yeux étranges et inquiets. Puis il murmura, ardemment et vite, comme s'il fuyait quelqu'un :

— Nous ferons ainsi... C'est très bien que vous ayez voulu. Je pensais déjà que vous ne vouliez plus... Donc, il nous faut faire ainsi...

— Attends donc, interrompit grossièrement Zalétaïeff, comment faire, nous le savons bien nous-mêmes. Tu acceptes d'y prendre part ?

— Mais oui, j'accepte ! Comment pourrait-il en être autrement ?

— Eh ! bien, c'est tout ce que l'on te demande. Maintenant, procédons à la discussion.

La tournure que prenait l'affaire fit rayonner Jimochka.

— Voilà qui est bien ! s'écriait-il. Ça, c'est un starosta. Tiens, frère Pinia, cela mérite une cigarette. Prends donc, j'en roulerai une autre. Voilà qui est parler.

Il faut avouer que cette agréable surprise nous disposait tous à combler Pinia de cigarettes.

Exception faite, bien entendu, de Zalétaïeff. Bien que que, selon lui, la participation du starosta dans l'évasion fût absolument indispensable, il ignorait complètement Pinia dans la discussion de cette évasion. Lorsque Pinia voulait dire quelque chose, Zalétaïeff l'interrompait simplement, tout comme si, à ce moment, personne ne parlait. Si Pinia se trouvait devant ses yeux, il le regardait comme on regarde un espace vide. Il nous fallut intervenir, et prier Zalétaïeff d'être plus attentif envers le camarade starosta.

Après bien des conversations, Pinia proposa la résolution suivante : ne rien entreprendre pour l'instant, quant au souterrain, mais, auparavant, communiquer avec le dehors, savoir s'il y a des gens, de l'argent, des passeports, des logements, en général, tout ce qui est indispensable dans des cas pareils. Ce ne serait qu'après la réponse de la ville qu'on procéderait ici à telle ou telle autre chose.

Zalétaïeff trouva idiote cette proposition. A son avis, il fallait d'abord voir si la galerie ne s'était pas effondrée, si les outils étaient en bon état, et si l'on pouvait creuser plus loin, combien cela prendrait de temps approximativement, et après, seulement, entrer en relations avec le dehors.

Il n'y avait pas de différence essentielle, et nous acceptâmes.

— Eh bien, soit... sourit Pinia, c'est aussi une idée raisonnable.

— On ne te demande pas ton avis, interrompit Zalétaïeff. Je propose, en outre, d'examiner la situation cette nuit même. Pourquoi remettre ? Encore quelque chose : jusqu'à présent, je ne sais pourquoi, le starosta n'a jamais été dans le sou-

errain. J'insiste pour qu'il y descende aujourd'hui et voie
ui-même. Je m'offre à le seconder.

— Et moi, je m'offre comme troisième, plaça avec bonho-
nie l'oncle Doum-Doum. Nous acceptâmes avec soulage-
ent et avec joie la proposition de l'oncle.

Le nez de Pinia pâlit de nouveau et ses yeux s'arrondirent
vec inquiétude, mais il accepta volontiers, avec empresse-
ent, de descendre, fût-ce à la minute, dans le souterrain.

Zalétaïeff plissait les yeux avec méchanceté.



On ne découvrit aucun éboulement, tout était dans le
ême état.

Mais c'est en creusant plus oin qu'il pouvait nous arriver
e histoire très désagréable ; il y avait beaucoup de chan-
s pour que le terrain s'écroulât au-dessus de nous. Zalé-
eff déclara catégoriquement qu'il ne creuserait pas dans
te direction, car le souterrain devait inévitablement s'é-
uler. Et, outre que ce fût risqué, c'était bête et absolu-
nt inutile.

— Comment, inutile ?

Comme cela, nous avions certainement très bien calculé,
is, en y réfléchissant raisonnablement et avec sang-froid,
verrait que nos calculs ne valaient rien du tout. En effet,
ur aboutir à l'endroit indiqué, il faudrait creuser encore
tre sagènes au moins. Y aurait-il assez d'air dans un si
g tunnel ?

Chez beaucoup d'entre nous, les figures s'allongèrent.

— Attendez, dit Cerdiukow, si même vos considérations
ent exactes, on pourrait faire le tunnel plus large !

— Non, permettez, cela traînerait deux ans, répondit
étaïeff en secouant la terre de son veston. Voici quelle
ma proposition. C'est, en somme, toujours la même :
ader par ce souterrain, tel qu'il est. Mais, pour qu'on
ous tue pas tous, l'un de nous, le premier, devra s'élan-
sur la sentinelle, la terrasser ou bien, sans la faire tom-

ber, simplement lui tenir les mains, pour qu'elle ne puiss tirer, et, pendant ce temps, les autres pourront se sauve On pourra lui serrer la gorge pour qu'elle ne crie pas. Mais ce sont là des détails. Voilà mon plan. Naturellemen l'un de nous devra se sacrifier pour tous ; on tirera au sor cela s'entend. S'il réussit à se sauver, tant mieux. Eh bie qu'en dites-vous ?

Nous nous taisions. Il y avait beaucoup de vrai dans l paroles de Zalétaïeff, mais... ce qu'il y avait de mal, c'éta que l'un de nous devait périr. Le risque est toujours u chose émouvante, attrayante, mais si c'est vous que le so désigne pour la mort ?

— Bêtises, que tout cela ! dit d'une façon inattend Goloubiew, de son ton flegmatique habituel.

Zalétaïeff se tourna vivement vers lui :

— Bêtises ! et comment cela ?

— Mais, c'est très simple. Pourquoi risquer ne serait- qu'une vie ? On pourrait essayer dans une toute autre dire tion, vérifier encore une fois par ici. Et même, dans le c où ce serait tout à fait impossible, eh bien, au diable l'év sion !... D'ailleurs, tout cela me semble suspect... Pou quoi, tout à coup, nos plans ne vaudraient-ils plus rien Pourquoi manquerait-on d'air ? Qui l'a dit ?

Il était vraiment étonnant de voir ce grand bonhomm éternellement endormi, s'enflammer et s'animer.

Doum-Doum cligna des yeux avec malice à Cerdiukow dit :

— Notre colombe (1) n'a, à ce qu'il paraît, aucune en de mourir.

Alors, la colombe se tourna tout d'une pièce vers l'onc le regarda en face, gravement, et dit avec calme et réso tion :

— Bien ! Je consens.

(1) Jeu de mots. La racine du nom de Goloubief étant *goloub*, colombe.

L'oncle Doum-Doum rit et voulut s'excuser, mais Golou-
ew, entêté et de nouveau flegmatique, disait :

— Je ne veux pas ! Je suis pour le plan de Zalétaïeff.

— Eh bien, dans ce cas-là, moi aussi, je suis *pour*, cria
ncle avec fougue.

Il en résultait, Dieu sait quoi, une sorte de surenchère
ns l'inconséquence. D'ailleurs, l'oncle Doum-Doum et
létaïeff pouvaient bien faire assaut de zèle, ayant en pers-
ctive le bagne à perpétuité, c'est-à-dire presque la mort ;
is moi, par exemple, Jimochka, nous avions besoin de
léchir.

Mais c'est ce même Jimochka qui mit fin à mon irrésolu-
n. Ce qui, d'après lui, était le plus tentant dans le plan
Zalétaieff, c'était que, dans quelque deux semaines, une
naine et demi, — le diable vous emporte, — on pouvait
soit libre, soit dans l'autre monde. Voilà à quoi il était
icile de résister ! La liberté ou la mort ! On ne naît
une fois, on ne meurt qu'une fois. Et, au moins, cela
it utile aux camarades.

– D'accord ! cria-t-il, concluant avec enthousiasme.

e ne pus résister à ses arguments, et acceptai aussi.
estaient Cerdiukow et Pinia. Zalétaeïff observait ce der-
d'un regard jouisseur. Pinia était tout pâle, silencieux
romenait étrangement ses grands yeux de visage en
ge.

Eh bien, Pinia, pourquoi te tais-tu ? demanda Jimochka
entrain. Décide-toi. Tu es starosta, frère, tu ne peux
..

Cela ne fait rien, continuez à parler.., je dirai après...
oucement Pinia.

rdiukow, fronçant les sourcils, regardait quelque part
les couchettes, comme s'il effectuait un calcul.

Eh bien, dit-il en relevant la tête, je suis d'accord.
nous regarda avec des yeux changés et souriant d'un
re qui lui était peu habituel, un peu coupable, un peu
s.

Involontairement, tous se tournèrent vers Pinia.

Il soupira profondément et dit, d'une voix un peu rau-que :

— Eh bien, je suis d'accord aussi. Que cela soit !

Jimochka ne put se contenir et lui tapa de toutes ses forces sur l'épaule...

— Voilà qui est bien ! je t'approuve, Pinia, que Dieu me punisse, je t'approuve, c'est la vérité... Alors, camarades, nous sommes tous d'accord. Et quand tirera-t-on au sort ? Maintenant, peut-être ?

Zalétaïeff, on ne sait pourquoi, regardait fixement Pinia. Mais cette proposition le fit se retourner brusquement, et il dit avec vivacité :

— Non, on ne tirera au sort qu'au dernier moment. Maintenant on ne peut pas !

— Naturellement, dit l'oncle Doum-Doum en riant, il n'est pas particulièrement agréable de se promener avec son arrêt de mort en poche. On espère quand même : peut-être ne sera-ce pas moi... Est-ce vrai, Pinia ? Hein ?

— Quant à moi, je trouve qu'il vaut mieux en finir tout de suite, dit Jimochka en secouant la tête, sans quoi on vivrait dans l'appréhension.

Pinia toussota et dit, d'une voix, malgré cela, enrouée :

— Et moi, je voudrais qu'on tire au sort maintenant.

Immédiatement Zalétaïeff, avec une joie cruelle, tendit vers lui sa figure :

— Eh ! non, non, cher ami, nous vous comprenons. Après, on peut refuser, tomber malade, etc... Non, permettez. Attendons jusqu'à l'évasion. Nous verrons, alors, comment vous montrerez votre courage... Camarades, je suis contre le tirage au sort immédiat !

En effet, cela n'était pas commode, nous dûmes le lui concéder.

Alors Pinia, avec un pâle sourire, dit à Zalétaïeff :

— Je le disais simplement pour que, si quelqu'un avait une maman, ou une sœur ou quelqu'un d'autre, ceux-ci

aient le temps de venir le voir. Cela leur est, peut-être, très difficile.

— Eh, c'est de la sensiblerie. On peut se passer de maman. Maman, papa, pourquoi pas encore grand'mère...

— Assez sur ce sujet. Finissons ! trancha Goloubiew, d'un air morne.

Chacun regagna sa couchette.

★

On commença les préparatifs de l'évasion.

Nous prolongeâmes encore un peu la galerie, de sorte qu'il restait juste assez de terre pour qu'il n'y eût pas d'ef-ondrement. L'issue se trouvait être à trois pas du chemin ue suivait la sentinelle. Cela prit environ sept jours, car fallait creuser très prudemment, sans bruit, presque out le temps avec les mains.

Pendant ce temps, il y eut une nouvelle altercation entre alétaïeff et Pinia. Zalétaieff voulait à tout prix que Pinia reusât aussi. Pinia n'y consentait pas, trouvant cela incom-atible avec la dignité et les fonctions de starosta. Le rôle u starosta était de suivre la marche de l'entreprise, de aintenir l'ordre, de surveiller les camarades-fonctionnai-s, d'être constamment de-ci, de-là. Voilà quel était le le de Pinia.

— Attends un peu ! menaça Zalétaïeff.

Personne ne savait ce qu'il pensait, Pinia moins que les itres. Mais cela ne l'impressionna nullement, — n'était-pas Zalétaieff ?

D'ailleurs, Pinia semblait avoir, pour l'instant, de tous itres soucis. Comme avant, il courait de salle en salle, partissait les colis, s'entretenait avec les postiers, mais, ns sa manière d'être, il y avait, semblait-il, moins de te fébrile, moins de préoccupation. Il arrivait qu'il con-ndît les chambrées, oubliât e plus important, restât, elquefois, longtemps étendu sur sa couchette, les yeux plafond. Le plus souvent je le voyais dans cet état, la

nuit, lorsque tous dormaient. Il avait maigri sensiblement et ne se peignait plus devant son petit miroir.

A vrai dire, tous ceux d'entre nous qui s'évadaient étaient dans un état anormal, mais, chez nous, cela ne sautait pas aux yeux autant que chez Pinia.

Et l'on commença à le regarder en souriant, à faire des allusions, à plaisanter. Quant à Zalétaieff, il épiait Pinia avec un plaisir de plus en plus grand. Il ne se moquait pas de lui, et même arrêtait les autres, oui, oui ! il les arrêtait et les persuadait de ne pas toucher à Pinia.

Lui aussi avait mauvaise mine, à cause des nuits sans sommeil passées dans l'air humide et renfermé du souterrain ; mais il faisait tout ce qui était en son pouvoir pour éloigner davantage le jour du tirage au sort. Ce qu'il voulait, nous ne le savions pas, mais à peine abordait-on ce sujet, que Zalétaieff trouvait quelque chose de nouveau qui éloignait de deux ou trois jours le moment décisif.

N'espérait-il pas, peut-être, que Pinia ne supporterait pas la torture de l'attente et renoncerait ? Eh bien, dans ce cas-là, il me semble qu'il se trompait. Il m'arriva de parler avec Pinia.

— Alors, Pinia, as-tu peur ?

Pinia haussa les épaules et dit :

— Et què peut-on y faire ?

— Eh bien, si on a trop peur, on peut refuser. Pour moi, par exemple, je dirai que je ne sais... peut-être refuserai-je...

Je désirais voir l'impression que cela produirait sur Pinia.

Il soupira.

— Oh ! vous, il vous est permis de refuser.

— Et vous ?

Pinia sourit avec indulgence.

— Mais, dites-moi : quand le navire coule et que tous se sauvent, le capitaine court-il devant tout le monde, ou dernière ? Eh bien ? Que tu aies peur ou non, tu dois reste

Et lorsque les Juifs traversaient les déserts, est-ce que leurs chefs marchaient derrière ? Refusaient-ils ?

Si Zalétaieff comptait sur la peur de Pinia, il pouvait hardiment abandonner ses calculs, il y avait, à part la peur, quelque chose d'autre en Pinia.

★

Mais, enfin, arriva le jour où il n'y eut plus aucun obstacle.

Le soir, on tira au sort. Le sort désigna Cerdiukow.

Ni Cerdiukow, ni nous, ne trahîmes, d'une façon spéciale, notre état d'esprit. Cerdiukow s'éloigna simplement, aussitôt, et s'étendit sur sa couchette ; et nous très sérieusement, posément et tâchant de ne pas croiser nos regards, nous nous mîmes à délibérer sur ce dont on avait déjà parlé plus d'une fois. Ensuite, tous se couchèrent sur les lits et attendirent.

A une heure de la nuit, Pinia plaça près de la porte, et à l'endroit où se trouvait l'orifice du souterrain, des sentinelles, prises parmi les camarades qui demeuraient. Puis, il nous fit signe, et un à un, nous commençâmes à nous glisser sous les lits, après avoir mis à notre place des mannequins préparés à l'avance.

Pinia s'y faufila le dernier. Je me souviens, entre autres, que là-bas, sous les lits de camp, à la faible clarté de la lampe posée sur la table, mon attention fut attirée par ses yeux. Ils avaient une expression telle, que je n'en avais encore jamais vu de pareille, même chez le prince Pinia : un regard fixe et sauvage, presque cruel, aigu, remarquant tout et semblant ne rien voir. Mais on n'avait pas le temps de s'y arrêter.

Notre souterrain débouchait de dessous les fondations. Celles-ci étaient construites de telle façon, qu'en dedans d'elles, un fossé assez large les suivait tout autour, formant, pour ainsi dire, un corridor supplémentaire, placé plus bas que tous les autres.

C'est dans ce corridor que nous nous arrêtâmes, en face de l'orifice du souterrain. L'oncle Doum-Doum tenait dans ses mains une lampe électrique qui projetait un faisceau conique de lumière laiteuse sur le mur noir et humide du fossé. Etait-ce cette lumière, était-ce autre chose, en tous cas, tous paraissaient très pâles et les yeux singulièrement brillants. On parlait à voix basse.

Cerdiukow avait, à la main, un revolver, un seul pour tous. Mais il ne devait tirer que lorsqu'il pourrait l'appliquer contre le corps même de la sentinelle. De la sorte, le bruit serait assourdi et il y aurait plus de chance de ne pas tirer à côté.

— Allez-y ! murmura Pinia.

Cerdiukow nous serra les mains en silence, d'un geste un peu trop fébrile, avec, on ne sait pourquoi, un sourire maladif et contraint, et puis il parut tomber devant le trou.

Je gardai encore longtemps devant les yeux, après que ses pieds eurent disparu dans le trou noir, sa figure, jolie et intelligente, déformée par cette grimace inutile.

Voici quel était le plan : Cerdiukow perçait le souterrain jusqu'au bout, sortait la tête et regardait. Si tout était en ordre, il redescendait prudemment et nous appelait. Nous rampions à sa suite les uns derrière les autres. Tout le monde étant prêt, il ressortait la tête et surveillait la sentinelle. Dès que celle-ci se trouvait dans une position telle qu'on pût lui sauter dessus par derrière, Cerdiukow sortait, s'en approchait furtivement et commençait par la désarmer. Ou bien, l'enlaçant, lui appliquait le revolver contre le corps et tirait. Pendant ce temps, nous nous précipitions vers le petit ravin où se trouvait la voiture. Là, nous attendions quelque temps Cerdiukow, puis nous partions, avec ou sans lui.

Dans l'air on sentait une tiède et aigre humidité. Le calme était aussi grand qu'il est, probablement, dans la tombe. Rien de ce qu'on entendait habituellement dans la

prison : ni le sifflet des sentinelles, ni des coups lointains quelque part dans une chambrée, ni le bruissement du vent. Rien que notre souffle et un léger sifflement dans le nez de Zalétaieff. (Zalétaieff était rasé de près, ses cheveux étaient coupés, il s'était lavé, mais, malgré cela, il semblait être ébouriffé).

L'oncle Doum-Doum fumait des cigarettes sans arrêt. Il fumait tellement, que Zimochka dut lui conseiller de se reposer un instant, sans quoi la fumée jaillirait hors du souterrain comme d'une cheminée de fabrique. Mais, sans rien dire, l'oncle cligna de l'œil et alluma une nouvelle cigarette au mégot de la dernière.

Pinia se tenait près de moi, allongeant étrangement le cou et tournant attentivement la tête à droite et à gauche. Il donnait l'impression d'un serpent dressé sur sa queue et guettant l'ennemi. Je me souviens qu'en regardant ses cheveux roux hérissés, son nez légèrement busqué et ses yeux magnifiques, je pensais involontairement qu'il avait dû avoir, jadis, un ancêtre de ce genre-là, un chef guidant les Juifs à travers le désert.

Zalétaieff chuchota quelque chose à Goloubiew.

Pinia tourna la tête vers eux et siffla sévèrement :

— Eh ! là-bas !

Zalétaïeff se retourna brusquement et voulut dire quelque chose, mais Goloubiew le tira par la main, et il se tut.

Quant à Pinia, il ne remarqua même pas son mouvement, il tendait l'oreille attentivement. Puis, soudain, il se dirigea vers l'orifice donnant dans la chambrée, et on l'entendit grimper le long du mur. Il me souffla qu'il allait voir si tout était calme dans la section.

Juste à ce moment, Cerdiukow déboucha du trou. Il avait un air sauvage, égaré, presque fou. Couvert de terre et d'argile, étouffant, échevelé, les yeux égarés et fixes de terreur.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Quoi ?

Cerdiukow s'adossa au mur.

— Tout est perdu ! murmura-t-il rapidement d'une voix étranglée et saccadée. On ne peut pas... On a dû nous découvrir. Il y a des soldats...

Nous fûmes glacés.

— Vous avez vu ? proféra l'oncle Doum-Doum, projetant sur Cerdiukow tout le faisceau lumineux.

Cerdiukow cligna des yeux.

— Je n'ai pas vu... Si, j'ai vu, naturellement ! Il fait très sombre... on bouge là-bas... La sentinelle, près de la guérite, ne remue pas... Je ne sais... Selon moi, c'est impossible... J'ai vu trois ou quatre silhouettes... Elles bougeaient le long du mur. Quelqu'un nous a trahis... Que faire maintenant ? Que faire ?

— Mais, oui ou non, avez-vous vu les soldats ? chuchota tout à coup Goloubiew avec colère, parlez donc, que le diable vous emporte !

Cerdiukow cligna des yeux, obsédé par la lumière, et se fâcha.

— Mais je vous dis que je les ai vus ! Ah, détournez donc votre lanterne, c'est intolérable !

L'oncle Doum Doum dirigea la lumière au plafond, mais les rayons obliques rencontraient une partie du visage de Cerdiukow, et un œil étrangement hagard et mobile.

— Mais vous vous êtes peut-être trompé, camarade, dit Jimochka en se glissant en avant, vous devriez y retourner pour vérifier. Et le trou qui est resté à découvert ! Ah, camarades, est-ce possible? Et nous qui restons là... Mais on nous découvrira... Allez-y encore une fois...

— Mais, c'est impossible, j'ai vu !... murmura Cerdiukow avec chaleur, vu de mes propres yeux... Il faut songer à reboucher le trou... Je ne sais... On nous a trahis... et on nous prend maintenant... Je propose de vite rentrer à la chambrée et de se coucher... Il nous faut réfléchir, camarades...

— Mais qu'a-t-il donc à nous embrouiller de ses discours ? « Réfléchir ! » interrompit Zalétaïeff avec impa-

tience et mépris. Il a eu peur, et voilà tout. C'est clair. Vous n'êtes qu'un poltron, comprenez-vous ? Allez-y. Le sort vous a désigné, marchez, maintenant. Allez !

Cerdiukow s'appliqua, soudain, de tout son corps contre le mur, et on sentait que, même, le voulant lui-même, il n'eût pu s'en détacher.

— Mais c'est de la folie, camarades, je vous le dis, c'est de la folie... Je n'irai pas ! mumurait-il avec chaleur, mais d'un ton plaintif et impuissant. Il avait évidemment perdu tout empire sur lui-même. Et cela provoquait en nous un sentiment de dégoût et de fureur aveugle et bestiale. On avait envie de l'arracher du mur et de le pousser dans le trou : — « Vas-y, grimpe ! »

Un vacarme inepte, oppressant, s'éleva plein de haine inutile, de terreur et d'impuissance. L'un glapissait qu'il fallait, immédiatement, tirer au sort une seconde fois, un autre, qui secouait Cerdiukow par les épaules, était repoussé par un troisieme qui était, à son tour, tiré par un quatrième. On avait la sensation, qu'on allait, tout de suite, nous surprendre tous ici, que déjà on était en route et que, sans tarder, il fallait faire quelque chose.

Et voici qu'à cet instant quelqu'un me repoussa avec force contre le mur, et se glissa en avant. C'était Pinia.

— Qu'y a-t-il, par ici ? Quoi ? ! Cha (1) ! Vous êtes devenus fous ? s'écria-t-il en chuchotant avec force. Zalétaieff, je vous dis de cesser, eh bien ? Laissez-moi parler. Cha !

Dans sa voix, dans ses gestes, il y avait quelque chose qui nous força, malgré nous, à faire silence. On sentait que l'homme qui possédait cette voix avait quelque raison de parler ainsi, on sentait qu'il savait une chose qui, justement, nous était indispensable. Et, pour la première fois, Zalétaïeff fit, docilement, ce que lui disait Pinia. Il lâcha Cerdiukow et se tourna vers Pinia d'un air interrogateur.

(1) Exclamation juive imposant le silence.

Pinia marcha sur Cerdiukow et, d'un ton bref et autoritaire, lui dit :

— Donnez-moi votre revolver !

Juste à cet instant la lumière de la lanterne éclaira sa petite silhouette fortement allongée. Cette silhouette avait un trèmblement imperceptible, comme une maison sous laquelle passe, à toute vitesse, un train.

Cerdiukow, docile, lui tendit machinalement le revolver.

Pinia le prit et se tourna vers nous.

— Il me faut le silence, ici ! Je vais remplacer le camarade Cerdiukow. Cha ! Doucement, je vous prie. Je vais, de suite, aller voir et je reviendrai vous dire. Et alors, nous grimperons tous. Qu'on ne dise pas un mot. Allons, j'y vais.

Et, se baissant, il s'enfonça, adroitement et vite, dans l'ouverture.

Un silence accablant s'établit, au milieu duquel on nous entendait seulement respirer nerveusement et pas en mesure. Il semblait que, dans notre respiration même, on sentît notre perplexité, notre honte, notre inquiétude. Zalétaieff fronçait d'un air sombre ses sourcils touffus et mordait rageusement sa moustache. Un instant je rencontrai son regard, mais il le détourna aussitôt. Cerdiukow se tenait courbé, comme cloué au pilori.

Trois minutes après, environ, Pinia apparut. Avant de parler, il chassa, à plusieurs reprises, l'air de sa poitrine, comme si quelque chose l'eût étouffé.

— Il n'y a pas de soldats... Tout est tranquille... La sentinelle marche... Nous pouvons partir... Zalétaïeff marcha vivement sur Cerdiukow et lui dit, menaçant et résolu :

— Cerdiukow ! Avancez !

Mais Cerdiukow se taisait et nous regardait toujours du même air apeuré.

— Zalétaïeff, cria presque Pinia, qui commande ici, vous ou moi ? Laissez le camarade Cerdiukow. Du moment que j'ai dit que j'y allais, j'y vais ! Que voulez-vous donc ? Que

notre affaire sombre ? C'est cela que vous voulez ? Quand on vous dit de vous taire, cela signifie qu'il faut vous taire, et rien de plus. Cha ! Mettez-vous tous en file, vous, Zalétaïeff, tout à fait en arrière. Eh bien !

Zalétaïeff s'élança avec rage et se plaça tout en avant.

— Zalétaïeff ! Je vous ai dit d'aller derrière. Vous êtes le plus fort, vous devez être derrière. Eh bien ?

— Zalétaïeff, allez-y, allez, au nom du ciel, ce n'est pas le moment de se disputer... remarquèrent les autres.

— Mais pourquoi faut-il donc que je me mette derrière? Et tout entier il vibra d'indignation. Je ne veux pas !

— Et moi, je veux que vous soyez derrière, souffla Pinia avec une force incompréhensible chez lui. Et vous irez ! Du moment que le starosta vous dit que vous irez, cela se fera. Allons !

Et, soudain, Pinia leva vivement le revolver et visa Zalétaïeff. La figure de Pinia était dans l'ombre, et l'on ne pouvait discerner son expression, mais, à la voix, au bras tendu, on sentait que ce n'était pas une plaisanterie, on sentait qu'une minute de plus, et Pinia tirait.

— Zalétaïeff ! Allez-y donc, que le diable vous emporte, lâche idiot ! s'écria Goloubiew avec désespoir.

Et Zalétaïeff, en silence, la tête docilement baissée, s'achemina d'un air morne vers l'endroit indiqué par le starosta.



Cinq minutes plus tard, lorsque, m'échappant du souterrain, je débouchai à la surface à la suite de l'oncle Doum-Doum, j'aperçus, à quatre pas de moi environ, se débattant furieusement dans l'obscurité, une masse noire, d'où partait un cri désespéré :

— A moi-a ! A-a ! A-a !

Dans les intervalles, un râle furieux, et des coups sourds sur quelque chose de mou.

Derrière le mur, à l'intérieur de la prison, on percevait

déjà un sifflement faible et inquiet, on entendait des coups de feu, des cris, des bruits de pas.

Je m'élançai en tourbillon vers le ravin. Pinia, il n'y fallait plus penser. Entassés pêle-mêle dans la voiture, nous filâmes à toute allure par le ravin.



Plus tard, on nous fit savoir, de la prison, que le starosta Pinia avait été tué, cette nuit-là, à coups de crosse. Il avait si fortement étreint, du même coup, la jambe de la sentinelle et son fusil, si fortement enfoncé ses dents dans la chair, que trois gardiens n'avaient pu l'arracher. Il avait fallu le frapper pour lui faire lâcher prise. Mais, ce faisant, on avait mal calculé la force des coups, et on l'avait assommé.

VINNITCHENKO.

Traduit par IRÈNE GRIGOUROFF.

DE LA PROPRETÉ

> Il n'y a qu'un temple au monde, c'est le corps de l'homme... Nous touchnos le ciel, quand nous y posons les mains.
>
> NOVALIS.

La propreté est une qualité que l'on enseigne aux enfants, comme essentielle à l'hygiène et à la décence. Nous voudrions indiquer quelques-uns de ses rapports, auxquels on pense moins communément : avec l'amour, par exemple, et la politique.

Qu'est-ce, d'abord, que la propreté ? Elle paraît si simple à concevoir, qu'on ne songe pas à la définir. Pourtant, comme toutes les choses évidentes, elle repose sur des données contradictoires. Un chat qui procède aux soins de sa toilette intime provoquera chez deux spectateurs deux jugements exactement opposés. — Comme cet animal est propre! s'écriera l'un. — Il est dégoûtant! dira l'autre, celui-là n'envisageant que le résultat, celui-ci le moyen employé pour y parvenir.

Il est un troisième point que nos deux spectateurs oublient : quelle est la sensibilité particulière du chat relativement aux goûts et aux odeurs ? Telle sensation, désagréable à notre palais ou notre odorat, peut ne point déplaire aux siens. Nous avons même de fortes raisons de croire qu'il en est ainsi, considérant les mœurs d'autres animaux, comme les chiens, et leur manière de se saluer. Les sensations de l'odorat, qui sont pour nous un élément essentiel de la propreté, semblent affecter les animaux de façon toute différente. Quoique d'un nez souvent plus fin que le nôtre, ils n'ont pas l'air d'être choqués, comme nous le sommes, par certaines odeurs. On croirait que l'odorat sert uniquement à les guider, les aide à se recon-

naître, leur signale les aliments qui leur conviennent, sans leur causer jouissance ni déplaisir; tandis qu'à l'homme il rend peu de services, mais procure des sensations désagréables ou exquises.

L'homme dut tout d'abord appeler « malpropre » ce qui blessait son nerf olfactif. La plupart des objets auxquels nous donnons cette épithète sont des objets dont l'odeur nous répugne, et ce qui représente le summum de la malpropreté est d'une révoltante puanteur. Toutefois il entre dans l'idée de la propreté un élément visuel, plus complexe, plus délicat, et peut-être, en définitive, plus important : il nous est suggéré par le sens, plus restreint, du mot « net ». Le « net » est ce qui n'a point de tache ni d'accroc : d'un corps bien lavé, d'un vêtement, d'un meuble sans souillure ni déchirure nous disons qu'ils sont nets. La netteté, ou la propreté serait donc la qualité d'une chose qui plaît à l'œil, parce que rien n'en altère la pureté native. De tout temps la couleur blanche symbolisa cette qualité, car sur le blanc la moindre souillure, la plus petite parcelle d'un corps étranger se détache : il repousse, pour ainsi dire, la saleté, y étant ultra-sensible. D'une étoffe sombre, même si elle a belle apparence, on doute qu'elle soit vraiment propre. Mais un linge blanc est insoupçonnable. Sa propreté éclate au regard.

S'il s'agit d'un ensemble, un appartement, une toilette féminine, le qualificatif de « propre » n'implique pas seulement que tout y est bien nettoyé, en bon état, sans odeur, mais encore qu'il y règne un certain ordre, une harmonie satisfaisante à l'œil. Malpropreté devient presque synonyme de négligence. Nos aïeux parlaient d'une personne propre en ses habits comme nous dirions d'une mise soignée, correcte, frisant l'élégance. C'est que sans doute l'ordre, l'harmonie et l'absence de souillure leur semblaient étroitement liés, et réclamés en même temps par le plaisir des yeux (1).

(1) Pour bien comprendre le sens du mot « propre » il faudrait recourir à

De cet essai d'analyse retenons deux faits saillants : 1° la propreté repose sur deux catégories de sensations distinctes, celles de l'odorat, et celles de la vue ; 2° ces sensations, comme toute sensation, sont essentiellement subjectives, varient d'une espèce à l'autre, d'un individu à l'autre, ce qui justifie d'innombrables manières de concevoir la propreté. Ainsi, pour reprendre notre premier exemple, dirons-nous que le chat est malpropre, parce qu'il emploie sa langue en guise de savon et d'éponge ? Comparons-le à d'autres animaux, le porc ou le cheval, qui ne prennent jamais la peine de se nettoyer. Dirons-nous que tel insecte est immonde, parce qu'il se nourrit d'excréments ? Tout est relatif. Des paysannes qui se lavent deux fois l'an prétendront que les raffinements de l'amour sont malpropres, et le christianisme a même déclaré l'amour, tout en bloc, malpropre, sous prétexte, affirme Baudelaire, que nous ne le pouvons faire qu'avec des organes excrémentiels.

Candide aurait dit, au contraire, que c'est là une preuve de la divine bonté de la Providence, ces organes se trouvant ennoblis et rehaussés, du fait qu'en dehors de leur usage vulgaire ils ont une fonction supérieure. Mais le

l'étymologie et à la sémantique. Le latin « proprius », outre l'acception conservée dans « amour-propre » ou « mon propre bien », signifie « décent », « convenable », sens qui est encore celui du mot anglais « proper » et de l'italien « proprio » ; il n'a jamais le sens actuel du français « propre », c'est-à-dire « net ». C'est donc de « proprius » = « décent » qu'est dérivé le mot français « propre » ; il garde longtemps le sens étymologique, et c'est seulement au XVIIIe siècle que son sens évolue et qu'il tend à supplanter d'autres adjectifs, comme « net ». Il est curieux que l'idée de décence, qui se rattache accessoirement à celle de netteté, ait fini par passer au premier plan, et que l'on ait choisi un mot qui l'exprimait pour désigner ce qui est pur, non souillé. On en pourrait conclure que nos ancêtres virent avant tout dans la malpropreté quelque chose d'indécent, de choquant pour les personnes bien élevées ; et ceci s'accorderait assez bien avec ce que nous savons des usages du XVIIe siècle, où les aristocrates et les riches, avec un grand soin de leur parure extérieure, négligeaient la propreté intime.

L'origine du mot « net », du latin « nitidus » — « poli », « brillant », indiquerait que la notion de propreté repose surtout sur des sensations visuelles ; de même, en allemand, « rein » et « sauber » signifient primitivement « pur », « débarrassé de toute souillure ». Il serait intéressant d'examiner les mots équivalents dans les autres langues.

point de vue de Candide n'est pas le plus commun, et nous sommes imbus, sans nous en douter, de l'idée chrétienne : pourquoi traiterions-nous de « salaud », de « cochon » et autres épithètes de cet ordre un homme friand des plaisirs amoureux, si nous ne tenions ces plaisirs pour malpropres?

On sait que le christianisme alla beaucoup plus loin, et, opposant le corporel au spirituel, en vint à considérer comme bas, impur, immonde, tout ce qui tient au corps et à la matière. De là à négliger le corps il n'y avait qu'un pas, qui fut aisément franchi ; et l'on vit des saints, des ermites, des anachorètes se faire une vertu de la saleté la plus repoussante ; on vit même un Pascal renoncer à tous soins corporels pour se rendre agréable à Dieu, un saint Athanase défendre aux vierges consacrées de se rien laver, si ce n'est le visage et les mains. Les églises modernes furent moins excessives : saint François de Sales conseille aux mêmes vierges une toilette assez complète ; Fénelon met la propreté au nombre des « petites vertus ». Cependant dévots et puritains communient dans l'horreur du nu, et si vous leur demandez ce qu'ils y trouvent de blâmable, ils répondront que ce n'est pas propre. *A priori*, on serait tenté de croire qu'un corps nu n'est malpropre que s'il est mal nettoyé ; mais le puritain veut que la nudité soit malpropre en soi, car pour lui certaines parties du corps sont honteuses, voire le corps tout entier est honteux, et doit être caché.

Nous voici ramenés au point par où la propreté touche à la décence : malheureusement, au lieu de se confondre avec elle, comme le voulaient nos aïeux, il se trouve qu'elle la contredit. On n'oserait affirmer qu'une propreté parfaite exclurait tout sentiment de honte, mais il est certain qu'un corps propre a moins peur de se montrer qu'un corps sale, et que par suite la saleté nourrit, entretient et développe la pudeur. Celle-ci repose également sur l'idée chrétienne-baudelairienne, que le corps, et surtout certaines de ses

parties, sont malpropres en soi, immorales, ignobles, donc doivent être mises au secret. Par suite, celui ou celle qui se dépouillerait de cette idée, et se rattacherait au point de vue de Candide, ne devrait pas plus craindre de les laisser voir que d'exhiber publiquement un visage et des mains bien lavés.

Ceci nous explique que les femmes du monde et du demi-monde montrent, au bal, plus de chair que les villageoises, qui tiennent à dissimuler par de hauts cols la crasse ancestrale; et que des femmes d'une honnêteté irréprochable n'hésitent pas à dévoiler leurs plus secrets appas lorsque s'offre un prétexte décent, par exemple un examen du docteur. Les unes comme les autres ont réussi à se soustraire aux antiques influences et croient que ce qui est beau et sain peut être étalé à tous les yeux, sans dommage pour personne; de même elles estiment qu'en amour tout est licite, et qu'il ne peut rien se passer de malpropre entre deux corps propres (1).

Sans doute ces opinions prêtent-elles à dispute : la simplicité en amour est seule conforme à la nature, diront les âmes candides, sans réfléchir à ce qu'est vraiment la nature. La tentation, dira le croyant, entre par les yeux, et certains spectacles sont un appel direct au péché.

Cela est vrai : quoique l'accoutumance, ici comme ailleurs, atténue fort l'attrait du péché, il nous faut bien admettre que la saleté favorise la vertu, que la propreté est

(1) Les notions qui nous viennent des sciences, en particulier de la chimie, appuient cette manière de voir, et grâce à elles la conception théologique de la propreté nous apparaît comme une naïveté de nos arrière-grand'mères. La chimie nous montre en effet qu'aucun corps, aucune matière, n'est en soi propre ou malpropre; que tout corps, soumis à certaines réactions, peut se muer instantanément en un corps différent d'aspect, d'odeur, et différent par toutes ses qualités et propriétés. L'urine peut être distillée et transformée en eau claire, tandis qu'une combinaison de deux gaz quasi inodores produit l'ammoniaque.

Certaines fonctions corporelles nous procurent, à de plutôt rares intervalles, des sensations déplaisantes : ce n'est là qu'un accident de la nature, auquel on peut parer avec un peu de soin, et qui ne justifie pas notre honte, nos dégoûts et nos cachotteries.

une ennemie sournoise de la morale. Quiconque est net en toutes les parties de son corps sera plus enclin à s'en servir que celui ou celle qui en aurait le dégoût; de même il tentera davantage celui ou celle qui le saura appétissant. C'est là que réside tout le secret du pouvoir des courtisanes, secret que les femmes honnêtes ont fini par leur ravir : car les hommes, exception faite de quelques dépravés, préférèrent toujours une femme soi-disant impure, mais soigneusement baignée, à une vierge malpropre. Faisons donc notre choix : entre la vertu sans eau de saint Athanase et le tub impudique de nos femmes, il n'est pas de moyen terme. Si nous sommes, comme ce saint, logiques en nos raisonnements, nous dirons que nos ablutions doivent avoir pour conséquence plus de tolérance et de liberté dans les jeux de l'amour.

Imaginons ce qu'ils pourraient être dans une société parfaitement propre : je prends ce mot au sens anglais, c'est-à-dire le plus large (1) : où hommes et femmes seraient toujours lavés à grande eau ; d'où les maux de Vénus seraient bannis ; la toilette féminine serait toujours, sinon d'une élégance parfaite, du moins d'un soin, d'une netteté impeccable. Les femmes dont l'élégance nous ravit captivent, à vrai dire, l'imagination par la propreté qu'on leur suppose, beaucoup plus que par l'éclat de leurs soies et de leurs diamants. Elles nous semblent des déesses, et nous croirions volontiers que nos besoins vulgaires leur sont inconnus. Nous sommes hypnotisés par la vision d'un corps pur, délicieux comme le cristal d'une fontaine, apte à tous les raffinements et n'inspirant jamais le dégoût.

Dans le monde idéal que nous cherchons à nous figurer toutes les femmes seraient pareilles à cette divinité, qui nous laissa rêveurs, à vingt ans, un jour que nous étions las des amours ancillaires. L'amant serait toujours assuré de rencontrer, sinon de capiteux dessous, du moins la

(1) Les Anglais, comme chacun sait, n'entrent jamais en relations avec une femme sans s'enquérir si elle est propre, *clean*, autrement dit inoffensive.

splendeur du linge frais; le dessert serait aussi abordable que le pain quotidien de l'amour; le champ des expériences immensément élargi pour chacun et chacune. La bourgeoise regarderait sans fausse honte l'ouvrier bien rasé, aux mains nettes, aux ongles roses; et le marquis ne rougirait plus de courtiser sa cuisinière. Les jeux de Bilitis cesseraient d'apparaître comme des grâces un peu spéciales, seulement tolérables chez de fines et vicieuses fillettes; et Alcibiade même, ainsi qu'au bon vieux temps, n'aurait plus à se cacher. Enfin nous verrions reculer bien loin la limite d'âge des amoureux. La vertueuse Mme Necker, devançant Willy, disait déjà que la propreté est la toilette de la vieillesse; et nous parlons aujourd'hui d'un petit vieux bien propre comme d'un objet des désirs féminins.

Il n'est pas excessif de prétendre que, si la sécurité, la variété et la durée de l'amour seraient notablement accrues du jour où l'humanité serait propre, les relations sociales s'en trouveraient modifiées du tout au tout. La propreté, ou plutôt la malpropreté est le grand motif de l'éloignement des classes. Le bourgeois, et particulièrement la bourgeoise ne voient dans le peuple que son taudis, ses vêtements mal soignés et ses mains saies. Ce n'est pas à dire que notre petite bourgeoisie ait des habitudes de propreté exemplaires : nous nous souvenons du collège, où l'essentiel de notre toilette consistait en un bain de pieds bi-mensuel. Mais notre peuple, à part certaines catégories, comme les mineurs, a un amour instinctif, un attachement enraciné pour la saleté. C'est son élément, il s'y complaît, il y jubile. On dira que les commodités et les ressources lui manquent, qu'il est mal logé, qu'il n'a pas les ustensiles ni l'argent nécessaires pour se tenir propre. Cependant un baquet, de l'eau et du savon peuvent suffire à la toilette de toute une famille; et nous savons par des écrivains socialistes, comme Pierre Hamp, que dans les maisons ouvrières modèles les occupants transforment fréquemment leur salle de bain en cage à poules. Rien n'empêcherait l'ouvrier de

se raser tous les jours : cela lui prendrait dix minutes et lui reviendrait à cent sous par an. Mais il préfère aller chez le coiffeur une fois la semaine, ce qui lui coûte beaucoup plus cher, et lui permet de n'avoir jamais le menton net.

Le paysan ne le cède en rien à l'ouvrier, voire il le dépasse. Il chérit son fumier comme la prunelle de ses yeux et ne saurait vivre sans l'avoir sous ses fenêtres, sans en aspirer le parfum. Il se met à table les mains pleines de terre, essuie son couteau sur sa manche. Sur son cou et son visage on distingue parfois la crasse de dix ans, et si vous lui parlez de grands lavages, il vous rit au nez, comme si c'était là un passe-temps d'oisifs. Pendant la guerre les populations du Nord de la France, qui sont, relativement, parmi les moins malpropres, firent aux soldats anglais une réputation de fainéantise, parce qu'elles les voyaient se raser et se laver à grande eau chaque jour.

C'est là un jugement paradoxal, car, à vrai dire, c'est la malpropreté, et non la propreté qui semble un indice de paresse. On pourrait même dire que la mollesse, la négligence sont le fait de tous les gens malpropres, et comme la cause efficiente de toute malpropreté. Qui n'en a fait la constatation sur les autres et sur soi-même ? Qui ne s'est surpris, en certaines heures de paresse — au régiment, par exemple — rebelle à l'astiquage de ses boutons et de ses armes ?

Le peuple est si loin de comprendre cette vérité évidente que son esprit associe étroitement travail et malpropreté : il considère comme de simples jeux les occupations qui ne salissent point. Les associations ouvrières font grise mine à celles des journalistes, des hommes de lettres, des professeurs, moins favorisés de la fortune que les maçons ou les mécaniciens, parce que les travailleurs intellectuels ont un faux-col et les mains nettes ; et le régime politique que l'on appelle dictature du prolétariat pourrait s'intituler, plus proprement, le gouvernement des mains sales.

Il y aurait beaucoup à faire pour dissiper ce préjugé, en particulier dans notre beau pays de France, qui n'est pas

loin de détenir le record de la malpropreté. L'ouvrier anglais ou américain a plus de soin de sa personne, et chez certains peuples, comme les Japonais, la propreté la plus minutieuse règne dans toutes les classes de la société. On a souvent constaté que les peuples du Nord étaient plus propres que ceux de l'Orient et du Midi. Pourtant les Romains furent de grands amateurs de bains, et l'Allemagne du moyen âge passait pour assez malpropre; les Lapons, les Esquimaux et autres peuplades des régions polaires sont, paraît-il, d'une saleté repoussante. Il semble, à première vue, que la propreté soit plus indispensable dans les pays chauds, et en même temps plus facile, puisque la température y rend agréable le contact de l'eau.

Quoi qu'il en soit, et quelles que soient les raisons de ces différences (nous croirions volontiers qu'elles s'expliquent par la paresse et l'indolence de certains), on peut affirmer que lorsque la propreté sera une habitude universelle, la plus grande barrière entre les classes sera tombée. L'ouvrier, le paysan pourront coudoyer le bourgeois sans se sentir gênés par une tenue lâche et à peine décente ; les théâtres, les trains, les omnibus pourront avoir, sans que personne en souffre, une seule catégorie de places,et les enfants une seule école. On approchera de l'égalité réelle, idéal démocratique, qui demeurera une chimère, tant que les hommes ne feront pas un usage égal de l'eau et du savon, tant qu'il y aura des hommes aux ongles noirs, mangeant avec leurs doigts, se mouchant sur leur manche et crachant sur le parquet.

Pour que cette égalité se réalise, il faudrait, dira-t-on, qu'elle existe d'abord dans les sensibilités. Ceci nous ramène à notre définition : la propreté est subjective. S'il est si difficile d'y accoutumer les gens malpropres, c'est qu'ils ne souffrent pas de leur saleté : ils ne la voient pas. Seules certaines sensations de l'odorat sont impératives pour tout le monde, et font que tout le monde s'écarte des objets nauséabonds. Mais cette répugnance ne suscite qu'une pro-

preté rudimentaire. Il est bon d'y ajouter la propreté visuelle, la netteté, d'un ordre plus raffiné et subtil. Tel souffrira de voir la plus petite tache sur ses doigts ou ses vêtements, alors que d'autres, sans sourciller, se mettront à table avec des mains noires ou porteront des habits maculés. Les uns prétendent qu'il faut se laver quand on est sale, tandis que d'autres se lavent pour ne pas l'être. Ces deux conceptions de la propreté trahissent des sensibilités toutes différentes ; et l'on peut douter qu'elles soient modifiables, du moins chez l'homme fait, endurci par l'habitude.

Par contre cette délicatesse, condition première de la propreté, peut être cultivée chez l'enfant. Tous les enfants sont malpropres, non pas seulement les tout petits, mais jusqu'à six ou sept ans ils se roulent par terre, pataugent et s'embarbouillent avec délices. La plupart n'aiment pas d'être lavés, et pour éviter le contact de l'eau froide supporteraient que leur crasse fût indélébile. Le goût de la propreté ne leur vient que peu à peu, par la contrainte, les exemples, la suggestion de l'entourage.

Ce goût se définirait plus clairement par son contraire, car la propreté est avant tout une qualité négative, et le goût du propre n'est, en définitive, que le dégoût du malpropre. Or le dégoût résulte, en grande partie, de l'imagination et de l'habitude. Les très jeunes enfants y sont insensibles, et touchent avec indifférence ce qui nous répugne le plus ; les gens du peuple éprouvent moins de dégoûts que les personnes élevées avec délicatesse, et, d'autre part, ces dernières, lorsqu'elles se livrent à des besognes écœurantes, comme celle de médecin ou de garde-malades, finissent par surmonter leurs dégoûts. Il y a cependant, entre le dégoût que l'on surmonte et l'absence primitive de tout dégoût, une différence essentielle : le premier cas est compatible avec la propreté, tandis que l'autre y fait obstacle. Celui dont les sens sont obtus, qu'aucun spectacle, aucune odeur ne choquent, s'accoutumera difficilement à être

propre, tandis que le dégoûté, même lorsqu'il aura vaincu son dégoût, le sera nécessairement.

Il le sera peut-être d'une façon plus absolue que celui qui est resté dégoûté, et d'une délicatesse excessive vis-à-vis des choses malpropres. Il désirera la propreté par un effort de contraste et d'opposition, et l'en appréciera davantage (1). Il en mesurera la valeur, il en jouira mieux, parce qu'elle n'est pas une qualité statique, mais qu'à l'instar de toute vertu elle est dynamique dans son essence, et implique une lutte constante contre son contraire. De même que l'homme véritablement vertueux serait, non pas un lévite en robe blanche, mais un saint Michel terrassant le démon de ses vices cent fois le jour, de même le plaisir de propreté serait d'écarter les souillures qui quotidiennement nous assaillent, plutôt que de contempler dans la glace notre linge blanc et notre face bien savonnée. La ménagère se bat avec volupté contre la poussière qui envahit ses meubles et le vert-de-gris qui attente à la splendeur de ses casseroles. N'est-ce pas une jouissance, pour la blanchisseuse, de purifier la toile et de ramener à l'état de neige d'innommables oripeaux ? Un sculpteur, ayant rencontré une bohémienne jeune, belle, et d'une saleté accomplie, disait avoir éprouvé une joie intense en voyant son corps fleurir sous la douche bienfaisante, comme une rose qu'on aurait traînée dans la boue et dont l'éclat renaîtrait sous l'eau lustrale. Son sentiment avait été celui d'une création et ressemblait au plaisir de faire jaillir du marbre brut des formes har-

(1) Nous recommandons aux psychologues professionnels une étude approfondie de la sensation du dégoût (si toutefois cette étude n'est déjà faite). Il y aurait une foule de faits curieux à collationner, de petits problèmes à résoudre : nous sommes moins dégoûtés de ce qui nous touche que de la malpropreté d'autrui ; la passion triomphe souvent du dégoût ; dans certains cas pathologiques les dégoûts les plus justifiés arrivent à disparaître ; le contact des objets malpropres répugne davantage que leur vue ou leur odeur ; telle personne répugnera spécialement au contact d'un crapaud, telle autre à celui d'une limace ou d'un ver de terre, telle autre à celui d'une huître, etc., etc.

La conclusion probable serait qu'il y a infiniment peu de dégoûts naturels, primitifs, et que dans la majorité des cas l'imagination tient la première place.

monieuses. Se laver, n'est-ce pas, en effet, se créer ou se re-créer un peu, la pureté et l'éclat des choses étant comme un symbole de la vie, et les souillures étrangères qui les ternissent et les défigurent un commencement d'emprise de la mort? Chaque printemps, lorsque la nature renaît de la mort hivernale, elle semble d'abord se nettoyer, et la grâce d'avril est celle d'une naïade reluisante au sortir du bain. De même, quand nous écartons loin de nous les poussières, les taches qui viennent maculer les statues et les cadavres, les matières dont l'odeur trahit la décomposition, nous affirmons notre santé, notre vie, le triomphe de notre corps sur les forces hostiles à son libre jeu ; nous refaisons épanouir sa fleur.

Ainsi Candide nous dirait, avec M. de la Palisse, que la propreté n'est pas concevable sans son contraire, et que pour en bien jouir il faut être sale, au moins de temps en temps ; ainsi tournerait-il en agrément les moins alléchantes besognes : s'il avait affaire à des malades, il n'irait point, comme sainte Elisabeth, jusqu'à lécher leurs plaies pour contenter Dieu, mais se plairait à les laver pour voir la propreté, c'est-à-dire la santé vaincre la maladie ; s'il était une jeune maman, il ne répugnerait pas à la toilette d'un insouciant bébé, dont il verrait rosir sous l'eau fraîche les tendres chairs ; s'il était n'importe qui, vous ou moi, il ne craindrait pas, à l'occasion, de se salir, ne fût-ce que pour montrer au prolétaire que la propreté n'implique pas nécessairement la peur de tout ce qui est malpropre.

Quant à savoir s'il imiterait la liberté, souvent malpropre, du langage populaire, c'est une question qu'il faut abandonner au goût de chacun. Ceux d'entre nous qui ont été élevés par des femmes ont plus d'horreur pour un gros mot que pour un objet sale. Il est curieux qu'en présence d'une femme bien élevée, ou simplement bien habillée, nous nous sentions portés à tenir notre langue, et qu'une parole malpropre nous fasse l'effet d'un sacrilège. La femme serait-elle plus propre que l'homme ? Si elle ne l'est dans

le soin de sa personne, elle l'est assurément dans son langage, et nous y sommes si bien accoutumés que, si elle manque à cet usage, nous avons l'impression d'un charme rompu.

Il doit y avoir dans cette réserve, cet art de n'appeler point les choses par leur nom, une petite part d'hypocrisie, que nous approuvons tous, de même que nous sommes flattés par la pudeur féminine. Il y a aussi du snobisme aristocratique, et le désir de se distinguer des gens du commun, dont la langue est volontiers grossière et obscène. Si les hommes les plus polis ne peuvent s'abstenir, parfois, de lâcher un gros mot, c'est sans doute qu'ils y trouvent un agrément que ne leur procurerait pas la vue, le contact ou l'odeur de la chose qu'ils nomment. Les mots « sales » prêtent au langage une énergie spéciale. Les puristes diront que c'est là une simple illusion. Mais tout de même, dans certaines circonstances, comme l'exemple classique de Cambronne, on ne peut refuser au mot « propre » une force impressionnante.

Ce qui nous charme encore davantage, dans ces mots, c'est qu'ils nous font rire. Les comiques latins et grecs tiraient déjà une bonne partie de leurs effets de plaisanteries ou calembours orduriers ; cette tradition s'est poursuivie, et si notre scène est devenue plus décente, nos contemporains, en société intime, se livrent toujours volontiers à cet amusement. Rabelais restera l'exemple génial et prodigieux du comique que l'on peut tirer de l'ordure. Il est vrai que certains le condamnent. Mais ces dégoûtés sont des prétentieux, ou des gens tristes.

Faut-il en conclure que la propreté est ennemie du rire, et que la société idéalement propre, dont nous avons indiqué quelques traits, serait affligée du plus affreux des défauts, l'ennui ? Nous ne sommes pas si pessimistes : si les mots « sales » nous font rire, la propreté des choses, du logis, des vêtements, de tout ce qui nous entoure, engendre la gaieté. Le secret du bonheur serait donc de nous

laver autant que possible, mais de ne pas trop débarbouiller notre langage, afin de nous esbaudir, par l'imagination, de ce qui nous répugne dans la réalité.

D'ailleurs la plupart des mots qualifiés de malpropres ne sont tels que parce que nous le voulons bien. Les objets, les fonctions qui nous choquent doivent être désignés comme les autres, puisqu'ils existent, et il est parfois nécessaire de les nommer, de même que nous ne saurions nous empêcher de les voir. Malheureusement nous ne leur appliquons que des termes ridicules, puérils ou pédants. Nous ne serons vraiment propres que lorsque nous nous serons défaits d'une malpropre pudibonderie de langage, et qu'en certaines occurrences, au lieu de chercher une circonlocution décente, nous aurons sous la main un mot simple et naturel, comme : j'ai mal de tête, je mange, ceci est du pain.

RENÉ LAURET.

LE PROCÈS
DE LA VIERGE QUI PLEURE

Un procès de sorcellerie jugé à Bordeaux au mois de janvier dernier a suscité jusque dans la presse périodique des disputes et des controverses passionnées.

Le mystère et l'inconnu attirent invinciblement.

Les uns y recherchent une satisfaction mystique et une consolation crédule, les autres des arguments méprisants pour le triomphe de théories préconçues. D'un côté comme de l'autre on se complaît avec une égale légèreté à l'étude de phénomènes complexes, d'autant plus attirants qu'ils sont généralement trop peu approfondis pour ne pas demeurer inexplicables. Chacun en tire selon son caractère les conclusions les plus diverses, les plus contradictoires et les plus inattendues.

Faut-il répéter que le goût du mystère tient d'une crainte héréditaire en présence de l'inconnu des forces de la nature? Trop de générations ont été livrées à cet inconnu sans y rien comprendre et sans défense pour qu'il n'en demeure pas une atavique angoisse.

Une critique sérieuse et une plus grande connaissance des choses ont cependant rendu plus rares les explosions publiques de superstition. Cette moins grande fréquence tient-elle d'une crainte révérentielle du ridicule chez le plus grand nombre ? On pourrait le soutenir, mais il ne faudrait pas l'affirmer. La vérité est que le mystère appelle le mystère et que les manifestations du monde ignoré demeurent souvent aujourd'hui dans le secret de cercles restreints qui conservent pour eux leurs croyances, avec les espoirs ou les craintes qu'elles comportent.

Parfois, cependant, des événements inattendus révèlent des phénomènes inexpliqués et la croyance se propage. Un grand nombre d'esprits sont des terrains tout prêts au développement des crédulités les plus incroyables. Des histoires d'abord simples se répandent, se déforment, s'augmentent de détails imprévus et le grand public, étonné et ignorant de la technique particulière de ces questions, apprend brusquement l'existence d'un monde de superstitions. Son goût de l'inconnu le fait s'y passionner furieusement quelques jours, puis tout paraît retomber dans l'oubli pour quelques dizaines d'années.

C'est ainsi qu'apparaissent périodiquement des histoires nouvelles. Le XIXe siècle en eut quelques exemples retentissants. On en extrait rarement l'enseignement qu'il y faut chercher et qui seul est digne d'intérêt. Les clichés sont habituels et toujours semblables.

Parle-t-on de démonologie ? Et l'on prononcera le nom de Gilles de Rais. S'agit-il d'envoûtement ? Et l'on évoque Catherine de Médicis et son sorcier. Est-il question de prédictions inattendues ? Et l'on rappelle Nostradamus. Assiste-t-on à des scènes de possession diabolique ? Et l'on parle d'Urbain Grandier et des possédées de Loudun.

Peu de gens songent à établir entre toutes ces manifestations superstitieuses le lien étroit qui les réunit indistinctement et qui montre l'absence de solution de continuité dans la crédulité humaine. S'il est vrai que la foule n'a connu que les manifestations les plus remarquables et qui ont fait époque dans l'histoire, il est curieux de constater que leur explication s'est transmise de génération en génération et que des hommes se sont appliqués à en continuer la tradition sans découragement, en dépit des critiques. Des phénomènes qui apparaissent au premier regard comme surprenants et isolés pour leur temps sont en vérité le renouvellement de croyances anciennes qui se déroulent avec une banalité lamentablement traditionnelle.

Le procès qui nous occupe n'est pas simple en soi, c'est-

à-dire qu'il n'emprunte pas les manifestations qui l'ont provoqué à une seule catégorie de faits mystérieux. Deux superstitions très différentes se sont succédé. C'est d'abord un miracle ordinaire et fréquent dans l'histoire religieuse, c'est ensuite, par une pente insensible et directe, un maléfice, phénomène non moins miraculeux, mais dû cette fois à l'intervention de Satan.

C'est ainsi que l'exposé que nous nous proposons conduira le lecteur dans le domaine entier d'une mystique toute particulière qui a fait l'objet de tant d'études et de travaux importants (1).

Qu'il nous soit permis rapidement de rappeler la tradition démoniaque, qui est la moins connue du public, et dont une partie au moins, l'envoûtement, est nécessaire à la clarté du récit qui viendra ensuite.

On peut définir l'envoûtement : La puissance qui permet de faire le mal à distance. Jules Bois a très justement dit :

> L'envoûtement c'est le cerne... le mouvement circulaire de l'oiseau de proie autour de sa victime (2).

Cette croyance est, peut-on dire, vieille comme le mal, c'est-à-dire comme les hommes.

On la retrouve dans les peuplades primitives et, récemment encore, une communication à l'Institut révélait qu'une figurine de cerf sculptée dans un bois de renne aux temps préhistoriques portait des stigmates nettement indiqués d'envoûtement.

L'envoûtement, conquête d'une volonté et réduction à merci de cette volonté à celle d'un nouveau maître qui la frappe et qui la tue, c'est, si l'on va plus au fond des choses, l'image de la lutte éternelle du bien et du mal.

De simplement perverse et quelconque qu'on peut la

(1) Spécialement Dr Henri Thullier : *La mystique divine, diabolique et naturelle des théologies*. Chanoine Ribet : *La Mystique divine*.
(2) *Le Satanisme et la Magie*, p. 252.

supposer à son origine, elle s'est dégagée peu à peu du dévergondage de l'imagination individuelle pour suivre un rite identique et hérétiquement établi.

Des esprits malades ne pouvaient manquer d'adapter à ce culte du mal le rituel chrétien. La cérémonie diabolique devait se célébrer par une imitation sacrilège et à rebours des cérémonies religieuses orthodoxes.

C'est ainsi que l'envoûtement type est celui du prêtre véritablement consacré, qui tourne en faveur de Satan le pouvoir de ses invocations sacerdotales.

Le mauvais prêtre, qui suinte l'infamie, modèle une pâte de cire vierge à l'image de son ennemi. Il administre à cette mumie les sacrements du baptême pour la rendre identique à celui qui sera l'objet du maléfice. Il insère dans la cire des objets ayant appartenu à la victime, cheveux ou rognures d'ongles, dents (1) et il invoque les puissances méchantes :

Arator, s'écrie-t il, Lépidator, Tentator, Somniator, Ductor, Comestor, Devorator, Seductor, vous tous compagnons et ministres de destruction et de haine, semeurs de discordes qui agissez librement ces maléfices, — quoiqu'il ne soit pas nécessaire de vous conjurer afin que vous accouriez ! —je vous prie et je vous conjure cependant, jusqu'à ce que vous administriez et consacriez cette image, pour la haine et le malheur de... (2).

Ainsi le magicien s'exalte. Il concentre sa volonté, il la tend furieuse et féroce. Paracelse disait : « Une volonté ferme et déterminée est la mère qui engendre l'esprit malfaisant (3) ». Et le Luciférien s'applique à réaliser cet état. L'exaltation parvient peu à peu à son comble, et l'agent du mal s'arme d'une ronce, d'un fer rougi, d'une aiguille. Il frappe la cire, les mots barbares, absurdes, religieux,

(1) D'où l'expression : conserver une dent contre quelqu'un.
(2) Jules Bois, *loc. cit.* Voir également *les Grandes Clavicules* (bibliothèque de l'Arsenal).
(3) Paracelse, *De Ente Spiritum*, ch. V.

grotesques et obscènes se succèdent par sa bouche dans un indescriptible chaos.

In luat maledictionem sicut vestimentum, intret sicut aqua in interiora ejus et sicut deus in ossibus ejus.

La mumie est percée, meurtrie, jetée au feu, et l'envoûté disparaît dans d'atroces souffrances en même temps que s'éteint le dernier vestige de la poupée.

Voilà comme les adeptes des grands mystères démoniaques conçoivent l'envoûtement.

C'est ainsi que la tradition l'a fait survivre jusqu'à nous depuis les Chaldéens (1). Platon ordonnait de tuer l'enchanteur. Saint Augustin prononçait des discours (2) sur ceux qui peuvent guérir ou tuer par suggestion du Diable. Jean XXII, second pape d'Avignon, publiait un bref aux cardinaux pour se plaindre des maléfices sur lui jetés.

Ils ont préparé des breuvages pour nous empoisonner nous et quelques cardinaux ; et n'ayant pas eu l'occasion de nous en faire prendre, ils ont fabriqué des images de cire sous notre nom, pour attenter à notre vie, en piquant ces images avec incantations magiques et évocations des démons ; mais Dieu nous a préservé et fait tomber entre nos mains trois de ces images (3).

Les rois, de Childéric à Louis XIV, publièrent des édits pour ordonner la poursuite de ces coupables. Ruggieri pratiquait l'envoûtement pour Catherine de Médicis. Le cardinal de Guise faisait consacrer à la messe des poupées à l'image de Henri III, dont on perçait le cœur ensuite. Léonora Galigaï, maréchale d'Ancre, fut brûlée vive pour avoir « gehenné » diverses personnes de la Cour avec des boulettes de cire. Girard envoûta la Cadière... La liste n'en finirait pas s'il fallait chercher à la fournir complète, rien que dans ses manifestations les plus connues. On conçoit

(1) François Lenormant, *la Magie des Chaldéens*, voir également Maspéro, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 137, 142.
(2) *Sermon*, 207.
(3) *Bibliothèque archéologique historique du Tarn-et-Garonne*, t. IV, 1876.

aisément les milliers de sacrifices consommés en secret qui, à travers les siècles, ont maintenu persistante la force de cette lugubre tradition.

A tous les exemples anciens il faut joindre les derniers. On pourrait croire que notre temps plus sceptique et moins crédule a fait disparaître une partie de ces superstitions. Ce serait une erreur ; avec moins de fréquence, peut-être, mais avec autant de passion le XIXe siècle a persisté dans ces folies. Des hommes ont continué à croire avec la même force. Ils se sont transmis dans leurs réunions des récits fantastiques et le besoin qu'ils avaient de croire les a privés de tout esprit critique. Bien plus, ils se sont appuyés sur des décisions singulières et qui ont renforcé leur foi. C'est un fait d'observation, que pour l'esprit prévenu et qui désire être convaincu, le plus mauvais argument paraît le meilleur et s'accepte sans discussion.

En veut-on un exemple ?

Un simple jugement de justice de paix est considéré aujourd'hui par les adeptes comme un monument inébranlable de jurisprudence. Ce jugement, fort connu dans ces milieux mais ignoré du grand public, mérite d'être rapporté ici, parce qu'il a une liaison directe avec l'affaire de Bordeaux. Nous l'exposons sans chercher à en faire la critique en l'absence de tout renseignement émanant de source sûre.

C'est en 1851 que le presbytère de Cideville fut le théâtre de scènes étranges (1). La maison est brusquement ébranlée jusque dans ses fondements, des coups sont frappés dans l'épaisseur de la cloison et, pendant des heures entières, les manifestations persistent inexplicables devant « les curieux accourus par centaines ».

M. de Merville, célèbre spirite, se trouve parmi eux. Il ne manque pas de mettre à profit ses connaissances pour engager une conversation avec l'esprit frappeur

(1) Voir le récit très circonstancié dans : Marquis de Merville, *Des esprits et de leurs manifestations fluidiques*. T. I., p. 331-363.

On apprend ainsi que la cause originelle des dégâts est la colère d'un sorcier du pays, poursuivi pour exercice illégal de la médecine et condamné sur la dénonciation du curé, M. Tinel.

Et tandis que se font ces révélations les vitres volent en éclats, les tables et les chaises déambulent dans la pièce, les couteaux, les brosses et les bréviaires s'envolent par une fenêtre pour rentrer par une autre.

Un berger se présente, le jeune Thorel. A peine est-il entré que les phénomènes redoublent de violence. Des enfants présents sont obsédés et tombent en véritable crise de nerfs. Un prêtre déclare apercevoir nettement une colonne de vapeur grisâtre qui se meut derrière un enfant obsédé. Un autre enfant voit une main « noire et velue » s'élancer de la cheminée et lui appliquer un soufflet.

On fait entre la venue du berger Thorel et l'intensité grandissante des phénomènes un rapprochement. On remarque qu'il porte des écorchures aux mains, on le presse de questions, et on obtient son aveu !...

Il reconnaît qu'envoûté par le sorcier il est envoyé pour semer le mal, indépendamment de sa volonté. Il se sent poussé par une force mystérieuse et invisible et l'on observe que ceux qu'il touche sont l'objet de malaises graves.

On le chasse.

Le lendemain, le berger est convoqué à la mairie et, devant la municipalité réunie, il répète son pardon pour le mal qu'il cause. C'est alors que le curé de Cideville, acculé dans un angle de la maison commune, décharge sur le bras du sorcier les trois coups de gourdin qui font la base du procès.

Tels sont les faits rapidement contés en abrégé. Ce sont ceux dont Stanislas de Guaita dans ses Essais de sciences maudites (1) a pu dire :

Je ne sache pas d'affaire plus riche en constatations de tous

(1) *Le Serpent de la Genèse*, p. 404.

genres. Rien n'y laisse à désirer ; ni la netteté, ni la fréquence, ni la variété des prodiges ; *pas plus que le concours spontané des plus graves témoins et la parfaite concordance des attestations les plus solennelles.*

Le berger Thorel, battu et mécontent, assigna le curé devant le tribunal de simple police d'Yerville pour se voir accorder des dommages-intérêts.

Le juge de paix le débouta par jugement en date du 4 février dont voici la teneur :

Ouï les témoins dans leurs dépositions, ainsi que les parties dans leurs moyens respectifs, et joignant la demande reconventionnelle à la principale, avons statué en premier ressort sur le tout, ainsi qu'il suit, par un seul et même jugement :

Attendu que, quelle que soit la cause des faits *extraordinaires* qui se sont produits au presbytère de Cideville, ce qui résulte de plus clair de l'ensemble de tous les témoignages entendus, *c'est que cette cause est demeurée inconnue*, et qu'il n'y a dès lors à constater que sur les conséquences de ses effets, qui seuls ont donné lieu à l'action ;

Attendu, sur le premier chef, que si, d'après quelques témoins, le défendeur (le curé) a, d'une part, donné à entendre que le demandeur (le berger) s'était vanté d'avoir produit les faits du presbytère de Cideville et l'a soupçonné d'en être l'auteur, d'autre part, il est constant, par de nombreux témoignages, que celui-ci avait tout fait et tout dit pour faire croire au public qu'il était pour quelque chose dans leur perpétration, notamment par ses vanteries aux témoins Cheval, Varin, Leteillier, Foulongne, Le Hernault et autres, jointe à sa conduite au presbytère et à la mairie ;

Attendu aussi, que le demandeur ne peut être fondé à se plaindre comme diffamé par des propos dont il a été *l'auteur premier* et qui n'ont pris naissance que par son initiative, par sa persévérance et, partant, sa faute à les propager ;

Attendu que, s'il est vrai, par ce qui précède, que la réputation de sorcier qu'a voulu se donner le demandeur soit de nature à porter sérieusement atteinte à sa considération, il est vrai aussi que c'est lui-même qui, le premier, s'est porté cette atteinte, et qu'en répétant à cet égard les propres imputations du deman-

deur, le défendeur n'a pu faire aucun tort à celui-ci, qui seul doit supporter les conséquences de ses dires et leur responsabilité si, contre son attente, il en est résulté quelque chose de fâcheux pour lui ;

Attendu qu'en pareille circonstance rien, dans les paroles du défendeur, ne constitue le cas de diffamation ou d'injures verbales, et, par suite, un préjudice susceptible d'être réparé ;

Attendu, sur le deuxième chef, que ni l'enquête, ni la contre-enquête n'ont apporté au procès la preuve que le défendeur ait forcé le demandeur à tomber à genoux devant lui ; qu'il résulte au contraire de plusieurs témoignages *que c'est volontairement que celui-ci s'est ainsi mis à genoux devant l'un des pensionnaires du presbytère, en demandant grâce, pardon, comme s'il eût commis quelque fait*, et cela sur la simple invitation du défendeur, justifiée par *l'étrange conduite* de Thorel en cette circonstance ; que cette manière d'agir du demandeur se trouve plus qu'expliquée par ce qu'il a fait ensuite chez M. le Maire de Cideville *où il a renouvelé spontanément la scène de se mettre à genoux en le suppliant de laisser là cette affaire* ; qu'ainsi aucune contrainte n'apparaît dans ce fait de la part du défendeur contre le demandeur ;

Attendu, quant au troisième chef, que, suivant la déclaration de plusieurs témoins, il est vrai que le défendeur a donné deux ou trois coups de canne au demandeur ; mais, attendu aussi que celui-ci, malgré la défense qui lui était faite par le demandeur de *l'approcher* et de le *toucher*, persistant néanmoins à vouloir toujours le *saisir* en allongeant les mains ; que le défendeur, pour l'éviter, était placé dans le cas et la nécessité de légitime défense, ce qui justifie sa conduite en cette occasion ;

En ce qui touche le quatrième chef : attendu qu'aucun témoin n'a entendu le défendeur enjoindre au maître du demandeur, avec menaces, de renvoyer celui-ci de son service ; que si quelques témoins ont rapporté, mais vaguement et par *ouï dire* que le défendeur avait manifesté à Pain, maître du demandeur, le désir et la satisfaction de voir renvoyer de chez lui celui-ci, d'aussi vagues ouï-dire ne peuvent, aux yeux de la loi, être considérés comme admissibles, et qu'à cet égard, les moyens de Thorel sont mal fondés ;

Quant à la demande reconventionnelle : attendu que s'il est

évident que l'exploit introductif d'instance est conçu dans des termes diffamatoires, il est certain aussi que la publication demandée du jugement est un moyen bien impuissant pour remédier au mal causé par cet exploit et par la publicité que lui a donné le besoin de scandale ; par ces diverses considérations rejetant tous les moyens du demandeur comme mal fondés de tout point, et adoptant partie seulement des moyens du défendeur, déboutons Thorel de son action ; et mettant le défendeur hors de cause, condamnons ledit Thorel a tous les dépens, et ordonnons la suppression de la citation.

Cette décision devait avoir une fortune singulière.

Certains termes ambigus, et que nous avons soulignés, ont fait croire aux amoureux du mystère à une quasi reconnaissance des faits surnaturels, et cette apparence de reconnaissance par une juridiction française, en un siècle d'incrédulité, constituait un document surabondant pour convaincre un grand nombre de gens préparés à tout croire : le jugement devint une preuve convaincante et formelle ; il servit à entretenir la foi. Il est amplement reproduit par les livres qui traitent de ces matières et où l'on accepte sans critique les plus invraisemblables incohérences.

D'autres documents devaient achever de lui donner une force persuasive : on connaît les travaux du colonel de Rochas, dont les expériences d'apparence scientifique ont donné une si grande autorité à ces rêveries et à ces imaginations.

L'un de ces ouvrages : *L'Extériorisation de la sensibilité* ne tendit rien moins qu'à donner des preuves scientifiques de l'envoûtement.

Les expériences que je viens de rapporter ont certainement rappelé à l'esprit du lecteur des vieilles histoires de figurines de cire qu'on transperçait avec des épingles dans la croyance que les blessures ainsi faites sur l'image se répercuteraient sur la personne qu'elle représentait.

Cette pratique, quelque absurbe qu'elle paraisse, remonte aux premiers âges de l'humanité et se retrouve dans tous les temps comme dans tous les pays : *il est donc extrêmement probable*

qu'elle tire son origine d'un fait bien réel et relativement assez fréquent.

Les opinions de M. de Rochas devaient servir d'argument décisif à tout un monde affamé de mystère et que ne tue point le ridicule.

Par ce volume, on triomphait même des sceptiques désireux de s'entourer de quelque garantie expérimentale. C'était la preuve décisive pour une foule relativement considérable.

Ce mélange de science, de mystère, d'orthodoxie et d'hérésie n'est point fait pour effrayer des croyants ; on en jugera par le procès de Bordeaux.

Il est utile pour l'historien et curieux pour le philosophe de connaître par le détail chacune des manifestations fameuses ou non, dont on parle trop sans en connaître rien de précis. C'est par le rapprochement d'études comme celles que nous nous proposons ici que d'autres tireront des conséquences que nous ne chercherons pas. Il faudrait des développements trop considérables.

Nous nous bornerons à profiter de la connaissance que nous avons d'une affaire pour la garder de l'oubli et pour en raconter les événements avec la plus grande exactitude, nous n'y mettrons ni la passion ni le parti pris dont les comptes rendus de ces récits se défendent difficilement. Nous indiquerons au passage les liens les plus saillants qui nous semblent rattacher ce procès à des affaires plus anciennes, mais nous nous défendrons d'en faire la véritable critique.

§

La région bordelaise a toujours été fertile en superstitions.

Naguère encore la Cour d'assises de Bordeaux avait à connaître d'un assassinat commis à propos de sorcelleries paysannes.

Les apparitions miraculeuses y sont relativement fréquentes, l'une des dernières mérite d'être rappelée, parce qu'elle peut servir de préambule à celle qui nous occupe.

Vers 1874, une femme Berguille, demeurant au Fontet, avait des visions. La Vierge du Fontet fut rapidement célèbre. Elle demandait au cours de ses apparitions la fondation d'une église de Notre-Dame et elle faisait des prédictions. Des pèlerinages régionaux s'organisaient déjà et l'autorité religieuse s'émut.

La Vierge pourtant annonçait des catastrophes. Elle eut l'imprudence d'en annoncer pour des dates précises qui passèrent sans encombre. Une enquête ecclésiastique fut ordonnée par Mgr Donnet, cardinal de Bordeaux, et l'on étouffa l'aventure.

Elle devait renaître à peu près identique à 40 ans d'intervalle.

Une dame Mesmin, femme de ménage et concierge, demeurait, vers 1907, Cours du XXX-juillet, nº 13 à Bordeaux. Actuellement âgée de 52 ans, très pieuse, d'une foi ardente, le moins qu'on en puisse dire est qu'elle est d'une nervosité extrême. D'imagination assurément féconde et sans cesse portée vers le mystère, il a été dit à l'audience, sans que ces assertions aient été contredites, qu'elle s'est crue plusieurs fois l'objet de maléfices.

Dans sa jeunesse elle aurait souffert de mauvais sorts que lui aurait jetés un amoureux éconduit; plus tard, vers 1903, une voisine lui aurait également causé du mal par des moyens étranges et d'elle seule connus, enfin son beau-père serait, de son propre aveu, décédé des suites de machinations magiques.

Il nous a paru nécessaire de rappeler ces premières observations sans les apprécier, mais simplement comme un symptôme pathologique utile à retenir. La femme qui sera l'objet des manifestations que nous exposerons ci-après est peut-être une illettrée, mais non une ignorante des questions de satanisme. Elle a vécu dans un milieu qui ne

s'effraie pas de surnaturel. Sa foi l'oblige à admettre le merveilleux, et, si elle ne connaît point, pour l'avoir lue, la littérature particulière et si abondante qui traite de ces sujets, du moins en a-t-elle entendu parler, connaît-elle, plus ou moins bien, les grandes lignes des sciences occultes et porte-t-elle en soi, peut-être inconsciemment, la tradition singulière des grands transports mystiques et superstitieux.

Si sa culture rudimentaire lui fait ignorer le nom des sorciers les plus fameux, elle sait qu'il est possible d'appeler à soi le démon, de pactiser avec Lucifer et d'envoyer des forces maléfiques contre autrui pour troubler les âmes et les corps. Elle croit que les hommes sont entourés de forces inconnues bonnes ou mauvaises, qui peuvent être de redoutables instruments entre certaines mains.

On conçoit ce que peut devenir une imagination surexcitée qui se complaît à des sujets aussi malsains. Une foi imprudemment dirigée est, en outre, propre à entretenir ces fantasmagories, elle peut dans son aveuglement empêcher de discerner, comme l'Eglise le commande, la distinction nécessaire de la religion et la superstition.

Vers 1907, Mme Mesmin fit un voyage à Lourdes et y acquit une statue en plâtre de la Vierge. Point n'est besoin de la décrire : c'est la statue de la Grotte que chacun connaît. De retour à Bordeaux elle la plaça dans la cuisine de sa loge et chaque jour fit ses dévotions devant elle.

Peu après, pendant qu'elle récitait ses prières, ses regards furent frappés par un spectacle singulier : des yeux de la statue s'écoulaient de grosses larmes.

Stupéfaite de cette constatation miraculeuse, elle en fit part à un prêtre de la ville, qui demeura sceptique et lui conseilla de n'en point parler. Pendant deux ans il ne fut plus question de l'affaire.

Le miracle pourtant se reproduisit le 5 juillet 1909. Le phénomène cette fois eut lieu devant un religieux, puis devant des témoins accourus. Des procès-verbaux furent

dressés et les faits devaient se reproduire publiquement à périodes irrégulières jusqu'au 15 janvier 1913.

Il paraît impossible de nier l'existence d'un phénomène. S'il est possible de concevoir une hallucination, même collective mais simultanée, il paraît difficile de soutenir que cette même hallucination peut se reproduire plusieurs centaines de fois chez des personnes différentes et venues parfois isolément.

S'il faut donc admettre l'existence d'un fait, il est moins aisé de l'expliquer. Toutes les hypothèses sont possibles en l'absence d'observations précises scientifiquement recueillies, et les défenseurs de la *Vierge qui pleure* trouvent un argument facile dans l'exposé de leur constatation qu'ils opposent aux critiques de ceux qui n'en ont point été témoins.

En dehors pourtant de la pure croyance au miracle et de la simple hypothèse d'une supercherie, est-il possible de supposer une explication tirée d'un phénomène naturel... au moins à son origine ?

On l'a soutenu.

La Vierge rapportée à Bordeaux fut placée dans la cuisine attenant à la loge de la concierge. On conçoit comment, à certains moments, le feu étant allumé par exemple, la condensation de l'humidité contenue dans la statue aurait pu s'opérer sous forme de gouttelettes précises.

Un fait semblerait appuyer cette hypothèse : jamais la Vierge n'a pleuré ailleurs que dans cette cuisine. Transportée dans un couvent, elle demeura parfaitement calme. De plus la statue qui remplaça la première ne pleura également que dans la cuisine du Cours du XXX-juillet. Transportée boulevard du Bouscat elle ne pleura plus.

Cette explication, si simple soit-elle, n'est qu'une pure hypothèse difficilement soutenable pour une durée de temps un peu longue, même en admettant le rez-de-chaussée de la maison particulièrement humide et la statue s'imprégnant de cette humidité. Faut-il voir dans la persistance du phé-

nomène une mystification postérieure propre à l'entretenir ? Nous ne saurions prendre partie : ce qu'il faut seulement constater, c'est la réalité de faits mal décrits qui n'ont pas subi d'examen sérieux et qui, on le conçoit, avaient attiré l'attention d'un grand nombre de personnes.

Le miracle pourtant ne devait pas s'arrêter là. Des événements infiniment plus graves devaient se produire à quelque intervalle. La statue s'anima un jour sous les yeux étonnés de la concierge en prières, et la Vierge elle-même se substitua dans une apparition vivante à l'impassible froideur du plâtre larmoyant. Bien plus, la Vierge parla et s'entretint avec la voyante.

... La Sainte Vierge lui dit aussi : « Mon enfant tu diras à ton Directeur que je veux ici une chapelle ; mais de ne pas en faire bâtir une maintenant. Pour le moment je demande seulement un petit coin, où l'on puisse dire la messe et donner la Sainte Communion tous les jours, pour la conversion des pécheurs et des francs-maçons. Et là où j'ai pleuré, il y aura plus tard un orphelinat et une chapelle où il se fera de grandes conversions. On ne te croira pas, mais persiste toujours dans le bien, et la lumière se fera. C'est maintenant surtout que vous en avez le plus besoin. »

— Mais, ma bonne Mère, lui dis-je, faut-il prier pour qu'on chasse les francs-maçons de France ?

— Mon enfant, il ne faut jamais chasser les âmes, mais les ramener à Dieu. Puis elle disparut en faisant le signe de la croix.

Pour la troisième fois, huit jours après, la Sainte Vierge apparut à Marie Mesmin, à la même place et de la même manière. Mais son expression était si triste et les yeux si pleins de larmes, que Marie Mesmin lui demanda si elle était cause de cette tristesse.

— Non, mon enfant, lui fut-il répondu, ce n'est pas à cause de toi que je verse ces larmes, mais plutôt à cause des injures et des blasphèmes faits contre mon Divin Fils et des grands malheurs qui vous menacent. Pour toi, ma chère enfant, prie beaucoup et fais la Sainte Communion tous les jours en réparation.

Et elle disparut de la même manière que la première fois.

Une autre fois, Marie Mesmin était malade au lit. Elle vit encore la Sainte Vierge qui lui dit :

— Mon enfant, de grands malheurs menacent la France, je m'en vais, mais je reviendrai un jour, la chapelle devant se faire ici. On y viendra beaucoup prier et il s'y fera de grandes conversions.

Puis, avant de disparaître, elle ajouta :

— Si tu veux mon image, il faut que tu la fasses reproduire maintenant, car dans deux jours je ne serai plus là.

Marie Mesmin ne comprenait pas ce que cela voulait dire ; mais, poussée comme malgré elle, elle se leva et courut chez le photographe pour lui faire reproduire la statue.

Le lendemain même, les propriétaires de la maison vinrent de Paris exprès pour la renvoyer.

C'était un premier vendredi du mois, elle venait de communier et faisait son action de grâce quand son ange gardien lui frappa sur l'épaule en lui disant : « Rentre chez toi, c'est pressé ». Mais elle, croyant que c'était le démon qui voulait troubler son action de grâce, répondit : « Va-t'en, je ne sortirai pas ». Une seconde fois son ange lui redit plus fort les mêmes paroles. Et elle sortit.

En rentrant, elle trouva les propriétaires qui lui dirent qu'ils étaient venus exprès pour la renvoyer, et qu'à 5 heures elle devait être partie. Alors Marie Mesmin invoqua la Sainte Vierge, et comme elle sortait pour aller chercher une voiture, sans même savoir où elle irait, la propriétaire la rappela et lui dit qu'elle pourrait rester à condition que personne ne vienne plus.

La statue n'a pas pleuré ce jour-là, elle avait pleuré la veille devant le père Thadé et le gérant de la maison.

Le lendemain matin, on vint, de la part du vicaire général, lui prendre la statue qui pleurait beaucoup ce jour-là, au point que la boîte où on la mit était toute mouillée de ses larmes (1).

Il nous a paru intéressant de reproduire les paroles mêmes et le dialogue échangé, tel qu'il est rapporté par une revue dont les rédacteurs avaient libre accès dans le petit

(1) Extrait de la Revue *Le Saint Enfant Jésus de Prague*, numéro du 25 avril 1914.

sanctuaire de la Vierge et qui ont pu recueillir les renseignements les plus directs.

On entend bien que nous ne nous proposons pas ici de discuter ces visions. Il y a là un sujet inépuisable de disputes habituelles sur lesquelles on a tout dit. Nous nous garderons bien de l'aborder. Nous ne l'avons rapporté que pour montrer les ressemblances frappantes de ces phénomènes avec tous les autres du même ordre décrits dans les hagiographies. Qu'il nous soit permis seulement de rapprocher la répétition presque textuelle des phrases énoncées avec celles entendues et rapportées par la presque totalité des grandes inspirées (1).

Quoi qu'il en soit, les autorités ecclésiastiques, émues des rapports qui leur étaient faits, avaient fait prendre la statue et l'avaient fait déposer dans un couvent pour examen. La Vierge cessa de pleurer. On ne put rien observer.

Bien plus, la supérieure du couvent, femme avisée, fit analyser des larmes qui avaient été recueillies dans un flacon qu'on lui avait remis en même temps que la Vierge. L'expert-chimiste consulté ne trouva que de l'eau de robinet (2).

(1) Voyez tout récemment : Claire Ferchaud, *La voyante de Loublande*, Mercure de France CXXXVI, n° 515, p. 430.

(2) Nous employons à dessein les mots « eau de robinet » pour éviter tout conflit. Il semble, en effet, que les moindres expressions peuvent soulever d'incroyables controverses. On peut lire dans *Le Voile d'Isis*, revue ésotérique, 1920, n° 3, p. 231 :

... L'avocat de l'archimandrite nous fait savoir que l'eau recueillie n'était que de l'*eau pure*. Si réellement c'est de l'eau chimiquement pure, c'est-à-dire de l'eau distillée, je trouve que ce serait un phénomène très extraordinaire. S'il y avait eu supercherie, c'était de l'eau de source qu'on aurait dû trouver, donc contenant des traces chimiques et animales à l'analyse. Si c'était bien de l'eau évaporée dans l'atmosphère et qui se soit condensée, ainsi que je le disais, elle devait être à peu près pure, ne contenant que quelques poussières provenant de l'air et alors les paroles de l'avocat confirmeraient mon dire.

On n'aurait cependant pas voulu que ce soient de vraies larmes, c'est-à-dire de l'eau contenant surtout quelques particules de chlorure de sodium caractérisées au microscope par une cristallisation macabre en forme de croix.

Nous sommes dans une époque scientifique qui exige des précisions ; on arrive à photographier sinon la pensée, du moins les sentiments. Un médium forme en dehors de lui des êtres qui parlent, respirent, vivent.

Former des larmes paraîtrait relativement facile. Mais comme quelque

On eût pu croire que c'en était fini avec la *Vierge qui pleure*, mais Mme Mesmin avait réuni autour d'elle un assez grand nombre de personnes qui s'intéressaient avec une foi absolue aux manifestations qu'elles avaient, pour la plupart, constatées. Toutes furent frappées de l'étrange tristesse de la voyante après qu'on l'eut séparée de l'objet de ses dévotions.

En vain un peintre, M. Cazotte, avait-il essayé de reproduire une Vierge selon les descriptions de la concierge. L'image ne ressemblait pas aux apparitions ; aussi, le 19 décembre 1901, une personne charitable, au cours d'un voyage, remit en gare de Tours à Mme Mesmin une reproduction de la *Santissima Bambina* de Milan.

On connaît cette statue de goût italien dont la tête seule est apparente, le reste du corps étant emmailloté de langes, fait de dentelles et de toile fine.

Celle de la concierge avait 80 centimètres environ de hauteur, les yeux en étaient d'émail.

Dès l'arrivée à Bordeaux, la *Bambina* fut placée dans la cuisine, à la place de l'absente. Quelques heures après, les pleurs coulaient sur ses joues roses.

Le miracle recommençait ; bien plus, il s'amplifiait ! Voici comment il a été décrit au juge d'instruction :

Il y a une quinzaine d'années que je connais Mme Mesmin, car elle est venue en qualité de concierge à la Société d'assurances la Nationale, où je suis encaisseur depuis 25 ans.

Deux ans environ après son arrivée, j'appris qu'elle avait une petite statue de N. D. de Lourdes, haute d'environ 65 centimètres, qui versait des larmes.

Je pus me convaincre moi-même qu'elle pleurait, en faisant moi-même toutes sortes d'expériences qui me convainquirent de la réalité du fait. Cependant l'abbé M.., à qui nous avions soumis le cas, ne voulut pas y croire. Des larmes étaient assez abondantes pour que nous puissions les recueillir dans un petit verre, en

chose ne peut se faire de rien, il faut de l'eau pour produire des larmes. Un fantôme, matière éthérée, se dissout ou se résorbe ; les larmes restent. La vapeur d'eau de l'atmosphère est tout indiquée. C'est une sorte d'apport.

vue de la guérison des malades. Chose curieuse, elles se multiplièrent dans ce récipient au point de *l'emplir jusqu'au bord et nous dûmes le mettre dans un verre plus grand, qui fut lui-même rempli à plusieurs reprises.*

On conçoit combien les pleurs, les visions et la multiplication des larmes étaient capables d'émouvoir les esprits accessibles au merveilleux. La réputation de Marie Mesmin dépassa Bordeaux, parcourut la France et passa même à l'étranger, spécialement en Italie. Un grand nombre de journaux religieux racontèrent les événements. En même temps se forma autour de la voyante une petite société d'intimes particulièrement initiés.

Parmi eux un ingénieur de Paris, singulièrement crédule, sans cesse en quête d'apparitions miraculeuses, toujours occupé d'en entretenir le Saint-Siège, et dont l'homme d'esprit qu'est le cardinal Vivès disait un jour en souriant que sur 99 voyantes par lui apportées, 100 pour le moins n'étaient que des impostures. Parmi eux encore, un honorable chanoine de Paris, fort âgé et aujourd'hui décédé, d'une conscience sacerdotale scrupuleuse, mais dont on peut dire que ses hiérarchiques préféraient qu'il s'abstînt de diriger les consciences imaginatives. D'autres encore venaient là avec un esprit peut-être insuffisamment pondéré.

Il est facile de deviner ce que devaient être les sujets de conversation habituels dans un pareil milieu. Il paraît certain que rien n'a été tenté pour apporter un peu de calme à ces cerveaux au moins surexcités.

La *Bambina* pleurait, elle ne cessait de verser des larmes que pour apparaître à Marie Mesmin sous une forme humaine.

En mars 1912, la Vierge dictait mot pour mot la règle à suivre pour la fondation d'un orphelinat, elle demandait un sanctuaire précisément à l'emplacement où elle avait pleuré place des Quinconces. La loge de la concierge fréquentée par le meilleur monde, était devenue le lieu de rendez-vous d'une nombreuse société.

Les propriétaires de la maison s'en étaient émus. Ennuyés de voir leur immeuble aussi encombré, encore que divinement gardé, ils donnèrent congé à Marie Mesmin.

Le 15 janvier 1913, jour de l'expiration du terme, la Vierge pleura abondamment. Elle annonça que le miracle se produisait pour la dernière fois et prévint que des événement graves se produiraient pour la ville de Bordeaux. Une lettre d'un témoin, lue à l'audience et en date du 21 janvier 1913, en fait le récit.

... Le 15 janvier 1913, on est venu avertir Mme Mesmin qu'il fallait qu'elle soit partie le lundi à midi.

Et le soir du 15, soir de son départ, il y eut un orage qui a fait le tour de la ville et d'une violence extrême.

Mme Mesmin, qui avait très peur pour nous, dit: Allons prier la « Bambina ». Nous y sommes allés.

Après, M. Mesmin me dit : Ma femme dit que c'est un avertissement pour Bordeaux, et l'orage s'est un peu apaisé.

Il paraît que Bordeaux est menacé d'être un jour au fond de la mer. C'est sans doute conditionnel.

Les amis de la concierge louèrent alors pour elle une maison, 26, ou evard du Bouscat, et c'est là que la statue fut transportée et placée sur un autel dans un oratoire organisé à cet effet.

Rien de particulier n'est à signaler depuis l'installation dans la nouvelle demeure jusqu'au 21 juillet 1913, mais, à cette dernière date, veille de la Fête-Dieu, un nouveau miracle se produisit. Des parfums admirables se répandirent dans l'oratoire.

Les témoins ne sont pas absolument d'accord sur l'essence des odeurs constatées; ils hésitent entre la rose, l'encens, la violette ou l'ambre, mais ce sont *en tous cas des parfums incontestés*, dit la *Revue de l'Enfant Jésus de Prague* (1), qui a consacré plusieurs articles à la question.

Des images furent imprimées qui exhalaient les mêmes odeurs, pour avoir seulement approché la Vierge; ces ima-

(1) Numéro du 25 février 1914.

s, dispersées ensuite en France et à l'étranger, conservè-
nt le parfum céleste recueilli dans la chapelle.

Le culte de la *Vierge qui pleure* devenu la *Vierge des rfums* était organisé. Un orphelinat était créé avec quel-
es fillettes; un trafic de médailles et d'images pieuses
rmait une source de profits très raisonnables. L'oratoire
vint un lieu de pèlerinages de plus en plus fréquenté.

La guerre ne diminua pas la vogue de Marie Mesmin,
en au contraire. Le commerce d'objets de piété s'aug-
enta d'envois sur le front.

C'est vers novembre 1914 qu'apparut pour la première
s Mgr l'archimandrite Saboungi, de l'ordre de Saint-Ba-
e, docteur en philosophie et en théologie à Rome, vicaire
néral du diocèse de Sidon, qui devait par la suite jouer
rôle si important.

Quel est le passé de ce prêtre syrien, il n'en a rien été
, mais il est à penser par l'énoncé de ses titres qu'il doit
oir surtout vécu parmi les livres et que son orthodoxie ne
sse rien à désirer.

Venu en Europe pour un congrès eucharistique à Lour-
s, il entendit parler de Marie Mesmin. Il vint la voir à
rdeaux, s'intéressa aux phénomènes, et comme la guerre
npêchait de retourner dans son pays et qu'il avait des
sirs et de grandes connaissances théologiques, on le pria
tudier les miracles au point de vue purement religieux.
voulait de son étude constituer un dossier à présenter
entuellement à l'autorité diocésaine et à Rome.

Il s'installa au Bouscat, devint le directeur de Marie
smin et eut la main haute sur l'œuvre.

On a soutenu qu'il n'avait cherché là que des profits,
il n'avait vu dans la *Vierge des parfums* qu'une belle
ire dont il s'était efforcé d'attirer à lui tous les bénéfi-
possibles. Un témoin a dit dans un mémoire versé au
ssier :

.. Il est à rappeler que, lors de son séjour à Nogent-les-Vier-
, chez M. l'abbé Lafille, il (Saboungi) avait déclaré que s'il

cessait d'être directeur de Marie Mesmin il tournerait contre la cause; cette déclaration étant faite en août 1915 environ, c'est-à-dire près de deux ans avant la rupture, ce qui prouve qu'il subordonnait tout à ses vues personnelles, mais dont nous ne soupçonnions pas alors la noirceur.

Ce fut en janvier 1917 que M. le chanoine de Bonniot et nous, *trouvant que son séjour au Bouscat, onéreux pour une petite œuvre sans ressources, n'avait plus sa raison d'être, son travail étant terminé*, et m'étant enquis de divers côtés, je lui signalai qu'il pourrait obtenir à Nantes une situation convenable. A cette proposition il répondit: « Je ne refuserais point un emploi, pourvu qu'il ne me prenne pas une grande partie de mon temps et que ce soit dans la même ville que notre sœur Marie Mesmin, la raison en est que je m'occupe de la question de la « Vierge des Pleurs » au point de vue ecclésiastique, comme vous le savez, et cela demande un temps bien long et la présence de notre sœur. Pour les quelques pages que je vous ai remises comme une ébauche de l'enquête, veuillez les lire: vous verrez que chaque ligne est une thèse théologique ou historique, qui doit être prouvée par une série de documents... Ensuite, à chaque fois où il y a le mot « Application à Marie Mesmin » il faut prouver... Vous avez encore une étude à faire sur le caractère des miracles de toutes natures produits par « la Vierge des Pleurs » et déterminer leur valeur probante... Vous avez ensuite besoin de savoir le but de l'œuvre, ce que la Sainte Vierge a révélé et faire concorder cela avec les caractères des révélations divines... et cela d'après les règles... pour tout cela il faut un temps bien long et il faut la présence de Marie Mesmin... Je vous dis tout cela, non, certes, pour me faire prévaloir à vos yeux, cher Monsieur, mais uniquement pour vous dire que je suis convaincu du caractère divin de la « Vierge des Pleurs » et de l'obligation où je suis comme vous de travailler consciencieusement à sa glorification.

Alors s'expliquerait une rivalité qu'on verra se développer et se changer en haine après quelques années. Ainsi envisagées, toutes les difficultés qui se sont élevées par la suite entre Marie Mesmin et l'archimandrite trouveraient leur explication. Elles ne viendraient que du désir de diriger seul la mise en exploitation d'une Vierge miraculeuse.

Ces allégations sont-elles exactes? Nous ne saurions le lire. Ce qui est certain, c'est que Mgr Saboungi demeura chez Mme Mesmin jusqu'en 1917 et que le document que nous avons cité ne semble indiquer pour cause de son départ qu'une raison d'économie.

Il apparaît pourtant de témoignages recueillis postérieurement, mais qu'on ne doit examiner qu'avec une grande prudence, parce qu'ils émanent de témoins intéressés, que les scènes éclatèrent quelquefois entre la pénitente et son directeur. Faut-il en donner pour raison cette rivalité commerciale dont nous avons parlé, ou simplement des difficultés de caractère, nous ne pourrions aujourd'hui le démêler ; voici pourtant comme on a rapporté ces événements au juge d'instruction (1) :

J'ai connu moi-même le prêtre Saboungi, qui s'était installé à Bordeaux comme directeur de l'œuvre et y a longtemps joui de ma confiance. Ce qui m'a fait douter de lui c'est son attitude violente vis-à-vis de Mme Mesmin, attitude qui m'a été révélée progressivement et tardivement.

Témoignage de M. P..., *inculpé* :

C'est en 1914, au moment de la déclaration de guerre, que Saboungi est arrivé chez Mme Mesmin. Au bout d'un certain temps devint directeur de l'œuvre et se montra très autoritaire. Il conçut également une passion pour Mme Mesmin, qui repoussa ses avances, ce dont il fut furieux. A plusieurs reprises nous avons entendu des cris, mais je ne l'ai jamais vu la poursuivre ou la violenter.

En outre il voulait certainement rester seul à la tête de œuvre et la transporter à Rome, se faisant fort de la faire econnaître.

J'ai vu une fois, par le trou de la serrure de la chambre de Mme Mesmin, Saboungi la menacer d'un revolver disant : Je ne artirai pas, je vous tuerai, *je resterai* seul.

Une autre fois, j'ai trouvé Mme Mesmin à bout de forces, sur le alier du grenier, *elle me dit* que Saboungi venait de lui faire ne scène terrible.

(1) Témoignage de M. L... recueilli le 26 juillet 1919.

Témoignage de M. C..., également inculpé :

J'ai vu Saboungi chez elle (Mme Mesmin). *Jamais je n'ai été témoin de ses tentatives sur elle.* Cependant j'ai entendu une fois Saboungi lui parler de la façon la plus violente.

Remarquons seulement que ces trois témoignages sont en contradiction avec le premier document que nous avons cité et qui donne au départ de Mgr Saboungi une raison toute différente et de pure économie pour l'œuvre.

Quoi qu'il en soit, l'archimandrite quitta Marie Mesmin en juin 1917. Il embrassa une dernière fois sa pénitente, et se retira à Nantes.

C'est ici que se termine la partie simplement miraculeuse du récit et que commence le satanisme.

§

Pendant quelques mois encore tous deux restèrent en correspondance suivie, l'ancienne concierge ne cessait de signer : « Votre fille spirituelle » ; puis la correspondance se ralentit : des faits singulièrement graves se produisaient à Bordeaux.

Nous avons dit en commençant que Mme Mesmin était d'une nervosité extrême. Son imagination sans cesse tourmentée lui causait de cruelles inquiétudes. Elle se croyait l'objet de redoutables persécutions et le mysticisme de son esprit la portait directement à faire intervenir le surnaturel dans des préoccupations qui semblent appartenir à un domaine plus scientifiquement étudié dans certaines cliniques.

Dès le commencement de 1916, a dit un témoin à l'instruction, nous étions avertis *par voie de révélation* que les Lucifériens voulaient assassiner Marie Mesmin et nous pouvions nous demander dans quelle mesure la chose était vraie. Or, un an plus tard, environ, elle nous était confirmée par une personne très sérieuse qui l'avait appris à la police ! Et en août 1917, lors du pèlerinage de Marie Mesmin à Lourdes, un jour qu'elle était sur

l'esplanade dans son fauteuil roulant, elle sentit derrière elle un homme qui semblait dire le chapelet, et qui, cachant un poignard, cherchait à l'approcher et, en ayant averti le groupe de ses amis, ils avancèrent le fauteuil et firent barrière autour d'elle.

A ce moment le Père Saboungi était à Nantes, car étant venu une quinzaine à Paris, sur l'invitation du chanoine de Bonniot, il alla, en le quittant, à Nantes (c'était en juillet) et ayant trouvé à sa convenance la position qu'il avait refusée en janvier, il y était resté.

Or, comment expliquer autrement que par connivence avec les ennemis, qu'il savait de Nantes tout ce qui se tramait contre Marie Mesmin ? Il en fournit lui-même la preuve par une lettre où il écrivait à M. Gaultier, rédacteur de la revue « Lourdes », une lettre dont M. Gaultier m'a donné copie, et dont j'extrais les lignes suivantes : « Je vous remercie bien, cher Monsieur, des détails que vous me donnez... Je savais pourtant la plupart de ces détails pendant que vous étiez encore à Lourdes. Vous ne me dites pas que vous avez été tous espionnés avant votre départ, que vous avez été signalés à Lourdes, qu'on savait déjà votre nombre approximatif et l'hôtel où vous alliez descendre. Vous ne me dites pas que le centre principal se trouve à Bordeaux et que c'était entendu avec Lourdes pour faire à notre sœur un mauvais coup ; mais que, à cause de l'affluence du peuple, on n'a pas pu faire davantage sur l'esplanade à la face du monde entier ; heureusement que notre pauvre sœur ne s'est pas écartée seule à Lourdes, mais elle s'est toujours trouvée au milieu d'un certain nombre de personnes, autrement on cherchait un prétexte pour la coffrer et la perdre. Vous ne me dites pas non plus que vous avez été espionnés non seulement sur l'esplanade et à la Grotte, mais aussi et très souvent à l'hôtel Dantras même et qu'on a vu et reconnu tous les prêtres et la plupart des membres du groupe et qu'on a pris part à vos causeries du soir, *sans que vous le sachiez*. Vous ne me parlez pas de la méchante et abominable lettre qu'on a adressée au cardinal de Bordeaux contre Marie Mesmin et son groupe, ni la lettre de l'abbé Tajan en sa faveur. Vous ne me dites rien des auteurs de ces menées diaboliques contre notre sœur et contre son œuvre soit à Bordeaux, soit à Lourdes, soit ailleurs. Vous ne me parlez pas du tout du chemin de la Croix que notre sœur a fait le mercredi soir, paraît-il, et où elle a été en extase, ni comment

elle a été espionnée, ni comment son extase a été travestie en possession diabolique et comédie mensongère, et communiquée comme telle au cardinal, etc..., etc...

Pourtant un certain nombre de personnes sont au courant de ces choses ici à Nantes.

Mon cher ami, je ne pense pas du tout que toute cette affaire de Lourdes soit un effet du hasard, mais bien une chose bien méditée, bien combinée et bien voulue. Je ne puis et il ne convient même pas que je vous en dise davantage dans cette petite lettre. La pauvre œuvre de notre douce mère est dans une criseterrible... »

Ainsi s'établit un rapprochement direct entre les persécutions dont Marie Mesmin est l'objet et l'archimandrite. Ces premiers soupçons devaient grandir bien vite. La voyante, en effet, devenait inquiète, torturée, malade et son hypocondrie première se transformait en des accès de possession satanique le plus étrangement traditionnels.

C'est vers cette époque qu'elle commença à faire part à son entourage des scènes violentes dont elle aurait été naguère l'objet et que nous avons rapportées.

Elle raconta alors, et pour la première fois, les outrages qu'elle aurait subis. On peut s'étonner, si les faits sont exacts, qu'elle n'en ait point porté plainte à l'époque. Son attitude s'est transformée brusquement. L'affection ancienne qu'elle avait pour son directeur et dont elle a témoigné dans des lettres affectueuses se tourne en haine. Elle impute à Saboungi, non seulement des actes précis, mais elle fait planer sur lui de vagues soupçons. Elle mélange les plus folles erreurs aux plus invraisemblables suppositions. Elle s'attache à tout interpréter pour la confusion de l'archimandrite, et les maladies qu'elle peut avoir deviennent, dans son esprit, des crimes et des attentats du prêtre.

Qu'on examine simplement comme elle s'exprimait le 26 avril 1919 devant le juge d'instruction.

En septembre 1914, je crois, j'ai reçu chez moi Mgr Saboungi, vicaire général en Syrie, et l'ai conservé chez moi près de 3 ans à titre purement gracieux. J'ai même fait des quêtes et me suis

privée pour l'habiller et le nourrir. Il ne m'en a eu aucune reconnaissance et au contraire n'a cessé de me martyriser depuis lors.

Il a prétendu peu de temps après son installation à la maison devenir mon directeur, et, sous ce prétexte, m'a poursuivie de ses assiduités. Comme je n'ai pas voulu céder à ses instances, il s'est mis les parties à nu devant moi à plusieurs reprises et a même fait sur lui-même, en ma présence, de vilaines choses, je le menaçai d'en parler à mon mari et de le dénoncer au cardinal, ainsi qu'à la police. Il en riait, disant qu'il se f.... de la police comme du cardinal et qu'il voulait la mort de mon mari. Mon mari était déjà malade depuis longtemps, mais à ce moment on savait ce qu'il avait et il était possible de le soigner; depuis lors, il a des maladies incompréhensibles, et toujours de plus en plus graves.

J'ai écrit alors à M. le chanoine de Bonniot, à Paris, qui était un bienfaiteur de notre œuvre, et même son fondateur, afin qu'il fît partir quelque temps Saboungi.

Il fut ainsi appelé à Paris où il demeura 15 jours à étudier le dossier de la *Vierge qui pleure*, notamment les prophéties, les règles, etc.... avec le chanoine de Bonniot et quelques théologiens, mais il comptait revenir à Bordeaux et y avait laissé tous ses bagages. Mais il fut dirigé sur Nantes, à la Collégiale et y fut gardé depuis, de là son grand dépit de ne pas revenir à Bordeaux et sa grande colère contre moi.

Je dois dire cependant que, dans l'espoir que je le ferais revenir, il m'a longtemps écrit des lettres charmantes; je lui répondais sur le même ton à cause de la terreur qu'il m'inspirait, il voulait faire oublier aussi la scène violente qui avait marqué son départ de Bordeaux. A ce moment, sous prétexte de m'embrasser, il m'avait violemment mordu la joue gauche, tout près de l'œil, et le médecin en a retiré plus tard (au bout de 6 mois) une dent qu'il m'y avait laissée et qui me causait d'atroces souffrances.

Déjà, sous prétexte de jalousie, il m'avait fait des scènes disant que je mourrais de sa main, qu'il me défigurerait, et que j'irais moi-même sur une table d'opérations.

Depuis Nantes, il m'a toujours obsédée, me suggérant sans cesse de le tuer et cherchant à me faire d venir folle. Il m'a envoyé des pensées homicides contre tout le monde, à tel point que l'on était obligé de m'enfermer.

J'ajoute qu'il devait avoir sur moi un pouvoir magnétique, car, lorsqu'il était à Bordeaux, je tombais dans le sommeil dès que j'étais en sa présence. En outre, je savais qu'il célébrait chez moi des messes noires en se renfermant dans sa chambre et en mettant du sang de crapaud comme d'autres bêtes immondes dans une sorte de calice. Il plaçait ce calice entre les seins d'une sorte de poupée de cire, représentant une femme nue, il mettait ses ornements sacerdotaux et allait chercher à la Visitation des hosties qu'il consacrait. J'ai vu ça de mon appartement comme je vois d'ici ce qu'il fait contre moi à Nantes.

.... Si j'ai jamais excité quelqu'un contre lui c'était dans mes mauvais moments, quand j'étais hantée du démon et que je ne me possédais pas. Le reste du temps, quand j'étais de sang-froid, je priais pour la conversion de Saboungi, faisais prier pour lui et même faisais dire des messes et faire des communions.

En fait, il ne faut pas s'étonner autrement de cet accablant réquisitoire, il est assez commun dans ces sortes d'affaires et n'a pas même le mérite d'une extrême originalité. Il ressemble à s'y méprendre à ceux de Mlle de Belciel contre Urbain Grandier (1). Ce qu'il faut y remarquer c'est qu'il contient en germe un monde de superstitions et de croyances différentes.

Les phénomènes premiers de visions et d'apparitions miraculeuses ont fait place à une série d'hallucinations interprétées selon une tradition ancienne. C'est tout le satanisme qui apparaît chez cette femme. Le prêtre est devenu mauvais prêtre et se livre au sacrilège ; il a fait un pacte avec le démon, le démon lui a donné un pouvoir surhumain, il lui permet notamment de blesser et de tuer à distance. Ainsi apparaît l'arsenal du sorcier avec ses figurines de cire et les épingles par lesquelles on torture en secret les corps de ceux dont on veut la souffrance ou la mort.

Mme Mesmin a-t-elle inventé tout cela ? Il serait absurde de le croire, il faut qu'on lui en ait parlé, qu'on lui en ait fait des récits. Il y a là une série de superstitions dont

(1) Dr Gabriel Legué, *Urbain Grandier et les possédées de Loudun* (Charpentier, 1884), chap. XIII.

trop de gens aiment à s'entretenir, sans en comprendre les dangers pour l'équilibre mental. Saboungi lui-même a dû se montrer imprudent.

M. de F..., inculpé, a pu dire au juge:

Au cours de conversations, Saboungi m'avait dit qu'il croyait aux maléfices, qu'on les pratiquait constamment en Orient et que lui-même pouvait affirmer qu'on faisait mourir les gens à distance.

Peut-être voyant ces esprits surexcités par des délires superstitieux a-t-il joué avec le feu.

Quoi qu'il en soit, on a parlé de tout cela chez Marie Mesmin. Elle a connu, par des récits qu'on lui a faits, des histoires célèbres de démonialité. Elle les reproduit textuellement, rituellement pourrait-on presque dire.

Le chanoine M..., du diocèse de Bordeaux, a dit au juge qui devait provoquer son témoignage :

J'ai été mobilisé pendant 4 ans 1/2 de guerre et jouis actuellement d'un congé de convalescence chez Mme Mesmin, où je suis arrivé le 9 février dernier. Il y a plusieurs années que je connais Mme Mesmin, dont je suis le directeur. Je suis venu plusieurs fois à Bordeaux durant mes permissions, et elle est venue me trouver à Nantes et à Nancy, je puis donc m'expliquer, d'après mes constatations personnelles, sur les maléfices dont elle a été l'objet.

Je l'ai vue peu de temps après son opération qui, d'après le chirurgien, avait parfaitement réussi et ne devait plus la faire souffrir. Or elle éprouvait encore des souffrances intolérables, à divers points de la tête. Le chirurgien qui l'avait opérée, consulté, m'a déclaré que ce n'était plus de son ressort et que je pouvais, par mes prières et comme prêtre, beaucoup plus que lui-même ; je me suis convaincu qu'elle était obsédée et maléficiée ; des personnes dévouées en priant jour et nuit sont seules arrivées à la soulager. Nous consultâmes plusieurs spécialistes en matière de maléfices, notamment le curé de La Courneuve et le chanoine Saudreau, auteurs de plusieurs ouvrages de spiritualité, notamment de l'œuvre intitulée : « Les faits extraordinaires de la vie mystique », où il est question de maléficiés. Ils furent

d'accord sur ce point qu'il convenait d'exorciser Mme Mesmin, le cardinal-archevêque permit qu'on pratiquât l'exorcisme, je m'y suis employé moi-même très fréquemment et presque tous les jours en suivant les formules du rituel romain qui sont très minutieuses. Ce faisant, j'ai constaté les deux états physiques : un état de souffrance latente presque continue ; et un état de souffrance intolérable à certaines heures sous l'influence duquel j'ai même vu du sang transsuder de sa joue sans cause apparente ; dans ces instants, si elle se fait au visage des affusions d'eau bénite, ou si elle en rapproche un petit crucifix, ses souffrances sont encore augmentées, et alors une voix étrange se fait entendre en elle, très distincte : « Pourquoi ne vas-tu pas tuer cet homme qui m'envoie et m'oblige à rester ici ? » Quelquefois le démon qui parle ainsi lui déclare : « Aujourd'hui tu ne souffres pas trop, mais, demain, tu auras un démon plus méchant qui te tourmentera davantage. J'estime qu'il n'y a pas possession entière mais seulement obsession, car elle conserve toujours sa lucidité, il lui suffit parfois d'avoir touché des écrits de Saboungi pour éprouver des souffrances terribles et des assauts furieux du démon, cela la prend brusquement quelquefois comme une folie furieuse, elle jette violemment des objets, veut se tuer et tuer ceux qui l'entourent en proférant des paroles terribles. Mon exorcisme arrive à la calmer assez rapidement.

Ces phénomènes n'ont commencé qu'après la rencontre de Saboungi.

Je n'ai rien constaté concernant les messes noires que Saboungi aurait dites, mais Mme Mesmin, qui voit à distance, m'a affirmé qu'elle l'aurait vu célébrer fréquemment pendant la nuit de telles messes sur une cheminée avec pollutions séminales. Saboungi employait aussi la suggestion pour l'amener à se rendre à ses désirs, elle était réveillée la nuit et poussée à se rendre auprès de lui ; cependant elle ne lui a jamais cédé.

On peut dire que rien n'a été fait pour calmer la nervosité excessive de la voyante. Peut-être est-il possible de dire qu'on n'a point agi avec toute la prudence ordonnée par l'Eglise en permettant d'exorciser.

Le Canon 1151 du *Codex juris Canonici* prescrit :

Nemo, potestati exorcizandi præditus, exorcismos in obsessos

proferre legitime potest, nisi ab Ordinario peculiarem et expressam licentiam obtinuerit.

Hæc licentia ab Ordinario concedatur tantummodo sacerdoti pietate, prudentia ac vitæ integritate prædito ; qui ad exorcismos ne procedat, nisi postquam diligenti prudentique investigatione compererit exorcizandum esse revera a dœmone obsessum.

On sait tous les dangers de l'exorcisme quant à ses effets sur le système nerveux. La solennité des prières, les gestes employés et le monde mystérieux évoqué n'ont eu souvent pour résultat que d'aggraver les crises et de frapper l'esprit des assistants. C'est un peu ce qui s'est produit en l'espèce.

Tous ceux qui fréquentaient la maison ont connu ce déséquilibre qui les a empêchés de pouvoir interpréter sainement les événements et le moindre incident est devenu pour eux une preuve irrécusable des maléfices du sorcier prétendu.

Depuis cette époque (le départ de Saboungi), dit M. de F..., inculpé, M. le chanoine de Bonniot est décédé ainsi que M. Gauthier, qui avait une bonne santé, et qui est mort d'étouffement je crois, peu de temps après avoir été menacé par Saboungi.

M. C..., autre inculpé, a déclaré :

Personnellement je n'ai pas vu Saboungi se livrer à des maléfices, mais Mme Mesmin nous a raconté après son départ qu'elle l'avait vu plusieurs fois découper des morceaux de soutane noire et des chiffons d'étoffe rouge, en forme de poupée, puis modeler des figurines de cire et faire tout disparaître rapidement.

Saboungi, qui s'était imposé dans la maison et avait pris la tête de l'œuvre, ne voulait pas s'en aller. Il avait menacé Mme Mesmin, si elle le faisait partir, de la défigurer, de la coucher sur une table d'opérations et même de la faire mourir, s'il le pouvait. Cependant, par des moyens détournés, on parvint à le faire partir à Paris, puis à Nantes. Quelque temps après ce départ, Mme Mesmin a dû se faire opérer d'une sinusite mystérieuse dont elle souffre encore. J'ai remarqué moi-même plusieurs fois à son nez, mais comme à l'intérieur du derme, un trait rouge d'environ trois cen-

timètres, ressemblant à une égratignure interne, elle y sent nettement l'influence de Saboungi.

M. de Bonniot, chanoine de Paris, est décédé depuis le départ de Saboungi, de même que M. Gaultier, publiciste, homme très vigoureux qui est mort d'une façon rapide et bizarre. Tous deux sont des fondateurs de notre œuvre et s'étaient entremis pour le départ de Saboungi. J'ajoute que le commissaire de police de Nantes, qui avait convoqué Saboungi, sur notre plainte, est mort ensuite très rapidement.

Au sujet de ces morts étranges, un dernier témoin, M. L..., a dit :

Mgr de Bonniot est mort à 81 ans et apparemment d'une fluxion de poitrine. Je suis porté à croire qu'il a été maléficié par Saboungi, mais je n'en ai aucune preuve...

On comprend sans peine la surexcitation de tout le groupe de Marie Mesmin. Tous ont fait savoir plus tard au cours de l'instance judiciaire qu'ils avaient des connaissances très approfondies sur toutes les questions relatives aux mystères si singuliers des envoûtements et des transmissions de pensées.

Dans le pauvre esprit de tous ces crédules, la légende se mélange à des théories d'apparence scientifiques. Ils se servent communément des phrases empruntées à Papus et qu'ils expriment dans la logomachie de Rochas. Ils croient *quia absurdum* avec l'aveuglement des ignorants du xv[e] siècle en cherchant à s'appuyer sur l'autorité d'écrivains contemporains dont ils ont pris au sérieux les œuvres les plus contestables. Ils apportent avec la ferveur des néophites fanatisés les raisons les plus absurdes de croire à l'exactitude de leurs catégoriques affirmations.

Les entretiens ordinaires du groupe roulèrent pendant quelques mois sur ces sujets si dangereux pour des esprits imparfaitement équilibrés. Ils prirent des consultations auprès des démonologues, lurent les livres de mystique divine du chanoine Ribet, mélangèrent toutes les théories,

brouillèrent toutes les doctrines, et vécurent dans une véritable terreur.

Tandis qu'à Bordeaux on analysait les maléfices, Mgr Saboungi ignorait tout à Nantes.

Pourtant les coïncidences soigneusement notées au passage se multipliaient ; les morts étranges se succédaient, Marie Mesmin souffrait indéfiniment d'une sinusite guérie ; ses crises devenaient plus fréquentes en dépit des exorcismes.

On chercha des moyens de remédier au mal : un témoin écrivait de Biarritz en juillet 1918 :

... Quelqu'un nous a bien parlé d'un moyen dont il est permis d'user contre un maléficient : ce serait ce qu'on appelle vulgairement passer à tabac, mais cela semble bien difficile dans la pratique...

Le même écrivait encore :

... Il est parfaitement admis par la théologie, en cas de maléfices, qu'il est permis vis-à-vis d'un maléficient de le rouer de coups, mais il n'est pas permis de lui donner la mort...

La décision du juge de paix d'Yerville n'est peut-être pas étrangère à cette opinion ; les inculpés l'ont fait savoir au moins à l'audience.

On voit que les pires extrémités avaient été envisagées.

Les principaux de ceux qui s'agitaient ainsi recevaient vers la même époque des lettres anonymes qu'ils attribuèrent aussitôt, à tort ou à raison, à Saboungi.

On profita de ce que l'archimandrite avait emporté un assez grand nombre de documents relatifs à la « Vierge qui pleure » pour le mettre en demeure de les restituer en même temps que la poupée de cire qui servait à ses envoûtements. Le prêtre ne répondit pas.

Des lettres grossières furent envoyées au directeur de l'établissement où s'était réfugié le Syrien : elles avertissaient qu'il y avait urgence et nécessité à chasser le Monseigneur de la communauté et à lui interdire la messe. Ces lettres demeurèrent également sans réponse.

C'est alors que s'organisa la croisade. Quatre honorables Bordelais : un agent de change, un inspecteur de la Sûreté générale, un violoniste et un employé d'assurances prirent le train et se rendirent à Nantes.

Quand il a quitté Bordeaux, Saboungi a mis dans une malle et deux valises lui appartenant beaucoup de correspondances adressées à Mme Mesmin, plus trois dossiers : le premier relatif aux larmes de la Vierge, le second relatif aux conversions, et le troisième relatif aux parfums. C'étaient des collections de témoignages signés. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour les ravoir ; et c'est en désespoir de cause que nous sommes allés à Nantes.

C'est moi qui ai eu l'idée du voyage à Nantes et qui ai suggéré à de F... et à ses compagnons de venir avec nous, je voulais ainsi empêcher un crime certain, car, de loin, Saboungi suggérait constamment à Mme Mesmin de tuer ; empêcher aussi un suicide, car elle manifestait aussi l'intention de se suicider elle-même, enfin, arrêter la cause du mal, et surtout rapporter nos papiers.

Dans la scène qui vous a été racontée, je n'ai pas frappé moi-même et j'avais donné mon tuyau de caoutchouc à M. de F... ou à M. B..., je me suis contenté de bâillonner Saboungi. Personne n'avait de chaîne à anneaux rectangulaires. Ce que Saboungi a pris pour cela, c'était probablement le mousqueton de mon tuyau de caoutchouc.

J'ai réclamé comme les autres la poupée des maléfices, mais il n'a pas voulu nous la remettre et nous n'avons trouvé que des retaillons d'étoffes noire et rouge que je regrette de ne pas avoir emportés avec les documents que nous étions venus prendre, car ils peuvent servir à nuire.

Nous avons rapporté le couteau avec lequel M. B.. fut frappé et je vous le ferai tenir.

Jamais nous n'avons voulu tuer Saboungi. Même en communiant à Nantes le matin de la scène nous avons demandé à Dieu que notre main ne devînt pas criminelle.

Saboungi, au contraire, a certainement causé la mort de plusieurs personnes. Ainsi M. Gaultier, directeur de la *Revue de Lourdes*, à la suite d'un voyage à Nantes, a senti sa santé décliner

et, un soir, en mangeant, il s'est étouffé en disant : « C'est Saboungi le négro qui me fait ce tour. »

M. le chanoine de Bonniot, à qui il en voulait, est mort aussi prématurément, de même le commissaire de police du quartier Saint-Clément qui l'avait interrogé.

Mme Mesmin, enfin, a beaucoup souffert à cause de lui, il l'a mordue à distance. Elle a dû subir une terrible opération.

Un autre s'exprime ainsi :

Plusieurs démarches furent faites pour la restitution de ces papiers, et, en septembre même, Saboungi fut mandé sur notre plainte devant le commissaire de police de Nantes. Chose curieuse, quelques jours après, il arriva malheur à ce commissaire de police.

Voyant que nous n'aurions jamais nos papiers, et pour être agréables à Mme Mesmin qui ne nous a contraints en aucune façon, nous avons résolu d'aller à Nantes à quatre, espérant intimider Saboungi et l'amener à une restitution.

Nous sommes rentrés dans sa chambre, M. P... le premier, et nous avons fermé la porte ; il a voulu sortir, nous l'en avons empêché, il s'est alors précipité sur M. P... pour forcer la porte, et l'a fortement bousculé, nous l'avons maîtrisé et l'avons conduit jusqu'à son lit. A ce moment nous ne l'avons pas frappé ni ligoté. Il s'est dégagé au bout d'un moment et s'est précipité à nouveau vers la porte, nous frappant et nous bousculant. Nous l'avons alors saisi à bras le corps, pour le maîtriser et le mettre à terre. C'est alors que j'ai vu dans la main droite de Saboungi la lame d'un couteau, et averti mes camarades, lui posant même le pied sur le poignet, nous avons cherché en vain à prendre le couteau.

Il a fallu frapper à la cravache sur sa main et enlever les doigts un à un pour l'avoir. Mais, auparavant, il avait blessé M. B... de deux coups dans les reins. C'est alors que nous l'avons ligoté à l'aide d'une cordelette de tente militaire que j'ai apportée, de même qu'un fouet à chien dont j'avais retiré l'anneau. Je l'ai fouetté avec cet instrument, d'abord avec la lanière, puis la jugeant insuffisante, avec le manche qui était en carton et qui s'est dissocié. Mais je n'ai jamais frappé avec une chaîne comme il le prétend, ni avec un instrument contenant des grains de plomb. Je ne me suis servi que de mon fouet.

Pendant que je le tenais, mes camarades ont cherché dans les tiroirs Ils ont trouvé une grande quantité d'or et d'argent ainsi que des bons de la Défense nationale. Le tout a été laissé ainsi que les écrits en arabe et en syrien. Nous n'avons emporté que les documents appartenant visiblement à Mme Mesmin et un crâne de mort.

Pressés comme nous l'étions, nous n'avons pas trouvé autre chose concernant ses maléfices, mais il a juré d'y renoncer. Nous l'avons placé sur son lit avant de nous en aller, mais avons refusé de le délier.

J'ajoute que tant que Saboungi a été malade Mme Mesmin a été délivrée de son obsession et s'est bien portée. Depuis qu'il va mieux, ses maux ont recommencé. Je suis sûr que moi et mes camarades sommes condamnés à mort par Saboungi, et je crains pour ma famille.

S I. Nous n'avons voulu que le fouetter, et n'avons pas frappé au-dessus de la ceinture.

Un autre inculpé enfin déclare :

En partant, nous voulions avoir les documents par tous les moyens, même par la violence si c'était nécessaire : aussi nous étions-nous munis d'armes défensives. Pour mon compte j'avais une cravache rotin tressé « Perpignan ».

Quand la porte de Saboungi eut été fermée derrière nous, il se précipita pour sortir et nous bouscula. Nous dûmes le maintenir. Tandis qu'il criait furieusement, il nous traîna jusqu'à sa table, et y prit un objet que M. de F... discerna être un couteau, je n'avais pas vu le geste, ni compris l'avertissement de M. de F... ; aussi, reçus-je dans le dos deux coups de couteau, qui ont donné lieu au certificat médical dont je vous remets copie.

C'est à ce moment-là que tout le monde a frappé, sauf je crois M. P... Je l'ai surtout frappé aux cuisses et aux fesses avec ma cravache. M. de F... n'avait pas de chaîne en mains, mais seulement un fouet de chien.

Comme Saboungi se refusait à nous rien livrer, j'ai fouillé la pièce et découvert un crâne dans une armoire, ainsi qu'une partie des documents que nous étions venus chercher. Je trouvais aussi des morceaux d'étoffe de couleur noire ou rouge provenant probablement de soutane, mais n'ayant pas encore la forme de sil-

houette. A mon retour à Bordeaux Mme Mesmin m'a dit que Saboungi s'en servait pour découper la forme des personnages à qui il voulait nuire.

Nous n'avons pas trouvé de poupée en cire, car Saboungi les jette au feu après les incantations, c'est ce qui explique certaines brûlures dont a souffert Mme Mesmin.

Du reste, Mme Mesmin souffre continuellement des maléfices de Saboungi et a dû subir une grande opération.

Avant d'abandonner Saboungi, nous lui avons fait jurer de renoncer à ces maléfices, ce qu'il a fait, mais très difficilement et après beaucoup de restrictions.

Si nous avions insisté, certainement Saboungi nous aurait fait des aveux et des révélations du plus haut intérêt.

Aucune description n'aurait pu conserver autant de saveur que la seule présentation de ces documents, et il nous paraît inutile de les commenter. Ainsi la crédulité avait poussé ces hommes aux pires extrémités et rien aujourd'hui encore n'a pu leur dessiller les yeux.

Aveuglés par leur croyance jusqu'à préméditer une agression à main armée, ils ont voyagé de Bordeaux à Nantes sans qu'une hésitation les prît au cours du trajet. Parvenus au but, ils ont voulu se mettre en état de plus grande résistance contre le démon en assistant à la messe, et en communiant, puis ils ont frappé avec la sauvagerie qu'on a pu juger.

Leur plus grande déconvenue fut de ne pas découvrir de statue de cire. Le but même de leur voyage échouait, ils n'avaient pas établi la preuve certaine du sortilège.

Leur foi totale ne devait pourtant pas les laisser longtemps sous le coup d'une déception. Des petits carrés d'étoffe découverts leur faisaient conclure que des figurines y étaient découpées à l'heure des cérémonies diaboliques.

Un vieux crâne trouvé dans une armoire leur parut suspect et ils l'emportèrent.

L'état de Marie Mesmin subit une amélioration :

Pendant qu'il a été malade, dit un inculpé, Mme Mesmin n'a pas souffert, mais dès qu'il a été mieux, ses maux ont recommencé.

La croisade avait été inutile. Peu de jours après, en effet, la voyante retombait malade au grand désespoir de ses défenseurs.

La justice pourtant s'était mêlée de l'incident : Saboungi avait porté plainte au plus grand étonnement de tous. Un témoin écrivait en effet dans la « Campana del Mattino » (1) :

Voilà qu'aujourd'hui *l'accusé* porte plainte et qu'un journal de Rennes semble prendre sa défense en racontant qu'on l'a battu sévèrement à titre de maléficient, de sorte que d'accusé, il devient plaignant de ce qu'on lui aurait appliqué le régime que la théologie permet quand on ne peut pas faire autrement.

On voit que la terminologie est au moins singulière. L'archimandrite est le véritable accusé.

L'excuse théologique est-elle sérieuse ? Assurément non.

Le catéchisme du Concile de Trente enseigne comme on doit lutter contre l'esprit du mal.

L'on ne peut triompher du démon que par la prière, le travail, les veilles, la tempérance et la vertu de pureté (2).

L'exorcisme est certainement compris parmi les prières, mais, nulle part, il n'est question de sévices corporels, du moins sur l'exorcisé. L'exorciseur seul pourrait se les infliger à soi-même à titre de mortification méritoire.

Il faut pourtant reconnaître que d'autres procédés et quelquefois violents sont enseignés, mais ils dépendent alors de l'ordinaire et non pas d'un simple particulier. Seule l'autorité diocésaine a qualité pour juger et punir.

Ainsi, les inculpés, en se livrant à leurs violences ont usurpé les doubles fonctions de juge et bourreau.

L'affaire fut déférée au Tribunal correctionnel à l'audience du 10 janvier 1920. L'archimandrite se porta partie civile.

(1) *Un procès de Sorcellerie en 1919*. N° du 25 mai 1919.
(2) Chap. 45.

Les quatre croisés étaient inculpés de coups et blessures avec préméditation.

Ils se défendirent avec énergie sans rien abandonner de leurs prétentions. Ils arguèrent l'état de légitime défense de soi-même ou d'autrui, invoquèrent la jurisprudence du Tribunal de Cideville, parlèrent de Rochas, et se répandirent pendant toute l'audience en divagations hardies.

Après plaidoiries de Me Maurice Garçon pour le sorcier, et Me de Roquette Buissou pour les agresseurs, le Tribunal rendit son jugement, il est ainsi conçu :

Attendu que les inculpés déclarent qu'ils ont flagellé l'abbé Saboungi pour faire cesser l'envoûtement de Marie Mesmin ;

Attendu que la préméditation est certaine ; que chacun des inculpés avait eu soin, avant de partir de Bordeaux, de prendre l'objet qui lui était nécessaire pour obtenir le résultat désiré ; que Parautel prit un tuyau de caoutchouc rempli de grains de plomb, de Floris avait acheté un fouet à chien, Berton une cravache en rotin (Perpignan) et Cardon avait des menottes dans sa poche ;

Attendu qu'en arrivant à Nantes ils ont assisté à la messe et ont communié, demandant à Dieu de leur donner la force d'accomplir leur mission, sans toutefois rendre leurs mains criminelles ;

Attendu que les quatre inculpés avouent les faits qui leur sont reprochés, s'en glorifient et déclarent que, le cas échéant, ils seraient disposés à les renouveler, mais soutiennent qu'ils ont agi en état de légitime défense d'autrui ;

Attendu que, pour que l'article 428 du Code pénal soit applicable, il faut que les coups aient été commandés par la nécessité actuelle de la légitime défense de soi-même ou d'autrui ;

Attendu qu'il ne peut s'agir de leur légitime défense personnelle, puisqu'ils ont expliqué qu'ils sont allés à quatre à Nantes, afin de pouvoir maîtriser l'abbé Saboungi ;

Attendu que Marie Mesmin, n'étant pas à Nantes, le danger pour elle n'était pas à l'endroit où les coups étaient portés ;

Qu'ils ne pouvaient la défendre que d'un danger se produisant à distance ;

Attendu que, dans l'état actuel de la science, il n'est pas certain que les maux dont se plaint Marie Mesmin aient été causés par les maléfices de l'abbé Saboungi, et que sa vie ait été en danger ;

Qu'il n'est pas certain, d'autre part, que les moyens employés par les inculpés pour sa défense soient de nature à faire cesser les douleurs qu'elle ressent;

Attendu que l'abbé Saboungi s'est porté partie civile et conclut au paiement de la somme de vingt-cinq mille francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice qui lui a été causé;

Attendu que le principe de la demande est justifié par les certificats médicaux versés aux débats ; que le Tribunal possède des éléments suffisants d'appréciation pour fixer le préjudice subi à cinq cents francs, l'attitude de l'abbé Saboungi n'étant pas dans l'affaire à l'abri de tout reproche ;

Par ces motifs, le Tribunal, après délibéré, déclare de Floris, Parautel, Berton et Cardon coupables des faits qui leur sont reprochés ; dit qu'ils n'ont pas agi en état de légitime défense d'eux-mêmes ou d'autrui ; les condamne chacun à la peine de trois mois d'emprisonnement avec sursis, et statuant sur les conclusions de la partie civile, les condamne solidairement à payer à l'abbé Saboungi la somme de cinq cents francs à titre de dommages-intérêts pour réparation du préjudice qu'ils lui ont causé ;

Condamne la partie civile aux dépens, sauf recours.

Il est permis de trouver un pareil jugement contestable. Qu'ont voulu réserver les juges en disant que l'état actuel de la science ne permet pas d'affirmer avec certitude que les maux de Marie Mesmin ont été causés par des sortilèges? Faut-il n'y voir qu'une formule sans portée ? Faut-il y découvrir les traces d'une hypothèse qui n'est pas dégagée de toute superstition ? Ce qu'on peut craindre, c'est que ce document judiciaire permette aux sectes sataniques d'en tirer une foule d'affirmations autrement dangereuses que celles qu'on a déduites du jugement de Cideville.

Le jugement n'a point été frappé d'appel. L'affaire est donc terminée.

Nous avons pris l'engagement en commençant ce compte rendu de ne point conclure ni interpréter. Pour obéir à la méthode expérimentale nous n'avons voulu dresser

ici qu'une simple observation. Qu'il nous soit permis seulement de nous étonner des impressions diverses causées par ce procès.

Ce qui a paru le plus étrange, c'est la persistance de semblables croyances à notre époque, et c'est peut-être ce qu'on y devait trouver de moins incroyable.

La tradition si parfaite, et qui se rencontre dans les moindres incidents de l'affaire, démontre à l'évidence que rien ne s'est transformé depuis les temps les plus anciens. Les superstitions sont demeurées semblables, le résultat seul a changé.

Jusqu'au XVIe siècle ou au XVIIe, Saboungi eût été l'accusé, il eût subi le sort d'Urbain Grandier ou d'Eléonore Galigaï, aujourd'hui, il est l'accusateur et fait punir ses agresseurs. C'est l'unique différence entre le passé et le présent.

Si les mœurs ont varié, les croyances sont demeurées identiques ; elles sont peut-être moins répandues, mais elles sont aussi fortes.

On peut prévoir que l'avenir les changera peu. Ce qui doit étonner le plus c'est, non pas l'identité des croyances et leur persistance, mais bien le peu de fréquence de leurs manifestations.

On a dit dans certains journaux que les accusés étaient des fous. Nous ne le croyons pas. Disons seulement, qu'habitués par leur foi à vivre dans le mystère religieux, ils n'ont été qu'un peu plus loin qu'il ne leur était enseigné et que cette foi ne l'autorisait.

Si l'on examine bien à fond l'esprit de la plus grande majorité des hommes, on en trouve peu qui soient dégagés de toute espèce de superstition ; la gamme en est infinie et nuancée, elle va de la simple crainte passagère d'un chiffre, d'un présage ou d'une intuition à la plus tragique obsession, véritable psychose. Chacun possède sa croyance propre et méprise celle du voisin dont il se moque. La crainte d'un sourire arrête les premiers, la rigueur des lois n'entraverait pas les derniers.

Il faut considérer des procès comme celui que nous avons raconté comme un événement banal de l'histoire des religions.

Les hommes de Bordeaux n'ont rien fait que d'ordinaire dans le domaine habituel aux superstitieux.

Au moins avons-nous cru nécessaire d'en fixer le souvenir pour fournir des documents précis à ceux que plus tard cette affaire pourra intéresser. Nous demeurons convaincus, d'ailleurs, qu'en dépit de leur exactitude, ils seront interprétés différemment selon les yeux qui les liront. Ils ne serviront qu'à faire naître des querelles entre gens dont rien ne saurait changer une opinion toujours préconçue, qu'ils croient juste, parce qu'elle est la leur.

JULES MAURIS.

LES CAZIN A EQUIHEN

Après avoir traversé le pittoresque village de pêcheurs, suivant la grand'route qui en constitue l'unique rue, la voiture s'arrête, passé les dernières maisons, non loin du point où cette route s'abaisse en pente douce pour aboutir de plain-pied à la plage. La falaise jurassique finit là. Les dunes commencent.

C'était un an avant la guerre. L'automne tirait à sa fin. De gros nuages couraient dans le ciel ; la pluie tomberait certainement avant peu. La mer moutonnait, fouaillée par un vent rageur. J'éprouvais cette sourde angoisse qui toujours arrête les battements de mon cœur aux grands coups de vent fermant la porte sur la belle saison, et annonçant l'hiver. Quelque chose de beau, de resplendissant, de joyeux s'est éteint. Une étape de ma vie, plus brève d'année en année, s'enfuit dans le passé ; en dépit des souvenirs qui surgissent déjà, accentuant l'éloignement des jours que je croyais « hier » et que je ne distingue déjà plus des plus lointains, je crains je ne sais quoi... peut-être l'oubli des heures que je viens de vivre. L'oubli est une forme de la mort. J'éprouve l'impression de vouloir retenir avec la main quelque chose qui m'échappe, une eau courante qui glisse entre mes doigts serrés.

Un engourdissement léthargique s'épand sur la terre. Les champs sont nus, les arbres dépouillés, les herbes rases. Les oiseaux chantaient tout à l'heure : ils crient maintenant, de petits cris rares, des appels désespérés. Au bord de la mer, longeant la ligne de l'estran, des bandes passent dans le ciel : où vont-elles ? Quel danger les menace, que toutes s'empressent ainsi à grands coups d'ailes dans la même

direction ? Ce danger qui les suit, ne nous menace-t-il pas aussi ? Ne va-t-il pas fondre sur nous, une fois les dernières bandes disparues à l'horizon du sud ? Le jour, les longs cris des mouettes vous déchirent le cœur. La nuit, la longue plainte des courlis est sinistre.

Dans ces moments-là, aux redoublements du vent qui semble peser avec la main sur les vitres de la fenêtre, une tristesse aigüe, lancinante, m'étreint, crispe mes nerfs à en pleurer.

Je poussai la petite barrière qui marque l'entrée de la propriété. Je ne l'avais pas franchie depuis de longues années. Je songeai que je n'y trouverais plus le Maître.

Il avait jadis acheté cet immense terrain à l'endroit où le plateau « terrien » finit, pour, insensiblement, se transformer en dunes. Le domaine marin commence. L'herbe drue et courte fait place peu à peu aux oyats chevelus, la terre grasse au sable léger. Brusquement, la dégringolade à la mer, à la grève plane, unie, qui se développe vers le sud sur des kilomètres de longueur, jusqu'à se confondre avec les brumes de l'horizon, et subit deux fois par jour la ruée de la marée qui monte, semble courir à l'assaut de la falaise et des dunes, s'arrête, puis recule, vaincue, pour reprendre son élan.

L'endroit est sauvage à souhait. Les vents de l'Ouest y règnent en souverains. Pas un arbre. Au centre, une maison d'habitation, une maison dite bourgeoise. Trois ou quatre petites maisons de pêcheurs parsemaient le terrain. Charles Cazin ne voulut pas que l'on y touchât. Il se réservait de les aménager plus tard à sa façon. Il tenait à garder à ce sol la physionomie qui avait séduit son âme rêveuse.

Il faut avoir vécu là, y avoir médité, pour pénétrer le sens du talent de Charles Cazin, pour en saisir complètement la mélancolie, la poésie, la pensée. Il accentuait encore ce caractère en choisissant pour peindre cette heure magique où le soleil se couche et où la lune se lève, « l'heure de Cazin », a-t-on pu dire.

L'humidité qui tombe est traîtresse à ce moment. Le peintre s'emmitoufflait chaudement d'un tartan écossais pour éviter le mal. Il s'imprégnait la rétine d'un spectacle fort simple et cependant grandiose : une masure au bord d'un chemin, le tournant d'un sentier, la haie qui clôt le champ, l'ondulation du terrain. Ce n'était pas un motif sensationnel ; mais il en dégageait le sens caché, il dévoilait l'âme de ces choses, il en saisissait l'instant éternel. Quelques notes, un croquis, parfois rien. Sa main effleurait le papier avec une légèreté surprenante. A examiner de près certains de ses dessins, on s'étonne que le moindre souffle ne les efface pas, et que le trait ne s'envole en poussière. D'autres sont plus accentués, les traits plus vigoureux, suivant que le modèle le commande. A l'atelier, il reportait les croquis en préparation sur des toiles, qu'il laissait dormir. Sa prodigieuse mémoire, qu'un maître unique lui avait appris à exercer, agissait dans son cerveau. Un lent travail s'opérait dans l'inconscient. Un beau jour, l'inspiration s'emparait de lui. Il saisissait la toile, et il peignait.

C'est surtout Equihen qu'il a peint. Dans cette atmosphère humide et vaporeuse, nuancée à l'infini, au sein de cette nature si fortement caractérisée et si adéquate à son tempérament, sa personnalité s'est formée, l'originalité de son talent s'est affirmée. Il a pu donner à ses moyens leur plein épanouissement, et il a produit des chefs-d'œuvre.

La barrière passée, j'avais marché quelques pas dans le sentier qui mène à la maison d'habitation, lorsque je m'entendis héler sur ma droite. On m'appelait de l'une de ces petites maisons de pêcheurs que Charles Cazin avait tenu à conserver. Celle-ci servait d'atelier à son fils, à Michel Cazin. Je le trouvai au travail. Il avait attaqué sa toile sur deux points différents ; partant de là, il gagnait de proche en proche en peignant définitivement, jusqu'à ce que toute la toile fût couverte. Son père procédait ainsi. Pour ce faire, il fallait une extraordinaire sûreté. Il fallait que le tableau

fût entièrement et définitivement réalisé dans le cerveau du peintre avant de l'être sur la toile.

A mon arrivée, Michel abandonna ses pinceaux. Il me fit faire le tour du propriétaire. Il disposait l'intérieur de cette petite maison de telle sorte que l'on y pût habiter. Il déployait les ressources de son inépuisable ingéniosité pour lui conférer le confortable et l'agrément. Il s'amusait de trouvailles originales, des doubles cloisons pour se garantir du froid, des boiseries auxquelles des meubles s'adaptaient « à son idée », et de l'électricité qui courait partout. Il avait fait crever le pignon qui donnait sur la mer, et l'ouverture était devenue une large baie vitrée d'où la vue était magnifique. On se trouvait à un niveau déjà élevé au-dessus de celui de la plage ; la dune descendait en pente rapide du pied de la maison jusqu'à la grève. Si bien que de cet observatoire le regard, surtout à marée haute, plongeait directement sur la mer, sans interposition de terrain. On pouvait se croire perché dans la hune d'un navire.

La pluie s'était mise à tomber. Elle crépitait sur les vitres où les goutelettes dégoulinaient en serpentant. Les vagues se brisaient avec violence, remuant le sable du fond qui polluait la blancheur de leur écume. Nous écoutions leur rumeur puissante, semblable à quelque basse grave et soutenue sur laquelle les crépitements de la pluie et les sifflements du vent modulaient leurs arabesques.

Nous nous arrachâmes à ce spectacle et regagnâmes le sentier que j'avais quitté tout à l'heure. Je reconnaissais les lieux où j'avais passé jadis, nullement changés. Pourtant ici, en ce passage profondément encaissé entre deux levées de terrain, des sureaux ont poussé bizarrement. Des troncs noueux et forts les pousses ont jailli, droites, verticales, pressées, comme un jeu de tuyaux d'orgue minces et de diamètre égal. En cet abri, les vents n'ont pas de prise. Mais à la hauteur exacte où ils se font sentir, la végétation s'arrête net, fournie, touffue, strictement passée à la tondeuse. Un détour ; les côtés du chemin s'abaissent,

et le vent reprend totalement son empire sur la terre nue, duvetée d'une herbe courte.

Une haie, un fossé, quelque chose comme le réduit d'un camp retranché. Un écriteau : « Attention aux chiens » ! Je déchiffre l'inscription à haute voix. Mon ami m'arrête du geste, va regarder vers la gauche où j'aperçois vaguement le toit d'une niche, et me fait passer devant lui. Les molosses n'ont pas bougé. Ils sont extraordinairement calmes. Ils donnent si peu signe de vie, que j'en viens à douter de leur existence.

La maison, la maison claire où je retrouve mes souvenirs. Des vitrines, des gravures, des objets d'art. Des grès bleus et gris de Charles Cazin qui en avait conçu et fabriqué un certain nombre lors de son séjour en Angleterre après la guerre de 1870, simples de ligne, gras de modelé, chauds de ton ; d'autres grès variés de forme et de couleur signés de Michel Cazin ; ses médailles, les plaques de métal où il inscrivit en relief des profils connus, ou celui de quelque pêcheur du pays ; des morceaux de sculpture de sa mère et de lui ; les cuirs, les argents, les cuivres ouvragés, les poteries de Mme Berthe Cazin, la femme de Michel, une des plus originales et des plus curieuses de recherches parmi les artistes décorateurs contemporains.

Je retrouve l'atmosphère d'apaisement ; je goûte mieux l'atmosphère d'art qui règne et vous enveloppe délicieusement. Cet art, — l'art des Cazin, — est d'une émouvante sincérité, sobre, et près de la nature. Il utilise les plantes et les fleurs du jardin attenant à la maison, celles qui poussent librement dans les dunes, les coquillages et les algues que la mer dépose sur le rivage. Il obéit à une inspirations commune, et se différencie dans le détail suivant le tempérament de l'exécutant. Il fait songer à ces familles d'artistes du temps passé où l'on travaillait de père en fils, dans le même atelier, où l'on cultivait la tradition léguée de l'un à l'autre comme un héritage précieux.

Chez les Cazin, pas de trace d'un enseignement d'école

quelconque ; le seul maître est la nature ; on la traduit, on l'interprète, on la stylise : elle demeure toujours directement à la base de l'œuvre ; elle est le modèle éternellement varié dont on s'inspire. Souvent, une certaine rusticité, — je ne parle pas des tableaux, — ajoute à ce caractère. Rien de plus moderne en même temps que cet art, mais d'un modernisme qui constitue un progrès dans la tradition, et non une excentricité toujours facile, ou une faute de goût. Pas de théories longuement délayées en phrases sonores, mais des œuvres. Des copies de grandes eaux-fortes de Rembrandt attestent seules que Michel Cazin a étudié de près la technique des maîtres d'autrefois.

C'est lui maintenant qui préside la table familiale. Ni lui, ni moi, ne sommes pressés de la quitter pour courir dans la dune et tirer des lapins, comme nous faisions jadis. Nous nous y attardons plutôt ; la causerie se prolonge, mêlant le passé au présent ; nous goûtons le charme de l'heure.

Une éclaircie dans le ciel. La pluie cesse. Nous sortons. Mon ami me conduit à ses fours. Il y obtient des températures de 1.800 degrés pour la cuisson de ses grès. Sa femme profite des chauffes pour faire cuire ses originales et attrayantes poteries de jardin, et les curieux boutons où sa fantaisie s'est donné carrière.

De là, nous gagnons la maison où elle a son atelier. Ainsi chacun des habitants de la dune d'Equihen peut travailler à sa guise, dans l'isolement favorable à l'éclosion de la pensée. Rien n'y vient effaroucher l'inspiration fugace. Le travail fini, on se retrouve pour échanger en commun des idées et des impressions. Mme Berthe Cazin terminait de grandes jardinières de cuivre rouge. Avec la même patiente persévérance que les grands artisans du temps passé, elle recherche passionnément la forme élégante et neuve qui embellira l'objet usuel. Elle veut chasser le laid de nos demeures. Elle s'appuie sur ce principe juste : le décor, en art décoratif, ne doit jamais se juxtaposer à une forme,

au hasard, mais faire partie de cette forme elle-même. Elle veut que nous laissions après nous des œuvres rassurantes par leur justesse de ligne et leur équilibre mental, c'est-à-dire qu'elle se tient dans la pure tradition de l'art décoratif français, celle qui a toujours fait sa force, sa solidité, tout en lui conservant son élégance et son charme.

Michel m'entraîne. Au dehors nous retrouvons sa mère. Elle a revêtu la grande mante berckoise, avec le capuchon et l'agrafe d'argent. Elle s'appuie sur un long bâton qui assure sa marche dans le terrain difficile. Elle a la simplicité de lignes de ses statues. Elle évoque invinciblement l'image de quelque figure biblique. Il y a de la sérénité, de la beauté dans ses gestes, dans son allure. Elle nous guide vers la partie la plus élevée du domaine, et puis nous laisse aller, lorsque nous apercevons une maison de pêcheur un peu plus étendue que les autres, et que précède un mur bas aux pierres tombantes, un reste d'enclos.

On l'appelle la maison hollandaise.

Michel Cazin pousse la porte, et j'entre. J'ai rarement éprouvé une émotion aussi forte. Brusquement, je pénétrais dans une autre atmosphère que celle où nous respirions tout à l'heure, dans un autre monde. Cette atmosphère enveloppait l'âme comme l'eau d'un bain enveloppe le corps. On se sentait envahi, dominé.

Partout des meubles, des bibelots que le Maître avait rapportés de ses voyages en Hollande et en Flandre, choisis avec un goût exquis, et rapprochés de manière à produire une impeccable harmonie. Meubles sombres, mais brillants de patines chaudes et lustrées, ouvragés avec délicatesse ou imposants par l'équilibre de leurs lignes, purs de style et appartenant en général à cette période de l'histoire de la Hollande qui va de la fin du XVIe à la fin du XVIIe siècle, et marque le zénith de la puissance comme de la production artistique de ce pays. Des verreries aux formes sveltes, des dinanderies aux reflets atténués, des cuirs aux tons assourdis, des ferronneries audacieusement

forgées. Depuis les gros meubles jusqu'aux objets usuels, rien qui détonnât dans cet ensemble restituant un intérieur hollandais de la grande époque. Non pas l'intérieur d'un marchand ou de quelque riche armateur de la Compagnie des Indes, ni d'un aristocrate de haute stature et de haute allure, à la lourde épée, aux délicates dentelles, aux buffleteries importantes, ni d'une bourgeoise aux joues pleines, le cou engoncé dans la collerette raide d'empois, la tête coiffée d'un bonnet tuyauté d'une blancheur immaculée, les fines mains pâles croisées sur la taille qu'emprisonne l'armature métallique du busc ; mais un intérieur d'artiste ou de penseur, tel qu'on l'imagine de l'un de ces peintres d'intimités, savoureux, minutieux et graves, ou l'un de ces paysagistes pénétrés du charme mélancolique des polders, des canaux et du ciel bas qui drape les paysages hollandais.

Aux murs, de vieilles estampes, des plans de villes, des vues panoramiques de ports, où, dans un coin, un personnage empanaché et dessinant marque l'endroit d'où l'auteur prit son croquis ; des combats de mer relatant l'épopée des Ruyter et des Tromp dans le déferlement de la mitraille, des vagues et des vents ; des naufrages ; les longues flammes et les immenses pavillonss claquant aux coups de la rafale, les mâtures élancées et hardies, les voiles gonflées par les puissants souffles du large ou déchiquetées par les boulets.

Sur un coin de table, un gros in-folio, massif, aux fermoirs métalliques conservés, et, sur les plats d'une reliure de la fin du XVIe siècle, les arabesques en creux qu'amoureusement imprima dans le cuir le fer du relieur. Aux fenêtres, les petits carreaux anciens aux cabochons vert-bouteille ne laissent filtrer qu'un jour adouci, attiédi ; il se répand sur les choses dont il éteint les éclats trop vifs, dont il efface les arêtes coupantes ; il les caresse avec douceur et leur confère un singulier mystère. L'âme du Maître flotte encore dans la pénombre, cette âme rêveuse qui se lisait dans ses grands yeux bleus largement ouverts.

Jamais je ne compris aussi clairement la vérité de cette affirmation d'un philosophe français du XVIIe siècle, disant que la Hollande était, de son temps, le seul coin de l'Europe où il fût loisible à un cerveau humain de penser en paix.

Cette paix, Charles Cazin l'avait voulue de toute son énergie, et l'avait conquise. A notre époque, c'est peut-être plus difficile encore qu'au XVIIe siècle. Il vivait dans sa maison hollandaise, seul avec son valet de chambre. Il y déjeunait. Il allait de là à son atelier tout proche et en revenait, sans rencontrer âme qui vive. Nul des siens n'avait l'autorisation de l'y venir relancer. A la fin de l'après-midi, lorsqu'il avait terminé sa tâche, il envoyait son valet de chambre à la maison familiale dire que l'on pouvait monter le retrouver. Et le soir il se joignait aux siens pour le dîner en commun.

Il n'admit qu'une exception à cette règle, en faveur de son ami Constant Coquelin. Encore y mit-il une restriction. Dans la maison hollandaise, le grand comédien disposait de deux pièces et d'un cabinet de toilette, mais sans aucune communication avec celles qu'occupait le peintre. Un mur les séparait. Les pièces donnaient directement sur l'extérieur. Chacun était donc strictement chez soi, et le maître conservait jalousement son indépendance dans la solitude et le silence où son inspiration s'épanouissait. Coquelin goûtait le charme de cette solitude. Lorsque parfois il disparaissait brusquement de la scène parisienne, sans que l'on sût ce qu'il devenait, c'est qu'il était venu là chercher pour quelques jours l'oasis reposante, le répit qui lui permettait de reprendre haleine au cours de son existence mouvementée. Dans l'intimité de la maison hollandaise il donna la première lecture à haute voix de ce « Chantecler » qu'il n'eut pas la joie de créer à la scène.

A peine avions-nous échangé quelques paroles, Michel Cazin et moi. Il n'était pas besoin de mots pour nous comprendre. D'ailleurs, des mots eussent peut-être fait évanouir

les ombres qui rôdaient autour de nous, et dont la présence donnait une telle vivacité, ajoutait un tel charme à l'impression que nous ressentions. Une émotion religieuse m'avait gagné, et me tenait sous son emprise lorsque nous sortîmes.

Quelques pas devaient nous conduire à l'atelier : une grande bâtisse élevée sur le point culminant de la dune. Une large terrasse la précède. Sur un socle à peine plus haut qu'une marche, la statue de Charles Cazin, par sa femme. Une statue qui n'a rien de commun avec les solennels bonshommes en bronze et en redingote, au socle mastoc, au geste emphatique, à la pose prétentieuse, destinée à perpétuer sur quelque place publique la mémoire d'un de ces personnages qui accaparent l'attention pendant trois semaines de leur vivant, pour retomber aussitôt après leur mort dans une éternité d'oubli.

Celle-ci apparaît simple et grande : un Charles Cazin qui ne « pose » pas, qui ne fait aucun geste, vêtu de son veston de travail, naturel et familier. Il fallait plus que le talent d'une artiste pour le faire revivre sous cet aspect, en gardant à cette image le caractère de grandeur et de poésie qu'elle devait avoir ici, sans rien perdre de sa vérité ; il fallait encore la connaissance et la compréhension parfaites de son génie, la dévotion et l'amour que lui portait la compagne de son existence.

Il regarde du côté du Nord. Mon regard suivit le sien. Le spectacle était splendide. Le vent continuait à chasser de gros nuages qui couraient l'un après l'autre dans un ciel lavé. Des teintes de couchant ; des tons de cuivre pâle ourlaient de leur lumière la masse plombée. Le ciel apparaissait froid, métallique. Au premier plan, la dune se prolongeait jusqu'à l'entrée du village. Sur la droite, de larges mouvements de terrain ondulaient, souples et majestueux, se silhouettant en plans successifs. La vigueur du coloris s'affaiblissait, s'estompait au fur et à mesure que les objets s'éloignaient vers l'horizon. En face, le village dressait son

clocher pointu ; les rangées de ses maisonnettes irrégulières semblaient dégringoler vers la grève, jouer à cache-cache dans les failles du terrain : leurs petits carrés de jardins, cultivés à grand'peine par les pêcheurs au cours de leur séjour à terre, avaient quelque chose d'enfantin. Des volutes légères de fumées bleues s'échappaient des cheminées et coloraient l'atmosphère qui ornait les toits ; elles dénonçaient la vie, les êtres calfeutrés derrière les portes closes et les fenêtres à petits carreaux et croisillons blancs, bien à l'abri, autour de l'âtre. Plus loin la masse puissante et sombre de la falaise ; les lignes heurtées, les profils brutaux déterminés par les éboulis de roches, et de glaise ; la pointe de Ningle qui avance sa proue agressive contre la mer, comme un éperon de navire de guerre. De l'écume grise, des flots agités, pressés qui en sapaient la base, la brume des embruns montait comme une fumée.

Sur la gauche, l'immensité mouvante d'où partent contre la terre les coups de bélier de la marée. Une houle allongée venait du large, parcourant la mer inapaisée d'un gigantesque et lent frisson. Les lames sombres moutonnaient ; des franges blanches les sommaient, puis s'effaçaient pour renaître un peu plus loin ; près du terme de leur course, elles éclataient à tour de rôle en brisants tumultueux, dont les uns s'étalaient sur le sable uni et mouraient au pied des dunes, dont les autres heurtaient violemment les rochers du pied de la falaise.

Des goëlands planaient, calmes et forts dans la rafale.

La rumeur de la mer grondait formidablement, scandée par les coups brusques du ressac, cinglée par les lanières du vent qui sifflaient, en des ressauts rageurs de colère mal contenue.

Quel cadre pour cette statue et pour ce souvenir ! Quelle miraculeuse source d'émotion pour un artiste doué d'une sensibilité aussi aiguë que celle de Charles Cazin, et d'une qualité aussi rare ! Et songez que le tableau varie sans cesse, qu'il passe par toutes les gammes de l'émotion, qu'il se

renouvelle toujours aussi magnifique, inlassablement, inépuisablement !

Nous entrâmes dans l'atelier. De la lumière, de l'espace. Le jour pénètre à flots par les grandes baies vitrées. Quel contraste avec la pénombre douce et reposante de la maison hollandaise ! Ici, le Maître travaillait. Il lui fallait cette profusion de clarté. Les bruits du dehors s'étaient presque éteints une fois la porte refermée. Seule persistait par à-coups la chanson coléreuse du vent.

Pas d'ornements inutiles, rien qui pût distraire le cerveau de son application. Pas de rêverie, mais l'action. Les impressions, les pensées, les sensations, Charles Cazin les recevait et les enregistrait dans la dune, en pleine nature ; il se les assimilait ensuite lentement dans la maison hollandaise. Ici, il les mettait en œuvre, dans l'atelier où le travail se présente en son austère nudité.

Sur les chevalets, sur les meubles, aux murs, des toiles, des préparations en bistre, des dessins. Je me rappelle la main nerveuse et longue qui les traça. Combien le cerveau en était maître, et comme elle obéissait aux impulsions qu'il lui envoyait ! Pas de fougue ; au moment où il exécute, le peintre est absolument maître de soi ; son coup de brosse, son coup de crayon sont réfléchis, méditatifs. Il ne pose sur la toile ou le papier que la touche ou le trait indispensable, mais toutes les touches, tous les traits indispensables y sont. C'est une merveille de concision. Rares sont les hommes qui disent avec autant de justesse ce qu'ils veulent dire, et qui ne disent que ce qu'il faut dire. Quelle leçon pour les bavards !

Telle est la raison, sans doute, pour quoi Charles Cazin exprime les nuances avec une telle délicatesse, une telle sûreté. Pour cela, à coup sûr, lorsqu'on a admiré le métier du peintre, on est saisi, entraîné par la puissance de sa pensée. Une pensée qui n'a rien de littéraire, qui n'est pas « de la littérature », mais qui émane des arcanes les plus profonds, les plus mystérieux de l'âme humaine, et qui,

par cela même, participe de l'inconnaissable et du divin.

Après que j'eus longuement admiré, Michel me plaça sous les yeux, l'une à côté de l'autre, la première et la dernière toile de son père.

La première figurait une bibliothèque : le cabinet de son père, le docteur Cazin, père également du docteur Henri Cazin, dont le souvenir comme médecin en chef de l'hôpital de Berck-sur-Mer demeure impérissable. Les livres s'alignaient sur les rayons, et pas un livre ne manquait ; le fauteuil montrait les moindres reliefs de son bois sculpté, les cartons, les papiers, les cadres étaient au grand complet. Pas un détail qui fût, je ne dirai pas oublié, mais négligé. Le peintre s'était attaché également au moindre d'entre eux. Il avait retracé une copie minutieuse de ce qu'il avait sous les yeux. Et le spectateur qui regardait le tableau voyait en effet des livres sur des rayons et une bibliothèque avec tous ses accessoires. Cette image ne lui suggérait pas autre chose.

L'autre toile, la dernière, était remplie par trois lignes horizontales : le ciel, la mer, la terre; trois masses : on ne pouvait pas compter les grains de sable de la terre, non plus que les gouttes d'eau de la mer. Mais, à contempler l'ensemble, on se sentai gagné par une émotion puissante, comme si l'âme même des trois éléments se fût dévoilée, révélant quelque chose de ce mystère qu'ils renferment, et qui cause, depuis des millénaires, l'angoisse de l'homme devant le spectacle de la nature.

La confrontation de ces deux toiles marquait avec une irréfutable précision le point de départ et le point d'arrivée, la voie parcourue par l'artist : il était parti de l'analyse, il avait abouti à la synthèse. Et cette voie-là, il n'y a guère que le génie qui sache la parcourir sans trébucher en route.

Nous sortîmes. Une pluie fine tombait, voilant l'horizon. Le vent s'était apaisé. La grande voix de la mer se fondait en un murmure. La pénombre d'un crépuscule hâtif se répandait sur les choses.

Bercé dans la voiture par le trot du cheval qui me ramenait à Boulogne, je songeais que ce n'était pas une visite que je venais de rendre, mais un pèlerinage que je venais d'accomplir.

§

Aujourd'hui que la guerre a passé et que Michel Cazin n'est plus, sa mère, Mme Marie Cazin, a pensé que l'ensemble unique formé par la dune d'Equihen, par l'atelier du Maître, par la maison hollandaise, par les maisonnettes transformées en ateliers et par les fours, par la belle et claire demeure où, sous les vitrines, aux murs des salles, dans l'ameublement, dans la décoration, des spécimens choisis parmi les plus typiques de l'art des Cazin sont conservés, ne devait pas disparaître, mais au contraire garder sa physionomie actuelle. Elle a décidé de le léguer à l'Etat.

Quel émouvant pèlerinage! Il est un de ceux qui illustrent la terre de France, et lui confèrent cette extraordinaire valeur de rayonnement qu'elle a de par le monde. Le berceau de ces beaux talents, la source de leur inspiration, l'aliment de leur génie, l'atmosphère que leur souvenir anime mystérieusement, les objets que caressa leur regard, la pénombre qu'ils n'ont cessé de hanter, en tout cela ceux qui savent voir, les « voyants », les retrouveront toujours présents, toujours actuels. Ce ne sera pas pour le simple plaisir d'un dilettante ou d'un curieux s'amusant au petit jeu des reconstitutions et des évocations, mais bien pour l'enseignement des âmes avides de savoir, anxieuses de créer à leur tour, et qui admireront un de ces éléments précieux et rares dont s'enrichit le domaine moral de l'humanité... le seul qui compte.

HENRI MALO.

THI-BA

FILLE D'ANNAM

(*Suite* [1])

XXXII

Les semaines qui suivirent furent, pour elle, pleines de jours troubles et d'heures anxieuses...

Un vague remords, une sorte de honte intime lui venait en songeant que, en somme, tous ces crimes successifs s'étaient accomplis à cause d'elle. Sa coquetterie, cette coquetterie un peu perverse avec laquelle, là-bas, au village, elle s'était complue à attiser la passion de Laï et de Bao et à les dresser l'un contre l'autre, en une rivalité exaspérée, lui apparaissait maintenant avec tout ce qu'elle pouvait offrir de dangereux et de cruel. Elle songeait aux conséquences inattendues de sa légèreté et elle s'accusait de toute cette horreur qui, deux fois déjà, était venue l'éclabousser brutalement...

Assise sur son lit de camp, l'après-midi, elle passait des minutes angoissées à suivre les visions qui défilaient devant ses yeux. Des frissons, par instant, la secouaient : l'image de Thanh marchant vers l'exécution surgissait devant elle, brusque et tragique... Et la scène, peu à peu, se précisait, sortait de l'irréel de la songerie pour se dérouler vivante, macabre et terrifiante... Hallucinée, Thi-Bâ voyait le jeune chasseur s'agenouiller sur la place du champ de tir, les mains liées derrière le dos, les yeux bandés. Autour de lui, les « linhs » coiffés de leur « saloccos », en tenue d'ap-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 528, 529 et 530.

parat, la baïonnette au canon, formaient le carré... Au ciel, le soleil flambait... et Thanh, courbant les épaules, offrait son cou au lourd tranchant du sabre courbe que le bourreau indigène levait à deux mains, en un geste formidable d'exécuteur des temps anciens...

La vision s'effaçait là, brusquement, — pour renaître un peu plus tard et se dérouler à nouveau avec les mêmes détails, et les mêmes précisions...

Et la nuit, ses sommeils étaient oppressés et fiévreux, hachés de réveil en sursaut et de cauchemars incohérents.

Son tourment, d'ailleurs, s'augmentait de l'impuissance qu'elle éprouvait à pouvoir influer sur le sort du meurtrier. Elle eût souhaité en effet s'interposer en sa faveur.

Chaque jour, lorsque Raoul revenait du bureau, elle l'interrogeait anxieusement, s'efforçant de l'intéresser au cas du coupable.

— Qu'est-ce que tu crois qu'on va faire à Thanh ?

Et comme le jeune homme haussait les épaules en un geste d'ignorance :

— Tu l'as vu ? C'est toi qui t'occupes de son affaire ?...

— Oui... Mais je vais être obligé de l'abandonner. On va probablement l'envoyer à Hanoï.

— A Hanoï ! pourquoi ?

— Parce que c'est là que sont les grands juges de chez nous.

— Alors, toi, tu ne peux rien pour lui ?..

Raoul hocha la tête :

— Peu de chose...je puis faire comprendre que ceci n'est que la suite de la première affaire de Thua-Doy, et qu'il y a là une vengeance plus qu'un crime...

— Tu le feras, n'est-ce pas ? Tu leur expliqueras que la Montagne ce n'est pas comme chez vous. Il faut qu'ils comprennent cela : la Montagne est la Toute-puissante. Nul ne saurait violer ses Lois...

« Quand j'étais petite, j'entendais mon père dire, chaque

fois qu'il arrivait un malheur là-haut : « C'était écrit : *Ni dans le royaume de l'air, ni dans le milieu de la mer, ni si tu t'enfonces dans les creux de la Montagne, nulle part tu ne trouves sur la terre un lieu où tu puisses échapper à la Loi...* »

Les sourcils froncés, elle s'absorbait en de dures réflexions. Elle n'avait, certes, jamais tant songé et tant combiné de projets de sa vie. Et le soir elle s'endormait, la tête lourde et cerclée de migraine.

Un mois s'écoula. Thanh partit pour Hanoï.

Et peu à peu, la détresse morale où se débattait Thi-Bâ diminua. Sous l'œuvre de lente érosion des soucis, des préoccupations et des joies de chaque jour, le souvenir de Thanh s'effaça de sa mémoire, comme s'en était effacé, jadis, celui de Laï.

Et ce fut encore un oubli qui s'ajouta aux autres...

Car, devant la vie, immense et innombrable, le cœur humain est une pauvre chose, — une pauvre chose bien trop petite et bien trop fragile pour que tout le passé, que chaque minute en mourant ne cesse d'accumuler derrière nous, puisse y reposer tout entier... ou même y marquer sa trace tout du long !...

XXXIII

Une autre inquiétude, d'ailleurs, la tenaillait et l'absorbait...

Depuis quelque temps, Raoul ne rentrait plus pour déjeuner. Il passait toutes ses journées dehors, prenant ses repas tantôt au cercle, tantôt chez des camarades, ou bien à la popote de Lebrais.

Thi-Bâ ne le revoyait que le soir, tard. Encore, le plus souvent lui arrivait-il de se rendre directement dans sa chambre et de s'y enfermer. A pas feutrés, la jeune femme montait l'escalier et venait coller son oreille contre l'huis. Elle entendait un bruit de feuilles froissées, et, quand

elle réussissait à glisser son regard dans la pièce, à travers le trou de la serrure, elle apercevait le jeune homme plongé dans la lecture des journaux...

Il la délaissait et ne semblait plus même se douter qu'elle vivait près de lui, dans l'ombre, sous le même vieux toit moussu qui avait abrité leur tendresse débutante jadis, et elle se sentait lasse de cet isolement auquel il ne l'avait pas accoutumée. Elle avait beau surgir devant lui, quand il partait le matin très tôt pour sa promenade à cheval, ou bien encore se trouver sur son passage, quand il rentrait du bureau s'habiller pour repartir dîner en ville, — il passait, distrait, et ne s'arrêtait point, bien qu'elle lui sourît de son mince sourire plein de promesses et de tentations. Il ne la voyait point — ou, s'il la voyait, il songeait évidemment à autre chose de grave et de triste et de lourd, qui lui mettait un pli au milieu du front, une lueur ardente au coin des prunelles...

Longtemps, elle avait cherché la cause de cette transformation survenue en lui. Elle n'osait pas l'interroger, sachant qu'il n'aimait point qu'on l'importunât de questions indiscrètes. Mais elle le guettait en silence, attentive à saisir un mot qu'il dirait et qui l'éclairerait...

Un après-midi, durant une de ses promenades avec Thi-Nam, comme elle avouait à son amie le souci nouveau que lui causait le changement d'humeur de Raoul, la congaï de Lebrais lui confia de son côté:

— Oui... Et Lebrais aussi est comme cela, depuis une quinzaine de jours... Et tous ses amis sont comme cela. Le soir, après dîner, ils se réunissent chez le Docteur. Ils se mettent tous autour d'une table sur laquelle ils étalent une grande carte. Et puis chacun d'eux lit tout haut les journaux qu'il a apportés. Et ils restent une partie de la soirée, quelquefois jusqu'à minuit, à discuter entre eux, à crier très fort, à réfléchir avec de grands silences, pendant lesquels ils fument nerveusement, en regardant dans le vague... Oui... Ils sont tous comme cela — depuis quelques jours...

— Et qui peut savoir pourquoi ? murmura Thi-Bâ. Ils sont si compliqués, si étranges !..

Thi-Nam eut un clin d'œil plein de mystère.

— Je sais, moi, dit-elle..

Thi-Bâ leva sur elle des yeux interrogateurs.

— Tu sais ?.. tu sais ?..

— Oui ; à ce qu'il paraît, il y a la guerre, là-bas chez eux, dans « l'Ouest lointain !.. » (1)

Thi-Bâ considéra son amie avec un étonnement sincère.

— La guerre ? répéta-t-elle... Eh bien, qu'est-ce que ça peut leur faire, à Raoul, à Lebrais et aux autres d'ici ?... Est-ce qu'on va les attaquer et piller leurs maisons, chez nous ?.. La guerre !.. Je ne comprends pas en quoi....

Thi-Nam haussa les épaules et coupa :

— C'est ce que j'ai dit à « Ong » Lebrais. Il m'a répondu de me taire et m'a dit que je n'y comprenais rien...

Il y eut un instant de silence, durant lequel elles songèrent, chacune de son côté. A la fin, Thi-bâ pensa tout haut :

— C'est vrai... Nous n'y comprenons rien !.. Et Do-Phu a raison : ce sont des barbares très rudes qui ne savent pas rêver — auxquels il faut du bruit, du mouvement... Nous sommes déjà bien trop vieux pour eux...

Et comme la nuit déjà s'appesantissait, noyant le ciel d'ombre incertaine, parmi quoi les arbres de la berge n'étaient plus que des reflets plus obscurs qui dansaient sur l'eau verte, mêlés aux reflets d'or des premières lumières qui s'allumaient à l'avant des barques — elles rentrèrent, pensives et lasses...

XXXIV

Et puis, un soir, quelques jours après sa conversation avec Thi-Nam, elle vit Raoul revenir plus tôt que de coutume. Et, au lieu de passer et de monter directement chez lui, ainsi qu'il en avait à présent l'habitude, il la prit par les

(1) Expression par laquelle les Annamites désignent la France.

épaules et rentra avec elle dans le fumoir tendu de satin mauve et de kakémonos jaunes.

Thi-Bâ avait allumé la grande lanterne chinoise suspendue au plafond, et dont les vitraux bleus épandaient sur les choses une lueur douce et caresseuse. Immobile contre le battant de la porte, elle regardait le jeune homme.

Il marchait à travers la pièce à petits pas saccadés et maniait nerveusement des bibelots qu'il prenait sur les étagères, pour les y reposer aussitôt avec indifférence. Son regard courait le long des murs et se posait sur les meubles, dont le bois noir et poli luisait avec discrétion dans la pénombre...

Et, brusquement, il marcha vers elle, et, lui prenant les coudes il annonça :

— Je pars dans quinze jours...

Puis, comme la jeune fille s'effarait et pâlissait, il l'attira contre lui et lui caressa le visage avec tendresse. Il s'était assis sur le lit de camp et elle s'était laissé glisser à ses pieds. Le visage levé, elle le regardait ardemment.

— Oui, je m'en vais ! Chut... ne dis rien. Personne, vois-tu, ne pourrait m'empêcher de faire cela ! La guerre est dans mon pays depuis un mois déjà... et il faut que j'aille là-bas !...

— « Ong » Raoul !... Pourquoi ne pas me l'avoir dit ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?... J'étais si tranquille !...

Il lui tapota les cheveux avec douceur et dit :

— C'est pour cela, ma petite fleur parfumée. Je n'ai pas voulu que tu t'inquiètes ou t'attristes, trop à l'avance. A quoi bon !... D'ailleurs tu ne seras pas abandonnée. Je te laisserai cinq cents piastres et tu retourneras là-bas, dans ton village, vivre à l'ombre de la Grande-Montagne-Bleue, devant l'Etang-aux-Nénuphars. Tu auras ta cai-nhâ, ton jardin, ta basse-cour, et tu m'attendras.

Thi-Bâ eut un cri :

— Oh oui..., je t'attendrai, car tu reviendras, n'est-ce pas ?...

Le jeune homme, la regardant avec un peu d'attendrissement, acquiesça doucement :

— Je reviendrai — et j'irai te reprendre là-bas, comme la première fois... Tu seras sous le grand manguier qui est devant ta maison, et je monterai la ruelle pleine de soleil, en allant vers toi... Alors nous retournerons ici et nous reprendrons notre existence... Ce sera beau comme un amour nouveau, doux comme une vie qui recommence...

Thi-Bâ gémit doucement :

— Ne pars pas, Djaoul, ne pars pas...

— Je t'en prie, ma petite tendresse, n'insiste pas... Va, j'ai à faire. A tout à l'heure...

La jeune fille se leva. Elle eut un pauvre sourire et, s'inclinant profondément, elle se glissa dehors. Sa mince silhouette drapée de mauve s'encadra un instant dans la porte, puis disparut, voûtée un peu...

XXXV

Le lendemain, de grandes affiches blanches accrochées à la grille annonçaient que la vieille maison au toit de tuile rouge et le grand jardin au bassin de pierre grise étaient à louer...

D'autres pancartes publiaient que, M. Raoul Lannois devant partir prochainement pour la France, son mobilier était à vendre, et que les acquéreurs seraient admis à le visiter tous les jours, de 9 à 11 heures et de 3 à 5 heures...

XXXVI

Dès lors, ce fut un va-et-vient continuel. Dès le matin, la sonnette de la grille tintait et le défilé des visiteurs commençait.

Ils arrivaient sans se hâter, allaient lentement à travers les pièces de la maison. De temps à autre ils s'arrêtaient

devant un meuble, en demandaient le prix, le palpaient, ouvraient les tiroirs, promenaient leurs doigts le long des rainures.

Puis venaient de longues discussions, des marchandages âpres et des criailleries qui retentissaient à travers la demeure tout entière et troublaient le silence intime, amassé là depuis deux ans.

Après avoir tout vu et tout examiné, ils se décidaient parfois à l'achat d'un bibelot ou d'un meuble, mais alors toutes leurs hésitations recommençaient. Il fallait les ramener à l'objet qu'ils désiraient, et là, avec de nouvelles poses, avec une abondance de phrases tour à tour complimenteuses et dubitatives, ils rééditaient leur manège...

— Oui, très jolie, la sellette... Mais ce n'est pas très pratique... Evidemment l'enroulement du dragon le long du fût est d'un mouvement admirable..., seulement... vingt piastres... c'est bien cher... et puis...

Ceux-là, du moins, s'en allaient en emportant quelque chose...

Mais il y avait les autres, — les simples curieux — ceux qui entraient dans la villa avec l'intention arrêtée de ne rien acheter, — ceux qui n'avaient besoin de rien, mais qui venaient quand même, en quête de distraction, assister à la liquidation d'un intérieur de garçon... Ceux-là étaient toute l'horreur...

Familiers et désinvoltes, ils erraient à travers les salles, voyaient tout, critiquaient tout... Ils se penchaient aux fenêtres, ouvraient les portes des buffets, visitaient la verrerie, l'argenterie, la vaisselle et faisaient de longues stations dans le jardin, où l'on entendait retentir leurs éclats de voix et leurs rires.

XXXVII

Plusieurs jours passèrent ainsi...

Thi-Bâ restait enfermée chez elle, farouchement, avec une sorte de haine violente contre tous ces étrangers qui

envahissaient la maison. Elle passait ses journées, allongée sur son lit de camp, immobile, la tête pleine de rêveries impossibles. Des projets irréalisables levaient en son cerveau.

Une nuit, elle demeura éveillée jusqu'à l'aube, combinant son départ avec Raoul : elle vendrait ses meubles, ses bijoux et ses tuniques de soie. Elle ne garderait, en souvenir attendrissant de leur passé, que le petit pendentif de jade qu'il lui avait donné sur le bord de l'Etang-aux-Nénuphars, et, avec l'argent ainsi recueilli, elle le suivrait en France. Elle vivrait là-bas, comme ici, dans son ombre, attentive et silencieuse, et elle continuerait à être dans sa vie d'Occidental comme un parfum discret, comme un petit animal caressant et plein d'obscur dévouement... Mais, avec le jour, l'impossibilité de son rêve et la fragilité de ses plans lui apparurent nettement, et elle y renonça d'elle-même, avec découragement.

Les heures ainsi vécues lui paraissaient tour à tour brèves et terriblement longues. Elle ne sortait de sa chambre qu'à la nuit. Elle allait se cacher derrière la porte de la grille, pour attendre le retour de Raoul, et, quand il arrivait, elle se jetait sur lui, se suspendait à son cou, avec des appels et des cris de joie puérile. Il la prenait dans ses bras et la transportait jusque sous la véranda...

Elle l'installait alors dans un fauteuil et venait s'asseoir sur ses genoux où elle se blottissait toute menue et toute légère, semblable à une petite idole asiatique, à une étrange Vénus orientale, — une Vénus mièvre et perverse aux yeux d'émail vert...

Ils restaient ainsi longtemps, lui à combiner son départ et à goûter voluptueusement ses dernières nuits annamites, — elle à songer à leur séparation et à son retour au village...

Au-dessus du jardin la lune versait sa pâleur. L'ombre autour de la maison était limpide et tiède, et dans le silence qui flottait le jet d'eau chantait monotonement...

XXXVIII

Puis, un matin, le commissaire-priseur arriva.

Il s'installa au milieu du salon, derrière une table laquée de rouge sur laquelle il posa sa liste et son marteau, dont la tête dure allait retentir, clair et net, sur le bois sonore de la vieille table annamite.

Et quand les acheteurs, les curieux et les marchands furent là en assez grand nombre, la vente à l'encan commença...

Debout derrière le battant de la porte qui séparait sa chambre du salon, Thi-Bâ, l'oreille contre la frêle cloison, écoutait retentir la voix sèche de l'homme qui dispersait aux quatre coins de la ville les doux meubles de leur intimité, au milieu desquels ils avaient passé deux ans de leur vie...

Elle n'entendait ni ne saisissait très exactement les phrases du commissaire-priseur, — ces phrases banales qu'il lançait d'une voix indifférente d'employé faisant l'article, et qui tombaient parmi l'hostilité dépréciatrice des gens accourus là dans l'espoir de dénicher une occasion... Mais elle comprenait que les vieux meubles chargés de souvenirs — les bons vieux meubles si souvent caressés qu'ils en étaient, par endroits, usés et lustrés — s'en allaient un à un pour devenir le bien d'étrangers qui ne les connaissaient point... Le marteau continuait à frapper avec éclat le bois sonore, scandant et ponctuant les offres, activant et encourageant les enchères, et scellant, d'un dernier coup plus rude et plus retentissant, la vente qui venait de se conclure. Le marteau, stupide et simple, se relevait et retombait toujours, marquant l'heure où du décor familier d'autrefois tout se désagrégeait — l'heure brève où, dans son cadre disloqué, le présent s'émiettait en passé, — l'heure triste où déjà, en parlant, l'on dit : « Il y avait... c'était... nous aimions »...

. . . .

Derrière sa porte Thi-Bà écoutait... Un mal aigu lui fouaillait la poitrine, et son cœur était comme un écho subtil où le moindre bruit se prolongeait longuement, et où chaque heurt du marteau, en se répercutant, clouait un peu plus de souffrance, et enfonçait encore un peu plus de douleur...

XXXIX

Le lendemain fut leur dernier jour, celui du départ de Raoul et de leur séparation...

Il faisait, cet après-midi-là, une chaleur lourde et moite.

Depuis le matin, Raoul était sorti. Il était allé faire ses dernières visites d'adieu, et, au déjeuner, il n'était point rentré. Elle avait guetté son retour durant toute la matinée. A deux heures, lasse de l'attendre, énervée, elle sortit. Elle allait doucement à travers la ville assoupie. C'était l'heure silencieuse et calme de la sieste. Toutes les persiennes étaient fermées. Le soleil tombait droit et brûlant. Le sol était chaud... Thi-Bà continuait sa route, au hasard. De temps à autre, elle s'attardait à suivre machinalement du regard la fuite d'un pousse qui s'éloignait avec le crissement de ses roues caoutchoutées mordant la poussière, et le claquement des sandales du coureur qui trottait, nerveux et souple, entre les brancards.

Devant les bâtiments de la « Résidence », que le soleil faisait d'une blancheur rude et crue, elle s'arrêta une minute. C'est là que Raoul — trois ans durant — était venu chaque jour. C'est là, derrière l'un des nombreux stores soigneusement tirés, qu'il avait eu son bureau. Elle scrutait la longue façade claire et considérait le lourd édifice, au sommet duquel un drapeau tricolore pendait immobile le long de sa hampe !... De la terre brûlante les effluves de chaleur montaient qui s'élevaient en ondes lourdes, dans l'air embrasé. A la cime des arbres et au-

dessus de la rivière de grandes vibrations molles flottaient.

Un pousse vide passait au pas flâneur de son coolie. Thi-Bâ, fatiguée d'errer le long des rues, le héla et, vite, pour fuir le soleil trop ardent et la chaleur éclatante, elle jeta son adresse.

L'homme, d'un redressement des reins, tira la légère voiture et fila rapidement entre les grands arbres alignés, dont l'ombre dansait sur le sol poussiéreux et clair...

XL

Elle fut heureuse, en rentrant, de retrouver la fraîcheur de sa natte. Dans la demi-obscurité ambiante de la chambre aux jalousies closes, les choses, enveloppées de tiédeur et baignées d'ombre, lui semblèrent moins rudes et plus accueillantes. La pénombre parait les meubles de bienveillance et d'imprécision, et les bibelots, sur leur étagère, étaient incertains et veloutés. Thi-Bâ leur sourit, d'un sourire amical et voilé. Puis, en attendant l'heure du dîner qui ramènerait Raoul au logis, elle somnola, alanguie et ensommeillée, s'amusant puérilement à contempler, dans un rais de soleil filtrant entre deux lames de la jalousie, la danse merveilleuse d'un flot de poussière qui descendait, montait et tourbillonnait, au gré de la lumière.

Dans la pièce voisine, Do-Phu, dressant la table et maniant l'argenterie et les cristaux, cassait à petits coups de tintements clairs le silence uni qui régnait sur la maison.

Thi-Bâ songeait vaguement... Elle rêvait à son passé. Elle évoquait le lointain village où elle avait vécu son enfance et sa jeunesse, et où elle allait retourner dans quelques jours. Elle revoyait aussi son existence avec Raoul — ces deux années qu'elle venait de vivre côte à côte avec ce barbare aux cheveux blonds.

Dans son esprit simple ne germait aucun regret. En somme, Raoul n'avait été ni trop sévère, ni trop rude; la considérant comme un petit animal à l'âme fruste et mys-

térieuse, il n'avait jamais essayé de la comprendre. Elle-même, de son côté, n'avait jamais éprouvé le besoin d'être comprise. Docile aux caprices du jeune homme, elle lui était reconnaissante de lui avoir accordé la parure convoitée, le bijou désiré, et de lui avoir donné une liberté et un bien-être qu'elle goûtait d'autant plus que son enfance avait été dure...

Et puis, n'avait-il pas été, pour elle, plein de bienveillance et de bonté. Elle se souvenait, en effet, de toutes les attentions qu'il avait eues pour elle et de toutes les caresses dont il avait enveloppé ses sommeils. Comme les nuits vécues dans cette chambre lui avaient été légères et douces, et comme il s'était vite égrené, le chapelet des jours heureux !...

Elle soupira...

Phu ayant achevé sa tâche s'était éloigné. Autour de la maison, l'ombre du jardin s'allongeait un peu plus. Quelques feuilles bruirent parmi le silence...

Les heures lourdes étaient passées et, parmi le jour finissant, la brise du nord se levait, annonciatrice du crépuscule...

XLI

Lorsque Raoul revint, à sept heures, elle était toujours étendue sur la natte claire, maintenant tiède, sur laquelle ses minces formes vêtues de noir se détachaient, longues et grêles...

Après un rapide baiser, il se hâta à travers la pièce, achevant ses malles. Elle s'était assise, dans sa pose coutumière, les jambes repliées, les bras aux genoux, et, de ses petits yeux, où luisait plus d'inquiète curiosité que de tristesse, elle suivait ses derniers préparatifs, les coupant de temps à autre d'une interrogation ou d'une exclamation auxquelles il répondait brièvement d'un mot ou simplement d'un geste.

A l'heure du dîner, du dernier repas qu'il prenait avec elle, car il s'embarquait à dix heures, elle se tint derrière sa chaise, épiant ses mouvements et le servant avec des attitudes humbles et silencieuses. Elle éprouvait le besoin de lui témoigner sa soumission, et elle désirait lui laisser la souvenance précise d'une petite esclave docile et tendre avec laquelle il aurait vécu...

Ensuite, selon leur habitude, ils allèrent s'asseoir quelques instants sous la véranda. Tous les fauteuils ayant été enlevés dans la journée, elle avait couru jusqu'à sa chambre prendre une natte qu'elle déroula par terre. Ils s'installèrent côte à côte... Elle avait posé sa tête sur les genoux du jeune homme et, les yeux fermés, elle s'efforçait à un recueillement ardent qui lui fît vivre avec plus d'intensité les derniers instants de leur vie commune.

Et peu à peu un émoi les envahissait... Il lui avait pris le visage entre ses deux mains, et, comme s'il voulait en conserver longtemps l'image précise et fine, il la contemplait fixement, longuement... Elle était contre lui. A travers l'étoffe fine de sa tunique, il pouvait sentir l'harmonie et la souplesse de son corps. Il l'attira encore. Des mots de désir leur montaient aux lèvres en balbutiements amoureux, tandis que leurs bouches rapprochées s'offraient, se cherchaient et se prenaient en des baisers profonds. Une tendresse exaltée les soulevait, qu'exaspérait encore l'approche de la séparation. A la fin, les lèvres meurtries et les corps brûlant de fièvre, ils s'étreignirent comme jamais encore ils ne s'étaient étreints, avec une sorte de fureur voluptueuse.

Quand sonna l'heure de partir, elle descendit avec Raoul vers l'appontement. Un sampan, déjà chargé de malles, y attendait le jeune homme, pour le conduire jusqu'au port où le paquebot de France marque son escale. Lorsqu'ils arrivèrent sur la berge déserte, qu'un fanal éclairait vaguement, Thi-Bâ éprouva un saisissement : comme c'était simple une

séparation !... Vite, une étreinte, un baiser... encore un appel dans la nuit... et déjà le sampan qui emportait Raoul s'éloignait parmi les ténèbres.

Un instant encore elle entendit le bruit sourd de la rame frappant l'eau, elle distingua la silhouette du sampanier, debout à l'arrière, ramant avec un balancement rythmé de tout le corps... Puis tout s'enfonça dans le noir et dans le silence pour s'y perdre à jamais.

. . . .

Et Thi-Bâ, immobile parmi l'ombre, songea : encore un peu de ma vie que le passé emporte !...

XLII

Alors elle rentra.

Doc et Xé étaient partis depuis la veille et Do-Phu le matin même. La maison était obscure et muette ; aux fenêtres, aucune lumière ne mettait sa clarté familière. Tout était silencieux et noir, avec un air d'abandon et de solitude morne. La jeune fille alla s'asseoir sur son lit de camp et demeura un long moment songeuse, l'esprit vague, parmi l'ombre opaque qui régnait, et que dissipait mal la flamme jaune d'une veilleuse.

Puis elle se leva et, allumant une lampe, elle se mit à errer à travers les pièces démeublées...

Les salles désertes paraissaient immenses : çà et là, de vieux meubles hors d'usage et des bibelots cassés gisaient, abandonnés.

A l'emplacement des derniers meubles que l'on avait enlevés dans la journée, des flaques de poussière s'étalaient. Les murs nus, dégarnis de leurs tentures et de leurs tableaux, laissaient voir leurs papiers fanés qui pâlissaient dans l'ombre, mal éclairés par le cercle étroit de lumière que Thi-Bâ promenait autour d'elle. L'emplacement des cadres subsistait encore, marqué par des taches plus vives de la tapisserie préservée. La revue de ces pièces vastes et sales,

faite ainsi la nuit à la lueur blême d'une petite lampe offrait quelque chose de funèbre et de lamentable. Toute cette grande demeure avait un air misérable qui choqua douloureusement Thi-Bâ. Elle monta l'escalier. Le long du mur, la rampe de bois, éclairée par sa marche, montait devant elle. L'ombre mouvante la précéda ainsi jusqu'à la chambre de Raoul.

Sur le seuil, Thi-Bâ demeura hésitante. Le poing tendu, elle projetait en avant la clarté pauvre de sa lampe et elle regardait la chambre démeublée, la chambre morte qu'habitaient, pourtant encore, tant de souvenirs de ses joies amoureuses, si vite vécues !... Et sa songerie était amère. Comme elle était lugubre et noire, cette salle qui fut pour elle si pleine de tous les bonheurs, de toutes les lumières et de toutes les douceurs!...

Un sentiment complexe, fait à la fois de tristesse, de désespoir et de tendresse rétrospective, l'envahit et la poussa. Elle marcha jusqu'à la fenêtre restée ouverte et se pencha. Dans le jardin qui dormait, on ne distinguait rien — que de grands amas de ténèbres parmi quoi les massifs et les buissons formaient des gouffres d'obscurité plus denses, plus profonds.

Elle demeurait là, penchée vers la nuit, et, sans qu'elle sût pourquoi, en même temps, le souvenir lui revenait d'une vieille complainte de chez elle — une complainte mélancolique et naïve dont on avait bercé son enfance, et où il était question du ciel plein d'étoiles, de la nuit tiède et d'un sampan qui dérivait lentement sur l'arroyo, au gré du courant... qui dérivait... et qui s'en allait pour ne jamais plus revenir...

XLIII

Quand elle redescendit, elle entendit une horloge qui, dans le très lointain, sonnait onze heures.

Elle se hâta. Elle traversa le fumoir et le salon pour regagner sa chambre. Dans la salle à manger, sur le rebord

de la fenêtre, son regard accrocha une bouteille que la négligence d'un boy avait oubliée là, débouchée, à moitié vide.

Elle s'approcha, souleva le flacon. C'était de l'absinthe. L'odeur amère et voluptueuse du liquide remué flotta dans la pièce, lui fouetta le visage et l'enveloppa...

. . . .

Et elle se rappela tout à coup l'impression étrange de bien-être et d'oubli que la liqueur lui avait procurée une fois déjà, quelques mois plus tôt, tandis que par curiosité elle avait bu au verre que Raoul avait oublié sur la table d'apéritif. Elle retrouva, très nette, au fond de sa mémoire, le souvenir de cette sensation bizarre qu'elle avait éprouvée : une sensation d'allégement joyeux et de flottement doux, d'abord, puis une sorte de glissement cotonneux et lent, une descente vers des profondeurs inconnues, une chute moelleuse que des ailes paraissent porter et qui ressemble à une petite mort exquise.

. . . .

Mordue par le désir de retrouver ce même oubli plein de volupté, elle colla violemment ses lèvres au goulot du flacon et avala une large gorgée du liquide. Une impression de brûlure lui emplit la bouche ; elle toussa et demeura interdite, très inquiète.

Sa gorge et sa poitrine étaient en feu, elle ressentait aux deux tempes des élancements vifs, en même temps qu'une vague de chaleur lui montait à la tête et lui empourprait la face. Au bout de ses doigts, sous les ongles, elle éprouvait des picotements, une tiédeur agaçante...

Elle regagna sa chambre, en titubant... Sans savoir pourquoi, elle se trouvait maintenant très malheureuse et très misérable. Elle s'apitoya sur son sort et se mit à pleurer. Elle s'était lourdement abandonnée sur son lit de camp. Autour d'elle, tout s'était mis à tourner horriblement. Ses yeux et son cerveau vacillaient et se brouillaient. Elle sanglota longtemps, et désespérément. Puis, sans transi

tion, d'un coup, elle s'apaisa et s'endormit d'un sommeil animal et sans rêve, qui était comme un anéantissement.

. . . .

Dehors, dans le jardin que le clair de lune bleuissait, les grillons de minuit avaient commencé leur concert et le jet d'eau pleurait son chant monotone et limpide...

TROISIÈME PARTIE

> .... Et quand la vie deviendra trop lourde à ton faible cœur d'homme ; quand tu auras tout compris et tout goûté de la vie, avec amertume, — considérant alors ton corps comme une bulle, tu iras vers le dernier refuge, vers l'éternel et suprême Nirvanah !..
>
> ANGUTTARA-NIKAYA.

I

Les jours qui suivirent se traînèrent, mornes...

Thi-Bâ attendait, pour regagner son village, que la maison fût louée et que ses meubles fussent vendus. Elle ne voulait, en effet, rien emporter là-bas, en dehors des bibelots que lui avait donnés Raoul et qui lui étaient chers.

C'était d'ailleurs peu de chose et son bagage tenait dans une malle : ses trois tuniques de soie de Nankin, la mauve, la bleue et la noire, ses bracelets, ses colliers, ses ké-quan de toile blanche et de toile brune, ses deux coffrets de bois de rose et de santal où elle avait enfermé les souvenirs qui lui restaient de Raoul...

L'hiver s'achevait. Les jours étaient encore gris et ternes avec de petites ondées courtes et brusques. Un peu de chaleur s'aventurait pourtant vers les heures méridiennes et, dans le ciel qui s'éclaircissait, des rayons de soleil se glissaient, plus nombreux chaque jour.

Pourtant, Thi-Bâ ne sortait pas. Elle demeurait claustrée toute la journée. Elle avait peur, en effet, d'être rencontrée et d'avoir à répondre aux questions qu'on lui poserait. Elle ne voyait même plus Thi-Nam, dont le bavardage la fati-

guait d'avance et dont elle ne se sentait pas le courage de supporter le rire trop joyeux...

Elle ne s'aventurait dehors que la nuit venue. Elle allait, alors, lentement, au hasard, à travers la ville enveloppée d'ombre. Dans l'obscurité qui s'épaississait et sous le dôme des branches, au long des avenues, les réverbères clignotaient; entre deux cimes d'arbres des lambeaux de ciel bleu s'éployaient, éclaboussés d'or et de scintillements...

II

Chaque jour aussi, après déjeuner, elle descendait au jardin. Elle y passait les heures de la sieste, les heures accablées et mortes, où tout dort dans la ville silencieuse...

Il était si grand, ce jardin, que l'on aurait dit un parc. Les arbres s'y serraient les uns contre les autres, pêle-mêle, étalant, sur le sol qu'ils jonchaient de feuilles omnicolores, leurs ombres distinctes! Car chaque arbre que le soleil habille de lumière a son reflet obscur — un reflet qui lui est propre et qui est comme son image vêtue de noir!..

L'ombre des vieux manguiers, opaque et ronde, n'est point semblable à celle des tamariniers qui est moins dense, plus irrégulière et déjà pénétrée de lumière; l'ombre des grêles bambous, bleuâtre et longue, ne ressemble pas non plus à celle qui pleure des pins, pareille à une poussière obscure tissée de soleil!..

Tout cela, Thi-Bâ le savait, car elle connaissait son grand jardin sauvage — autant qu'ici-bas l'on peut connaître un ami. Elle l'aimait aussi d'une affection simple et fidèle, à cause de tous les souvenirs que chacune de ses ombres et que chacun de ses bruits faisaient lever dans sa mémoire. Elle l'aimait, parce qu'il était la nécropole magnifique et familière où reposait la meilleure part de son passé, avec un peu de son cœur, et parce que, au détour des allées, comme au coin des buissons, de vieux fantômes surgissaient pour l'accueillir, — les vieux fantômes des heu-

res heureuses de son amour, qui lui souriaient avec douceur et lui parlaient d'autrefois...

Au fond, par-dessus le toit des écuries, les palmes qui bordaient l'arroyo s'empanachaient, éternellement verts, tandis que, sous la fenêtre de cette pièce qui fut jadis le fumoir de Raoul, deux cerisiers du Japon, en devenant roses, se chargeaient de parfum. Au milieu du parterre, dans la cour qui s'étendait entre la maison et les dépendances, le bassin luisait, réverbérant le soleil lourd de midi comme un point d'or que l'eau berçait et faisait étinceler. Les branches feuillues et les cimes vertes abritaient des pépiements et des sifflotis, — et, par instant, au milieu de l'air immobile et lourd, une petite plume blanche descendait vers le sol, en tournoyant doucement...

. . . .

Et Thi-Bâ, allongée sur une natte, songe à Raoul, dont l'invisible présence continue à peupler le parc abandonné!..

III

Il y avait un mois, maintenant, que le Maître était parti.. Un soir que Thi-Bâ s'apprêtait à sortir, les clairons de la caserne voisine sonnèrent la « casquette »... La main sur le loquet de la porte aux barreaux en croisillon, elle s'immobilisa pour écouter la sonnerie retentir et vibrer dans le silence nocturne, annonçant l'arrivée du courrier de France.

Puis, quand les notes métalliques et claires se furent éteintes, elle se mit en route. Elle marchait vite. Dans les rues, à l'ordinaire désertes et muettes, une vie bruyante et affairée jaillissait de toutes les portes. Sur son chemin, elle rencontra des pousses et des victorias qui trottaient à vive allure, emportant le Résident, le directeur de la Banque, d'autres fonctionnaires. Des groupes de jeunes gens se hâtaient, devant lesquels elle dut s'effacer. Un bogghey roula, jetant dans l'ombre la double traînée lumineuse de ses fanaux qui se posa sur elle un instant, puis s'enfuit et

se perdit, tandis que décroissait le grésillement des roues et le battement cadencé des sabots du poney.

A la poste, sur les marches du grand escalier, des jeunes femmes vêtues de blanc causaient avec des officiers en dolman clair, pendant qu'autour d'eux des gens montaient et descendaient, s'affairant vers la salle des casiers particuliers ou en revenant, des lettres à la main.

Hâtant le pas, Thi-Bâ prit la route de Tourane qui s'en allait vers la montagne et elle s'enfonça dans le silence et dans les ténèbres. Elle marcha longtemps. Quand elle fut loin, très loin et bien seule, elle tourna sur sa droite et descendit jusque sur les berges de l'arroyo.

La soirée était douce et tiède. Dans le ciel, des nuages lourds s'amassaient, masquant la lune que l'on n'apercevait point, mais que révélait, sur l'eau grise du fleuve, une large tache d'or, environnée d'ombre...

La jeune fille s'assit sur le revers d'un talus. En bas, devant elle, fluait paisiblement la rivière sur laquelle Raoul s'en était allé par un soir semblable dont le souvenir la hantait et la torturait. Elle soupira...

Dans la nuit lumineuse, l'*Ecran* découpait sa ligne géométrique et nette de colline artificielle; plus près, les murs de la citadelle formaient une grosse masse noire, tandis que très loin, parmi des reculs indécis, le *Col des Nuages* dressait son profil hautain de grande montagne.

. . . .

Au coude de la rivière, un sampan apparut qui rentrait après avoir relevé ses filets. A l'avant, une torche brûlait, dont le reflet pourpre se reflétait en dansant sur l'eau pâle. Debout, à l'arrière, le sampanier ramait en chantant.

La barque passa. Sa torche éclaira un instant la rive de son cercle de lumière rouge, puis s'éloigna et ne fut plus qu'un point rose perdu dans le lointain... La chanson du rameur se tut.

Et parmi le silence qui régnait de nouveau, il n'y eut plus

que le monotone bruissement du courant contre les berges de l'arroyo...

IV

Elle dormait encore, le lendemain matin, lorsque le facteur, après avoir sonné à la grille, déposa une lettre, arrivée la veille.

Accourue, Thi-Bâ tournait et retournait entre ses doigts minces, aux ongles pointus, l'enveloppe blanche qui portait comme adresse :

Madame Tran Thi-Bâ
rue du Royal-Tombeau.

Elle restait étourdie, étonnée qu'on eût songé à lui écrire, à elle, la petite Annamite ! Tout haut, elle relut : « Madame Tran Thi-Bâ », et ce nom de famille, le sien, sonna bizarrement à ses oreilles. En même temps, un travail se faisait dans son esprit : elle avait le sentiment que l'humble esclave de jadis venait de mourir pour faire place à une femme nouvelle, libre et forte. Et brusquement elle eut la sensation de grandir, de s'élever de toute la solennité neuve de cette appellation inusitée pour elle : « Madame Tran Thi Bâ » !... Sa personnalité lui apparut soudain comme une idée jusque là obscure et nébuleuse, qui tout à coup jaillit en pleine lumière et s'impose précise et nette...

Elle sourit d'orgueil et de contentement.

. . . .

La lettre venait de Raoul. Allongée sur son lit de camp, Thi-Bâ la lut pieusement, avec un émoi plein de puérilité et d'attendrissement. Le jeune homme lui parlait de son voyage, des journées monotones passées à bord du paquebot à lire et à écrire, à errer sur le pont étroit et lisse en regardant la mer, toute bleue sous le ciel bleu ! Il lui citait des noms de villes qu'il avait traversées très vite pendant l'escale, — des villes dont les noms avaient des sonorités chantantes et colorées : Saïgon, Singapoor, Colombo.

Ensuite venaient des lignes pleines de mots caressants,

de recommandations et de conseils attendris, des lignes où le passé, à tout instant, s'évoquait en rappels frémissants, où les phrases s'achevaient par des : « T'en souviens-tu ? » et des : « Tu te rappelles ? »... des lignes à la fois mélancoliques et chargées de douceur, d'où s'exhalait on ne sait quel vague enchantement que Thi-Bâ porta en elle, longtemps !...

V

Ce fut d'ailleurs la seule lettre qu'elle reçut de lui. Après celle-là, la poste ne lui apporta que de brèves cartes postales griffonnées au crayon, hâtivement.

. . . .

Puis les courriers s'espacèrent, et ce fut le silence !

VI

. . . .

Trois mois avaient passé.

Thi-Bâ décida de regagner Thua-Doy. Elle venait d'ailleurs de céder ses derniers meubles et rien, désormais, ne la retenait dans cette ville. Elle commanda une barque pour le soir même, et, dans l'après-midi, elle alla rendre à Thi-Nam, son amie, une dernière visite.

Elle la trouva assise au fond de son jardin, à l'ombre d'un flamboyant dont les grandes fleurs pourpres ensanglantaient le sol autour d'elle...

Thi-Nam, en la voyant arriver, avait couru au devant d'elle...

— Enfin, tu viens me voir !... Pourquoi es-tu restée si longtemps sans donner signe de vie ?... Je te croyais partie. J'ai sonné chez toi à plusieurs reprises sans qu'on m'ouvrît ! Qu'y a-t-il, dis ?

Thi-Bâ baissa la tête d'un air las....

— Il n'y a rien, dit-elle, rien, sinon que je pars pour Thua-Doy...

— Tu rentres au village ? Quand ?

— Tout à l'heure...

— Ah !...

Il y eut un instant de silence. Les deux femmes, pensives, regardaient l'après-midi mourir doucement. En face d'elles se dressait le mur ensoleillé de la maison, où l'ombre, en s'allongeant, mangeait lentement la lumière.

A la fin, Thi-Nam dit :

— Tu as raison. La vie, là-bas, te sera paisible et bonne. Tu iras le soir te baigner dans l'arroyo, au bout du village. Tu verras chaque jour la nuit descendre de la Montagne et envahir la plaine, et tu seras parmi ceux de ta race, seule et libre...

— Seule et libre !... répéta Thi-Bâ — et au bout d'un instant elle ajouta : Libre de pouvoir penser et me souvenir, libre d'attendre son retour. J'aurai ma cai-nhâ à moi, que je choisirai avec un puits, et entourée d'arbres à l'ombre desquels j'irai m'étendre. Tu demanderas à Ong Lebrais la permission de venir me voir et nous retournerons, comme au temps de notre enfance, pêcher les crapauds buffles parmi les joncs de l'Etang-aux-Nénuphars...

Le mur, à présent, était presque tout entier obscur. Seule, à l'angle d'une fenêtre, une dernière fusée de soleil s'étirait, traçant une grande barre rose et blonde qui s'étrécissait avec lenteur.

Thi-Bâ se leva et se pencha vers le visage de son amie qu'elle renifla :

— Adieu, dit Thi-Nam. Je viendrai te voir, si je puis... et je t'apporterai des nouvelles de Raoul quand Ong Lebrais en aura reçu...

— Adieu, répéta Thi-Bâ...

Et elle sortit, pendant que, sur le mur, la lueur d'or du dernier rayon de soleil s'éteignait, effacée par le crépuscule gris.

VII

A la chute du jour elle s'embarqua.

Le sampan, s'insinuant parmi la masse des jonques et des canots, gagna le milieu du courant et, sa grande voile blanche en forme d'éventail une fois hissée, fila vers le Nord...

Accoudée à l'avant, Thi-Bâ écoutait les bruits venus de la ville s'éteindre un à un. Quand elle n'entendit plus que le glissement de l'eau contre la coque du sampan, elle leva la tête et regarda en arrière. Du jour agonisant il ne restait qu'une lueur rose. Très loin, parmi les premières grisailles de la nuit, la Ville n'était plus qu'une confuse vision de toits en terrasse, de clochers pointus, de pagodons retroussés et de blancheurs vagues émergeant de la verdure. Haut dans le ciel transparent, un vol d'oies sauvages passait, découpant l'azur d'un pointillé triangulaire et sombre qui se déplaçait lentement vers l'Est. Au-dessus d'une anse de la rivière, un peu de fumée traînait, laiteuse... Puis, brusquement, l'obscurité vint et le monde ne fut plus qu'un grand amas de ténèbres, troué de lueurs clignotantes et peuplé de bruits mystérieux...

. . . .

Alors Thi-Bâ soupira et ferma les yeux.

VIII

Le village dort. La lumière qui surgit à l'horizon est tiède et rouge et, dans le silence d'ambre rose de l'aube naissante, Thi-Bâ monte le sentier qui serpente au flanc bleu de la Montagne.

Elle arrive à l'instant. Au coude de la rivière qui la vit partir, la barque qui l'a ramenée n'est déjà plus qu'un minuscule point noir qui va disparaître...

Ici, rien n'est changé. Elle a traversé le hameau, depuis l'Etang jusqu'à la place, de la plaine jusqu'aux premières

pentes du Mont, et elle a constaté que, depuis deux ans qu'elle les a abandonnées, toutes les choses familières et douces de sa jeunesse sont restées ce qu'elles furent, — très exactement ce qu'elles furent et ce qu'elles ont toujours été !

Voici, à travers une éclaircie, des palmiers dont les longs stipes s'érigent, droits et lisses, la route sur laquelle les lourdes charrettes à buffles s'en vont vers la grande ville européenne. Aux abords de la voie, blanche de poussière et de lumière, les maisons aux toits de paille jaune s'éparpillent tout comme autrefois ; — et voici la cai-nhâ qui fut la sienne et qu'elle a quittée, il y a bien des mois de cela, par un matin d'été lumineux et embaumé... Voici, enfin, la Montagne aux flancs ombreux, l'énorme Montagne dominatrice et lourde où vit le peuple de la forêt...

En un mot voici le décor archaïque et vétuste du passé, qui offre de nouveau son cadre immense et sauvage à celle qui lui revient après deux années d'absence...

A ce moment, un gong, dans le lointain, lance son appel et aussitôt le village s'éveille. Les bruits quotidiens, en renaissant un à un, marquent la reprise de la vie diurne.

D'une cai-nhâ à l'autre, les coqs s'appellent et se répondent, tandis qu'aux jappements rageurs des chiens se mêle le lent et rauque beuglement des grands buffles aux étables. Dans les bambous d'un jardin proche un pépiement affairé d'oiseaux et le sifflotis d'un merle mandarin alternent longuement. Des paillottes éparses dans la verdure, quelques minces colonnes de fumée bleuâtre commencent à s'élever, lentement, pour s'enrouler en volutes, se déformer et se fondre dans l'air bleu de ce matin pâle.

Que la vie là est donc paisible et bonne ! mélancolique aussi un peu !...

Mais une porte s'ouvre ; des gens sortent et Thi-Bâ, entourée, ne sait plus à qui répondre. Tout le monde l'interroge et la fête... Les nhos la contemplent, admiratifs, séduits

par les reflets de sa tunique de soie. Les femmes parlent très haut et rient. La nouvelle du retour de la jeune fille circule à présent dans le bourg... Quelques hommes accourent et saluent, cordiaux — et jaloux un peu, déjà, d'un sourire ou d'une parole accordé à l'un plutôt qu'à l'autre !

On sent, presque instantanés, des désirs qui s'éveillent et pointent — et qui déjà rôdent autour de la jeune femme. Et c'est l'existence de jadis qui reprend, avec ses mille petites jalousies, avec son cycle étroit de sentiments et de pensées, — avec ses habitudes, ses besoins et ses coquetteries...

Il semble à Thi-Bâ que son retour vient de secouer soudainement la somnolence du village. Elle éprouve qu'autour d'elle les mêmes intérêts, accrus par l'aisance qu'elle rapporte de la Ville, vont lutter et combattre, et que le même petit cercle de plaisirs et de soucis mesquins va se refermer sur elle, l'emprisonnant, encore une fois, dans sa monotonie et sa torpeur...

IX

Et la vie a repris... Elle est redevenue ce qu'elle était précédemment — avant que Thi-Bâ ne fût allée vivre avec un barbare, dans la grande ville.

Les vieilles habitudes, peu à peu, ont reconquis toute leur puissance et Thi-Bâ est très vite — étonnamment vite, retournée aux coutumes un moment oubliées...

Elle a acheté, au coin d'un petit bois d'aréquiers où viennent chaque soir nicher les palombes de la plaine, une cai-nha dont la paillote neuve et les murs fraîchement recrépis l'ont séduite. Elle y vit seule, n'ayant voulu reprendre avec elle ni sa mère, dont les criailleries continuelles l'énervent, ni son frère, dont l'éternel bavardage la fatigue.

Deux semaines se sont écoulées depuis son retour et elle est définitivement installée — très simplement, d'ailleurs. Il y a deux pièces à sa maison. La première lui sert de salle

de réception. Le lit de camp d'honneur et les traditionne bahuts sculptés y trônent, sous l'œil éteint et le souri béat du Bouddha domestique. La seconde salle renferm le lit muni de son oreiller de bois rectangulaire, les coffre à tuniques, le foyer où la jeune fille prépare ses repas. Que ques escabeaux et des nattes achèvent l'ameublement, q est rustique comme la demeure elle-même.

... Mais, autour de la cai-nha il y a un jardin, que d frangipaniers, des flamboyants et des citronniers rempli sent d'ombre et peuplent de parfums et de murmures...

X

Avec l'oisiveté et le désœuvrement qui emplissaie maintenant sa vie, sa coquetterie s'était accentuée.

Son gout des bijoux, des parures et des étoffes soyeus était devenu une passion tyrannique, et sa toilette u œuvre délicate et compliquée qui lui prenait une longu heure, chaque matin.

Elle débutait sa journée par une lotion, dont l'eau glacé lui lissait la peau et achevait de la réveiller, en dissipa à travers son cerveau et ses chairs les brumes et l'alangui sement de la nuit.

Elle allait ensuite s'accroupir sur la natte blanche étalé dans le jardin devant le puits, où l'eau dort, fraîche e claire, au fond de l'ombre...

A côté d'elle, sur un plateau, les ingénieux et multiple instruments de beauté s'étalaient, tandis que sur u autre plateau s'alignaient, étincelants et multicolores, le flacons de cristal pleins d'essences et de parfums, le fioles d'émail rose remplies d'huile aromatique, les boîte laquées et les coupes de porcelaine renfermant les fard pour le visage, les poudres pour les ongles et les solution d'encre de Chine destinées aux cils et aux sourcils.

Sa toilette commençait alors. Et c'était une tâche fati- gante, un labeur qui exigeait beaucoup de patience et d minutie.

Elle peignait d'abord ses cheveux, qu'elle avait abondants et lourds, d'un noir profond et chargé de reflets. Ensuite elle les brossait avec une brosse très douce et minuscule, préalablement enduite d'huile de vétiver. Après quoi, les tordant en une seule natte, elle les enroulait en un chignon qui s'épanouissait derrière sa tête, ainsi qu'une coque évasée d'où partait le turban de toile qui lui ceignait le front d'un triple bandeau géométrique et plat.

Ceci fait, elle s'enduisait le visage d'une crème rose, qu'elle fabriquait elle-même, suivant la recette que lui avait vendue un vieil aveugle de la rue des Parfums... Alors entrait en jeu tout l'attirail des petits instruments bruns, jaunes, noirs et verts, qu'elle maniait avec précision et dextérité.

D'abord les pinces d'acier avec lesquelles elle s'épilait les sourcils, les palettes d'ivoire et les polissoirs de bois dont elle lustrait sa peau pour qu'y pénétrât plus aisément l'encre de Chine ; puis les brosses d'ébène et les tiges de jade dont elle se servait pour lisser ses cils et pour les noircir, et les baguettes d'acier avec lesquelles elle déposait au coin de sa paupière la goutte de collyre qui allait agrandir sa pupille et donner plus d'éclat et plus de langueur à son regard d'émail vert ; — enfin les pinceaux de bambous et les crayons bleus et noirs grâce auxquels elle allait pouvoir, en quelques traits rapides et superposés, ou bien en quelques touches subtiles, dessiner au-dessus de ses paupières, délicatement allongées et bleuies, des sourcils aux lignes précises et régulières, des sourcils de poupée, d'un noir profond, épais et mat.

. . . .

Mais, son œuvre terminée, elle restait sur sa natte, sans joie, le corps inerte et l'esprit vague.

Elle songeait, en effet, à tous ces soins qu'elle venait de donner à sa joliesse, et elle se demandait à quoi lui servirait d'avoir avivé ses lèvres et poli ses ongles ? A quoi bon tout cela, puisque celui dont elle aurait aimé sentir peser

sur elle le regard amoureux n'était plus là, — ne serait jamais plus là pour l'admirer et lui sourire ?...

Et, prise d'une immense tristesse, elle courbait les épaules, avec accablement...

XI

Comme autrefois, pourtant, comme au temps de Bao le Tortu et de Laï le Tueur de Paons, elle était redevenue la reine du hameau... Quand elle passait dans la ruelle, où ses pieds chaussés de sandales jaunes faisaient crisser les feuilles sèches qui jonchaient le sol, les chasseurs s'empressaient autour d'elle. Leurs visages rudes, que le grand air et les ronces de la forêt avaient brunis et couturés de balafres, s'éclairaient d'un sourire dont la douceur inusitée surprenait les autres femmes. Leurs gestes farouches et durs s'arrondissaient gauchement, en une volonté de délicatesse qui leur donnait des airs puérilement attendris... Ils la suivaient. Leur cour était d'ailleurs discrète, hésitante et timide... Les yeux clairs de la congaï et son regard qu'elle posait hardiment sur eux les troublaient étrangement et maintenaient leurs hommages en des limites correctes et respectueuses... Ils étaient ardents et spontanés, et dans leur admiration pour la jeune fille n'entrait guère de sensualité, ni même de désir trop âpre... Leur amour était, comme leur âme d'hommes sains et forts, sincère et plein de fraîcheur, plein de rêve aussi... Ceux-là étaient jeunes.

Et il était facile à Thi-Bâ de les décourager...

XII

Il n'en était pas de même de Tseu le Notable...

Ayant aperçu la jeune fille quelques jours après son retour, tandis qu'elle prenait son bain dans l'arroyo, il avait été bouleversé d'une levée de convoitise qui l'avait immobilisé, pâle et grelottant, sur la berge du cours d'eau. Depuis lors, il ne cessait de poursuivre la congaï de ses assiduités... Tous les matins, en allant à la fontaine, elle

trouvait le vieillard sur son chemin — et, chaque soir, en rentrant de l'Etang-aux-Nénuphars, elle le croisait devant le jardin de la vieille Mâ. Il lui dédiait des sourires édentés et flétris, qui élargissaient sa face aux tons d'ivoire vétuste et multipliaient le réseau compliqué de ses rides. Elle n'osait point passer sans lui rendre son salut. Alors, prenant son signe de tête pour un encouragement, il la rejoignait et l'accompagnait. Et c'étaient des promenades durant lesquelles il lui fallait subir l'avalanche brutale de compliments dont le vieillard l'accablait, et supporter, sans révéler son dégoût, la promiscuité louche des regards chargés de charnellité qu'il promenait tout le long de son corps, de la gorge aux chevilles. C'était aussi la fatigue d'être toujours sur ses gardes pour éviter, d'un mouvement imperceptible et preste, le geste frôleur, l'attouchement fugace que le bonhomme tentait de lui imposer sous mille prétextes : effleurement du coude et de l'épaule, doigts caressants qui, durant les marches côte à côte, vous prennent le bras et vous pétrissent impudiquement..., mains moites et nerveuses qui emprisonnent vos mains et les palpent et les retiennent longuement...

Comme elle était plutôt petite et qu'il avait, par contre, un long corps osseux et maigre, il se courbait vers elle et affectait, pour lui parler, de rapprocher sa tête squelettique du frais visage qui le fascinait...

Quand elle pouvait l'apercevoir à temps, elle l'évitait avec adresse en se faufilant entre les haies et les talus... Mais, le plus souvent, il surgissait brusquement devant elle, au détour d'un sentier, au débouché d'une ruelle, à la porte d'un jardin, et elle devait se résigner avec effroi à ce qu'il l'accompagnât. Car il lui faisait peur. Elle sentait en effet sa passion sénile l'entourer, — comme on sent peser sur soi l'incompréhensible gêne d'un regard hostile, la lourdeur impondérable d'une atmosphère d'orage, ou bien encore l'oppression inquiète d'un danger vaguement pressenti...

XIII

Parmi ceux qu'elle a retrouvés dans ce village sur lequel il semble que le temps ne passe point, tellement l'existence y stagne éternellement pareille à elle-même, c'est surtout Nguyen, dont la vue lui est pénible,.. Nguyen, dont les deux fils, Laï et Thanh, sont morts à cause d'elle!... Elle l'a rencontré quelques jours après son arrivée, tandis qu'elle montait vers la place du village. Le vieillard descendait la ruelle, et Thi-Bâ s'est arrêtée pour le regarder venir... Il s'appuyait sur un bâton et marchait courbé vers le sol, comme si ses reins trop faibles pour le soutenir se fussent ployés sous le poids du buste. Il était vêtu de haillons et de loques, à travers lesquels sa chair apparaissait, brune et sale. Il ne portait plus de turban et ses cheveux blancs flottaient en mèches longues autour de son visage.

Ah! ce visage si peu humain, tant il était ravagé!.. Des yeux noirs au fond d'orbites caves, des pommettes saillantes, osseuses et luisantes, et des joues creuses tirant sur les lèvres qui s'entr'ouvraient pour un éternel sourire — un sourire lamentable que l'atonie des regards démentait et transformait en un rictus d'idiot...

Thi-Bâ s'était reculée. Le vieillard passa devant elle et elle l'entendit chanter, d'un ton monotone et sans expression, une ronde gaie:

> Il y a trois filles au village
> Qui m'aiment et me désirent
> Ah! ah! trois filles qui sont belles...

Et c'était si lamentable que Thi-Bâ, prise de pitié, courut vers le vieil homme et l'arrêta.

Il se redressa lentement, péniblement — si péniblement qu'on avait l'impression d'entendre craquer sa colonne vertébrale. Il posa sur la jeune fille des yeux vides et morts, et d'une voix enfantine et pleurarde, il se mit à geindre:

— Pourquoi me poursuis-tu ?.. Laisse-moi !.. Je ne t'ai rien fait...

Au même instant, une bande d'enfants surgie d'une venelle l'entoura en criant :

— A l'arroyo le fou !... hou... hou...

Et Thi-Bâ s'écarta, épouvantée, tandis que le vieillard reprenait sa route et sa chanson :

Ah ! ah ! trois filles qui sont belles...
Trois filles, vraiment très belles...

XIV

Et le temps s'en allant imperceptiblement, seconde à seconde, l'hiver revint...

L'hiver, c'est-à-dire là-bas, au pied des Montagnes d'Annam, l'époque des grandes pluies, la saison des ciels pesants et ternes chargés de nuages et de brumes.

On ne peut plus guère sortir. Au-dessus du village flotte un jour humide, blafard et verdâtre, un jour faux, couleur de fond d'océan...

Et la pluie tombe... Elle s'abat lentement d'abord large, tiède, par gouttes espacées et lourdes qui crépitent sur les toits de chaume, dans l'eau des puits, sur les feuilles des bananiers — avec un bruit pareil à celui de cosses que l'on écraserait...

Puis l'averse se précipite et se resserre...

C'est maintenant un ruissellement immense et monotone, un déversement qui semble devoir être sans fin et devoir tout submerger ... tout, depuis les cai-nhas dont les paillotes pleurent en larges filets jaunes avec un bruit de clapotement, jusqu'à la forêt qui craque, gémit et se tord en un immense bruit de ressac...

Au versant de la montagne, des ruisseaux dévalent en longues coulées brunes, et toute la plaine, autour de l'arroyo débordé, n'est plus qu'un vaste marécage de boue rougeâtre...

Cela dure ainsi des heures et des heures... Et quand la

nuit vient, de grands gouffres d'ombre s'ouvrent parmi lesquels tout disparaît et se noie — sauf le bruit — ce bruit de chute d'eau sur les feuilles innombrables, qui subsiste, uniforme et plat, et qui finit par vous bercer d'une vague torpeur et par vous endormir, tout doucement...

Les habitants ont revêtu leur tenue d'hivernage : ils portent le grand chapeau large et pointu et le manteau de paille de riz, semblable à un corselet d'abeille, sur lequel la pluie glisse et coule, sans prise...

Et ils vont, dans la lividité du jour, pareils à d'étranges et fantomatiques gnômes...

XV

Et peu à peu l'existence avec laquelle Thi-Bâ avait rompu, durant ces mois d'absence, l'emprisonne à nouveau de ses liens journaliers. Le matin, il lui faut aller à la fontaine faire ses ablutions et chercher l'eau de ses repas ; ensuite elle doit moudre le riz, ranger son modeste intérieur, préparer les plats de son déjeuner. Et cela lui prend toute sa matinée...

Les heures mortes de la sieste coulent en songerie... Quand vient la fraîcheur du crépuscule, elle sort pour aller rejoindre ses amies et bavarder avec elles sur le seuil des portes que le soleil dore d'un dernier rayon et qui sont encore tièdes. Deux fois déjà, même, elle est retournée sur la place du village, les soirs de réunion, et, comme jadis, elle a regardé les chasseurs lutter... L'Autrefois ressuscite et s'impose, et Thi-Bâ retrouve son passé vivant !... Elle le retrouve tellement intact, et si pareil à ce qu'il fut, qu'elle a, par moment, l'impression de n'avoir jamais quitté Thua-Doy, de n'avoir pas vécu ces deux années à la ville dans la vieille maison, au milieu du grand jardin ombreux.

Autour d'elle, en effet, tout est demeuré immuable. Et il lui semble qu'elle est partie d'hier seulement et que son absence a très peu duré, — si peu duré que rien ici n'a eu le temps de changer !... Rien...

. . . .

Si, pourtant. Une chose s'est introduite dans sa vie et
lans son cœur. — une chose qui n'y était point jadis
t qui change tout : le regret torturant des mois passés
près de Raoul, l'amer regret de ces heures trop vite vé-
ues !...

XVI

Et ce regret, hélas, ne meurt point avec le temps...

Voici cinq mois que Raoul est parti, voici deux mois que
Thi-Bâ est revenue au village, et qu'elle est seule avec ses
ouvenirs... Les jours, en dérivant, n'ont fait qu'accroître
a tristesse. Son retour au hameau natal, dont elle s'était
listraite et amusée durant les premières semaines, lui pèse
naintenant.

Elle ne sort plus et préfère demeurer solitaire, réfugiée
lans un coin de son jardin, à évoquer le fantôme des jours
ieureux et à ressasser sa peine...

A l'heure de la sieste, lorsqu'au ciel immensément bleu
e soleil flamboie et arde, elle s'assoit sur son lit de camp,
uis, éparpillant les lettres qu'elle a reçues de Raoul, elle
es relit une à une. Elles sont peu nombreuses, hélas ! et
hacune d'elles est un peu plus courte que la précédente,
andis que la tendresse des premières pages agonise dou-
cement à mesure qu'augmente le nombre des lignes, —
omme un blessé au artères ouvertes dont la vie s'épuise
ivec lenteur à chaque goutte de sang qui s'écoule...

Elle songe à ce passé qui s'en est allé et qui ne reviendra
amais. Ses doigts remuent les feuilles qui sont venues de
i loin pour ne rien lui apporter, sinon l'avertissement dis-
cret de l'indifférence prochaine... Un instinct obscur la pré-
vient que l'oubli va bientôt arriver, qu'il est déjà en mar-
che !... Elle éprouve une tristesse et une amertume à pen-
ser que Raoul lui échappe, que chaque minute qui fuit ar-
rache du cœur et de l'esprit du jeune homme, pour les jeter
aux vents, une parcelle de souvenir et un lambeau de ten-

dresse et que bientôt viendra l'heure où de leur bel amour, émietté par le temps, il ne restera plus rien de vivant...

. . . .

Car de tout ce qui fut leur vie et leur bonheur rien ne demeure — rien, sinon un coffret de laque rouge qui renferme quelques feuillets jaunis, dont l'encre chaque jour pâlit et s'efface, — un coffret qui repose dans l'ombre d'un coin, avec un air pitoyable de chose abandonnée, et qu'on n'ouvre que très rarement, comme si l'on craignait que s'évapore tout à fait le parfum du Passé qui dort là, ce parfum fade et subtil qu'exhalent les vieilleries.

... Comme la vie est lourde à ceux qui sont seuls !

XVII

L'hiver avait passé... Le printemps était venu pour s'enfuir à son tour... Et maintenant, dans le village qui offre les toits de paille de ses ca-inhas à la morsure du soleil c'est l'accablement des grandes chaleurs d'été.

Mais le temps a beau fuir. Thi-Bâ ne s'apaise point. Elle sent, au contraire, sa peine et son isolement lui peser plus lourdement

Sans vouloir se l'avouer, elle souffre de se souvenir... Ce dernier mois surtout lui a paru ong, et si triste que, par instant, elle en pleure d'énervement et de désespérance. Elle erre, désœuvrée, à travers le hameau, ou bien passe ses heures à rêver dans l'ombre bleue du plus grand tamarinier de son jardin.

Autour d'elle, sous le soleil qui flambe, implacable et brûlant, la vie se traîne nonchalante et veule. Les mêmes gestes nécessaires s'accomplissent, les mêmes travaux se continuent, mais avec une lenteur accablée. Sur les rizières inondées et bourbeuses les hommes se courbent en des poses de lassitude et de mollesse. Aux portes de leur cain-ha les femmes prolongent leur flânerie et leurs bavardages. Les buffles, en regagnant leurs étables, à l'heure crépusculaire et douce, soufflent bruyamment et avancent d'un pas lourd.

C'est le règne de l'été indo-chinois, de l'été qui écrase comme un poids immense les corps amollis, qui flamboie invraisemblablement dans un ciel d'un bleu immaculé, vif et métallique, qui brûle la plaine, la montagne et la forêt, et qui fait lever, de toute cette terre tropicale surchauffée, un parfum brutal, voluptueux et malsain — odeur de fleurs épanouies, odeur de glèbe marécageuse et odeur des végétations millénaires qui pourrissent dans l'atmosphère moite et tiède des sous-bois vierges.

. . . .

La vie journalière ramène, aux mêmes heures, les mêmes spectacles qui sont comme le rite séculaire et sacré de l'existence dans ce coin du monde. Malgré tout, Thi-Bâ ne réussit plus à s'y intéresser, car chaque jour qui passe la trouve plus lasse, plus triste et moins résignée...

XVIII

Tous les matins, comme de coutume, elle s'éveille à l'aube. Dans le silence, le gong communal vibre longuement, achevant de pointer la cinquième veille de la nuit.

C'est le moment où, d'ordinaire, les chasseurs escaladent la Montagne, le moment où ils s'enfoncent dans la forêt profonde sur laquelle planent encore le sommeil et la paix!... C'est l'instant, propice entre tous, où l'on surprend les bêtes qui, en leurs gîtes lourds de rosée, s'étirent avec un reste d'alanguissement et de torpeur nocturnes !... C'est l'heure confuse où se joignent et se confondent la nuit qui s'en va et le jour qui arrive...

Thi-Bâ, de la porte de son jardin, regarde les chasseurs passer et s'éloigner. Au lieu de s'exalter et de tressaillir comme autrefois, à l'idée des aventures qu'ils vont courir là-haut, elle reste indifférente et lointaine. C'est que son âme n'est plus la même et que sa pensée est ailleurs.

Elle se contente de les saluer au passage d'un vœu amical et vague, puis, quand ils ont disparu au tournant de

la sente, elle quitte à son tour sa maison et s'en va vers l'Etang-aux-Nénuphars...

Le lieu est presque toujours désert, car les enfants seuls y viennent, à la fin de la journée...

Alors elle s'étend à plat et, le visage enfoui parmi l'herbe grasse, elle suit machinalement la vie secrète des infiniment petits : chenille qui rampe, fourmi qui se glisse entre deux brindilles, araignée minuscule qui court le long d'une graminée et tisse sa toile d'argent !...

Elle reste là, longtemps. Par instant, un souffle d'air passe dans l'atmosphère lourde, et, au-dessus d'elle, les bambous qui la protègent de leur ombre mouvante s'entrechoquent et bruissent, tandis que les eaux immobiles de l'Etang se rident d'imperceptibles frissons !...

. . . .

Le silence est ici plus doux qu'ailleurs, et plus veloutée et plus fraîche la pénombre qui s'épand des arbres ! Une odeur fade flotte à travers l'espace. L'Etang est comme un miroir immobile, moiré çà et là de vert par l'ombre d'une futaie qui se penche sur lui. Entre les branches d'arbres, un coin de ciel luit comme un métal bleuâtre fraîchement poli, et, de temps à autre, le cri d'une poule d'eau éclate, strident.

. . . .

Thi-Bâ se retourne... Allongée sur le dos, les mains sous la nuque et les yeux à demi-fermés, elle s'enfonce dans l'herbe haute, s'écrase contre le sol et s'abandonne à la volupté de sentir, peu à peu, pénétrer dans sa chair, jusqu'au creux de ses os, la tiédeur énervante, amère et délicieuse des matins d'été trop beaux — et que l'on est seul à vivre...

Elle songe au passé, à ce passé déjà si lointain et pourtant si proche lorsqu'elle l'évoque ! Et elle reste là, écrasée, incapable du moindre effort, faible et lasse et misérable, infiniment...

Et, quand vient le soir, sa cai-nha lui paraît plus triste

que de coutume ; l'obscurité qui se recule dans les angles et qui s'amasse sous le plafond, sans que la lueur incertaine du foyer parvienne à la disperser complètement, est soudain plus pesante à son cœur, à son cœur tourmenté et que les nuits sans sommeil écrasent du poids de toutes leurs heures chargées de fièvre et de cauchemars...

XIX

Si tristes que soient ces jours endeuillés de ressouvenances, il en est d'autres, pourtant, qui lui sont encore plus lourds à vivre...

Ce sont les jours où, malgré soi, Thi-Bâ évoque l'image étourdissante des joies révolues et des voluptés mortes... Les jours où, tapie dans un recoin de son jardin, tandis qu'autour d'elle le soleil s'abat durement sur la terre et grésille au flanc des cai-nhas, elle revit les siestes d'été et les heures de songerie parmi la chambre aux volets clos !...

Le goût des baisers — ce goût âpre qui vous prend la gorge, vous fouille le cœur et les chairs — hante sa solitude. Le souvenir des caresses dont Raoul enveloppait son corps, des étreintes dont il pétrissait tout son être, le souvenir des frémissements d'amour et des irréels délires de tendresse et de plaisir — jusqu'au grand frisson final parmi quoi chavire et agonise miraculeusement notre âme charnelle, — tous ces souvenirs d'un passé qui s'en est allé pour ne plus revenir poursuivent la jeune fille et lui font des soirs pleins de langueur et de défaillance, pleins de révolte et de prostration, — des soirs où elle va prendre le miroir ovale, entouré d'écaille, que Raoul lui donna et où, après une longue et muette contemplation, elle s'affole et se grise, les lèvres collées au reflet froid de sa bouche, en un irréalisable torturant désir de ressusciter les baisers d'autrefois, ces baisers d'amour et de fièvre dont le goût âpre vous prend la gorge et vous fouille le cœur et les chairs divinement...

XX

Des semaines continuent à passer...

Elle s'ennuie tant à présent, et les visions qui s'éveillent aux replis de sa mémoire finissent par tellement la harceler, qu'un matin sa décision est prise : elle ira passer quelques jours à la Ville. Elle ira voir Thi-Nam et par Ong Lebrais elle tentera d'avoir des nouvelles de Raoul...

Car le désir d'entendre parler de lui la torture et n'a jamais cessé de la torturer — et après avoir longtemps lutté — après s'être longtemps débattue contre l'emprise de l'idée fixe qui l'assiège sans répit, elle a fini par s'abandonner, vaincue.

Et maintenant elle veut, elle veut violemment, de toute sa volonté tendue, savoir ce qu'est devenu l'homme qu'elle aima...

XX

Elle s'est mise en route le soir même, sans plus hésiter.

Tseu le Notable est venu l'accompagner jusqu'à l'appontement. C'est lui qui, galamment, a mis son sampan à la disposition de la congaï et, tandis qu'elle s'éloigne sur la barque dont la voile blanche vient d'être hissée, il reste sur la rive à contempler la silhouette dont la ligne onduleuse et frêle éveille en son être raccorni des désirs qu'il croyait oubliés...

Le voyage fut plus long que de coutume. Le vent étant brusquement tombé, il fallut avancer à la rame, et le sampan n'atteignit la ville qu'assez tard, dans la matinée du lendemain.

Thi-Bâ avait hâte d'être arrivée. Elle éprouvait une impatience qui, par instant, la faisait tressaillir nerveusement. Accoudée à l'avant de la barque, elle regardait avec avidité la ville apparaître, grandir et préciser ses détails : les

flèches de la cathédrale d'abord, puis les murs de la citadelle — enfin la blancheur de quelques maisons, la perspective d'une avenue et le toit de la Résidence...

Elle s'était levée — et, le sampan à peine amarré, elle sauta sur la berge et s'enfonça, très vite, à travers les longues rues ombreuses qu'elle avait tant et tant de fois parcourues — avec lui.

XXII

Elle avait mis sa tunique de soie mauve — celle des méditations de la pitié! A son cou, à ses poignets et à ses chevilles elle avait passé les bracelets et les joncs d'or que Raoul lui avait donnés. Ainsi parée, elle était jolie, vraiment. Son visage, légèrement amaigri, s'était allongé, détachant avec plus de netteté l'ovale autrefois un peu empâté du menton et la ligne trop lourde du cou. Le grand chapeau de paille de riz, rond et plat, faisait autour de sa tête une grande tache de clarté qui lui éclairait le teint et avivait l'éclat de ses prunelles vertes.

Elle marchait vite. Une joie confuse la pénétrait, à se retrouver ainsi, après huit mois d'absence, dans ces rues qui lui étaient familières. Elle souriait doucement aux souvenirs qu'elle faisait lever sur sa route. Elle reconnaissait les magasins dont les devantures et les vitrines contenaient les mêmes objets que jadis... En traversant la rue passante de la ville elle fut reprise par toute cette animation, par tout ce bruit et ce mouvement qui l'avaient séduite et grisée lorsqu'elle y était arrivée la première fois...

Et, par une sorte de retour instinctif, elle songeait à sa vie au village, aux heures mornes, paisibles et toutes pareilles dont ses journées étaient faites, invariablement !... Comme l'existence là-bas était vide et terne !.. Ah ! pouvoir revenir ici, pouvoir retrouver la vie d'autrefois avec Raoul !..

Et comme ce nom résonnait encore en elle, elle eut un

sursaut : en face, sur l'autre trottoir, sortant du cercle, Pierre Lebrais venait de paraître; Thi-Bâ hâta le pas et le rejoignit. Le jeune homme la reconnut aussitôt, et bien qu'ils fussent en pleine rue, il la salua très amicalement, sans éprouver de gêne, presque joyeux au contraire de la revoir...

Ils marchèrent côte à côte. Lebrais parlait, interrogeait la jeune femme, se faisait raconter sa vie. Qu'avait-elle fait depuis son retour au village? S'y était-elle définitivement installée? Etait-elle heureuse ?

Thi-Bâ baissa la tête, hésita, répéta :

— Heureuse?.. Heureuse?..

Puis, brusquement, avec une sorte de détente nerveuse, elle avoua, des sanglots dans la gorge :

— Non, je ne suis pas heureuse. La vie là-bas est si triste, si petite !.. Et puis je ne sais plus rien, je n'ai plus de nouvelles de Raoul. Qu'est-il devenu? Vous devez le savoir Ong Lebrais, vous qui étiez son ami ? Il a dû vous écrire ! Moi, voici cinq mois que je ne sais plus rien de lui...

Lebrais, la tête basse, songeait. Il mordillait sa moustache soucieusement. A la fin, il dit :

— Oui, de temps à autre, j'avais une carte, un billet. Mais, depuis deux mois, j'ai cessé de recevoir de ses nouvelles, parce que... il a été blessé, à la guerre, là-bas, en France !

Thi-Bâ le dévisagea profondément :

— Blessé ? demanda-t-elle.

— Oui... très grièvement.

Et comme elle continuait à le regarder âprement, à fouiller ses yeux, tâchant d'y lire la vérité, il avoua, très bas :

— Il est... mort!

Elle eut un cri sourd, une sorte de gémissement étouffé, moitié sanglot, moitié appel :

— Mort ?..

Elle avait l'impression atroce d'un effondrement, la sensation angoissante qu'un vide se creusait en elle, entraînant

son cœur vers des profondeurs incertaines !.. Elle avait envie de pleurer...

Un besoin d'être seule à ruminer son désespoir la souleva violemment. Elle cria :

— Adieu, Ong Lebrais !...

Et, avant que l'autre fût revenu de sa surprise, elle se jeta dans une ruelle de la ville indigène, tourna autour des échoppes, se lança dans des venelles obscures — se perdit dans la foule annamite...

XXIII

Elle courait presque... et elle allait droit devant elle, au hasard. Des gens la bousculaient. Des bagias dont elle heurtait les éventaires, au passage, l'interpellaient de leur voix éraillée. Elle ne s'en apercevait point. Elle avançait péniblement en trébuchant. A force de tourner sur elle-même, elle finit par s'égarer. Elle se retrouva dans le quartier haut de la cité indigène, dans le quartier aux maisons basses où vivent les marchandes d'amours et de plaisirs faciles. Sur le seuil de leur cai-nhas, le visage fardé de trois couches de rouge et les lèvres peintes au carmin, les prostituées souriaient aux passants, — de façon engageante et perverse. Thi-Bâ continuait à marcher, les yeux vagues, sans pensée nette. Sa tête était un chaos, son cœur une souffrance... Sur le pas de leur porte, les courtisanes en l'apercevant ricanèrent, puis quelques insultes éclatèrent, et on l'injuria ignominieusement !

Mais elle ne s'en souciait guère. Son cerveau était comme une masse inerte et pétrifiée où surnageait seule, et comme figée, cette pensée :

— Comme j'ai mal !.. Comme j'ai mal !...

A la fin pourtant, un peu de calme lui revint.

Elle se sentait recrue de fatigue, et, dans l'ensommeillement de son esprit, une idée tout à coup venait de surgir, qui s'imposa, obsédante et tyrannique : rentrer au village, vite, et se tapir dans un coin sombre de sa cai-nha, pour

être seule et pouvoir gémir et sangloter de tout son désespoir, librement, sans contrainte, — comme une bête blessée revient à sa tannière pour y geindre et souffrir à son aise...

XXIV

Mais, avant de repartir, pour toujours peut-être, un désir brusque, une envie maladive, lui vinrent de revoir une dernière fois la demeure où elle avait vécu avec Raoul, — cette vieille demeure dont le toit moussu avait abrité tant de joies intimes, tant d'espérances réalisées, et tant de bonheurs souriants...

Elle y courut. Elle traversa de nouveau le grand pont qui enjambe la Rivière-des-Parfums et monta la petite rue ombreuse et tranquille dans laquelle se trouvait la maison.

Arrivée devant la porte, elle colla son visage aux barreaux de bois et regarda... Le jardin était resté le même. Devant le perron d'entrée, en vieille pierre grise, le massif de palmiers éployait toujours ses branches immobiles et, de la grille jusqu'à la maison, la longue allée de pins fuyait, pleine d'ombre et de soleil... Sous la fenêtre du fumoir, les deux cerisiers du Japon étaient roses...

Mais, à droite, près du massif de sureau, des enfants jouaient. Ils étaient trois : deux fillettes et un garçonnet — blonds tous trois, avec des chevelures ébouriffées.

C'était l'heure de la sieste. Autour de la maison, le silence planait, tandis qu'à travers le jardin régnaient le même grésillement chaud des grillons et des cigales, les mêmes jeux d'ombre et de lumière.

Et, tout à coup, la voix d'une femme qu'on ne voyait pas retentit, appelant :

— Raoul !

Thi-Bâ eut un sursaut ; dans son cœur se fit comme un silence de stupeur, elle se haussa sur la pointe des pieds,

ndit le cou. Elle avait l'impression fantastique de vivre un auchemar.

La même voix inconnue cria encore :

— Raoul !... Raoul !...

Thi-Bâ, les yeux flottants, les prunelles dilatées et la tête erdue, murmura :

— Je savais bien qu'il était encore là ! Ah ! la fenêtre du remier qui s'ouvre... Il va répondre... Il va venir... aoul !... Raoul !... Le voilà !...

Mais les volets poussés, ce fut une autre figure qui appa-t, — la figure d'un homme qu'elle ignorait, qu'elle n'a-it jamais vu, et qui ne ressemblait pas à Raoul.

Elle demeurait pourtant là, immobile, regardant tou-urs, encore secouée par l'hallucinant espoir qui l'avait ulevée, quelques instants plus tôt. Elle éprouvait un sen-nent d'hébétude et d'écroulement qui la rivait à sa place, maintenait devant cette porte, les mains crispées aux rreaux de bois et le visage collé contre la grille.

Puis, brusquement, la réalité lui apparut, — et avec un ef gémissement elle se rejeta en arrière, et s'enfuit...

XXV

Elle n'arriva au village que le soir, très tard, et haras-e de fatigue. Son cœur, qui n'avait cessé de souffrir durant ut le trajet du retour, lui semblait lourd comme une chose rte.

Elle s'enferma dans sa cai-nha, et le reste de la nuit s'é-ula pour elle à fouiller parmi le passé pour en faire sur-i des souvenirs, — tous les souvenirs possibles, jusqu'aux s infimes. Elle revécut ainsi les deux années qu'elle avait sées à la ville. Elle évoqua son arrivée, son entrée dans naison, son installation et sa première nuit d'amour ; revit les gestes familiers de Raoul, ses attitudes habi-lles ; elle se rappela des phrases de lui, des expressions lui étaient coutumières, et mille petits détails qu'elle

avait cru tout à fait oubliés et qu'elle s'étonnait de vo
ressusciter ainsi, tout à coup.

Et toujours, en leit-motiv, la même interrogation lui r
venait aux lèvres : « Que vais-je faire, maintenant ? »
chaque fois, elle demeurait muette, incapable de répond
à cette préoccupation qui l'assiégeait, incapable de se r
soudre à prendre une décision, — incapable de quoi que
soit, sinon de rester accroupie sur sa natte, et de songer do
loureusement...

XXVI

L'aube la trouva toujours à la même place et dans
même attitude. Brisée, elle s'était endormie alors que déj
à travers les jointures de la porte, une nuit moins obscu
filtrait jusque dans la pièce où elle s'était réfugiée. Ma
elle se réveilla presque aussitôt. Une voix dans son somm
avait crié : « Thi-Bâ » et il lui avait semblé reconnaît
l'intonation de Raoul, sa façon à la fois caressante et a
puyée de prononcer son nom, sa manière habituelle
lancer les deux syllabes en modulant à peine la première,
en faisant résonner la seconde, très haut.

Elle sursauta et, se levant, elle ouvrit sa porte. A
dessus du hameau une buée lumineuse flottait. Les étoil
une à une pâlissaient et s'effaçaient du ciel. Au loin, da
la vallée, parmi les palétuviers et les joncs, l'arroyo n'
-tait encore qu'une vague ligne grise, à peine perceptible.
Un peu de fraîcheur flottait dans l'air...

Alors elle voulut faire un pas pour sortir, mais un m
laise l'envahit.

Elle se sentit brusquement très faible, une mollesse da
les jambes, une veulerie dans les bras. Puis sa tête, do
cement, se mit à tourner...

Le paysage, là-bas, tout au bout de la ruelle, dansa u
lente sarabande...

Elle leva les bras, s'agrippa mollement aux portant

s'appuya. Une fadeur lui montait à la bouche ; il y avait dans tout son corps comme un aveulissement profond, une sorte de détente de tous les muscles, une inertie soudaine des nerfs, une lourdeur inusitée des chairs et des os, — de sa carcasse humaine, en somme.

L'esprit pourtant veillait encore et vacillait durement parmi cette tête qui tournait... tournait... lui soulevait le cœur, lui martelait les tempes....

Et tout à coup, elle ressentit un fléchissement dans les ambes. Elle se cramponna à l'encadrement de sa porte, lésespérément, ne voulant pas tomber, et ferma les yeux our ne plus voir la route danser, tournoyer, s'enrouler en ine ronde qui, lente d'abord, s'accélérait maitennant en in tourbillon fantastique et farouche...

Et puis, brusquement, avec l'impression d'un gouffre noir, mmense, sans fin, creusé autour d'elle et en elle, elle s'a-attit en travers du seuil, la figure contre terre...

XXVII

Quand elle s'éveilla, elle était toujours là. Il faisait grand our... Sa bouche était amère. Une douleur lancinante lui ngeait la tête. Elle voulut se mettre debout. Mais elle ne it ni redresser son buste, ni soulever sa face, où un mince et le sang suintait, d'une blessure que sa chute lui avait iverte au front. Elle eut un frisson plein d'épouvante, car 'dée lui traversa l'esprit qu'elle serait désormais comme s bêtes qui ne voient point le ciel et qui ont leur visage ujours tourné vers la terre...

Et d'effroi, elle tenta d'appeler...

Son cri s'éleva, haletant et rauque, et se perdit dans l'om-e de la haie qui gagnait vers elle...

Et elle sentit que son appel n'irait pas plus loin que cette e obscure qui rampait sur le sol, à quelques pas d'elle...

Elle demeura une minute prostrée, épuisée par la série efforts qu'elle venait de tenter. Elle avait ramené son as et, la tête sur la main pour que ses lèvres ne touchas-

sent point la terre, elle regardait du côté du portillon, en face d'elle, à l'autre bout du jardin, espérant que quelqu'un peut-être viendrait...

Mais à la fin, lasse, et comme l'ombre, l'ayant atteinte, l'enveloppait de froid, elle se traîna, elle rampa jusqu'à l'intérieur de sa cai-nha.

Elle fit un mètre, deux mètres. Des larmes lui venaient aux yeux. Un arrachement lui déchirait les reins, et partout, de ses talons au cou, elle avait mal, d'un mal inconnu et bizarre qu'elle n'avai encore jamais éprouvé. C'était comme une morsure, un broiement qui lui prenait les cuisses, les flancs, les épaules, et qui, d'une secousse sèche, lui rebrisait, à tout instant, la nuque.

Elle fit encore un mètre et atteignit sa natte. Puis, pour la seconde fois, elle s'évanouit...

XXVIII

Alors, elle fut très malade, d'une de ces maladies étranges que l'on soigne, là-bas, à force d'incantations aux Bouddhas protecteurs...

On déchira en son honneur d'innombrables langues de papier rouge, où l'on avait inscrit les caractères favorables qui invoquent les bons génies et supplient les êtres mauvais qui se sont introduits dans le corps du patient de s'éloigner, de s'enfuir charitablement...

On brûla les herbes propitiatoires, dont les nuages épais en flottant à travers la pièce, doivent chasser l'esprit malfaisant de la demeure où il règne...

Et, deux jours durant, la cai-nha fut pleine de fumée âcre et lourde, bouleversée de tumulte et d'agitation..

Pourtant Thi-Bâ demeurait toujours en proie aux mêmes souffrances et aux mêmes maux, sans que rien la soulageât...

Elle ne cessait de geindre. Etendue sur le dos, elle demeurait inerte, les membres écrasés sur la natte, les yeux grands ouverts et comme vides de pensées... Et elle délirait

Elle criait, par instant, une phrase, toujours la même, que Raoul lui avait dite, en riant, un jour :

— Petite fille impudique...

Et elle demeurait un long moment silencieuse, son regard vide fixé sur le mur.

Autour d'elle, les bonnes femmes du village s'agitaient, venaient prendre de ses nouvelles, se penchaient sur son petit visage clair, aminci et pâli encore par la maladie, puis s'en allaient en hochant la tête...

Les heures mortes passaient autour d'elle sans qu'elle les sentît couler. Le jour se levait, rose, flambait, ardent et doré, puis sombrait parmi l'ombre — et la nuit envahissait la pièce...

Elle ne s'en rendait pas compte... Elle était toujours étendue sur le dos — inerte — son regard vide fixé sur le mur, et, dans un petit hoquet qui lui montait à la gorge en même temps qu'un spasme lui secouait tout le corps, elle répétait :

... Petite fille impudique...

. . . .

Et des visions incohérentes, des bribes de pensées innombrables lui traversaient l'esprit fugitivement :

... Dans son salon, là-bas... Une ombre chaude... des caresses longues qui glissent le long de son corps... des baisers... cette chose inexprimable et occidentale qu'elle ignorait et qu'il lui a révélée, des baisers sur les lèvres !..

... Parmi la longueur du crépuscule d'été, un merle qui chante et le roucoulement d'une colombe... Comme la vie est douce et voluptueuse !... Ensuite d'autres images défilent : Do-Phu qui grimace un sourire... Lebrais qui lui fait un salut — un grand salut, en disant : « Raoul ?... il est mort !... »

... Thi-Nam qui pleure sur une tombe... Puis la maison où ils vécurent ensemble à la ville, et enfin — encore une fois cette chose inexprimable et occidentale qui la hante — cette chose si douce, si profonde, cette chose qui vous prend et descend en vous : un baiser sur les lèvres !..

... Petite fille impudique...

XXIX

Elle guérit, comme elle était tombée malade, brusquement, sans qu'on sût pourquoi...

Il y avait eu dans sa mémoire un gouffre noir.

Elle avait cessé de se souvenir, un matin. Puis vint un autre matin, où elle se reprit à voir, à observer, à retrouver la vie, à recevoir de nouveau, du monde qui l'entourait ses habituelles impressions de lumière et d'ombre, de chaleur et de froid, de tristesse et de plaisir...

Elle ne fut plus cette petite chose insensible et molle que l'on tournait et retournait, ainsi qu'un objet.

Une après-midi, en soulevant ses paupières, elle vit, pour la première fois depuis trois semaines, qu'elle était dans sa cai-nha, — dans sa cai-nha dont elle reconnaissait les murs jaunes, et les poutres brunes enfumées par le foyer. Sur le sol, près de la porte, un rais de soleil tremblait, si lumineux... et, devant son lit de camp, sa grand'mère, la vieille Sao, somnolait, accroupie sur une natte.

Tout était silencieux et calme; dans la chambre envahie de pénombre chaude, la voix grelottante d'un grillon, caché au creux d'un mur, quelque part, crissait avec monotonie. Thi-Bâ comprit que c'était l'heure de la sieste et elle ferma les yeux.

Le premier bruit qui frappa ses oreilles vers le soir fut une chanson, — la chanson d'un inconnu qui passait au loin, sur la route, et qui chantait d'une voix profonde et vibrante, d'une grande voix sonore et pleine où l'on devinait toute la tiédeur et toute l'éclatante lumière de l'été qui planait.

Alors elle sourit et s'endormit, apaisée...

XXX

Elle entra ainsi, tout doucement, en une longue conva-

lescence pleine de charme, coupée de somnolence et de rêveries...

Elle revenait lentement à ses forces retrouvées. Elle redécouvrait la vie, avec un étonnement neuf, comme on redécouvre une chose précieuse et chère que l'on avait oubliée...

Elle restait des heures entières, assise au seuil de sa cainha... Elle était vide de pensées, dépourvue d'idées. Et c'était un état de béatitude heureuse, auquel elle s'abandonnait avec joie.

Le soleil l'enveloppait de sa chaleur et de son or... Sous ses yeux, le village s'agitait déroulant ses spectacles familiers. Et tout maintenant l'amusait et l'intéressait. Les grands buffles roux qui rentrent aux étables, la journée finie... les poules qui vont devant les jardins et le long des haies grattant le sol et picorant..., les chasseurs qui passent, en chantant..., les filles qui descendent vers l'Etang pour leur bain quotidien, et les enfants qui jouent et piaillent dans les ruelles...

Et puis, quand elle était lasse et que l'ombre déjà descendait de la Montagne et penchait vers le hameau, elle rentrait chez elle.

Allongée sur son lit de camp, elle demeurait longtemps les yeux ouverts. Avec la nuit, il semblait que son esprit, assoupi le jour, s'éveillât et se reprît à songer...

C'étaient encore des pensées tristes, mais qui n'avaient plus rien de désespéré, ni d'amer. Tout au plus étaient-elles voilées de mélancolie, et grises comme des fins de jour d'hiver...

Et elle dormait d'un bon sommeil, profond, sans rêve — un sommeil d'enfant et de bête, durant lequel son sang, sa chair et tout son être vivace se refaisaient, et se raunissaient...

XXXI

Elle était pourtant toujours très faible, et toute pareille à la petite fille qu'elle fut jadis.

Ses gestes étaient incertains. Elle ne pouvait encore

marcher, et quand ses yeux avaient trop longtemps sui
le vol zigzagant et vif d'une abeille, elle était obligée
fermer les paupières pour reprendre ses regards q
fuyaient...

Elle recevait beaucoup de visites. Tseu le Notable, su
tout, venait souvent.

Un matin, très tôt, elle le vit debout devant elle, q
la regardait. Elle avait dormi longtemps et elle s'éveilla
dans un sentiment de renouveau, avec la sensation d'êt
toute fraîche, toute épanouie en son sang renouvelé, en s
chair rajeunie.

Et bien qu'elle ne l'aimât point, elle lui sourit. Il vi
s'asseoir sur le rebord de son lit de camp. Alors elle not
l'étrangeté de son attitude et un étonnement lui vint.
avait une figure bizarre et comme gonflée, parmi laquell
ses rides, agitées d'un tic nerveux, grimaçaient étrang
ment. Ses yeux étaient luisants et comme vacillants.

Il se penchait lentement vers elle ; sa vieille barbe trem
blait. Et comme elle se reculait tout à coup, effrayée, il l'en
laça et plaqua sa main contre sa bouche. Avec des sacca
des de reins, avec des ébrouements d'épaules, elle se dé
battit. Mais elle était très faible encore, et elle sentait qu'i
la dominait, qu'il s'allongeait lentement contre elle. Au
dessus de sa tête, le visage sec et jaune ricanait — et su
son corps frêle et souple le grand corps anguleux et raid
pesait, l'écrasant et l'immobilisant, peu à peu. Et tandi
qu'elle luttait encore, elle éprouva contre ses jambes nue
l'enlacement, l'écartement que deux autres jambes lu
infligeaient avec violence.

Alors, prise d'une terreur et d'une répulsion sans nom
elle mordit de toutes ses forces la main qui étouffait se
cris... Un liquide tiède et fade lui englua la bouche, et
tandis qu'un grognement de colère haletait à ses oreilles
elle cracha le sang qu'elle venait de faire gicler. Les lè
vres enfin libérées, elle put appeler au secours, et sa voi
éclata parmi le silence, stridente et forte...

D'un bond, Tseu se rejetait en arrière et gagnait la porte — mais, sur le seuil, pendant qu'elle continuait à crier, il s'arrêta pour lui jeter avec fureur :

— Tu auras beau faire, je t'aurai !.. Je t'aurai, entends-tu ?.. car je suis le Notable, et tu n'es rien !..

Il répéta une fois encore et plus violemment :

— Rien.

Et elle fut de nouveau seule...

XXXII

Un long moment, elle resta comme il l'avait laissée. Sa tunique déchirée découvrait son sein, et ses cheveux défaits, flottant sur ses épaules, l'encadraient d'ombre luisante...

Le visage pâli et crispé, elle répétait la phrase de l'homme et sa menace :

— Il est le Notable... et je ne suis rien !... C'est vrai, rien !...

A la fin, elle se leva et gagna la porte en chancelant. Dehors, elle s'attarda longtemps, accotée au mur de sa cai-nha et, regardant la plaine qui s'étendait à ses pieds, houleuse et blonde — car les riz étaient mûrs...

— Rien...

En même temps elle songeait que ce coin de paysage lui avait toujours paru immense et magnifique, parce qu'il avait longtemps résumé pour elle le vaste monde où s'était déroulée sa jeunesse, le décor majestueux et paisible au milieu duquel, depuis plusieurs générations, tous les siens avaient vécu. Elle lui avait toujours gardé une tendresse inconsciente qui remontait à son enfance et aux visions qu'elle en avait eues, toute petite...

Mais aujourd'hui la plaine, avec le damier changeant de ses rizières, lui semblait monotone et plate ; le village, avec ses venelles étroites, lui apparaissait rapetissé, triste et comme étouffé dans l'ombre de la forêt proche. La

Montagne Bleue, elle-même, soudainement dépouillée de son mystère et de sa majesté, ne lui faisait plus l'effet que d'une masse énorme et malsaine...

Et elle haussa les épaule avec lassitude...

— Je ne suis rien...

XXXIII

Sans prendre la peine de fermer sa porte elle s'éloigna, allant vers l'Etang-aux-Nénuphars. Le ciel immobile et limpide se nuançait lentement de rose et l'air, en s'attiédissant, se gonflait peu à peu de lumière...

Elle descendait la sente qui courait au flanc de la montagne. Du fond de l'orient, le jour naissant accourait. Au loin, les grandes dunes jaunes rampaient vers l'horizon transparent et léger. Quelques hommes s'en allaient vers les rizières dorées. Ils marchaient allègrement, parmi l'aube pâle, et, en passant, ils saluaient Thi-Bâ :

— Bonjour, sœur cadette...

— Bonjour, frère aîné, que la journée soit bonne à ton champ.

— Et qu'elle te soit douce, petite fille...

— Elle le sera plus qu'aucun autre jour ne l'aura jamais été...

Elle l'avait dit, avec un sourire plein de mystère—un sourire heureux, qui saluait tout à la fois : le soleil en train de se lever, la montagne, dont le flanc tout illuminé était comme un écran de saphir et d'or, et la plaine immense, au-dessus de laquelle flottait un brouillard blond.

Que ce pays, qui était le sien, était beau et qu'il était paisible !...

XXXIV

Maintenant, elle contournait les berges du lac, cherchant parmi les buissons d'aromes et de joncs un de ces esquifs ronds, faits d'écorces de bambou tressées et pareils à de grosses coquilles de noix, dans lesquels les gamins du

village s'aventurent pour aller pêcher au milieu de l'Etang. Près de l'endroit où elle s'était assise avec Raoul et où elle avait consenti à devenir sa congaï elle en découvrit un. Il était vieux, usé ; par les fissures des tresses disjointes et mal calfatées un peu d'eau avait filtré qui croupissait au fond de l'embarcation. Thi-Bâ la vida soigneusement, puis, s'asseyant dans la coque fragile et brune au-dessus de laquelle sa tête seule dépassait, elle donna une poussée, fila résolument vers le large. A coups de pagaïe insensibles, tant était instable l'équilibre de sa barque, elle se dirigea entre les touffes de lotus et de lentilles d'eau puis, quand elle se jugea suffisamment éloignée des rives, elle s'arrêta, souleva légèrement la tête et regarda.

Parmi les derniers arbres descendus de la forêt l'Etang stagnait ; sa face dormante reflétait des coins de ciel, des blancheurs de nuage et des profils flottants d'arbres renversés. Le dominant et l'enserrant étroitement, les flancs de la Grande Montagne apparaissaient d'un bleu intense et profond, comme si tout l'azur nocturne, que chassait peu à peu l'aurore, fût venu se réfugier là...

Et, brusquement, d'un massif de palétuviers trois aigrettes s'envolèrent, blanches et roses...

XXXV

Elle donna encore deux ou trois petits coups de pagaïe, tournoya sur elle-même et s'immobilisa de nouveau. Au-dessus de l'Etang une buée fine montait; autour des arbres de la rive, des amas d'ombre flottaient, s'élevaient et se dispersaient. Un rayon de soleil filtra, étincelant, réfléchi par le miroir dormant des eaux. Thi-Bâ l'accueillit avec un visage pensif et grave. Elle ne ressentait ni angoisse, ni tristesse. A son désespoir avait succédé une immense résignation. Elle éprouvait un calme étrange, une sorte de grand apaisement serein, qui était presque une douceur...

Elle regarda encore une fois autour d'elle, puis, d'une

brusque secousse, elle chavira son esquif. Enlacée par les herbes flottantes, elle eut une agonie lente. Elle se débattit, ses bras peu à peu s'enfonçaient : ils étaient dans l'eau jusqu'aux coudes — et, après que sa tête eut disparu, jusqu'aux poignets, jusqu'aux mains frêles et roses qui se crispaient, éperdument...

Enfin elle coula et disparut tout entière, tandis que l'embarcation retournée dérivait en roulant...

De grandes ondes concentriques émergèrent, rayonnèrent et vinrent se perdre au milieu des joncs de la rive. Quelques vagues clapotèrent, — puis l'eau, de nouveau, se figea...

. . . .

A l'horizon, le soleil se levait dans une lourdeur d'orage. Autour des massifs qui bordaient les berges, l'ombre se dissipait insensiblement. Les lignes grêles des arbres se dessinaient avec plus de netteté, et l'Etang que jonchaient les feuilles rousses des grands nénuphars morts était pareil à un champ de maïs un soir de moisson, tandis que sur les rives, ocreuses et molles, les derniers bambous jaunissants de l'été continuaient à s'effeuiller dans l'eau croupissante et verdâtre...

ÉPILOGUE

I

Au pied d'un grand tamarinier centenaire, dont les branches largement étendues la protègent de leur ombre mouvante, Thi-Bâ repose !

On a fait à son corps étroit et long une tombe très simple, — une tombe qu'aucun signe apparent ne saurait révéler à l'étranger qui passe. La jeune fille dort là, vêtue de sa tunique de satin mauve et de son ké-quan en soie de Nankin. Parée de ses colliers, de ses bracelets et de ses boucles d'oreilles, elle sourit d'un sourire tendre et figé qui entr'ouvre légèrement ses lèvres avivées de carmin et laisse

voir ses petites dents, impudiquement blanches ! Elle sourit avec tendresse...

Et pourtant, ses yeux étrangement clairs, que les paupières abaissées voilent à jamais, n'erreront plus sur le doux paysage d'Annam et ne suivront plus — à la marche lente des ombres qui s'étirent le long des murs — la fuite des heures éblouissantes et chaudes. Parmi le jour qui s'éteint et dans le ciel, que bleuit insensiblement le crépuscule, elle ne verra plus la première étoile du soir s'allumer et trembler au-dessus du village...

Bercée par le chuchotement mystérieux et profond de la forêt proche, son pauvre cœur, douloureux et tourmenté, s'apaise et se perd dans l'immense sérénité du définitif Oubli...

II

Et la brise, qui chaque nuit passe sur le hameau, lui apportera en vain l'odeur acide et sucrée des frangipaniers et des citronniers qui sont en fleurs, parmi les jardins endormis.....

. . . .

JEAN D'ESME.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

P. Sabatier : *L'Esthétique des Goncourt*, 1 vol., Hachette.— Laurent Tailhade : *Lettres Familières*, 1 vol., Ollendorff. — Laurent Tailhade : *Quelques Fantômes de jadis*, 1 vol., Edition française illustrée. — Laurent Tailhade : *La Douleur. Le vrai mystère de la Passion*, 1 vol., Messein. — Laurent Tailhade : *Petit bréviaire de la gourmandise*, 1 vol., Messein. — L. Gielly : *L'Ame Siennoise*, 1 vol., Boccard. — G. Aubault de la Haulte Chambre : *Aucassin et Nicolette*, 1 vol., Figuière. — Memento.

L'Esthétique des Goncourt, par Pierre Sabatier, un gros volume in-8 de plus de 600 pages, où l'auteur étudie minutieusement les influences particulières qui ont contribué à la formation esthétique des Goncourt, principalement le XVIIIe siècle. Ils ont été, pour ainsi dire, écrit M. Sabatier, les premiers de leur génération à découvrir les « Liaisons dangereuses ». Ce roman, dont on avait beaucoup parlé lors de son apparition, était tombé dans l'oubli. A peine Stendhal, qui l'appréciait, « arriva-t-il à en rappeler le nom. Les Goncourt, par instinct, le retrouvèrent, guidés qu'ils étaient par une secrète curiosité du XVIIIe siècle. Laclos, à son tour, leur révéla la psychologie intime de ces délicieux personnages, et plus d'un passage de la « Femme au XVIIIe siècle » lui devra une partie de sa sincérité et de son charme ».

En littérature et en art, il semble bien, en effet, que les Goncourt renouèrent la tradition du XVIIIe siècle, qui, depuis, en se transformant, s'est perpétuée jusqu'à nous. Il est curieux, écrit encore M. Sabatier, de rapprocher les Goncourt de Stendhal et de constater sur ces trois auteurs l'influence décisive de Laclos.

A l'un comme aux autres, ce romancier inspira le goût de la psychologie, de l'analyse presque anatomique ; il leur communiqua aussi quelques-unes de ses idées morales. Mais, à la différence de Stendhal, pour qui le décor tient peu de place, et à qui les grâces d'une civilisation demi-morte sont moins sensibles, les Goncourt aimèrent, chez Laclos, ce raffinement de manières délicatement cruelles et perverses, cette élégante et distinguée grisaille sur le fond de laquelle, seuls, les yeux des psychologues voient se détacher nettement les âmes des personnages.

L'influence des Goncourt effacée, c'est encore à ce merveilleux roman de Laclos que le roman d'analyse ira puiser ses inspirations. Mais M. Sabatier a bien vu ce côté décor et délicatesse de manière que les Goncourt retrouvèrent dans les « Liaisons dangereuses » et qu'ils rétablirent dans leurs romans, d'un naturalisme distingué et aristocratique. Dans ces romans M. Sabatier devine une connaissance du cœur humain, qui, pour n'être pas le résultat d'une expérience personnelle, n'en est pas moins le produit de l'observation. Et même, dit-il, la raison qui leur a fait si bien connaître la femme, c'est que « l'amour ne les a jamais aveuglés », et cette vérité d'apparence paradoxale ne leur a pas échappé. « On ne conçoit, écrivent-ils dans leur « Journal », que dans le repos et comme dans le sommeil de l'activité morale. Les émotions sont contraires à la gestation des livres. Ceux qui imaginent ne désirent pas vivre. Il faut des jours réguliers, calmes, apaisés, un état bourgeois de tout l'être, un recueillement bonnet de coton, pour mettre au jour du grand, du tourmenté, du dramatique. Les gens qui se dépensent trop dans la passion ou dans le tressautement d'une existence nerveuse ne feront pas d'œuvres, et auront épuisé leur vie à vivre. » C'est la méthode anti-romantique ; mais si les émotions sont contraires à la gestation des livres, elles sont nécessaires à leur conception, et peut-être que la littérature des Goncourt se ressent de cet ostracisme de l'émotion et de la passion. La femme, qu'ils ont dédaignée et écartée de leur vie, est le levain de l'intelligence masculine. Renoncer à l'amour pour l'étudier plus sérieusement, et s'éloigner des femmes afin de les mieux connaître, tel est le paradoxe qu'ont réalisé les Goncourt, un peu à la manière des prêtres (ils furent en effet des prêtres de l'art et de la littérature), qui renoncent aux plaisirs des sens pour se consacrer tout entiers à la poursuite d'un idéal religieux. Vivant à l'écart de l'amour, écrit M. Sabatier, « ils ont donc pu rester des observateurs impartiaux, ils n'ont pas été arrêtés par les préventions de la passion dans leurs inventaires et dans leurs expertises du cœur féminin, et peut-être devront-ils à cette sorte d'anaphrodisie d'être les plus intéressants parmi les psychologues de l'Ève moderne ». Je ne le pense, en vérité, pas, et même je crois que si les nouvelles générations littéraires se sont écartées des livres des Goncourt, tandis qu'elles viennent à Stendhal, c'est qu'elles trouvent dans les ouvrages de Beyle une notation exacte

et vécue du cœur humain, dont les Goncourt, trop exclusivemen artistes, ne nous ont donné que des croquis de fantaisie. Le gran métier du romancier, c'est de vivre, et il n'y a aucune formul littéraire qui remplace cela.

Je me souviens avoir vu représenter en un petit théâtre di d'avant-garde une pièce qui mettait en scène deux jeunes écri vains encore ignorants de la vie, mais acharnés à laisser au mond une œuvre qui la traduise. Une femme entre dans leur existenc et dans leur bibliothèque. C'était la vie qui entrait : ils la chassè rent, afin de réaliser leur œuvre. Le seul amour des Goncourt, c fut la littérature : « ... il ne faut mourir pour aucune cause, vivr avec tout gouvernement qui est, quelque antipathique qu'il vou soit, et ne croire à rien qu'à l'art et ne confesser que la littérature Tout le reste est mensonge attrape-nigaud », écrivent-ils dan leur *Journal*. Leur seul amour, et leur seule religion : ils n croyaient pas à l'immortalité de l'âme, mais à l'immortalité de œuvres littéraires. On sait la boutade d'Edmond de Goncourt, auquel on insinuait que notre planète ne durerait peut-être plus que quelques millions d'années : « Si j'avais su, je ne me serais pas donné tant de mal. » Ironie, certes, mais déception aussi, et encore un très bel orgueil de soi et de son art.

§

Voici les derniers livres de Laurent Tailhade : une nouvelle série de **Lettres familières**, adressées à de graves personnages comme M. Jean Richepin, Wilhelm II de Hohenzollern, le marquis della Chiesa, MM. Alexandre Ribot, Painlevé, Clemenceau, etc. Et, c'est sur le ton de la satire, une très exacte critique des mœurs et de la politique contemporaine. Style d'une rare richesse et d'une riche perfection où s'entremêlent l'ironie subtile, l'apostrophe virulente, un fanatisme passionné et une vulgarité regrettable. Mais, même dans cette vulgarité des pensées et des sentiments, l'expression reste noble et d'une merveilleuse sonorité.

Voici encore **Quelques Fantômes de jadis**, souvenirs sur Verlaine, Moréas, Anatole Baju, Judith Gautier, Marc de Montifaud, Alfred Jarry, etc., etc. Souvenirs et critique littéraire. Tailhade exécute d'un mot, comme d'un coup de hache, quelques pauvres poètes, mais aussi avec quelle émotion il parle de Verlaine : nous ne voulons, écrit-il, d'autre maître ; « sans distinction

de parti ou de doctrine, épris d'un art si neuf, de ce lyrisme ardent et pur, nous entrâmes dans le sillage de Verlaine et suivîmes son étendard. Car, on aime les autres poètes comme des amis, des confidents. Mais Verlaine, tous, nous l'aimions à la fois comme une maîtresse et comme un dieu ». Il a bien vu que, si quelques pièces écrites en Belgique, pour complaire « à l'aumônier de la prison, sentent le catéchisme de persévérance et le mois de Marie », *Sagesse* est tout de même l'œuvre la plus caractéristique de Verlaine. Car elle montre, écrit-il, dans toute sa grandeur et sa faiblesse, l'homme à travers le poète : « Elle marque en même temps la date d'une évolution dans le vers français, la rupture avec le Parnasse, un retour à la beauté simple et vraie, à la Beauté qui, seule, ne meurt pas. » Parmi ces fantômes d'un si proche jadis, Tailhade nous évoque encore la silhouette d'Alfred Jarry, dont la brève existence fut « une longue et paradoxale gageure contre la plus désolante pauvreté ». Cependant, écrit Tailhade, que « les faux indigents de la littérature, tels que Verlaine ou Léon Bloy, ce dernier surtout, sans cesser un moment de crier misère, acceptaient de toutes mains les plus gras subsides, et ne manquaient jamais d'argent, — Alfred Jarry connut les affres de la misère, manqua, parfois, de pain ».

Quand il se montrait aux décamérons du *Mercure*, à ses brillants mardis qu'animaient la fantaisie et la veine éblouissante de Rachilde, sale, miteux, sans linge, les pieds dans des chaussures de lisière où pointaient ses orteils, la maîtresse de la maison entourait de tant de grâces et de prévenances le malingreux, qui, dans le Paris d'hier, traînait encore les loques médiévales de Gringoire ou de Villon, que chacun à son tour lui faisait fête. Alfred Jarry brillait de tout son éclat dans le salon de Rachilde et les *Symposium* du *Mercure* hospitalier. Son esprit gamin, sa voix mauvaise et désaccordée, son accent nasillard et traînant s'harmonisaient à son allure. Il semblait avoir adopté, choisi son costume hétéroclite et composé, comme une figure de théâtre, son personnage extravagant.

Ces notes encore sur l'origine d'*Ubu roi* :

Au collège de Rennes, Alfred Jarry avait pour maître un certain M. Hébée ou Ebée, illustre, écrit Tailhade, pour la ténacité de ses rancunes et la noirceur de sa méchanceté.

Plusieurs générations d'écoliers (car le bonhomme était plus que mûr) se transmettaient ces dires mémorables, dont ils avaient formé une sorte d'anthologie. Alfred, à qui sa famille avait, pour une fête, donné

la carcasse et les marionnettes d'un guignol, s'avisa de mettre en dialogue les propos du père Hébée, qui devint peu à peu le père Ubu, et qui restera sous ce nom dans la mémoire des hommes, parmi les types éternels de Polichinelle, de Pierrot et d'Arlequin.

De Laurent Tailhade encore deux petits volumes : **La Douleur** et **Petit Bréviaire de la gourmandise**. Cette méditation et presque cette dissociation sur l'idée de douleur est belle et consolante dans son stoïcisme. Heureux, écrit-il, celui qui trouve dans la douleur « un principe d'énergie et de commisération humaine, qui, pour apaiser tant de soucis et de chagrins inhérents à notre existence, envisage le mal de vivre comme un principe d'action et de miséricorde, comme un perpétuel enseignement de travail et de pitié ». On lit dans cet essai de belles pages sur le christianisme qui apporte au monde la conception nouvelle d'un amour à la fois plus ardent et plus chaste, et un élément « inconnu, ou peu s'en faut, du monde antique : la Bonté ».

Le cruel Eros d'Euripide, « Eros, tyran des hommes et des dieux », baptisé, purifié, grandi par le renoncement et le sacrifice, a pris un nom qui dément ses origines ténébreuses. Il s'appelle désormais la « Charité ». L'homme ne trouve dans son âme qu'indulgence et que pardon.

Douleur païenne, douleur chrétienne ! Entre ces deux bornes « le monde moderne évolue et se cherche depuis bientôt deux mille ans. L'orgueil remporte le stoïcien, l'amour porte au delà du monde le chrétien abattu ».

Le *Petit Bréviaire de la Gourmandise*, qui est une évocation savante et suggestive de l'art culinaire à travers les âges. La cuisine, ce premier des arts, maître de l'univers, écrit Tailhade, a connu des jours d'éclipse et de revers. En écrivant l'histoire de la cuisine, on écrirait l'histoire du monde avec toutes les évolutions et les reculs de la civilisation. Le *Banquet* de Platon n'est pas un banquet culinaire; à peine y voit-on le jeune Alcibiade « en pointe de vin ». Mais, Rome, maîtresse du monde, impératrice des nations, étendit son empire sur la table « et là — comme ailleurs — donna des lois à l'Univers ». Nous voyons, à côté de Vitellius, qui fut un goinfre d'une surhumaine capacité, et qui revêtit de la pourpre impériale son insatiable gourmandise, le jeune Héliogabale, maître du monde à quinze ans, réaliser sur le trône des Césars « les mascarades gastronomiques imaginées par l'auteur

du *Satyricon.* » Louis XIV et Louis XV reprennent ces traditions de goinfrerie, que Louis XVI et Louis XVIII, « qui, sans préjudice des autres mets, absorbait, chaque matin, dix-huit côtelettes de mouton », continuent. Mais, depuis... Au début du xxe siècle on peut dire « que la cuisine agonise » : la sauce espagnole a tout envahi et tout noyé, et les fleurs sur la table compensent « le beurre suspect et le gibier douteux ». Pourtant, les cuisiniers sont de grands poètes, experts, comme dit Tailhade, « à créer des émotions, grâce au langage péremptoire des pupilles gustatives ». La mode des eaux minérales a failli tuer la source de toute poésie en France et de toute vigoureuse littérature. Revenons aux traditions de l'art culinaire et des caves savantes.

§

Dans ce livre, l'**Ame Siennoise**, M. L. Gielly nous restitue l'atmosphère, comme éternelle, de cette cité merveilleuse, qui a l'âme d'un être vivant. Les paysages et les cités de l'Italie ont deux attraits singuliers, écrit M. Gielly : leur beauté d'abord, et, partout « l'histoire y est intimement mêlée ; elle les éclaire d'un rayonnement d'idées et leur donne une signification morale. Une histoire passionnée, ardente, glorieuse, une course au bonheur, à la joie de vivre, à toutes les voluptés, depuis celles, timides que nous cherchons encore, jusqu'à celles, très hautes et un peu dangereuses, que nous n'avons plus la force de désirer ».

M. Gielly nous évoque ici l'image du comte Enea Silvio Piccolomini, l'auteur de l'histoire des Deux Amants, et qui fut le pape Pie II. Temps heureux, s'écrie l'auteur, où les poètes devenaient papes ! . . . .

Poésie tendre, délicate, câline, presque féminine ! Fantaisies charmantes qui entraînent dans une sarabande amusée les traditions solennelles, les hypocrisies, les sottises humaines. Ah ! qu'il devait mal enseigner le mépris de la mort, ce pontife chrétien qui savait si bien jouir de la vie ! Il est bien l'oncle de celui qui, cardinal, donna les Trois-Grâces nues à la cathédrale de Sienne. Quelle langueur il glisse dans nos âmes, quelle douceur de vivre, quelle volupté italienne !

Ce pape, humaniste et poète, synthétise l'âme siennoise que l'on respire encore aujourd'hui dans cette cité somptueuse où des terrasses surplombent la vallée, la campagne « la plus douce qui soit au monde ». Le passé se déroule : Charles-Quint, Montluc, sainte Catherine et saint Bernardin, Pia de Tolomei, l'amante

malheureuse, « n'ont point abandonné les rues où l'on côtoie de jolies filles coquettes... ». Et l'on comprend que les êtres sont, comme les arbres, une émanation du paysage, que l'âme et la religion ne sont que le parfum du sol, et qu'elles ont la douceur ou l'amertume des herbes que l'on mâche.

§

M. G. Aubault de la Haulte Chambre, auteur d'un petit livre, devenu rare : **Les Ruelles Saint-Sulpice**, nous donne aujourd'hui une narration très personnelle d'**Aucassin et Nicolette**. Il n'a retenu, comme il nous en avertit dans la préface, que la trame de la version première, et s'est amusé à y broder ses fantaisies « en y insérant quelques perles du vieux langage de France ». Ceci, sans vouloir ressusciter aucun vocable suranné, usant seulement de termes « présentement exilés de la ville et des livres, mais qui vivent encore, en de très vieux endroits au fin fond de nos provinces où je les ai cueillis, écrit l'auteur, avec la joie d'un naturaliste en quête de plantes rares ». Et c'est là, certes, une tentative très intéressante : ces fleurs des champs replantées par un poète, refleuriront. Si l'on connaissait, dit-il, les richesses linguistiques de notre parler et les « joliesses » que contiennent nos glossaires provinciaux, on demeurerait émerveillé. Et il met en toute première ligne les vocabulaires gallo-breton, genevaisan-savoisien, bourguignon et bériaud. Que les jeunes écrivains de ces provinces, même transplantés à Paris, suivent l'exemple de M. de la Haulte Chambre et qu'ils enrichissent notre langue de ces fleurs provinciales. Ouvrons le petit livre, et écoutons la prière d'Aucassin :

« Seigneur miséricordieux, qui pour nous souffrîtes mort et passion, compatissez-moi et faites-moi retrouver ma mie Nicolette... »

Memento. — Aux éditions de « La Connaissance » une édition de luxe de *Trois contes de Villiers de l'Isle-Adam* : *Le droit du Passé*, *La Torture par l'Espérance*, *Les Filles de Milton*, avec un portrait de Villiers et trois eaux-fortes de Henry de Groux. Jamais le génie d'H. de Groux ne s'était si merveilleusement adapté à l'esprit d'un écrivain comme en l'illustration de ce recueil de contes. Son portrait de Villiers est celui que nous garderons dans notre esprit associé à l'œuvre mystique, ironique et sadique du maître.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

André Lamandé : *Sous le Clair regard d'Athéné*, Delalain. — Pierre Merlateau : *Le Joli Jeu de la Marelle*, avec une préface en vers d'Albert Hennequin, P. de Termauel. — François Laugier : *La Vaine attente*, « Les Tablettes ». — Marcel Poignard : *Offrande à la Préférée*, Figuière. — Léon Franc : *Citharista*, roman en vers, Marseille, libr. Carbonell. — Victor Hostachy : *Mysticisme romain*, Etablissements Casterman, Paris, Tournai. — Paul Banos : *Tableaux Espagnols*, bois gravés d'Edouard Lajudie, « les Tablettes ». — S. Mac-Daret : *Poèmes rouges et or, Du Sang et du Soleil*, « les Tablettes ». — Mme M. Barrère-Affre : *Le Moucharabieh*, « Les Tablettes ». — Marthe Deshayes : *Et j'ai noué ma gerbe...*, Lausanne, Georges Bridel; Paris, Fischbacher. — Yvonne Allou : *La Paroi d'Ecume*, sonnets précédés d'une lettre d'Edmond Rostand, de l'Académie Française, Perrin. — M. Th. Gadala : *Les Arcs-en-Ciel*, éditions du « Courrier de Paris ». — Amélie de Vargas : *Paysages intérieurs*, Genève, Eggimann. — Marie Allo : *Bretons d'après Nature*, préface d'Anatole Le Braz, « Les Gémeaux ». — Diane de Cuttoli : *L'Ardente Rêverie*, « Maison française d'Art et d'Edition. » — Hélène Picard : *Province et Capucines*, Sansot. — Charles Calais : *Poèmes*, « Le Cahier des Poètes ». — Courtin, Delpiazzo, Genelli, Godin, Gojon, Hagel, Heller, Lecoq, Loups, Pelaz, Raudau, Rousse, Tustes ... *de Treize poètes Algériens*, « Assoc. des Ecrivains Algériens ». — Eusèbe de Brémond d'Ars : *Les Tilleuls de Juin*, « Société littéraire de France ». — Gabriel Gobron : *Le Tourment de la Chair*, « Maison française d'Art et d'Edition ». — Eugène Figuière : *La Forêt sans feuilles*, Figuière. — Alexandre Léty-Courbière : *Accords et préludes*, Figuière. — L. Cubélier de Baynac : *Les dieux gardiens du jour*, Picart.

Sous le Clair regard d'Athéné, M. André Lamandé a réuni à ses poèmes des *Heures lumineuses* les poèmes plus récents des *Heures tragiques* et le *poème du Retour*. La guerre a mûri sa pensée, ou, plus exactement, l'a habitué à laisser apparaître aux plis de ses vers mesurés et élégants la trace discrète d'intimes émotions. Poète aimable qui ne livre de lui-même que le nécessaire, poète souriant et facile, même lorsque sa muse médite le tourment éternel de penseurs formidables comme saint Paul ou Michel-Ange ; jamais elle n'enfle la voix ou n'embouche un instrument trop puissant pour ses moyens. Poète, toujours pur, doux, aisé, volontiers tendre, on le sent heureux d'aimer, de vivre, d'admirer. Il est sensible à l'amitié des hommes et des choses, un sage paisible et délicat. De grandes inventions de rythme, d'idée, d'image, des découvertes musicales, des audaces, non, son art n'en comporte point ; s'il a écouté Chénier ou Samain, sans les parodier il les rejoint et hérite un peu de leur génie. Poète aimable et véridique, il plaira aux esprits qu'effarouchent de trop fulgurantes nouveautés, la violence épique, la passion véhémente, sans déplaire à quiconque s'est lassé de la

redite incessante des thèmes éternels, de la ritournelle fastidieuse des vers à la mesure de tout le monde. Poète aimable, moyen, sans haute ambition, sans doute, mais poète aimable et charmant, tel m'apparaît M. Lamandé.

Je ne serais point surpris que M. Merlateau nourrît de plus orgueilleux désirs. Parce que le recueil de ses sonnets et de ses poèmes est intitulé **Le Joli Jeu de la Marelle**, M. Albert Hennequin, qui fut « son maître d'études », affirme, dans sa lettre-préface en vers octosyllabiques, que les mots y viennent à cloche-pied s'équilibrer. Tout lui est sujet à mettre en vers, ses voluptés, ses déceptions, ses rêveries, telle légende, ses admirations, les mouvements de sa pensée, et son culte louable pour Verlaine. Il s'applique à bien écrire le vers, à bien conduire sa strophe, il conçoit et place haut l'idée de son art. Cependant il ne parvient pas à émerveiller ni à entraîner. Quelque chose d'irréalisé, de par trop demeuré banal nuit à la sympathie qu'on voudrait manifester à un jeune, ardent et convaincu. Peut-être manque-t-il de choix élevé et rigoureux dans la donnée de ses poèmes, de délicatesse sévère dans leur élaboration. C'est cela, sans doute; à ce livre manque le parfum de nouveauté, le charme de la distinction et d'un savoir plus raffiné.

La Vaine Attente, où se consume M. François Laugier, qui sait le métier de poète et mène à bien des morceaux difficiles, est l'attente du moment où, par quelque mouvement, va se déchirer le brouillard monotone, par l'éclat soudain d'un éclair, l'atmosphère lourde et lente que ses vers ont tissée, s'ouvriront à la lumière d'un enchantement, d'un prodige, à l'essentiel de l'art.

Porteur d'un tel nom, M. Marcel Poignard se devait en son **Offrande à la Préférée** de percer outre l'enveloppe banale et de pénétrer profondément. Ses vers, souvent des sonnets, quelques vers de rythme libéré, s'en vont d'une allure cadencée. Il serait urgent à des poèmes d'amour, à des poèmes d'inspiration personnelle, de surprendre pour ne point sonner ternes et indifférents. M. Marcel Poignard ne manque point de métier. C'est beaucoup. Qu'il parte donc à la quête du surplus, qui est à peu près tout.

Citharista, roman en vers; M. Léon Franc y présente, y développe, non sans habileté, de familiers, de pittoresques épisodes d'amour et de guerre entre les chemins de Cassis et le clos de

Sainte-Croix, aux bords divins de la Méditerranée provençale. Et cela est très bien, avec sa part équilibrée de souvenirs, de joie, d'espérance et de deuil.

Un pèlerin, M. Victor Hostachy, chante son chant de joie et de piété devant la Ville Sainte, sous le chêne vert, aux Catacombes, aux Sept Basiliques : « Je suis candidement catholique et poète », on n'en saurait douter, puisque l'auteur le proclame ; mais de son **Mysticisme Romain** la forme est plus décidément pieuse qu'elle n'est spontanément inspirée, plus disciplinée qu'ingénue ou symbolique.

Autant de sonnets, autant de **Tableaux Espagnols.** M. Edouard Lajunie y adjoint des bois qu'il a gravés. Pittoresque voyage. D'autres l'ont fait, depuis l'*Espana* de Théophile Gautier, non moins que M. Paul Banos.

Et puis voici la nuée des femmes poètes :

Mme Samuelle Mac-Daret, dans ses **Poèmes Rouge et Or ; Du Sang et du Soleil** aligne des alexandrins convenables et conformes aux règles. Ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. Et des quatrains d'octosyllabes. Ils ne sont point exempts d'art ni d'émotion. Je l'en loue autant qu'il sied.

Mme M. Barrère-Affre, maître ès-jeux floraux de Toulouse, dans **le Moucharabieh**, extraits du « Journal » d'une musulmane, aligne, « à la douce mémoire de Saâda-Aïcha bent Thami, 10 Chaâbane 1336 », des alexandrins convenables et conformes aux règles. Elle est parnassienne et exacte. Elle méritait d'être couronnée aux Jeux floraux de Toulouse. Voltaire, Chateaubriand, Victor Hugo, Laurent Tailhade n'y furent-ils pas, avant elle, dans leur jeunesse couronnés ?

Et j'ai noué ma gerbe..., nous enseigne Mme Marthe Deshayes. Sans prétendre la dénouer, si l'on y pouvait glaner quelque fier épi ! Il y a là beaucoup de ce que tout un chacun peut arriver à acquérir et à produire. Qui aurait appris les procédés et recettes de la versification classique, romantique et parnassienne dans le paradoxal et amusant *Traité de poésie française* de Théodore de Banville en saurait davantage, Mme Marthe Deshayes aligne des alexandrins convenables et conformes aux règles.

« Sonnets harmonieux, pensifs et souvent profonds,... d'une âme élégante, soupirante, nostalgique d'on ne sait quoi », les

poèmes qui forment le volume **la Paroi d'Ecume** « sont pleins de grâce et de mélancolie, il y a du mystère, de l'enveloppement, beaucoup d'harmonie, quelque chose de personnel dans la facilité rêveuse ». Pourquoi s'élever contre l'opinion qu'Edmond Rostand émettait dès le 3 septembre 1916 ? Mme Yvonne Allou y attache un grand prix, puisqu'elle la reproduit en tête de son recueil de vers convenables et conformes aux règles.

C'est un plaisir de découvrir, en Mme M. Th. Gadala, un poète qui peut, qui ose être inégal, et pour qui la forme apprêtée du vers qu'elle tente demeure parfois une contrainte, expose un obstacle malaisé à surmonter. Dans **les Arcs-en-Ciel** qui doivent, j'imagine, être son premier recueil, des signes augustes de maladresse révèlent, je l'espère, une personnalité encore confuse et indistincte. Des poèmes, *Crépuscule*, qui contient un quatrain fort simplement émouvant, *Becs de Gaz*, eau-forte serrée, et assez neuve « vision de la rue », autorisent les meilleurs présages. Du travail patient, réfléchi, beaucoup de foi dans l'art, et un mépris de la routine, des faciles redites, des insuffisances de l'expression, voilà les dons par quoi se peut développer bientôt un poète.

Mme Amélie de Vargas extériorise, en disciple avertie de Sully-Prudhomme, **les Paysages intérieurs** de son âme et de son cœur, discrète et bien disante. Aucun écart sonore n'en déroute le développement grave et consciencieux. Le livre est édité à Genève et imprimé à Lausanne : vers convenables et conformes aux règles.

Le bon conteur et poète d'Armor, Anatole Le Braz, présente avec verve Mlle Marie Allo et ses **Bretons d'après Nature**. Ils sont très véridiques, mais il leur manque l'aile lyrique qui justifierait de les avoir rythmés et rimés. A quoi bon de tels vers ? Que gagnent ces historiettes rustiques à n'être pas écrites en prose ?

Non moins que tant de femmes qui chantent leurs désirs déçus, renaissants, impérieux ou las, mais durables et encombrants, Mme Diane de Cuttoli nous met au fait de ce qu'elle appelle l'**Ardente Rêverie**. C'est fort intéressant pour elle et pour celui à qui ces vers, qu'il s'en doute ou non, sont destinés. Le souci de la poésie ni le goût austère de la pensée ne dominent sur les songes obscurément sentimentaux qui troublent le cœur de Mme Diane de Cuttoli. Cela lui viendra peut-être plus tard.

Enfin, de Mme Hélène Picard, dont le nom entre celui de ses sœurs brillait déjà avant la guerre, un nouveau livre, **Province et Capucines**, chante les tendresses profondes et les douces tristesses. Ne se trouvât-il dans ce recueil que le poème intitulé *Colloque*, il a été écrit par un poète. Ah, la province garde son charme ; elle est douce, elle est paisible. On y vit plus près de la nature, on y rêve à loisir ; les jardins y sont larges et parfumés. Certes, mais elle est triste aussi, et fastidieuse et jalouse ; elle est routinière, hypocrite et sournoise ; elle ne s'ouvre à aucune nouveauté, à aucune libre audace, elle devient, à la longue, une prison morne et insupportable. Un grand amour y doit peupler la solitude du cerveau et du cœur, une passion exclusive y tuer l'ennui où l'âme bientôt chavire. L'amitié, le goût et la pratique de la musique n'y ont pas suffi ; elle entretient une nostalgie bientôt amère, sardonique, injuste. Qu'est-ce donc qui liera d'un lien solide celle qui croit désormais détester la Province à sa monotonie même, à ses aspects de tendresse, de souvenir, et de consolation ? Hélas ! ce sera la souffrance, qui dote d'une signification émouvante les heures de chaque jour, les instants fleuris non moins que les instants de douleur, de fièvre et de deuil. Le livre se tisse de pages véhémentes ; le vers de Mme Picard s'enfièvre aisément, un mouvement de sûre cadence le mène et ordonne chaque poème. On ne peut lui reprocher que d'accueillir au passage tous motifs, de les mettre en œuvre indistinctement, de n'en pas coordonner l'effet relatif, de ne rien rejeter, de ne rien nuancer dans un dessein concerté, de laisser, en somme, emporter son inspiration aux souffles aventureux de l'espace. Quand on possède, au point où la possède Mme Hélène Picard, la faculté divine de voir, de sentir, de chanter en poète, on se doit à soi-même, on doit à ses frères d'âme et de puissance de justifier leur admiration, d'abord en accroissant son domaine propre, en élargissant sa vision, en se purifiant assez pour ne plus concentrer sur ses tourments personnels, sur ses noblesses et ses découragements leur attention ou même leur sympathie : de joies ou de maux égoïstes il faut tirer la matière d'émotions humaines universelles, — et, surtout, délaisser les régions plaintives du sentiment ou de la mesquine sensation pour aborder aux confins que hante la pensée, plus générale, plus symbolique. Oui, Sappho peut avoir souffert, ou Mme Desbordes-Valmore. Leurs

cris traversent le ciel de l'art et palpitent d'un déchirement intime qui est celui de toute femme passionnément amoureuse ou injustement délaissée. Elles ont cessé d'être des victimes dont l'égoïsme attache à leurs seules plaintes la pitié ; elles se sont haussées sans y songer à apparaître des interprètes d'amour sacré, des prêtresses, des saintes. Le présent n'a point, sinon pour qui en subit l'atteinte pénible, d'importance. Le présent n'existe pas. La gloire, c'est d'avoir aujourd'hui exprimé ce qui demeurera vrai et fécond tout le long du temps éternel. Voilà l'ambition où tendra Mme Hélène Picard, si elle est humble vis-à-vis d'elle-même, si elle consent à se vouer d'une foi exclusive à la religion de la poésie lyrique. Elle contient le monde sensible et le monde de l'intelligence. Il le faut sentir, pour être poète.

Charles Calais, mort à l'âge de trente et un ans, en 1914, le sentait, lui, très délicatement. Certes, les **Poèmes** que réunissent pieusement ses amis du *Cahier des poètes* qu'il contribua à fonder, ne forment qu'une partie de son œuvre déjà touffue, inquiète, douloureuse. Mais ils révèlent une âme profonde, un cœur sensible, un œil aigu, un poète qui sait haïr et aimer, qui se livre tout entier au chant de ses brèves joies, de ses douleurs plus durables, et qui, si jeune, déjà s'écriait désespérément :

Dieu m'a fui ! La terreur me ronge
Et lorsqu'en mon cœur mécréant
Mon regard se hasarde et plonge
J'ai le vertige du Néant.

... **De Treize Poètes Algériens** voici des poèmes réunis par M. Louis Lecoq, avec une préface de M. Robert Randau, qui est un de ceux dont le nom et l'œuvre nous sont connus. Nous n'ignorons ni M. Léo Loups, ni M. Edmond Gojon. Ils restent, de ce recueil, les plus intéressants, les plus décidément personnels. Adjoignons-leur les noms de M. Lecoq, de M. Charles Hagel, passionné ; de M. Courtin, soigneux artiste ; de M. Tustes, qui mêle l'humour au sentiment ; de M. Pelaz, qui évoque Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, et déteste la perfection de Heredia ; de MM. Genelli, Delpiazzo, Rousse, de Mmes Heller et Godin. Ce sont poètes sincères, artistes adroits qui ne subissent pas l'emprise immédiate des poètes de France, et qui tendent à une originalité, indécise encore, bien que par des nuances délicates on en puisse déjà présager l'éclat.

Les Tilleuls de Juin, par M. Eusèbe de Brémond d'Ars. Alexandrins patiemment étirés pour dire, plutôt que chanter, à peu près juste, ce que l'auteur prétend dire. Versification correcte, pensée droite et humble, souvenirs, espoir qui se blottit en Dieu, tout est parfait et respectable, attendant la visitation du Poète.

Poésies d'Afrique, sur papier rose M. Gabriel Gobron éprouve **le Tourment de la Chair** : parfois un joli vers, coloré, ou pittoresque; des sensations à fleur de peau. Des *Poèmes de Mai* à **la Forêt sans feuilles** les qualités spontanées, les défaillances de M. Figuière se perpétuent, ce manque d'attention à discerner ce qu'il convient de retenir, ce qu'il faudrait rejeter, détermine la lassitude et l'indifférence. A côté de lui, M. Alexandre Léty-Courbière réunit ses poèmes de jeunesse, presque d'enfance, **Accords et Préludes**; comme Alfred de Musset a été lu, mais il faisait sur lui-même de poignants, de douloureux retours ! Et le Parnasse, à présent, qui fut une réaction de goût et de tenue, conduit à se négliger.

Je ne connaissais aucun vers de M. L. Cubélier de Baynac, et ce poème, **les Dieux gardiens du jour**, d'une conception large, conduit, construit, achevé dans un tel ton de maîtrise, m'enchante et me confond. Sans doute, oui, le poète appartient à la belle lignée épique et philosophique de Vigny, du Hugo de *la Légende des Siècles* (j'ai songé, en lisant, au *Sacre de la Femme*), de Leconte de Lisle. Son art aussi se heurtera au dédain de ceux qui nient les grandes formes des vers traditionnels de la strophe classique, et romantique, si l'on y tient, ou même parnassienne, qu'importe ? La vision est puissante, les vers l'évoquent avec une certitude calme et magnifique; ils déversent un flot continu de pensées fortes et de neuves images discrètes, un peu sourdes, absolues. Au vitrail du temple qu'ont bâti d'invisibles mains, la vie et la clarté, protégées d'un rempart très frêle, sont assaillies par l'ouragan formidable et tumultueux de la nuit. C'est que, par un soir riant, sur la grève où était debout le couple pur devant la sérénité du monde, la femme soudain est saisie par l'épouvante de lames obscures et des ténèbres tumultueuses. Alors l'homme s'élance, ayant compris, et il lutte, et il repousse, de la tête, des bras et des jambes, l'irruption malfaisante et sinistre. Il monte, son corps grandit à mesure qu'il s'oppose à cet

océan qui déferle; la plainte de la femme le réjouit, l'encourage, le soutient, mais ses mains s'ensanglantent, ses épaules sont lasses; s'il ne recule pas, s'il refuse de se reconnaître vaincu, d'avouer à sa compagne la défaite, du moins il s'est arrêté; il songe, et soudain il entrevoit ce qu'il convient de faire. Où il s'est dressé il tendra la barrière frêle de ce mur, hélas! encore transparent. Mais il peindra, de toute la ferveur de sa foi et de sa volonté tendue, la fresque belle de ses rêves et de l'universelle beauté. C'est le jour, c'est la vie, la mer heureuse avec ses flots d'azur, l'immense entassement des animaux, des fleurs, des hommes, et les fleuves et les bois et les plaines, les horizons, les aubes, les couchants, tout un monde nouveau de palpitante lumière! Et son œuvre géante accomplie, il rejoint la compagne inquiète et douce, et, même en l'étreinte de ses bras, il songe, il regarde, il contemple avec fièvre la splendeur vivante de sa fresque. Il nomme les choses, il les décrit, et les suscite, et la femme les voit et les admire; le verbe a tiré des profondeurs secrètes de son être un univers merveilleux qui rassure désormais et enivre de joie celle qui dort sur la grève, fille du ciel et des flots, surgie, un matin, parmi l'écume, toute nue:

La blancheur de son corps éclate, si vibrante,
Que l'ombre, chaque fois qu'elle heurte le mur,
Sent pénétrer au fond de son vieux cœur obscur
Mille rayons aigus, mille flèches ardentes...

. . . .

L'homme, instinctivement, s'agenouilla près d'elle,
Et, par eux, dans la paix du soir mêlant leurs voix,
Le monde saluait, pour la première fois,
Les dieux, gardiens du jour contre l'ombre éternelle.

ANDRÉ FONTAINAS.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

La Conférence financière internationale de Bruxelles. — En février 1920, le Conseil de la Société a décidé de convoquer une conférence financière internationale à Bruxelles « dans le but de faire étudier, par les personnes les plus compétentes, la crise mondiale du change et la situation financière générale ». Le 15 avril, le Conseil de la Société a convoqué

25 Etats à cette conférence (1). Les autres Etats, membres de la Société, seront invités à envoyer au Conseil les propositions qu'ils désireraient voir étudier par la conférence. Les Etats-Unis sont priés de se faire représenter, fût-ce par une délégation officieuse. Le Conseil se réserve d'inviter des Etats non convoqués à fournir à la conférence tous renseignements sur leur situation financière et de décider dans quelles conditions les pays pourront être entendus : il s'agit évidemment des empires centraux. Chaque Etat sera représenté par trois délégués.

Le Conseil propose que les dépenses nécessitées par l'organisation de la Conférence financière soient à la charge de la Société des Nations et les frais et indemnités des délégations à la charge des gouvernements respectifs.

Le 19 mai, M. Tittoni, au nom du Conseil de la Société réuni à Rome, adressa au Conseil suprême et à la Commission des réparations le rapport adopté par le Conseil de la Société. Ce rapport indiquait :

La méthode qui devait être suivie, et principalement la nécessité d'obtenir, avant la réunion de la Conférence, aussi bien de la Commission de Réparations que des gouvernements alliés, la communication des décisions prises par eux, tant en ce qui concerne l'indemnité allemande que ses modalités de paiement.

Enfin, la conférence de Spa ayant été fixée au 6 juillet, M. Léon Bourgeois écrivit le 25 juin au président du Conseil suprême que la conférence financière se tiendrait à Bruxelles le 23 juillet :

J'ajoute, disait-il, que cette conférence se proposant de discuter la situation financière mondiale, le Conseil sera nécessairement amené à inviter l'Allemagne à s'y faire représenter. Mais la forme de l'invitation qui lui sera adressée et les conditions de sa représentation ne seraient arrêtées qu'après la réunion de Spa, le Conseil espérant que le Conseil suprême des Alliés sera à ce moment en mesure de lui fournir notification des arrangements intervenus.

En attendant que la conférence se réunisse à Bruxelles, il est intéressant de voir comment la Société des Nations a été amenée

(1) Savoir : Afrique du Sud, Argentine, Australie, Belgique, Canada, Chili, Danemark, Espagne, France, Grèce, Hollande, Indes, Italie, Japon, Norvège, Nouvelle Zélande, Pologne, Portugal, Roumanie, Royaume-Uni, Etat Serbo-Croate-Slovène, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie.

à s'occuper du problème financier international et dans quel esprit la conférence se prépare.

La guerre finie, ce fut une débandade générale. Les problèmes de politique intérieure absorbèrent une grande partie de l'attention des gouvernements. L'égoïsme sacré devint en quelque sorte le mot d'ordre. Chacun pour soi. Mais il apparut bientôt que les conditions financières et économiques qui résultaient de la guerre étaient graves pour tout le monde. Quand la haute finance s'agite, c'est que décidément les affaires se gâtent. Au mois de janvier 1920, les principaux banquiers des grandes nations commerçantes du monde présentèrent un mémoire rédigé dans des termes presque identiques à leur gouvernement respectif. Ce mémoire faisait un sombre tableau de la situation et proposait la convocation d'une conférence de représentants financiers en vue d'examiner la situation et de l'améliorer. Il y eut deux réponses officielles, l'une américaine, l'autre anglaise.

Par lettre du 28 janvier 1920, le secrétaire Carter Glass expose au président de la Chambre de Commerce des Etats-Unis le point de vue du gouvernement américain : on a abusé des emprunts de gouvernement à gouvernement. Le gouvernement américain a beaucoup prêté, il ne prêtera plus à l'Europe (sauf secours à apporter à certains Etats). Il est temps de revenir à des méthodes financières saines. Si l'Europe se débat dans des difficultés, c'est en partie sa faute. Elle n'a qu'à imiter les Etats-Unis qui se sont imposé des charges énormes pour équilibrer leur budget. Si l'Europe trouve plus commode de faire encore appel au gouvernement américain, elle nourrit des espérances qu'il faut qu'elle perde. L'Europe doit intensifier sa production, faire des économies, voter de courageux impôts et tendre à supprimer le contrôle de l'Etat pour développer l'initiative individuelle et la libre concurrence. Des mesures internationales pour la stabilisation des changes sont inefficaces tant que les différents Etats n'auront pas pris les mesures nationales qui s'imposent. Si la question du change doit barrer la route aux exportations américaines, les Etats-Unis seront amenés à se tourner vers les pays qui peuvent payer en espèces. Toute autre solution tendrait à faire adopter au profit des exportateurs américains la politique financière qui n'a pas réussi en Europe et qui aurait pour effet d'enfler l'émission et de renchérir la vie. Pour commencer, les Alliés doivent

fixer dans des limites raisonnables l'indemnité à exiger de l'Allemagne. Et quant à l'Allemagne, elle doit émettre des obligations pour la somme fixée et se mettre au travail. « Ces mesures augmenteraient la capacité de payer de l'Allemagne, rétabliraient la confiance et amélioreraient le commerce et les échanges du monde. » Le gouvernement américain ne voit pas d'objection à ce que la Chambre de commerce des Etats-Unis se fasse représenter à une conférence non-officielle.

Il n'est pas douteux que l'Europe avait fondé de grands espoirs sur l'aide américaine. Cette lettre est très précieuse. Elle éclaire le fond de la pensée américaine.

Elle explique dans une certaine mesure la politique fiscale adoptée par différents Etats d'Europe, et certaines décisions du Conseil suprême. Elle annonçait de loin l'entente germano-américaine au sujet de l'exploitation du tonnage allemand. D'une manière générale on peut dire qu'elle a pesé sur tout ce qui s'est fait en Europe en 1920, et son premier effet s'est montré dans la seconde réponse officielle au mémoire des banquiers.

Le Chancelier de l'Echiquier, dans une lettre du 11 février 1920, qui a paru le lendemain dans le *Times*, expose le point de vue britannique : le mémoire dit que l'Allemagne et l'Autriche doivent supporter la charge la plus lourde possible qu'elles puissent assumer sans danger et que le versement annuel que fixera la Commission des réparations doit être maintenu dans les limites de la solvabilité allemande. Le gouvernement anglais, sans vouloir anticiper sur les pleins pouvoirs de la commission des réparations, est d'accord en principe avec cette manière de voir qui est conforme aux dispositions du traité de paix. L'intérêt de l'Europe et du monde est en jeu. Mais la conférence proposée dépend de la mesure dans laquelle les différents Etats voudront y participer. Or il ne semble pas que le gouvernement américain soit disposé à prendre part à une conférence internationale : « Il est évident que l'attitude du gouvernement des Etats-Unis doit exercer une influence considérable sur le rôle et même sur l'utilité d'une pareille conférence. » Cependant la situation est si grave que le gouvernement britannique est prêt à participer à une conférence, s'il y est invité par un des pays neutres ou par la Société des Nations, à la condition qu'il soit bien entendu que la Grande-Bretagne n'approuve aucun projet (sauf cas exceptionnels) impli-

quant de nouveaux prêts importants à la charge du gouvernement, et que la conférence aura un caractère vraiment représentatif.

Après ces échanges de vue, la Société des Nations s'est mise en marche. Mais la conférence n'a pas pu avoir lieu à la fin de mai et à voir la tournure que prennent les choses à Spa on se demande si elle pourra avoir lieu à la fin de juillet.

Quelle que soit la date fixée, la conférence prend forme peu à peu. Un communiqué dit :

Bien qu'il ne s'agisse pas naturellement d'une assemblée officielle de la Société, les séances de la conférence auront, dans une très large mesure, le caractère des séances de l'Assemblée elle-même... En somme, sa conférence, qui sera essentiellement une conférence européenne, l'occupera de trouver une solution aux difficultés de l'Europe.

Ainsi, l'Allemagne, qui est exclue de la Société des Nations, sera invitée à se faire représenter et l'issue de la conférence dépend pour ainsi dire de l'Allemagne. Et, d'autre part, cette conférence, qui aura un caractèce essentiellement européen, espère vivement que les Etats-Unis s'associeront à ses travaux. Quoique éloignée, et malgré elle, l'Amériqne continue à exercer une influence considérable sur la Société des Nations dont elle ne fait pas partie et sur une conférence européenne qu'elle a pour ainsi dire condamnée d'avance peut-être à la légère.

Malgré les difficultés et les réserves, la conférence de Bruxelles fait du chemin, parce qu'elle répond à un besoin. En s'enfonçant dans l'égoïsme sacré, les Etats ont méconnu le fait de l'interdépendance des Etats. Ceux dont le change est favorable s'aperçoivent un peu tard qu'ils ont intérêt à ce que le change de leurs voisins ne soit pas trop défavorable. Et les neutres qui n'ont pas pu ou pas voulu s'occuper de la reconstruction de l'Europe pendant la guerre sont forcés maintenant par une dure nécessité de se mêler aux belligérants pour la suite de la guerre. La *Gazette de Hollande* du 12 avril 1920 dit : « On ne doit pas se dissimuler la situation : d'une part, les belligérants avec leurs caisses vides et des dettes qui s'accumulent ; d'autre part, les nations qui ont vu affluer dans leurs caisses les ressourees des pays en guerre. Les premières sont impuissantes à se rétablir sans aide ; les autres se sentent menacées économiquement par l'impuissance des premières. » Et le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* du 22 avril

demande avec insistance et probablement en vain « si le moment n'est pas venu pour les petits pays neutres — la Hollande, la Suisse et les pays scandinaves — d'essayer de s'entendre sur la politique à suivre à la conféreuce. Le malaise est général. La situation est aussi grave dans la petite Suisse qui emprunte que dans la grande Amérique qui prête. La Suisse vient de contracter un emprunt de 150 millions auprès d'un consortium financier des Etats-Unis, à des conditions « très onéreuses ». Et le *Journal de Genève* espère que la Banque nationale ne sera pas obligée « d'enfler son émission pour subvenir aux besoins pressants de la Confédération et des cantons ». Mais les prévisions pour la fin de l'année sont inquiétantes. Si le marché de l'argent continue à se resserrer, si l'Etat suisse est véritablement arrivé « au bout de ses ressources », des experts commencent à se demander s'il ne faudra pas se résigner à enfler l'émission et à subir un renchérissement de la vie, pour permettre une reprise des affaires. Quant à l'Amérique dont on a vu dans quels termes elle parlait de l'Europe, ses affaires vont fort mal. De grandes maisons perdent des millions chaque jour. Le gouvernement avait prévu une crise des exportations ; elle s'aggrave d'une crise de la production, qui est paralysée. . . . .

Il y a de grandes différences entre les Etats convoqués, mais le malaise général est tel que les plus sceptiques sont obligés d'espérer que la conférence de Bruxelles mettra sur la voie des remèdes. La nécessité d'aboutir à un résultat pratique fera peut-être taire pendant un moment l'égoïsme sacré et la solidarité verbeuse.

FLORIAN DELHORBE.

LE MOUVEMENT FÉMINISTE

Le Congrès de Genève. — Principaux points adoptés. — Quelques déléguées.

Le Congrès de Genève. — Les Etats Généraux du féminisme se sont tenus à Genève au mois de juin dernier ; ces Etats Généraux étaient, en l'espèce, le 8e Congrès de l'Alliance internationale pour le Suffrage des femmes, fondée en 1902, par une Américaine, Mrs Chapmann-Catt, qui en est encore la présidente.

Le dernier Congrès de l'Alliance avait eu lieu en 1913 à Buda-

pest. Sans vouloir le diminuer en rien, il faut néanmoins constater que le Congrès de Genève a dépassé de beaucoup en importance le Congrès de Budapest, et cela, pour deux raisons : la première c'est que la guerre a donné à la question des droits de la femme une ampleur que les plus hostiles même ne peuvent nier. La deuxième était la diversité des nations qui y étaient représentées.

Depuis le conflit mondial, c'était la première fois qu'autant de déléguées de pays, hier ennemis encore, se trouvaient réunies. D'ailleurs les Françaises n'avaient consenti à rencontrer les Allemandes qu'après avoir reçu de celles-ci une lettre de regrets et de blâme pour les violences commises au cours de la guerre, par les armées allemandes, contre les femmes et les enfants ; regrets qui furent de nouveau exprimés verbalement au Congrès.

31 nations étaient représentées au Congrès de Genève ; parmi elles, les seules grandes nations n'ayant encore accordé aucun droit aux femmes étaient : la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse.

Des gouvernements avaient envoyé des délégués officiels ; celui de la France était M. Justin Godard, ancien sous-secrétaire d'Etat, président du Groupe des Droits de la femme, à la Chambre.

Il ne faut pas s'étonner qu'un homme soit délégué à un congrès féministe. Quand on étudie de près le féminisme, on s'aperçoit vite que ce n'est nullement une doctrine hostile aux hommes ; il revendique l'égalité des droits pour les deux sexes, dont les devoirs différents sont équivalents, mais il n'implique aucunement la suprématie d'un sexe sur l'autre.

Le féminisme ne se borne pas à réclamer des droits politiques pour la femme ; il prétend étendre son action à toutes les questions concernant la femme et l'enfant.

Principaux points adoptés.— Le Congrès a défini dès le premier jour le but de l'Alliance internationale pour le suffrage des femmes. Il a adopté une motion suivant laquelle :

> l'Alliance doit travailler à l'affranchissement des femmes de toutes les nations par l'adoption du suffrage des femmes et par toutes les autres réformes nécessaires pour établir l'égalité complète des sexes au point de vue de la liberté, du statut civil et de toutes les possibilités de développement.

Au point de vue des relations internationales, le Congrès a voté à l'unanimité un appel aux femmes du monde entier afin

qu'elles consacrent leur intelligence et leur influence à la consolidation, au développement et au perfectionnement de la Société des Nations, dont le but est d'assurer l'entente et la paix du monde.

Il décida qu'une Conférence de femmes se réunirait annuellement dans la ville où siégera la Société des Nations, d'accord avec celle-ci, pour étudier les questions d'intérêt féminin à soumettre à la Société des Nations.

Enfin, après de longues discussions, le Congrès a élaboré le programme des revendications féministes ; l'accord s'est fait sur les points suivants :

1° Suffrage des femmes et droits égaux à ceux des hommes dans les domaines législatif et administratif, nationalement et internationalement ;

2° Les femmes ont le droit d'être protégées contre l'esclavage, tant que celui-ci existera dans certaines régions de l'Europe orientale, de l'Asie, de l'Afrique ;

3° Suppression de l'incapacité de la femme mariée.

4° Sur les enfants, les mères auront des droits égaux à ceux des pères ;

5° Droit pour les femmes mariées de garder leur nationalité ;

6° Possibilité d'acquérir l'enseignement technique et professionnel dans les mêmes conditions que les hommes ;

7° Possibilité d'accéder aux mêmes métiers et à toutes les fonctions administratives et judiciaires ;

8° A travail égal salaire égal ;

9° Qu'aucune réglementation du travail de la femme différente de celle de l'homme ne soit imposée contrairement à la volonté de la femme ; que les lois concernant les femmes en leur qualité de mères soient formulées de façon à ne point entraver leur situation économique et que toutes les réglementations futures du travail tendent à établir l'égalité de l'homme et de la femme ;

10° Reconnaissance d'un idéal moral élevé égal pour l'homme et la femme, suppression de la traite des femmes, de la réglementation du vice et de toute loi ou règlement d'exception en matière de mœurs ;

11° Que la recherche de la paternité soit acceptée comme principe et que tout enfant, né en dehors du mariage, possède le même droit à son entretien et à son éducation de la part de son

père, pendant la période de sa dépendance, que l'enfant légitime, enfin que la femme non mariée, enceinte et sans ressources, ait le droit d'exiger une pension du père de l'enfant.

On voit par cette simple énumération quel vaste programme de réformes embrasse le féminisme. Dans les pays où les femmes ont leurs droits politiques, comme dans ceux où elles ne les ont pas encore, elles tentent de le réaliser, mais leurs efforts dans les pays « affranchis », c'est-à-dire dans les pays ayant libéré leurs femmes, portent de bien meilleurs fruits.

Quelques déléguées. — Depuis le Congrès de Budapest, dans nombre de pays les femmes ont acquis tous leurs droits, soit dans les nouvelles républiques constituées depuis la guerre, comme l'Allemagne, l'Autriche, la Tchéco-Slovaquie, etc., soit dans de vieilles monarchies, telles que l'Angleterre. Le Congrès de Genève a donc eu de nombreuses déléguées membres d'une Assemblée législative ou d'un Conseil municipal. Citons-en quelques-unes, parmi les plus connues : d'abord Lady Astor, première femme membre de la Chambre des Communes, fine, enjouée, spirituelle et paraissant toute jeune, bien que mère de six enfants. Miss Rathsbone, conseillère municipale de Liverpool ; ses collègues l'ont spécialisée dans les questions de logements à bon marché pour les familles nombreuses ; gare à l'architecte qui, dans ses plans, expose les garde-manger au soleil et oublie la remise pour les voitures d'enfant ! Miss Rathsbone veille et intervient. Mrs Ring-Robinson, ex-sénateur du Colorado ; Mme Furujhelm, députée de Finlande; Mme Munch, députée au Parlement danois, qui soutient avec bonne humeur et esprit des luttes oratoires contre un de ses collègues, antiféministe acharné, s'obstinant à ne la désigner que sous l'appellation « les cheveux longs » ; malgré son opposition, Mme Munch parvint à faire voter la loi sur l'égalité des salaires ; Mmes Libermann et Kauffmann, toutes deux membres du Parlement wurtembergeois ; Mme Stritt, conseillère municipale de Dresde, et combien d'autres encore.

En dehors des parlementaires, la présidente de l'Alliance internationale, Mrs Chapman-Catt ; c'est celle qui, aux Etats-Unis, mène les troupes suffragistes à la victoire ; pendant la guerre, ce fut elle encore qui dirigea le travail de guerre féminin.

La délégation française comprenait des femmes de premier ordre, entre autres Mme de Witt-Schlumberger, présidente de

l'Union française pour le suffrage des femmes, petite-fille de Guizot, femme à l'âme ardente, toujours jeune, bien que mère de six enfants et plusieurs fois grand'mère.

Un grand succès de sympathique curiosité alla aux déléguées d'Extrême-Orient : drapées dans les plis de leurs voiles brodés, elles ajoutaient à leurs revendications tout le charme de leurs mystérieuses et lointaines contrées : Mrs Chandra-Sen, poétesse hindoue ; Mrs Hirabai-Tata, présidente du Comité de Bombay pour le suffrage des femmes, dont la fille étudie le droit à Londres et sera la première avocate hindoue ; une déléguée turque enveloppée de voiles noirs ; enfin, du Japon, Miss Michi-Kivaï et Mrs Edward Gauntlett, charmante petite Japonaise, mariée à un Anglais et mère de six enfants.

Constatons que la plupart de ces déléguées féministes sont des mères de famille. Beaucoup d'entre nous, faisait remarquer avec malice une des déléguées françaises, pourraient voyager avec la réduction accordée aux familles nombreuses. Moralité : le féminisme et la maternité ne sont nullement incompatibles...

THÉRÈSE CASEVITZ.

LES REVUES

Les Temps nouveaux : sur le bolchevisme e l'Islam. — *Revue des Deux Mondes* : philosophie de M. Charles Nordmann. — *L'Opinion* et *Pour le Plaisir* : vues contradictoires sur le tombeau de Jean Moréas. — *Le Producteur* : revue nouvelle, sa présentation. — *Revue Critique des Idées* : Charles Péguy, par M. Maurice Barrès. — *Les Marges* : poème d'Adrien Mithouard. — Memento.

Dans **Les Temps nouveaux** (15 juin), nous trouvons un article à retenir : « Le bolchevisme et l'Islam », qui a pour point de départ une lettre d'un M. R...,d'Alger. Il constate que l'indigène du bled algérien est aujourd'hui tel qu'il était en 1830 : « ignorant, naïf, crédule et brutal, astucieux aussi, avec, en plus, ancrée dans le cœur, la haine plus vivace, plus ardente de l'Européen en général, du Français en particulier, du « Roumi » en un mot ». Entre eux, « ils s'exploitent et se volent tout aussi bien que les Européens ».

Qu'une révolution éclate et se propage en Algérie, et nous verrons les chefs religieux appeler aux armes, au nom d'Allah, tous les sectateurs de Mahomet, se souciant du socialisme, du bolchevisme, de l'anarchisme comme de leur première gandourah. Et nos bolchevistes

algériens comptent sur les travailleurs algériens pour établir leur dictature ! Ils s'abusent singulièrement, et jouent avec le feu... Convier l'élément indigène à nos luttes sociales, c'est commettre une lourde faute, étant donné son état actuel d'ignorance et de fanatisme. L'aide que les Arabes apporteraient à la dictature du prolétariat n'aboutirait qu'à ramener l'Algérie à l'état économique et social qu'elle avait avant 1830. En aucun cas, ce ne peut être un progrès.

Plus loin, M. R... écrit :

Du socialisme, les Arabes, à part quelques rares exceptions, n'ont cure. Quelques-uns connaissent le mot, on peut dire que tous ignorent la chose. Leur programme se borne à attendre l'occasion propice pour chasser les chrétiens de ce pays et leur reprendre les terres. Or, si certains absolus peuvent appeler cela de la justice, pour ma part, je ne le pense pas. A mon avis, la justice consisterait à reprendre toute l'œuvre de colonisation, dont la masse n'a pas profité. D'abord, les faire sortir de leur crasse en leur donnant des habitations saines et confortables selon leurs mœurs et leurs goûts. Puis fonder des écoles nombreuses, où ils apprendraient à discerner ce qu'il y a de juste et ce qu'il y a d'inepte dans les préceptes du Coran, leur code civil et religieux. Leur apprendre surtout à respecter la femme, qui n'est toujours, à leurs yeux, qu'une esclave, tour à tour bête de somme et jouet, destinée à agrémenter leurs nuits, que l'on pare, que l'on adule ou que l'on frappe et répudie, tour à tour, selon le caprice du moment et l'humeur du maître.

Mais, de ce rôle éducatif, nul ne se soucie, à part quelques rares personnalités, dont l'effort individuel, par ce fait forcément limité, est noyé dans l'indifférence générale et parfois l'hostilité du voisin. La masse indigène est taillable et corvéable à merci ; c'est la matière humaine avec laquelle est faite la plus grande partie de la splendeur actuelle de l'Algérie. Mais quelques-uns de ses membres — et ils sont plus nombreux qu'on ne le suppose, émergent et arrivent à des situations industrielles, commerciales ou agricoles prépondérantes ; ils deviennent pour la plupart les plus féroces exploiteurs de leurs coreligionnaires.

Le problème de civilisation et de colonisation est donc infiniment complexe, et ce ne sont pas les enfantines méthodes bolchévistes — méthodes de dictature vieilles comme le temps, affublées d'un nom nouveau, — qui le résoudront.

M. Paul Reclus, qui publie la lettre de M. R..., la commente ainsi :

Ecartons d'abord le problème religieux dans l'Afrique du Nord. Mon opinion personnelle est que, depuis cent ans, la lutte sur ce terrain a

perdu de son acuité. En réalité, ce ne sont pas des chrétiens qui ont envahi l'Algérie, ce sont des Français sans opinions religieuses, et on peut dire, je crois, qu'il y a eu un minimum de persécution sur ce chapitre. Un agitateur du Sud, un Bou-Amena a pu soulever des populations au nom d'Allah, parce qu'elles n'avaient pas été en contact avec les envahisseurs, mais dix ans de mélange ont suffi pour convaincre le musulman de moyenne intelligence que sa liberté religieuse est entière. Certes, il y a eu les Pères Blancs et d'autres missionnaires ; mais le résultat de leurs quelques tentatives de prosélytisme a été si négatif que cela disparaît dans la masse du contact. Et même les Pères Blancs ! Lisez l'histoire du Père de Foucault, et vous m'en direz des nouvelles.

Le médecin a fait plus de bien que le prêtre n'a fait de mal. L'animosité de l'indigène vis-à-vis du « Roumi » a certes la religion dans ses origines, mais elle a surtout la question terrienne comme levain actif; la question terrienne forme le nœud de la question sociale.

Selon M. Paul Reclus, le mieux social dépend exclusivement de l'union des travailleurs contre leurs exploiteurs, dans tous les pays. Quant à la question algérienne, M. Reclus déclare d'abord :

Si le cas m'intéresse de l'Arabe dépossédé par le Français, il y a 100 ans, le cas m'intéresse également du Berbère dépossédé par l'Arabe, il y a 1.200 ans.

Et il aboutit à ces trois affirmations :

1° Seule la conquête étrangère donne une idée d'unité à ces peuples.

2° Pour mauvaise que soit la majorité des éléments européens, il y a une petite minorité de colons, de fonctionnaires, de militaires même, dont le rôle éducateur est primordial. Il ne s'agit pas seulement de l'Afrique du Nord, mais de tous les pays où cohabitent des races diverses.

3° L'Inde aux Hindous, le Maroc aux Marocains ne serviraient *actuellement* qu'à une couche indigène toute prête à exploiter ses compatriotes bien plus durement que ne le fit jamais le colon d'Europe et surtout profiterait à une bande de *politiciens* indigènes, c'est-à-dire à ce qu'il y a de moins recommandable dans ces groupements humains.

§

Une pittoresque définition de la science, par M. Charles Nordmann, dans un article : « Les messages de l'infini », qu'on lit dans la **Revue des Deux Mondes** (15 juin) :

C'est par des moyens purement artificiels que les ondes hertziennes ont été découvertes. Et on pouvait se demander s'il existe dans la nature des conditions analogues à celles, si complexes, qui, dans le laboratoire

donnent naissance à ces ondes. La nature a répondu oui. Les ondes hertziennes sont d'origine électrique et sont produites par l'étincelle oscillante. Or, il existe naturellement des étincelles oscillantes, — l'expérience l'a prouvé, — ce sont les décharges électriques des orages, ce sont les éclairs. Ainsi Jupiter tonnant avait précédé Hertz depuis longtemps, mais nous n'en savions rien.

La science consiste ainsi, le plus souvent, à découvrir les choses qui existent de toute éternité — je veux dire depuis qu'il y a des hommes, — mais que nos sens grossiers n'apercevaient pas; elle consiste en un mot à mettre des prolongements, des rallonges à notre sensibilité, à notre perceptivité médiocres, et à soulever, grâce à elles, les voiles décevants sous lesquels la nature cache sa nudité. La science consiste aussi, parfois, — et c'est alors que savoir devient pouvoir, — à créer des réalités qui n'existaient pas, dont les possibilités, dont les conditions seules existaient : c'est ainsi qu'un très grand nombre des substances créées par la chimie organique n'ont jamais existé dans la nature et sont surajoutées à la création.

Ce sont les prétendus messages de Mars qui ont inspiré à M. Nordmann son article. Il le termine par les lignes suivantes :

Pourquoi donc les hommes ont-ils la rage de vouloir qu'ailleurs aussi, et même dans la proche banlieue de notre arrondissement solaire, il y ait des êtres semblables à nous, qui pensent, c'est-à-dire qui souffrent et qui s'entredéchirent? N'est-il pas, à certains égards, plus sage de considérer la vie organisée comme une contingence protoplasmique aussi éphémère dans le temps que dans l'espace? N'y a-t-il pas une grandeur peut-être plus hautaine et plus splendide dans un univers impassible, où aucun cri périssable ne vient déchirer cette symphonie muette que font les orbes d'or des astres?

Et puis, s'il est des curieux de conversations inaccessibles, qu'avant de s'essayer à la causerie interplanétaire ils tâchent de communiquer avec l'âme de nos frères aînés, les animaux, dont un abîme encore nous sépare. Qu'ils tâchent d'abord de rendre pénétrables l'une à l'autre et communicantes ces urnes hermétiques et sombres qu'on appelle deux cœurs humains!

§

Emu par une note de l'*Opinion* (22 mai) à propos de la tombe de Moréas, M. René Groos s'est rendu au Père-Lachaise et il écrit dans sa revue **Pour le plaisir** (15 juin) :

Une simple plaque, portant simplement le nom : JEAN MORÉAS.

Un grillage entouré de lierre.

Un sapin nain.

Un pot à fleurs. Vide.

Il y a de la grandeur, peut-être, dans cette simplicité. On y sent aussi l'abandon.

Aussi, venons-nous vous demander aide. Nous faisons appel à tous les amis du poète divin. Nous ferons parvenir aux fidèles de Jean Moréas toutes les sommes qui nous seront adressées avant le 15 juillet.

Nous serons également fort reconnaissant à toutes les personnes qui voudront bien nous aider de quelque conseil, nous suggérer quelque idée pratique sur ce qu'il convient de faire pour donner au poète une sépulture digne de lui.

Nous prions nos confrères de vouloir bien donner à notre appel le plus de publicité possible.

Que tous ceux qui nous aideront en soient ici, par avance, remerciés.

M. Eugène Marsan (**L'Opinion**, 19 juin) a fait un pèlerinage au tombeau du poète. Il y a vu tout autre chose que le spectacle qui alarme notre jeune confrère :

Sa cendre, déjà réduite comme il l'avait voulu, n'a pu bien nourrir, sur la terre qui la recouvre, l'appétit des végétaux. C'est l'un de ces « faibles lierres » dont il a chanté au moins une fois la ténacité et c'est l'un de ces cyprès qu'il aimait, un léger cyprès qui mettra longtemps à croître.

Le jeune arbre a été planté, comme il devait, au chevet en quelque sorte de la tombe. Le lierre a couvert les deux grands côtés de la grille, il grimpe au grand arceau de fer disposé du « côté de la tête », il entoure la plaque blanche où se lit seulement le nom du poète. Ah ! les amis de Jean Moréas sont des gens de goût, et celui qui a choisi ces feuillages d'un sombre vert perpétuel connaissait bien son cœur. La pluie qui les a lavés leur donne un air noir. C'est bien, dirait Moréas.

S'il est donc inexact que l'oubli ait mis là aucune offense, il ne faut pas craindre non plus que personne ne veuille ajouter à la belle vie végétale une pierre hasardée. L'amitié, l'admiration n'auront plus vraiment à cette place qu'une seule manière de témoigner : en gravant sur un marbre agrandi, avec les dates de la naissance et de la mort, après les deux noms d'Athènes et de Paris, quelques inflexions de sa voix.

Ne dites pas : la vie est un joyeux festin ;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : elle est malheur sans fin ;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.
Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la brise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux
Et dites : c'est beaucoup et c'est l'ombre d'un rêve.

Certes, l'on trouverait dans les *Stances* d'autres paroles, où, serrés de plus près, les secrets de Moréas parleraient au cœur bien informé un langage privilégié. On n'en trouvera pas qui soient mieux faites pour introduire au fond d'une amère sagesse le passant qui s'y arrêtera, rêvant entre les tombes, — l'homme, quel qu'il soit, son frère, et que nous avons mission d'instruire de sa gloire.

§

Le 10 juin a paru pour la première fois : **Le Producteur**, « revue de culture générale », dirigée par M. Gabriel Darquet (16, rue Geoffroy-Marie).

M. Darquet présente ainsi ses collaborateurs immédiats :

Ferdinand Gros est un créateur d'affaires industrielles ; Henri Clouard est un pur intellectuel ; Gilbert Maire, également. Pour moi, le rêve fut de devenir l'un, tout en restant l'autre. Ma réussite est dans le futur.

Avec Gros, c'est une amitié d'enfance. Avec Clouard et Maire, c'est une longue conversation, commencée avant la guerre, par la voie de la *Revue Critique*, conversation reprise en 1915 et que séparation ni périls n'ont jamais pu rompre.

Lentement se formèrent les éléments de la présente collaboration. Mais l'assemblage définitif s'est fait d'un coup : le fruit arrivait à maturité.

Gros est pour moi le type même du producteur. Qu'il me suffise d'énumérer les directions de l'activité dans lesquelles s'est engagé depuis quinze ans cet esprit d'entreprise.

Dans le domaine chimique : les trois grands problèmes industriels les plus actuels : le froid, l'azote et les engrais, les explosifs et les produits pharmaceutiques.

Dans le domaine social : les assurances.

Dans le domaine électrique : la production de l'énergie hydro-électrique, les chutes d'eau, l'utilisation de l'énergie perdue dans les secteurs existants, l'électrométallurgie, l'électrochimie.

Dans le domaine de l'entreprise : les grands travaux de génie civil, les entreprises électriques, la production rationnelle des matériaux de construction, l'industrie sanitaire.

Dans le domaine mécanique : la trassmission à air et à liquide, la fabrication des boulons et des serrures, la réparation du matériel roulant, la construction des tracteurs agricoles, la fabrication des alliages spéciaux métalliques à base de phosphore.

Dans le domaine minier : l'exploitation des mines de phosphates.

Dans le domaine immobilier : l'achat et l'aménagement des locaux industriels.

Dans le domaine commercial : l'alimentation en général, l'utilisation des abattoirs industriels en particulier.

Dans le domaine agricole : l'industrie sucrière et l'élevage.

Dans le domaine de l'aviation : la seule compagnie aérienne qui soit dès maintenant un instrument de travail entre les mains des ingénieurs des géomètres et des urbanistes.

Une telle énumération suffit ; je n'y ajouterai rien, sinon que je suis à la bonne place pour apprécier cet effort de création incessante, que la réussite ne pouvait que couronner.

En 15 ans, que M. Gros ait pu faire tout cela, c'est d'un habile homme! Le programme du *Producteur*, influencé par cette activité très exceptionnelle, vise à l'universalité. Nous en retenons ces lignes assez inattendues :

Notre *Producteur* est le second du nom, le premier ayant été un journal des saint-simoniens, qu'ils publièrent, en fascicules mensuels, pendant les années 1825 et 1826.

La pensée saint-simonienne est prodigieusement actuelle, si on la dégage de sa gangue religieuse, dont elle se passe fort bien. Qu'est-ce que la nation, pour les saint-simoniens ? Les Français producteurs, savants, artistes, industriels, techniciens, cultivateurs. Et quelles sont pour eux les grandes réalités nationales. Le conseil des manufactures, les banques, les laboratoires, le travail organisé. Ces hommes singuliers avaient pressenti tout le pouvoir productif du crédit, et même son pouvoir moralisateur, puisqu'ils prétendirent lui confier l'avenir de la valeur personnelle, le sort des inventeurs pauvres, celui des jeunes intellectuels. Leurs plans d'une « *Association commanditaire de l'Industrie* » et d'un établissement de « *Crédit Intellectuel* » seront exposés à nouveau et critiqués ici même.

Ils avaient analysé l'anarchie causée par la contradiction entre les directions de l'industrie et celles des mœurs, entre les directions du travail et celles des institutions, entre l'éducation et la production modernes. Et ils s'étaient mis à la recherche d'un accord. Leurs vues sur la duperie de la démocratie libérale, sur l'union des producteurs, sur l'organisation de la science et le rôle des intellectuels dans une société entraînée par l'industrie, gardent aujourd'hui encore leur justesse et leur force.

Tout intellectuel préoccupé de la crise actuelle de l'intelligence et de la culture est un saint-simonien qui s'ignore. Et pareillement tout producteur qui tente d'embrasser du regard tout le champ de son activité et de supputer toutes ses responsabilités nationales et humaines.

Je sais bien tout ce qu'il y avait d'inadmissible dans le saint-simonisme, et ni mes amis ni moi n'avons la prétention ridicule de ressus-

citer une religion éphémère. Je crois fermement que notre entreprise sera originale.

Mais je suis heureux de la voir se poursuivre dans le sens d'une tradition française.

Un excellent article de M. Gros définit le producteur :

Celui qui, par une vue synthétique et instantanée de toutes les conditions de réalisation d'une œuvre technique, se met à même d'en diriger l'exécution, et dont l'imagination, par conséquent, est capable de concevoir en une minute ce qu'il faudra peut-être des années pour accomplir.

Et M. Gros cite un heureux exemple de producteur :

Le producteur ne doit pas être toujours considéré comme un industriel. J'allais, en effet, pour conclure, choisir le type du producteur dans quelque grand manufacturier ou dans quelque grand homme d'affaires. Je découvre que c'eût été une faute, lorsque Jacques Copeau nous propose dans son théâtre un modèle parfait d'entreprise. Je m'honore de figurer parmi les « Amis du Vieux-Colombier ».

Où situer cependant, parmi les cadres conventionnels, le créateur du « Vieux-Colombier » ? Acteur ? Littérateur ? Cela ne fait aucun doute, mais la direction d'un théâtre est bien, elle aussi, une affaire, et si ce théâtre vise à une aussi rare originalité, à une qualité d'art si subtile et si constante, de quel souci de technique, et au sens courant du mot, de « production » ne va-t-il pas doubler la recherche esthétique de son directeur ? Voici le « Vieux-Colombier » rénovateur des décors, et par conséquent entreprise d'électricité et de meubles. L'art s'y prolonge directement en industrie sans qu'il soit possible de saisir dans leur continuité le moindre point de rupture. Copeau est-il un patron ? Oui, sans doute, mais c'est plutôt l'éducateur et le guide de tous ses collaborateurs artistes ou manœuvres. Est-ce un capitaliste ? Certainement non, car on sait avec quelle ténacité orgueilleuse il a su assurer à son entreprise d'art le mécénat indispensable. Est-ce un technicien ? Assurément. Est-ce un homme d'affaires ? Peut-être, à condition toutefois de restituer à ce mot son sens véritable.

Disons simplement que Jacques Copeau est le type même du producteur, parce que son imagination créatrice à su s'installer au carrefour de mille autres inventions pour tirer de leur organisation une œuvre harmonieuse, bienfaisante et durable.

Le nº 1 du *Producteur* a 180 pages. Abondant en matières, il est fort réussi.

§

Le 10 et le 25 mai, la **Revue critique des Idées et des**

Livres a publié un très beau « Charles Péguy », par M. Maurice Barrès. Nous en détachons ce passage comme une contribution à l'histoire littéraire des derniers ans d'avant la guerre :

Je crois que ce qui resterait à préciser c'est le point exact où la guerre a surpris Péguy. Est-ce que je me trompe ? Il y avait chez lui une nuance de désillusion et certaines ombres étaient venues sur ses espérances.

Je lui disais : « Laissez donc votre boutique et vos *Cahiers*. Soyez comme tout le monde député, académicien, Dieu sait quoi ! mais commerçant, quel fardeau ! Servez-vous, pour dire ce que vous avez dans le cœur, des moyens de tout le monde, la *Revue des Deux Mondes*, les grands journaux, les plus hautes tribunes. Je ne comprends pas pourquoi il vous plaît de compliquer votre affaire... » Il me répondait sans développement, de cet accent ferme et resserré qu'il avait parfois en marchant la tête baissée, qu'il ne serait pas libre ailleurs. Défendait-il sa liberté ou son excentricité ? Je ne tenais pas auprès de lui le rôle déplorable du tentateur qui veut dénaturer un être et dévoyer une mission. Je lui offrais des moyens meilleurs que les siens pour mettre en œuvre ses convictions. Mais j'entendais bien qu'il me répondait comme eût fait jadis un Maurras : « Ma pensée réformatrice ne peut germer que dans la solitude, et c'est là, non ailleurs, que je trouve mes libertés pour tout conquérir. » Peut-être avait-il raison. C'est classique et c'est très beau de s'en aller dans le désert pour y attirer à soi la foule.

Les Marges (15 juin) publient ce poème d'Adrien Mithouard, daté de Bazouges, 28 août 1918 :

— LES ARGONAUTES

J'ai vu glisser au large une belle frégate
Dont la voile arrondie au vent pur du matin
Remorquait lentement sur un azur lointain
Un étrange soleil, pâle et couleur d'agate.

Le ciel était rayé d'amarres délicates
Traînant sur l'horizon cet éclatant butin ;
Et des barques jouant sur les flots argentins
Célébraient ce retour par de folles régates.

Voilà donc comment l'homme éternel s'évertue
A repêcher les vieux soleils du temps perdu
Pour relancer au ciel ces globes éphémères.

Mais à peine dans l'aube ils agitaient les bras
Pour se saisir de leur trésor, qu'on vit là-bas
L'astre rose tomber de nouveau dans la mer.

§

Memento. — *Les Ecrits Nouveaux* (juin) : « Images d'Edgar Poe », un très bel essai de M. P. de Lanux.

Renaître (10 juin) : « Interview du général Sarrail », où nous lisons ces mots : « Il n'y a pas rien que les personnages consulaires qui se pressent à l'antichambre. Soyons prêts à défendre la république menacée. »

Essais critiques (15 juin), rédigés par M. Azaïs : « La santé de M. Deschanel ».

Le Scarabée (juin-juillet) : M. Jean Noury : « De la poésie héroï-comique ». — « Nocturne », par M. Etienne-Marie. — « A propos de Flaubert », par M. André Payer.

Le Parthénon (juin-juillet) reprend sa publication interrompue depuis 1914. M. Louis Payen évoque les collaborateurs tués à la guerre. — Un « Stendhal », par M. A. de Tarde.

Les Feuilles libres (juin) : « Sténogrammes », brèves proses de M. Marcel Raval qui supprime de la ponctuation, la virgule, le point et virgule, et presque toujours le point final. — « Provinciale », bien curieux poème de M. Georges Ferré.

La Minerve Française (15 juin) : « M. Joseph Bédier », par M. Pierre Champion. — « Charles Péguy », par M. Pierre Lasserre. — Poèmes de MM. L. Lefebvre et A. Marchon.

La Renaissance (19 juin) : Enquête : « La haute culture française est-elle en péril ? » — M. Fernand Divoire : « Un moyen de fixer les salaires : la courbe en cloche », essai de vulgarisation des travaux de M. Charles Henry.

La Revue critique (10 juin) : « Le triomphe de Shakespeare », par M. Henry Bidou. — « Le retour de l'Ile Maurice à la France », par M. H. de Rauville. — Poèmes de M. F. Divoire et de Mme Jeanne de Broze.

Le Correspondant (10 juin) : *** : « Situation en Angleterre sous le gouvernement de M. Lloyd George ».

La Revue du Travail (15 juin) : « Le problème de la co-gestion », par M. Henri Moysset. — « Le parti travailliste devant la question irlandaise », par M. Ch. Malato.

La Revue mondiale (15 juin) : « La France pro-allemande et antiprussienne », par M. Jean Finot. — M. G.-A. Masson : « La philosophie du Fox-Trott ».

La Nouvelle Revue française (1er juin) : « Le cimetière marin »,

in admirable, un très grand poème de M. Paul Valéry. — M. Michel Arnauld : « Sur un Système des Beaux-Arts ».

La Revue hebdomadaire (19 juin) : « Joseph Bédier », par M. G. Grappe. — « Les journées historiques de Weimar », par M. Paul Genizon.

La Revue universelle (15 juin) : M. Morton Fullerton : « L'Imposture wilsonienne ». — « La musique religieuse », par M. Camille Bellaigue. — M. P. Thirion : « La crise de la Trésorerie française ».

Je sais tout (15 juin) : — « L'art de mettre en scène », par MM. Gémier et P. Gsell. — « Maeterlinck en Californie ». — « Les Ames en peine », roman de M. Ch. Géniaux.

L'Amour de l'Art (15 juin) : — « Odilon Redon », par M. Claude Roger-Marx. — « L'Art roman », par M. Antoine Bourdelle. — « Dormeuse », un beau poème de M. Paul Valéry. — « Les tapis de Pierre Bracquemond » par M. Louis Vauxcelles.

La Vie (1er juillet) : « Impressions de Portugal », par M. Philéas Lebesgue. — Une lettre inédite de Charles-Louis Philippe.

Le Crapouillot (1er juin) : « L'Apache dans la littérature contemporaine », par M. J. Galtier-Boissière. — « Un usurpateur à l'Elysée », par M. Paul Reboux. — (16 juin) : « Le mépris du théâtre », par M. L. Léon-Martin.

The three languages, die drei Sprachen, les trois langues. — Sous ce titre trilingue doit paraître, chaque dimanche, à partir du 4 juillet, à Cologne, un « organe d'échanges économiques et intellectuels entre l'Allemagne et l'étranger ». M. le Dr Otto Heuer en est le « rédacteur responsable ».

Nous avons reçu un « numéro spécial » de cette revue. Il y figure « une nouvelle d'Alexandra Grimanelli, la distinguée conteuse parisienne ». Cet alinéa court qui termine la nouvelle de « la distinguée conteuse parisienne » renseignera les lettrés sur la *distinction* littéraire de la collaboratrice *parisienne* de M. le Dr Otto Heuer :

« Huit jours après, la malade entrait en convalescence, et lui, on l'internait, pour le restant de sa vie, dans une maison de fous. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le Nouveau Cabinet des médailles. — Au Musée du Louvre : un trésor de la Russie méridionale ; la nouvelle salle Henri II. — Memento bibliographique.

Nous avons annoncé dans notre dernière chronique la réouverture, à la Bibliothèque Nationale, du **Cabinet des médailles** (1). Il sied d'autant plus de fêter cet événement que c'est un

(1) Il est ouvert au public tous les lundis et les jeudis, de 10 h. à 4 h., sur

Cabinet tout nouveau qui nous est rendu, non plus hospitalisé à l'étroit dans l'enclave du département des imprimés qu'il occupait depuis 1865 sur la rue de Richelieu, mais installé somptueusement chez lui en belle lumière, dans l'aile nouvelle construite quelques années avant la guerre sur la rue Vivienne et la rue Colbert, à peu près sur l'emplacement même qu'il occupa à partir de 1741, lorsqu'après maints déplacements (1) on le transporta dans les anciens appartements de la marquise de Lambert situés au-dessus de l'arcade qui chevauchait la rue Colbert dans la partie avoisinant la rue de Richelieu. On a presque l'illusion d'être revenu à cette époque déjà lointaine en entrant dans le salon d'honneur, où a été reconstitué aussi exactement que possible, dans les mêmes proportions, avec les mêmes boiseries aux murs et les mêmes meubles, l'ancien « Cabinet du Roi » tel qu'il exista dans l'hôtel de la marquise de Lambert : à côté des portraits d'apparat de Louis XIV d'après Rigaud et de Louis XV, copies anciennes des originaux détruits en 1793, on y a réinstallé à leur place, dans leurs boiseries chantournées, les charmants panneaux ou dessus de portes de Boucher, de Carle Vanloo, de Natoire et de Jacques Bailly représentant les Muses, cadre magnifique aux merveilleuses consoles exécutées d'après les dessins des frères Slodtz et aux admirables médailliers, chefs-d'œuvre de nos ébénistes du XVIII[e] siècle, qui, joints aux médailliers modernes de la salle suivante, renferment les quelque deux cent mille monnaies que possède le Cabinet ; et l'on y trouve également un meuble plus modeste, mais non moins vénérable : la simple table sur laquelle l'abbé Barthélemy, ancien conservateur du Cabinet du Roi, écrivit le célèbre *Voyage du jeune Anacharsis*.

Trois salles d'exposition précèdent ces deux pièces. Par les soins de M. Ernest Babelon, le savant conservateur de ce département, et de ses zélés adjoints, MM. Dieudonné, David et Jean

présentation d'une carte qu'on délivre gratuitement au secrétariat de la Bibliothèque Nationale, au pied même de l'escalier qui y conduit.

(1) Sur l'histoire et les vicissitudes du « Cabinet des médailles et antiques », installé successivement à Fontainebleau, au Louvre, à l'hôtel Colbert, rue Vivienne, puis à Versailles, et enfin à Paris, consulter l'introduction du savant *Guide illustré du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque Nationale*, par M. Ernest Babelon, conservateur de ce département (Paris, Leroux, 1900, in-18 ill.) et l'article du même dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, de janvier dernier, p. 37, où l'on trouvera, entre autres gravures, une vue de l'ancien Cabinet du Roi.

ıbelon, y ont été groupées les principales richesses de ces llections que, depuis les siècles les plus reculés du moyen ;e, nos rois s'étaient plu à former pour leur instruction ou leur rément, à l'instar des amateurs de nos jours et qui, enrichies r des donations successives, constituent peut-être le plus au Cabinet de ce genre qui existe. Combien de personnes, pendant, les connaissent et les apprécient comme il faudrait? ussi nos lecteurs nous sauront gré peut-être, maintenant que ici le Cabinet des médailles installé définitivement, et en attennt qu'un nouveau catalogue puisse en être publié, de leur nner un tableau résumé de ce qu'ils pourront admirer rue de ichelieu.

La première salle où l'on accède n'a pas de destination caracrisée comme les deux suivantes; on pourrait l'appeler cepennt la salle du *Trône de Dagobert*, car c'est la pièce la plus lèbre qui y frappe les regards. On sait que ce siège royal, dans quel la légende voulait voir un des trônes fabriqués par saint oi, n'est qu'une chaise curule romaine restaurée au XIIe siècle r les soins de Suger; il servit durant tout le moyen âge aux is de France, qui y recevaient pour la première fois l'hommage s grands de leur Cour. Il fut conservé à Saint-Denis jusqu'en '91; Napoléon Ier s'en servit ensuite pour la première distribun des croix de la Légion d'honneur en 1804, au camp de Bougne. — A côté de ce monument précieux se voient: à gauche et droite en entrant, dans des vitrines plates, un choix de méilles, jetons et plaquettes françaises et italiennes depuis la enaissance jusqu'à nos jours (les plus belles plaquettes italiens sont réunies dans une vitrine spéciale, à droite, et de même a placé dans une grande vitrine adossée au mur de gauche ; pièces les plus remarquables de nos artistes des XVIe et 'IIe siècles: médaillons de Henri II et de Catherine de Médicis r Germain Pilon, de Henri IV et de Marie de Médicis par Guilume Dupré, de Louis XIV par Varin, la grande médaille en or ι chancelier René de Birague par Germain Pilon, superbe exemaire légué tout récemment au Cabinet des médailles par le chelier de Stuers (1), etc.). En avançant dans la salle on trouve suite, à gauche, une vitrine contenant les antiques (bustes, sta-

(1) Voir sur cette pièce remarquable l'article de M. Jean Babelon dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mars-avril 1920 (av. planche hors texte).

tuettes, masques, bronzes) de la collection de Janzé et d'autres vitrines consacrées aux bronzes, terres cuites et vases peints de la collection Oppermann (au-dessus de l'une d'elles a été placé le buste colossal en bronze d'une *Cybèle*, coiffée d'une couronne murale, trouvé à Paris en 1675) ; puis, à droite, dans des vitrines plates, la belle réunion de pierres gravées antiques (camées et intailles) donnée par Pauvert de la Chapelle ; enfin, à droite et à gauche, toute la série des intailles, depuis les cylindres chaldéens jusqu'à l'époque moderne, en passant par les cachets orientaux, les intailles grecques et romaines, les intailles chrétiennes, la curieuse collection des pierres gnostiques (1), les intailles de la Renaissance, celles du XVII[e] et du XVIII[e] siècles. — Dominant çà et là les vitrines, quelques pièces antiques doivent être particulièrement signalées : trois papyrus à figures peintes, fragments du rituel funéraire égyptien ; le bétyle chaldéen, dit « caillou Michaux », du nom du savant qui le trouva près de Bagdad vers la fin du XVIII[e] siècle, sorte de borne de champ revêtue d'inscriptions cunéiformes énumérant la contenance et les limites du champ et formulant des imprécations contre quiconque porterait atteinte à ces limites ou aux récoltes (on sait que les fouilles de M. J. de Morgan en Perse ont enrichi le Louvre de plusieurs monuments semblables) ; une exquise statuette grecque en marbre de *Danseuse* ; enfin, au centre d'un groupe de statuettes et de lécythes grecs, un des plus célèbres et des plus beaux spécimens de l'art des céramistes helléniques du VI[e] siècle : la coupe dite d'Arcésilas, où l'on voit, sur le pont d'un navire dont les vergues et les voiles encadrent la composition, ce roi de Cyrénaïque — probablement Arcésilas II, qui régna de 560 à 550 — présidant à la pesée du silphium, le principal produit végétal du pays, qui en faisait une grande exportation. La mimique expressive des serviteurs qui pèsent la précieuse denrée dans l'énorme balance, l'empressement de ceux qui transportent les sacs dans la cale du bateau, les détails pittoresques, comme le guépard apprivoisé couché sous le trône du roi, le petit

(1) Rappelons qu'on désigne sous le nom de « gnostiques » de nombreuses sectes religieuses qui se développèrent en Orient dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et où se perpétuaient des traditions venues de l'Egypte et de la Chaldée. Simon le Magicien, contemporain des Apôtres, est considéré par les Pères de l'Eglise comme le fondateur du gnosticisme (Voir *Guide illustré du Cabinet des médailles*, p. 65 et suiv.).

inge sur le mât, à côté d'oiseaux qui se penchent curieusement our regarder ce qui se passe au bas, font de cette scène de ie réelle — qui, fait tout nouveau, vient remplacer sur les vases s figurations mythologiques traditionnelles — un tableau saiissant de vérité et de vie.

La salle suivante, dite du *Grand Camée*, réunit la plupart es pièces les plus précieuses du Cabinet des médailles. Dans la itrine du milieu s'offre, au centre, dans son magnifique encarement Empire dont nous avons naguère conté ici l'histoire (1), e Grand Camée (la plus grande pierre de ce genre connue) rovenant de la Sainte-Chapelle et représentant *La Glorification de Germanicus*, chef-d'œuvre de la glyptique romaine, proablement donné par l'empereur de Constantinople Baudoin II saint Louis. A droite et à gauche de cette pièce hors ligne se résentent d'autres objets non moins remarquables par leur ancieneté, leur richesse ou leur beauté : le camée sur sardonyx offrant e portrait de l'empereur Auguste ; la patère romaine en or trouvée Rennes, ornée, au pourtour, de seize médailles d'empereurs ronains et, au centre, d'une figuration de Bacchus triomphant l'Hercule ; la grande intaille sur aigue marine représentant Julie, ille de Titus, dans un encadrement rayonnant de cabochons et de erles ajouté à l'époque carolingienne ; le canthare en sardonyx écoré de scènes bachiques, dit *Coupe des Ptolémées*, monté ur un pied d'or rehaussé de pierreries, et où les reines de France uvaient le jour de leur couronnement après avoir communié ; la oupe du roi sassanide Chosroès II, chef-d'œuvre d'émaillerie cloionnée, formé de médaillons de cristal ou de verre coloré enhâssés dans un réseau d'or ; la grande médaille d'or du roi de Bactriane Eucratide ; une pièce du jeu d'échecs de Charlemagne ; n vase en agate du trésor de Saint-Denis ; un calice et une patène n or ornés de verres en pierres de couleur de l'époque mérovingienne trouvés à Gourdon dans la Côte-d'Or ; enfin — nous en passons — l'ancien bâton cantoral, insigne du Grand Chantre de la Sainte-Chapelle, ancien sceptre consulaire formé d'un buste en ardonyx à mains d'argent et à vêtements de vermeil de l'empereur Constantin le Grand. — Les plus beaux camées et bijoux ntiques font cortège à ces merveilles dans les vitrines placées au as, et, en arrière, un choix de camées modernes, parmi lesquels

(1) Voir *Mercure de France*, 16 novembre 1912, pp. 414-415.

la série des camées et intailles gravés par Jacques Guay, quelques-uns en collaboration avec Mme de Pompadour, qui s'était faite son élève, complète cet ensemble. — Voici, maintenant, à gauche, l'ensemble des pièces d'argenterie du trésor de Berthouville (Eure) découvert en 1830, vases ciselés (parmi lesquels on remarquera les coupes à sujets de centaures et de centauresses) offerts en ex-voto au temple de Mercure, qui s'élevait en cet endroit. Avec le trésor de Boscoreale au Musée du Louvre et le trésor de Hildesheim au Musée de Berlin, c'est le plus riche ensemble de ce genre. On y a joint deux autres pièces d'argenterie célèbres : les grands plateaux de table, également d'origine romaine, trouvés dans le Midi de la France et ornés, l'un, de l'épisode de Briséis rendue à Achille, l'autre d'un lion dans un médaillon entouré de rayons divergents. Dans une vitrine plate, une autre trouvaille fameuse : les armes et objets d'orfèvrerie provenant du tombeau de Chilpéric Ier, découverts à Tournai en 1653. D'autres vitrines, aux murs, contiennent des objets d'art de l'époque romaine, du moyen âge et de la Renaissance : diptyques consulaires, reliquaires et coffrets, épée d'honneur des grands-maîtres de Malte, tête féminine en médaillon attribuée à Mino de Fiesole (1), etc. ; puis une réunion de vases et divers objets antiques. Enfin, un choix de monnaies françaises et étrangères modernes occupent les vitrines à droite et à gauche de l'entrée.

La troisième et dernière salle, précédant celles des médailliers dont nous avons parlé au début, renferme la riche collection donnée en 1862 par le duc de Luynes. Au centre est placé le beau torse de Vénus, œuvre de l'époque hellénistique, qui est une des pièces principales de cette collection, et en arrière le regard est attiré par la superbe console-médaillier due à Cressent, chef-d'œuvre de l'art du meuble sous Louis XV; elle supporte une grande vitrine où sont réunis les plus beaux vases antiques de la collection, parmi lesquels on remarquera les cratères à figures rouges du *Jugement de Pâris*, de *Neptune et Thésée*, l'amphore à figures noires de *Thésée tuant le Minotaure*, etc. Aux murs de droite et de gauche, deux superbes armoires-médailliers de Boulle, dont une est décorée de panneaux chinois en laque, et qui

(1) Lire sur ce médaillon l'étude que le regretté Jean de Foville lui consacra dans la *Gazette des Beaux-Arts*, en février 1911.

renferment les monnaies dont un choix est exposé dans les vitrines qui garnissent le centre de la salle : monnaies grecques, romaines, byzantines, gauloises (celles-ci ingénieusement présentées sur une carte de l'ancienne Gaule), avec les outils du médailleur. Sur la droite, un grand trépied étrusque en bronze ; enfin, dans les deux vitrines placées à gauche et à droite de l'entrée, les autres vases antiques et objets d'art de la collection, notamment une statuette en bronze du jeune dieu Aristée portant un bélier sur ses épaules, un casque en bronze romain en forme de bonnet phrygien à ornements repoussés trouvé à Herculanum, une coupe sassanide en argent à bas-reliefs dorés représentant une partie de chasse du roi Chosroès II ; un olifant de travail européen du XI[e] siècle: la superbe épée mauresque du XV[e] siècle à ornements en filigrane d'or, dite « Epée de Boabdil », etc.

§

Une semblable collection composite, provenant des fouilles qui se poursuivent depuis une centaine d'années en Crimée (l'ancienne Chersonèse taurique, colonisée au IV[e] siècle avant notre ère par des Hellènes), a été acquise récemment par le **Musée du Louvre** et vient d'être exposée dans la salle des David. Cet ensemble avait été réuni par des amateurs russes qui, chassés de Crimée par l'invasion bolchéviste, se réfugièrent en France et furent contraints de se défaire de leur collection. Riche d'environ 300 pièces, elle renferme à peu près toutes les catégories d'objets qu'on est habitué à rencontrer dans les nécropoles de Crimée : vases grecs, terres cuites, plâtres peints, bronzes, monnaies, verreries, bijoux et parures. Nous recommandons particulièrement à l'attention, dans la petite vitrine au milieu de la salle, une coupe de la plus belle époque de l'art attique, contemporaine de Phidias, ornée, en son centre, d'une figure d'Atalante en athlète prêt à la lutte ; puis une œnochoé noire à frise en relief peinte et dorée ayant pour sujet la naissance d'Aphrodite, autre chef-d'œuvre de l'art grec du IV[e] siècle et deux grandes aiguières en verre coloré aux formes élégantes ; dans la vitrine qui fait face : un petit bol en verre orné d'oiseaux peints ; une autre coupe en verre avec une inscription à la santé du buveur ; de jolis petits vases en verre irisé, des figurines en terre cuite ou en bronze. Dans trois autres vitrines plates sont exposés de nombreux col-

liers composés de perles en pâtes de verre, cornalines ou agates, des alabastres, des miroirs, des fibules, des coulants et pendeloques en or, qui permettent de suivre l'évolution de la parure féminine depuis le ve siècle jusqu'à l'Empire romain. Dans une autre ont pris place des plâtres peints et des bijoux. Dans une cinquième est placé le contenu d'une tombe d'époque gothique, datée du IIIe siècle par des empreintes de monnaies ; on y voit, avec une couronne de feuillage en or, une grande épée en fer, à garde de jade, poignée d'argent et pommeau d'or enrichi de pierres, de nombreuses boucles en argent, provenant de ceinturons en cuir ou de harnachements de chevaux, et — pièce rare entre toutes — une charmante pyxide hexagonale en argent recouvert d'une mosaïque d'émaux, qui paraît être un des plus anciens spécimens de l'émaillerie orientale. La comparaison de ces divers objets avec les bijoux de l'époque mérovingienne est des plus instructives pour l'histoire des origines de notre art médiéval.

Dans cette même salle des David, on a accroché, vis-à-vis du *Sacre de Napoléon*, le *Léonidas aux Thermopyles*, en remplacement de l'*Enlèvement des Sabines*, transporté dans la salle Henri II qui précède. Cette salle a été l'objet d'un important remaniement par suite de l'enlèvement des Prud'hon, qu'on a jugé plus logique de placer dans la grande salle du XVIIIe siècle (dont on achève l'aménagement), où ils serviront de transition entre l'art de cette époque et celui du XIXe siècle. Autour des *Sabines* on trouve maintenant les principales œuvres de Gérard, de Guérin et de Girodet : du premier, l'*Amour et Psyché*, le *Daphnis et Chloé* et le *Portrait de M. Barbier-Walbonne* : du deuxième, les deux grandes compositions de *Pyrrhus prenant sous sa protection Andromaque et Astyanax* et d'*Énée racontant à Didon les malheurs de Troie* (avec l'esquisse, bien supérieure, de ce dernier tableau) et le *Retour de Marcus Sextus* ; du troisième, les *Funérailles d'Atala*. A côté de ces grandes « machines » on aura plaisir à rencontrer quelques œuvres plus savoureuses : les portraits de *M. de Nanteuil-Lanorville* et du *Général de Salle* par Pagnest, le *Portrait d'une négresse* par Mlle Benoist, et les deux petites études de Géricault : le *Cuirassier blessé* et l'*Officier de chasseurs de la garde*.

Memento. — La librairie bruxelloise G. Van Oest, dont l'invasion allemande avait ralenti la féconde activité, nous a adressé deux beaux

livres prêts à la veille de la guerre et qui n'avaient pu jusqu'ici être mis en vente. Dans le premier, *L'Estampe française : graveurs et marchands*, qui s'ajoute à la collection intitulée « Bibliothèque de l'art du XVIIIe siècle » (in-8, x-215 p. av. 59 planches ; 25 fr.), le savant conservateur de notre Cabinet des estampes, M. François Courboin, nous donne un manuel des plus précieux à la fois pour les historiens et pour les amateurs. On sait de quelle faveur jouissent près de ceux-ci, depuis les ventes triomphales de la collection Goncourt, les estampes du XVIIIe siècle. Mais si l'histoire de celles-ci est, en général, assez bien connue, on est moins bien renseigné sur les conditions dans lesquelles ont été créées ces charmantes productions, sur la théorie et la pratique du métier des graveurs, leurs traditions, leurs droits et usages vis-à-vis des imprimeurs, des marchands, des libraires, de l'Académie. Ce sont toutes ces questions que M. F. Courboin a traitées dans ce volume (première partie d'un travail plus étendu dont nous souhaitons voir prochainement la suite) en puisant surtout dans les écrits des graveurs eux-mêmes et en illustrant cet exposé avec des estampes de l'époque représentant les outils des graveurs, les artistes au travail, les divers procédés, etc. Cet utile manuel, dont l'Académie des Beaux-Arts a certifié la valeur en lui décernant en 1914 le prix Bordin, est suivi d'une liste des graveurs et marchands d'estampes de Paris avec leurs adresses en 1763-1764, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, d'une importante et très précieuse bibliographie des ouvrages sur les principaux graveurs, les collectionneurs, les diverses catégories d'estampes, les ventes, etc., et d'un index analytique qui rend les recherches des plus faciles.

L'autre ouvrage est consacré à *La Peinture ancienne au Musée royal des Beaux-Arts d'Anvers* (in-4, 59 p. av. 147 gravures ; 15 fr.). C'est un superbe album où sont reproduits, en 97 planches hors texte, les chefs-d'œuvre de ce riche musée ; le conservateur, M. Pol de Mont, l'a fait précéder d'une étude historique et critique qui met en lumière les qualités distinctives de toutes ces peintures. On ne saurait souhaiter un meilleur guide.

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

E. Rodocanachi : *Les Monuments antiques de Rome*, Hachette. — Camille Enlart : *Hôtels de ville et Beffrois du Nord de la France*, Laurens. — Edouard Michel : *Hôtels de ville et Beffrois de Belgique*, Van Oest. — Félix Raugel : *Les orgues de l'abbaye de Saint-Mihiel*, l'Echo Musical, 11, rue Monthyon.

La librairie Hachette a publié, d'un de ses auteurs habituels, M. E. Rodocanachi, — qui a donné déjà nombre d'ouvrages intéressants et curieux, — un volume sur les Monuments anti-

ques de Rome encore existants, où l'on trouvera avec un historique de la ville, de sa formation, un bref aperçu de ses annales au point de vue des édifices, — qui datent surtout d'Auguste, de Domitien et d'Hadrien ; des indications sur les diverses enceintes, dont la dernière, celle d'Aurélien, a subsisté ; sur les aqueducs, les ponts, l'île du Tibre, etc... La seconde partie de l'ouvrage, de beaucoup la plus importante, est consacrée aux monuments qui subsistent, aux ruines si nombreuses de la « ville éternelle ». — Sur le Forum, dont la situation exacte a été longtemps méconnue (1) et où les édifices étaient si nombreux qu'on doit choisir dans la liste, — il faut indiquer ainsi les temples de Saturne et de Vespasien dont il reste quelques colonnes ; l'arc de Septime-Sévère qu'on avait fini par dégager et qui servit longtemps aux installations de petits boutiquiers et marchands, — lesquels eurent bien de la peine à déguerpir ; le temple de la Concorde et la Curie ; la colonne de Phocas ; — la basilique Julia, dont on peut voir le soubassement ; le temple d'Auguste, devenu *S. Maria Antiqua*, et le temple de Castor dont il subsiste trois colonnes ; la maison des Vestales, dont on peut voir surtout des décombres ; d'autres temples comme celui de Rome, le temple de Romulus ; enfin les restes grandioses de la basilique de Constantin et l'Arc de Titus, restauré, un des monuments les plus curieux de cet ensemble célèbre ; — et il faut en somme beaucoup de bonne volonté et d'imagination pour se faire une idée de ce qu'était l'état ancien. C'est que, le plus souvent, les édifices dont nous n'avons indiqué que les principaux et qui avaient encombré littéralement le forum au cours des siècles, ne sont représentés que par de vagues débris, — quelques colonnes ou des pierres dont il faut interpréter les dispositions, le plan révélé par les fouilles. C'est une nécropole et Rome possède heureusement encore des édifices susceptibles de donner une idée de ce qu'était autrefois l'aspect de la ville. C'est la ruine gigantesque du Colisée ; le Panthéon, malgré ses avatars et des transformations diverses ; ailleurs l'arc de Constantin, d'un art plus récent et dont le moyen âge avait fait un réduit fortifié, etc. On y peut explorer longuement les ruines du Palatin ; ailleurs on retrouvera, parmi les dispositions actuelles, l'état an-

(1) On peut voir ainsi, dans l'ouvrege de Dezobry: *Rome au siècle d'Auguste*, un plan de la région qui place le Forum entre le Capitole et le Palatin.

cien ou même des restes d'édifices des forums impériaux ; des thermes de Dioclétien ou de ceux de Caracalla. Le volume de M. Rodocanachi apporte, d'ailleurs, nombre d'indications et fait l'historique des monuments de Rome à travers les siècles. Il donne des détails curieux, par exemple sur le Panthéon et le tombeau de Raphaël ; le mausolée d'Auguste et ses destinations diverses ; le temple de la Fortune virile, un des monuments les plus remarquables de la ville, et devenu l'église *S. Maria Egiziaca ;* ailleurs sur le Forum Diarium, avec le lieu dit *Doliola*, où il était défendu de cracher, — de même qu'il constate que les bas-reliefs de la colonne Trajane étaient primitivement coloriés, — nouvel exemple de la polychromie monumentale qui fut niée si longtemps par l'école classique. Au moyen âge, les murs de Rome servirent d'asile à des ermites qui installaient chapelles et cellules dans les tours, et l'on a rapporté, entres autres, l'histoire de deux « solitaires » vivant dans une chambre, entre les portes S. Giovanni et S. Croce in Gerusalemmi, dont l'un demande à l'autre de le tuer parce qu'ainsi l'ordonnait le Saint-Esprit. Le second ermite, pour lui obéir et n'ayant pas d'armes, s'empara d'une bouteille dont il se mit à cogner violemment la tête de son compagnon. Mais la victime, tirée de son extase, se mit à pousser des hurlements terribles, tant que le peuple accourut ; ce fut un gros scandale.

L'édition actuelle malheureusement manque de plans et oblige à consulter d'autres ouvrages qu'on n'a pas toujours sous la main.

Quelques reproductions d'anciennes gravures curieuses accompagnent le volume de M. E. Rodocanachi, mais il y a là une documentation insuffisante, qu'on s'explique avec les difficultés actuelles de la librairie, mais qui n'en est pas moins regrettable.

§

Une nouvelle collection de la librairie Laurens, consacrée aux « visites d'art », offre, avec une notice d'introduction, des reproductions photographiques, et a été inaugurée avec les **Hôtels de ville et Beffrois du Nord de la France**, judicieusement présentés par M. Camille Enlart. Nul n'était mieux désigné d'ailleurs pour un travail de ce genre, et les publications antérieures de M. Enlart, l'organisation du curieux musée de sculpture comparée du Trocadéro sont de sûrs garants de sa compétence. C'est une étude dont

les détails sont empruntés, de côté et d'autre, aux monuments qui subsistent ou à des édifices dont nous possédons des reproductions, comme le beffroi de Péronne et l'hôtel de ville de Saint-Omer, et qui permet d'évoquer le pittoresque et les décors délicieux des villes des vieux âges. Il donne, d'ailleurs, des détails sur la polychromie, — que nous retrouvons ici encore, — à l'intérieur et à l'extérieur des monuments, ou concernant certains beffrois du Midi établis dans des tours d'églises. On suivra donc avec intérêt les explications qu'il apporte ; mais je ne suis pas très sûr que l'organisation de la cité au moyen âge ait été, comme il l'indique, la continuation de la cité romaine. La ville du moyen âge est une création propre qui singea peut-être, aux débuts, la cité antique, mais dont la longue existence est parfaitement distincte. — Dernier détail, le beffroi d'Evreux, qui se trouve maintenant au bout d'une place, devant l'hôtel de ville, aurait été établi sur une rue comme ceux d'Auxerre et d'Avallon. L'aspect de ce coin de la ville n'y a pas gagné.

De M. Edouard Michel j'ai plaisir à citer encore un petit volume sur **les Hôtels de ville et Beffrois de Belgique**, qui a surtout pour but de présenter la vie sociale et économique du pays, « illustrée par ses monuments civils ». M. Edouard Michel étudie la formation des centres urbains dans la région ; les « castra », la prospérité économique des vieilles époques, la grandeur et les vicissitudes des cités de la côte qui avaient l'étape des laines ; le développement d'Ypres, de Bruges, de Gand ; ensuite le rôle des Flandres sous les ducs de Bourgogne, — période de faste, active, brillante, qui a laissé d'ailleurs des monuments admirables ; le développement enfin de Bruxelles et d'Anvers à l'aube de l'époque moderne. C'est l'histoire du pays, surtout au point de vue social, le tableau de son activité. M. Edouard Michel connaît admirablement son sujet et a su tirer un excellent parti d'une thèse plutôt ingrate à présenter sobrement. En passant il indique que la physionomie du beffroi de Gand a été dernièrement modifiée, — tant il est vrai que ce sont les villes pauvres qui surtout se conservent intactes. Une série de reproductions photographiques, qui en forment le commentaire, illustre cette publication, très heureusement présentée par la librairie Van Oest.

§

Un curieux volume encore est celui de M. Félix Raugel sur **les Orgues de l'abbaye de Saint-Mihiel**, publication de bon aloi, bien documentée et au cours de laquelle il parle encore des orgues de la région meusienne, — dont un seul a été respecté par les Allemands, celui de Saint-Michel-en-Thiérache. Nos ennemis, partout on le sait, ont fait main basse sur les objets, pièces de plomb, de cuivre, etc... et les instruments des églises ont particulièrement souffert. « Comme autrefois, lors de la Guerre de Trente Ans, l'ennemi a emporté tous les tuyaux de métal, ruinant dans la région envahie tous les monuments de la facture d'orgues ancienne et moderne. » — L'ouvrage de M. Félix Raugel offre des reproductions photographiques, et a été augmenté de notes, d'un index ainsi que de pièces d'archives. C'est un bon livre de travail et dont la documentation pourra être utilisée.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DU MIDI

Joseph d'Arbaud : *Li Rampau d'Aram* (Editions du Feu). — Jules Véran : *La Genèse de « Mireille »* (Revue Universelle). — Quatre livres de Jan Castagno : *La Mielado, Grumos e rires dins lou sang, Vitourino* et *Toupinel* (Alais, imprimerie J. Brabo).

Il eût été facile à Joseph d'Arbaud de se faire une place parmi les poètes français. Mais, vers la vingtième année, ayant à choisir entre la forme française et la forme provençale pour l'expression de ses états lyriques, il se détermina pour la forme provençale. Cette décision n'était pas un caprice, encore moins un calcul, elle impliquait une grande conviction et un certain courage. Quel avenir, en effet, pouvait réserver à un jeune homme bien doué, cultivé, indépendant, une carrière littéraire dont Aubanel et Mistral semblaient fermer, pour toujours, l'horizon ? Joseph d'Arbaud, cependant, n'hésita pas à conformer sa vie à son idéal et, ayant découvert que les plus pures traditions de mœurs et de langage s'étaient réfugiées en Camargue, on le vit, pendant plusieurs années, mener dans ces solitudes ensoleillées la libre existence des gardians de bœufs et de chevaux.

Son premier livre, *Lou Lausié d'Arle* (Le laurier d'Arles), fut une révélation. La poésie provençale, dont les sujets paraissaient épuisés, venait d'être renouvelée. Pareille impression d'originalité

n'avait plus été produite depuis le volume de Valère Bernard : *Long la mar latino*, par lequel la Provence s'était annexée Naples.

Avec Joseph d'Arbaud nous restons en Provence, nous nous enfonçons dans les vastes plaines marécageuses du delta du Rhône, dans les « sansouires » ou étendues salées que parcourent les bœufs sauvages et que peuplent quelques rares agglomérations de cabanes, dont les métropoles sont Arles, les Saintes-Maries-de-la-Mer et Aigues-Mortes. Toute la poésie de ces contrées désertiques et de leurs rudes habitants est enfermée dans ces poèmes. Quoi qu'il fasse, désormais, Joseph d'Arbaud sera toujours le poète de la Camargue.

Voudrait-il, d'ailleurs, s'en évader, qu'il ne le pourrait pas. La preuve, son nouveau livre : **Li Rampau d'Aram**. (Les Rameaux d'Airain), inspiré par la guerre, et où un grand poème est consacré à la célébration de la vie camarguaise. Voici un passage de la *mort du gardian* qui « est tombé face en avant — tout seul, les artères vidées, — sur le sol détrempé de pluie, — au feu roulant des canons » :

C'était, sur la « sansouire », un gardian de taureaux ; — dès qu'à l'ouest pâlissaient les étoiles — et que dans le ciel sombre, au-dessus des marais, — à peine on entendait passer les oiseaux sauvages,

A la clarté de l'aube, en écoutant les étalons — matinaux, se répondre à travers les salicornes, — bâton en main, il partait de sa cabane à crû sur sa monture, assembler le bétail.

Grêles, dans l'air frais, résonnaient les clochettes — un reflet d'Orient rosissait la saline — et, de loin, ras-de-terre, on voyait, à l'horizon, — fumer le brouillard sur la plaine stérile.

Eparses au milieu des vaches, le gardian — regardait, à travers le pâturage, briller les cavales blanches — et ses cris de ralliement, au bourdonnement des moustiques, — faisaient, des abris, s'enfuir les mouettes.

En cheminant, parfois, il voyait au-dessus des larges terres — un épervier tournoyer : parfois un héron, — en se levant, surpris d'entre les joncs, — lourd, sur le ciel serein, ouvrait ses grandes ailes.

Mais quand le soleil montait, brûlant, — quand, dans les hennissements et le tumulte des sonnailles — le bétail s'arrêtait et que les vols des mouches — bourdonnaient autour des chevaux en sueur.

A l'ombre, étendu devant les abreuvoirs — sur le gazon, en humant le souffle du large, — il regardait, assoupi, sur le Rhône et la mer, — les rayons de nouveau, engendrer leurs mirages.

Et, compagnon accablé par l'ardeur du jour, — le chapeau sur les yeux, il laissait, à l'air calme, — en lui, le scintillement et l'ardente chaleur — verser l'ensorcellement des démons de midi.

Puis, ayant disposé son bétail, quand le crépuscule descend dans les marais, le long des pistes, au cri des butors souffleurs — le soir, en s'acheminant, il suivait, songeur, — son ombre, à l'entrepas, balancée par la lune.

Et, des pures constellations observant les détours — en buvant à grands flots la clarté des étoiles, — apaisé, il sentait le silence du monde — descendre dans son sang de gardeur de taureaux.

Ce beau passage donnera une idée de la manière large et classique de Joseph d'Arbaud, sans que, malheureusement, le français rende la musique ni la couleur de l'original.

Li Rampau d'Aram contiennent quatre poèmes : *la Vesioun de l'Uba*, *Non nobis Domine*, *la Mort dou Gardian* et *En Memori*, tous consacrés à la grande guerre et à la part douloureuse qu'y a prise la Provence. Lionel des Rieux, Henri Bertrand, Charles Benoit, Jean-Marc Bernard, Paul Fiolle, Frédéric Charpin, Alexandre Peyron, Marcel Raybaud et d'autres morts sont inscrits dans le marbre des strophes. Joseph d'Arbaud n'avait pas encore porté si haut ses dons d'émotion, de pureté de style et de lyrisme. Dans le ciel des poètes, Mistral peut se réjouir : entre les mains de son disciple préféré la coupe sainte est pleine de nouveau.

§

Avec un zèle pieux et une documentation abondante, M. Jules Véran vient de fixer, par deux articles de la « Revue Universelle », la **Genèse de « Mireille »**. Tout ce qui a précédé la naissance du chef-d'œuvre mistralien est maintenant connu.

Des anecdotes et des lettres inédites montrent Mistral travaillant longuement et joyeusement à son poème, dans l'enthousiasme de la jeunesse et la ferveur de son patriotisme provençal.

C'est en se promenant dans les champs, dit M. Jules Véran, que Mistral trouva l'idée de son poème, ainsi que sa première strophe. Cette strophe n'est pas celle qui ouvre le poème, mais celle-ci, qui est la 6e du chant Ier :

Au bord du Rhône, entre les peupliers — et les saulaies de la rive — dans une pauvre maisonnette rongée par l'eau — un vannier demeurait — qui, avec son fils, passait ensuite — de ferme en ferme, et raccommodait — les corbeilles rompues et les paniers troués.

De même, M. Jules Véran, qui a eu en mains divers manuscrits du poète, croit pouvoir affirmer que le poème, dans son texte primitif, débutait ainsi :

Je chante une jeune fille qui, la pauvrette ! — ne put avoir son amoureux. — Je me suis dit, dans mon idée, — de répandre son malheur...

Quelle différence avec le texte définitif :

Je chante une jeune fille de Provence. — Dans les amours de sa jouvence, — à travers la Crau, vers la mer, dans les blés — humble disciple du grand Homère — je la veux suivre... — Je veux qu'en gloire elle soit élevée — comme une reine...

Ceci démontre que Mistral, quand il commença d'écrire *Mireille*, n'avait pas conscience de l'ampleur que prendrait son œuvre et qu'il y apporta sans cesse des corrections. M. Jules Véran fournit d'autres preuves précieuses du labeur et des idées de Mistral pendant les sept années qu'il garda *Mireille* sur le chantier. Les rares confidences des *Mémoires* sur cette époque sont ici éclairées et complétées par des témoignages nouveaux et de premier ordre, telle cette lettre inédite à Saint-René-Taillandier, datée de 1859, et dans laquelle Mistral s'explique sur son dessein :

Croyez bien, monsieur et cher critique, qu'en entreprenant mon poème provençal je ne visais pas à un succès d'outre-Rhône. Je vous dis cela devant Dieu. Mon intention intime était de raviver l'attachement des Provençaux pour la langue qui leur est propre, en chantant dans cette langue les mœurs, les croyances et les paysages de la patrie. Je voulais surtout arriver chez les paysans ; c'est pour cela que les superstitions poétiques de nos campagnes et les croyances vives de nos populations tiennent dans mon poème une si large place. Je voyais parfaitement que ma *masco* et mes *Saintes-Maries* n'étaient qu'un hors-d'œuvre dans cette histoire d'amour qui, pour moi, n'était qu'un fil, et je m'y serais pris autrement si je n'avais visé qu'à plaire aux artistes. Mais ma conviction profonde, et ce l'est encore, était que ce qui rendrait populaire mon poème parmi les paysans et les ouvriers, c'était surtout ces récits merveilleux. Quant à ma traduction, ce qui me donne l'air d'avoir voulu écrire pour Paris, c'est que je l'ai faite surtout pour rapprendre à la classe aisée et citadine de nos contrées la langue qu'ils cherchaient, en vain, à désapprendre. Je suis allé à Paris, entraîné d'abord par les vives sollicitations de mes amis ; ensuite pour faire dire de là-haut, à ceux de nos compatriotes qui dédaignaient leur idiome natal, qu'il n'était pas honteux de parler cet idiome. En un mot, je n'ai voulu conquérir l'attention des artistes et le succès de Paris que pour arriver plus vite à la vulgarisation de mon poème dans le peuple de Provence.

Les deux articles de M. Jules Véran contiennent encore d'autres documents originaux et qu'il faudrait citer si la place ne m'était pas mesurée, notamment plusieurs lettres dans lesquelles Mistral dit à Lamartine sa gratitude infinie. Ces lettres, indispensables à la connaissance de cette époque glorieuse de la renaissance provençale, figuraient dans une brochure dont la veuve du poète a exigé, paraît-il, la destruction. Il faut féliciter M. Jules Véran d'avoir sauvé ces documents précieux et faire observer respectueusement à Mme Frédéric Mistral qu'elle n'a peut-être pas le droit de nous en priver. Le poète a défendu qu'on publiât, avant un laps de temps déterminé, les lettres qu'il a reçues, mais non celles qu'il a envoyées.

M. Jules Véran aura ainsi contribué, par son travail sur la Genèse de « Mireille », à rapprocher encore un peu plus de nous le chef-d'œuvre mistralien, dont l'histoire littéraire est à présent complète.

§

La crise du papier ne sévit pas *en* Alais puisque voici quatre livres qui nous parviennent de la « capitale cévenole », quatre livres du même auteur, Jan Castagno. Tout s'explique quand on sait que Jan Castagno est l'un des sept pseudonymes de M. J. Brabo, imprimeur. Il n'y a qu'un imprimeur pour pouvoir publier ainsi quatre volumes à la fois !

La Mielado (la miellée) est un recueil de contes et de galéjades destiné aux « laboureurs, éleveurs de vers à soie, moissonneurs, faucheurs, cueilleurs de châtaignes, bûcherons, mineurs et ouvriers des Cévennes ».

Grumos e rires dins lou sang (Larmes et rires dans le sang) est un livre de guerre. Le félibre, retenu par son âge dans sa petite ville, décrit ses angoisses et ses douleurs, au fil des événements. Son tableau du jour de la mobilisation générale à Alais, quand le clairon parcourt la ville, quand les hommes se rassemblent et que les femmes pleurent, est mouvementé et dramatique.

Vitourino me paraît être le chef-d'œuvre de Jan Castagno. Cette simple nouvelle, qui participe du poème, car elle est écrite en « prose martelée », retrace la vie des paysans montagnards avec beaucoup de vérité et une émotion communicative.

Toupinel est une galéjade en deux actes où l'on voit un

galant sauter dans un cuvier à l'arrivée inopinée de son futur beau-père et où l'on entend un facteur parler « franciot », c'est-à-dire écorcher comiquement le français et le languedocien.

Par ces quatre volumes, Jan Castagno s'affirme comme un écrivain plein de verve, un des maîtres du dialecte cévenol et le digne successeur du marquis de la Fare. Ses livres sont ornés d'illustrations d'Albert Brabo, dont le talent solide, le trait précis, les hachures serrées expriment bien les paysages et les paysans de la terre noire et verte du charbon et des châtaigniers.

PAUL SOUCHON.

LETTRES CANADIENNES

Andrée Jarret : *Moissons de Souvenirs*, édition du « Devoir ». — Léo d'Yril: *Symphonies*, Déom, Montréal. — Jean Dufresne : *Poèmes*, à paraître. — Jean Nolin : *Les Cailloux*, éditions du « Devoir ».

Nous aussi, nous avons nos querelles littéraires. Si nous nous occupons assez peu de décider si l'*Atlantide* est ou n'est pas un plagiat; si, malgré M. Pierre Louys, Molière est toujours pour nous l'auteur de *Tartufe* et du *Misanthrope*; en revanche, dans nos journaux et nos revues, il n'est question que de *régionalisme* et d'*exotisme*. La querelle remonte d'assez loin ; cependant nous n'en avons jamais tant entendu parler que depuis que M. Victor Barbeau, chroniqueur d'un grand journal, un de nos *vrais* écrivains, s'est affirmé le défenseur de l'*exotisme*. Le tempérament bouillant de Turc (c'est le pseudonyme de M. Barbeau) et son style imagé, à la Léon Bloy, ont tout changé. Les jeunes sont en faveur de M. Barbeau et les modérés le critiquent. Cela ne veut pas dire que le *régionalisme* soit une doctrine de vieux bonnets. Non, et les *régionalistes* se réclament de bien grands noms : de Mistral, de Barrès. Ils prétendent que nos écrivains doivent peindre avant tout nos mœurs canadiennes, nos paysages... Cela est bien beau ; malheureusement, jusqu'ici, nous n'avons pas obtenu beaucoup de ce côté. Nos auteurs *régionalistes*, loin de ressembler, toute révérence gardée, à Mistral, à Aubanel ou au Verhaeren des *Flamandes*, sont comme des historiens très secs.

Il y a des exceptions, et je me plais à citer **Moissons de Souvenirs** qui viennent de paraître et qui, retouchées par l'André Gide de la *Porte étroite*, eussent été une manière de chef-d'œu-

vre puéril. C'est l'histoire d'une âme d'enfant, puis de jeune fille très pure, timide, têtue et un peu scrupuleuse : parfois elle veut montrer de la tendresse à ceux qu'elle aime, mais jamais elle ne le peut. Elle est comme le symbole un peu naïf de l'éternelle solitude des âmes. Le décor de ce récit, c'est un couvent de village canadien, quelque chose de très pittoresque, et l'auteur a bien su peindre la vie monotone et familiale qu'on y vit. Ce qui manque le plus à ces *souvenirs* et en général aux écrivains canadiens, ce n'est pas l'observation, ce n'est pas la vie, c'est le style. Nous en sommes restés au style froid du dix-huitième siècle : jamais d'images, pas d'harmonie...

Les *exotiques* (1) écrivent beaucoup mieux. Ils professent que l'on doit, avant son village ou sa province, exprimer l'âme universelle, qu'avant de décrire le costume, il faut peindre l'homme. Cette théorie ressemble fort à la théorie des néo-classiques, de M. Pierre Lasserre et des disciples de M. Charles Maurras. Néanmoins, ils songent beaucoup plus au décor, aux descriptions pittoresques, aux belles métaphores qu'à l'*âme universelle*. Ils ont ce grand mérite, rare chez nous, de ne pas s'en tenir à la technique parnassienne ou à l'art réaliste ; ils ont lu Verlaine, Henri de Régnier, Moréas, Samain et, quelques-uns, Gustave Kahn : ils sont modernes, neufs, originaux.

Symphonies, par M. Léo d'Yril, est le dernier volume *exotique* paru. On y devine l'influence des symbolistes. Il n'ose pas cependant être vraiment obscur et les lecteurs du *Mercure* s'amuseraient infiniment s'ils lisaient les critiques qu'on lui a faites. On l'a accusé de ne pas savoir sa versification ; on l'a renvoyé à *l'Art des vers* de M. Auguste Dorchain. Parmi ces Symphonies, il y a de très jolies pièces. Goûtez cette paraphrase du *Il pleure dans mon cœur* de Verlaine :

Il fait si terne et gris dehors et dans mon cœur ;
Il neige tellement dehors et dans mon cœur :

Il me manque tes bras, ton étreinte et ta bouche ;
Il me manque tes yeux ; il me manque ta bouche.

Dehors il fait si triste et si triste en mon cœur ;
Dehors il fait si morne et si morne en mon cœur...

(1) M. Olivar Asselin, un écrivain de grande valeur, le critique attitré de l'excellente *Revue moderne*, est un peu comme le théoricien des *exotiques*.

Un critique a prétendu, dans un journal très sérieux, que *ces vers ne voulaient rien dire.*

Voici d'autres vers d'un poète dont nous espérons beaucoup, M. Jean Dufresne :

J'entends un vent léger qui passe sur mon âme.
La lune dort dans l'eau ;
un doux vent monotone
agite les roseaux ;
quelque part minuit sonne,
sonore, avec lenteur.
J'écoute les jets d'eau qui chantent dans mon cœur.

Ces vers prouvent que nous comprenons au moins Verlaine.

Puisque je donne aux lecteurs français des exemples de la poésie canadienne, je ne me pardonnerais pas d'oublier cette *Valse ancienne* de M. Jean Nolin :

Dans le salon aux teintes vagues
Ma mère déchiffre un vieil air,
Avec un cliquetis de bagues,
Une valse lente d'hier...

Musique banale autrefois,
Mais, quand ma mère met ses doigts
Sur la calme blancheur des touches...
Et fait monter de son passé
Un parfum triste qui me touche,

Je revois le salon obscur,
Le salon de petite ville...
Et je vois l'antique piano,
Le Monsieur qui tournait les pages,
Le bruit de vos anneaux...

Jouez pour que mon cœur s'émeuve,
Ce vieil air où vos lèvres burent...

M. Marcel Dugas, M. René Chopin, M. Paul Morin, M. Albert Lozeau ont fait, soit en prose, soit en vers, plusieurs poèmes de cette valeur.

Si nous avons peu de poètes, encore moins de romanciers, nous n'avons pas de dramaturges ou plutôt nous n'avons qu'un dramaturge : M. Henri Letondal. Il a fait représenter dernièrement quelques pièces, qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais qui ont ce mérite de valoir la plupart des pièces françaises qu'on nous

joue et rejoue (du Bernstein, *Notre jeunesse* de M. Capus). Elles sont *bâties* aussi bien que n'importe quelle *Flambée* (de M. Kistemaeckers) : cela se tient, c'est charpenté et cela intéresse. Parce qu'elles ont été représentées avec succès, M. Letondal et d'autres dramaturges pourront vaincre sur leur terrain les dramaturges français, qui ne valent par le diable, n'est-ce pas ? Et peut-être aurons-nous un véritable théâtre sain, pas mondain du tout, vrai. Et cela sera dû à M. Letondal.

En un mot, nous avons beaucoup plus *d'espérances* que d'œuvres. Mais qu'on songe que nous sommes un peuple jeune, que nous commençons à peine à nous occuper d'art. En 1880, en Belgique, il n'y avait pas beaucoup d'écrivains de grande valeur; cependant, quelques années plus tard, parurent le magnifique et tumultueux Verhaeren, le doux et mélancolique Rodenbach, Maeterlinck et tant d'autres. Nous pressentons un semblable réveil, et bientôt peut-être, comme la Belgique, nous présenterons à la grande France des vrais poètes, des vrais romanciers, des écrivains neufs, originaux.

BERTHELOT-BRUNET.

LETTRES RUSSES

Skorb Zemli Rodnoï (La douleur de la Patrie), recueil. — *Rodnaia Zemlia* (La terre natale), recueil. — La revue *Gizn* (La Vie), nos 1-5. — N. A. Teffi.

Le nombre des recueils et des périodiques russes publiés en divers pays augmente d'un jour à l'autre. Depuis notre dernière chronique trois nouveaux recueils ont paru, deux à New-York et un à Berlin. Les premiers : **Skorb Zemli Rodnoï** (La douleur de la Patrie) et **Rodnaia Zemlia** (La terre natale) ont été édités au profit du « fonds » de secours pour les écrivains et savants russes nécessiteux. Ce « fonds », dû à l'initiative américaine, a déjà soulagé l'infortune de bon nombre d'intellectuels russes, qui ont fui l'extermination systématique de la classe intellectuelle organisée par le gouvernement bolcheviste. Beaucoup d'entre eux se trouvent à Constantinople, dans les pays balkaniques, en France et en Allemagne. Quelques-uns ont été expédiés par les Anglais en Egypte. Un de ceux-ci, M. Jablonovsky, a publié, dans le journal de Bourtzev, *La Cause commune*, une lettre navrante où il dépeint les conditions épouvantables dans lesquelles les Anglais tiennent en Egypte ses compatriotes. Ils

sont parqués, près du Caire, dans un camp de concentration, sous des tentes, plantées à même le sol, dans chacune desquelles s'entassent de trente à quarante personnes. Ils reçoivent une nourriture infecte, n'ont aucune lumière et la nuit se passe en luttes contre les scorpions et autres insectes venimeux. De plus, toute correspondance est interdite. En général, d'après M. Jablonovsky, les intellectuels russes qui ont eu le malheur d'être envoyés en Egypte sont traités là, par les Anglais, à peu près comme l'étaient les prisonniers de guerre par les Allemands.

Abstraction faite du but sympathique de leur publication, les deux recueils, ci-dessus mentionnés, sont fort intéressants et contiennent des articles des meilleurs écrivains russes : Andréiev, Tchirikov, Kouprine, Bounine, A. Tolstoï, Sologoub, Teffi, Rostovstzev, etc. Parmi ces articles, mentionnons celui d'Andréiev, *l'Europe en danger*, que le célèbre littérateur écrivit peu de temps avant sa mort, une nouvelle charmante de Kouprine : *Le dernier des bourgeois ;* un très bon poème de Teffi, *Rouss* (la Russie) et : *Le service funèbre*, du jeune poète Nabokoff.

Ces deux recueils sont purement littéraires. Au contraire, la revue bi-mensuelle **Gizn** (La vie), éditée à Berlin (qui porte un sous-titre : « Le Messager de la Paix et du Travail »), a un caractère nettement politique. L'idée qui domine dans cette publication est qu'il faut mettre un terme à la guerre civile, que tous les Russes doivent revenir travailler en Russie, et que, dans ces conditions seules, le bolchevisme disparaîtra. Comment reviendront en Russie ceux qui sont menacés d'être fusillés par les bolcheviks ? Cela, la revue ne l'indique pas, mais elle est très dure pour l'émigration russe qu'elle accuse de tout le mal. Les cinq numéros parus contiennent, à côté d'articles tendancieux, beaucoup de documents très intéressants sur la vie actuelle en Russie.

Toutes ces publications russes à l'étranger, sauf leur intérêt littéraire et politique, sont encore précieuses en ce qu'elles rendent un inappréciable service à la cause de la civilisation russe. En effet, elles conservent intacte la langue russe si cruellement déformée par le régime soviétique, qui, à tous ses autres crimes, a joint celui-là. Encore avant l'instauration du bolchevisme, sous le gouvernement provisoire issu de la révolution, une atteinte grave avait été portée à la langue russe par l'ordre du ministre de l'Instruction publique, Manouilov, professeur à l'Université de

Moscou, qui introduisait une simplification de l'orthographe entraînant la suppression de plusieurs lettres de l'alphabet russe. Mais le bolchevisme est allé beaucoup plus loin, et il a intronisé une masse de mots, formés par l'union arbitraire des premières syllabes de plusieurs mots, pour désigner un seul objet. Pour un Russe qui ne vit pas en Russie soviétique, la lecture des journaux bolchevistes est presque incompréhensible. La belle langue de Tolstoï et de Tourguéniev traverse, en Russie, une crise redoutable, et voilà pourquoi toutes les publications en langue russe à l'étranger, où l'orthographe et la beauté de la langue sont respectées, ont droit à une certaine reconnaissance de la part de tous les Russes attachés à leur peuple et à leur patrie.

Mme **N. A. Teffi**, que nous avons mentionnée plus haut, est l'un de nos meilleurs écrivains russes et le moins connu à l'étranger, car son talent très particulier, humoristique, et sa langue si pittoresque se prêtent mal à la traduction. Cependant, pour donner aux lecteurs du *Mercure* l'idée du talent original de ce remarquable auteur, un des plus aimés et des plus populaires en Russie, nous publierons ici la traduction d'un feuilleton de Mme Teffi, imprimé récemment dans le journal russe *Les Dernières Nouvelles*, paraissant à Paris, sous le titre : « Anecdote » :

... C'était l'année dernière, au printemps, quand les Français quittèrent Odessa, et que les citoyens, qui n'avaient pas le désir de saluer les Bolcheviks, se ruèrent sur les bateaux et les vedettes qui se trouvaient dans le port.

Le bruit courait qu'après l'entrée des Bolcheviks à Odessa la ville serait pour longtemps coupée du monde entier.

Il me fallait, coûte que coûte, aller à Ekaterinodar ; et voilà, je me suis trouvé sur un petit bateau, bondé de voyageurs effrayés. Et il y avait de quoi ! Toutes les machines étaient démontées, les pièces dispersées.

L'équipage était en fuite. Sur le pont allaient et venaient, seuls, trois Chinois aux jambes minces, et à toutes les questions ils montraient des dents noires, et répondaient quelque chose comme « Ta sotalika, ta sotakana ».

Personne ne comprenant rien, on décida que les Chinois étaient soudoyés, et en route nous feraient périr. On cherchait la machine infernale, on se faisait peur l'un à l'autre, on tramait et découvrait des complots. Et le temps marchait, et notre petit bateau, lui, ne bougeait pas.

Les grands bateaux lancent une fumée noire et emportent des heureux on ne sait où : tantôt à Constantinople, tantôt à Sébastopol. Et

nous ne bougeons pas. On entend des coups de canon venant de la ville : les bolcheviks approchent. Et nous ne bougeons pas.

De temps à autre une âme courageuse louait pour mille roubles une barque et s'approchait des bateaux voisins pour affoler les gens et pour s'affoler soi-même.

On apportait des nouvelles effrayantes : Novorossïsk s'est rendu aux bolcheviks ; Sébastopol flambe ; Odessa aussi.

— Permettez ! Odessa est devant nous ; regardez, elle ne brûle pas !

— Chez nous on ne croit jamais rien, riposte d'un ton offensé celui qui apporte la nouvelle.

D'autres bateaux encore ont pris le large. Les derniers. Et nous ne bougeons pas !

Alors on résolut d'agir ; on commença par un appel aux travailleurs intellectuels. On dénombra les forces.

— Songez-y bien ! Notre bateau ne peut se mettre en mouvement que par le travail collectif de tous, tous, tous. Et s'il ne bouge pas, nous périrons tous, tous, tous !

Parmi les voyageurs se trouvaient deux ingénieurs, un charpentier, un marin et un serrurier.

On se mit au travail : on fabriqua des vis, des crapaudines, des écrous. Le marin devint capitaine ; il examina la boussole, fronça les sourcils, déclara que le temps serait frais, etc. L'équipage fut recruté parmi les officiers.

— C'est égal, Messieurs, si nous ne bougeons pas, nous périrons tous. Les bolcheviks nous fusilleront.

— Les crapules ! soupira l'ingénieur, ancien directeur d'une usine. Les crapules. Je leur ai construit un établissement de bains, à l'usine ; pour chacun son seau. Je leur ai organisé un théâtre. Ma femme a joué pour ces misérables *Hedda Gabler !* Et ce sont eux qui me fusilleront. Non, mes cheris, vous ne m'aurez pas !

Et, relevant son pantalon, il descendit dans la fournaise.

Le travail chauffait. Les dames lavaient le pont. Une vieille princesse bilieuse frottait le bord avec le torchon et grommelait :

— Travailler ! Travailler ! Il n'y a rien d'autre à faire ! Tous doivent travailler pour la cause commune. Elle se vautre et affirme qu'elle a la migraine. Personne, ma chère, ne travaillera pour vous. Vous voulez vivre : travaillez !

Les Chinois apportèrent le riz, qui se trouvait dans la cale. Les dames se mirent à préparer le gruau. Les hommes chargeaient le charbon.

La femme d'un ancien gouverneur, jadis le suppôt des « Cent noirs », tenant au-dessus de son nez noir de fumée un face à main, déclara :

— L'homme aux gants jaunes, quel fainéant ! Il charge le charbon le moins possible. Il ne faut pas lui donner à manger ! Qui ne travaille

pas, ne mangera pas ! Il faut les fusiller tous ces fainéants : la décimation !

On trouva la farine. Un colonel d'artillerie, les manches retroussées, ses mains blanches ornées de bagues, se mit à pétrir la pâte, et fit cuire des galettes.

. . . .

Les dames cuisinaient mal. On préparait le gruau, qui se trouva être une soupe.

On fit ranger tout le monde, pour que chacun ait son tour, avec les assiettes, les tasses, les bols.

— Ceux qui ont travaillé recevront leur portion les premiers. Les fainéants attendront.

Il y avait beaucoup de monde, pas assez de vaisselle.

Une personne, d'esprit léger, alla au buffet, chez les Chinois.

— N'y aurait-il pas un gobelet ou quelque chose ? Le Chinois entama son « Tosalika tasôlakana ».

— Quelle gourde ! Procure-moi une assiette ; je te la payerai bien.

Cette personne d'esprit léger n'avait pas terminé sa phrase que s'élançait sur elle un homme en casquette galonnée.

— Quoi ?... Acheter ? Vous avez osé acheter ? Proposer de l'argent ? Les riches, grâce au capital, arracheront aux pauvres les objets de première nécessité ? Je considère de mon devoir d'en avertir la commune !

Evidemment il voulait dire « la communauté », mais ce fut le mot « commune » qui sortit. Il s'en étonna lui-même, et resta les yeux écarquillés — un ancien colonel de gendarmerie !...

En haut, pendant ce temps, un drame se passait. Un ancien gouverneur « qui, longtemps, avait regardé en silence toutes ces infamies », n'y tenait plus. Gros, court, la tête énorme, il était debout sur l'échelle, et hurlait si fort que son lorgnon noir tremblait sur son nez :

— Assez ! Je ne veux plus ! Je désire recevoir mon dîner tout de suite !

— Ceux qui travaillent d'abord, lui cria-t-on en réponse. — Vous vous êtes caché quand on a fait l'appel... Les ouvriers ont le droit de manger avant vous... Leur travail nous sauvera tous !...

— Silence ! hurlait la tête énorme ! Les ouvriers ! N'osez pas prononcer devant moi ce mot ! Je ne veux pas l'entendre ! Je m'en fous qu'il soit un ouvrier ! — il indiqua du doigt un vieux général tout couvert de cambouis et de charbon. Je veux manger, et j'exige qu'on me serve le premier ! Et vos ouvriers (de nouveau, geste au général), qu'ils s'en aillent en Sovdépie !

Cris perçants, hurlements...

— A bas ce parasite ! Fainéant ! Julie s'est blessé la main en frottant le pont, et lui...

— Fusillez-le ! hurlait-on de tous côtés.

Un soir la sirène siffla d'une voix basse, enrouée, et la cheminée laissa échapper des flocons de fumée âcre, et le pont se mit à trembler.

— Partons !

— Nous partons. Nous partons !

— Seigneur Dieu ! Sauvés !

La rive tourna lentement. En effet, nous étions partis ! Tous étaient sur le pont.

— Adieu, Odessa ! Maintenant, tu ne nous auras plus !

Debout sur le pont, je regarde. Près de moi un spéculateur, une vraie gueule de loup.

— Excusez, Madame !... Vous aussi, vous fuyez ?

— Non, je pars simplement !

— Et moi, je m'enfuis.

— Quel plaisir ! mieux vaut partir. C'est plus simple et plus agréable. Et la vitesse est la même.

Nous sommes à terre...

Les officiers qui avaient travaillé dans les soutes se sont plaints d'avoir brûlé tous leurs habits et de ne pas avoir de quoi en acheter des neufs.

— Imposer les possédants au profit des pauvres, c'est clair !

— Que les riches se cotisent !

— Non, on ne peut admettre cela... Ils peuvent cacher des capitaux... Outre les officiers chauffeurs sur le bateau il s'en trouve encore d'autres, qui, une fois à terre, mourront de faim.

— Il faut immédiatement former un comité de la pauvreté, — dit le colonel de gendarmerie. C'est clair !

— Il faut réquisitionner l'argent, les vêtements et les bagages !...

. . . .

Le soir, de la fournaise sortit l'ancien directeur d'usine, celui même qui s'était enorgueilli de son bain avec un seau pour chaque baigneur. Il était noir, couvert de suie, les yeux tout blancs, un véritable diable.

— André Andréiévitch ! lui criait-on... Ne voulez-vous pas monter chez le capitaine ; là-bas un voyageur va chanter des romances.

Le directeur d'usine tournait furieusement ses prunelles :

— Un homme a passé douze heures dans cet enfer, le dos courbé, et on lui propose des romances !... Maintenant, je ne puis que boire du vin, et aller ronfler...

A Sébastopol quelques « possédants », sans attendre le Comité de la pauvreté, sans bruit ni trompettes, descendirent à terre.

Des protestations se firent entendre.

— Il fallait les surveiller !

— Les arrêter à temps !

— Il faut prendre des otages, et, s'ils ne reviennent pas, alors...

On rapportait de terre des bruits fâcheux : Novorossisk est pris par les Rouges...

— Qu'adviendra-t-il de nous ?

— On va tous nous pendre !

Le soir, à l'arrière, deux sombres figures chuchotaient :

— Avez-vous entendu : on dit que les bolcheviks sont à Novorossisk?

— Oui, j'ai entendu !...

— Mais ce n'est pas encore sûr. J'ai peur ! Oh que j'ai peur ! Nous avons ici des gens suspects ! Ils vont nous dénoncer !

— Aux bolcheviks ?

— Mais non !... Ce ne sont pas les bolcheviks que je crains. J'ai peur que là-bas ne se trouvent encore des volontaires... Et si nous arrivons chez eux avec la commune, le comité de la pauvreté, les réquisitions et tous ces trucs-là... nous serons sûrement fusillés !

— Oui !. Nos affaires vont mal...

— Et comment avons-nous fait cela ? Hein ? nous, gouverneurs, gendarmes, propriétaires, fonctionnaires... comment avons-nous fait cela ?...

TEFFI.

Il nous a malheureusement été impossible de faire passer en français toute la saveur d'expression qui fait la plus grande partie du charme des récits de Mme Teffi.

J.-W. BIENSTOCK.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Jubilé de Arlington Robinson. — Amy Lowell : *Images du Monde flottant.* — Imagisme.

Le début de l'an 1920 a été marqué pour la Poésie américaine par un « jubilé » en l'honneur de **Edwin Arlington Robinson.**

Robinson est du pays de Robert Frost. Frost publia son premier livre de vers en 1913, Robinson en 1897 : *les Enfants de la Nuit*. Son dernier est de 1916 : *L'homme contre le ciel*. Robinson est donc un précurseur ; et c'est comme vers un aïeul que de tous côtés les artistes américains sont venus lui apporter leur tribut de reconnaissante admiration. Le *Times* de New-York

l'appelle « le plus grand des poètes vivants d'Amérique » ; « un psychologue égal à Browning ».

Arlington Robinson nous présente, à nous Français, une curieuse figure. Nous sommes trop portés à nous représenter les poètes de la fiévreuse Amérique comme des Whitman, assagis peut-être, mais héritiers de la fougue désordonnée du prophète.

Arlington Robinson est le frère aîné de Robert Frost ; et sa poésie comme celle de Frost est le fruit crispé de la Nouvelle-Angleterre puritaine (*Mercure* du 15 mars). Il est l'ouvrier probe et sévère, le penseur isolé dans sa tour d'ivoire. Réaliste par certains côtés, par d'autres il est intimement idéaliste. Un des premiers il s'est détaché de la tradition britannique ; et, à un moment où les artistes du Nouveau Monde se taisaient dans l'impossibilité d'exprimer leur âme nouvelle avec des mots venus d'outre-Océan, Arlington Robinson s'est délibérément efforcé à un art national.

Sans doute son œuvre tient encore au vieux sol et ses mots, et son vers, et ses « ballades » ont le parfum de la vieille Europe. Sa poésie est de transition. Cependant elle a la sévérité nuancée de tendresse, le scepticisme veiné d'humour, l'énergie épique et le lyrisme conteur qui vont caractériser la poésie des plus récents.

Carl Sandburg encore jeune nourrit son imagination fervente des poèmes de Robinson. Robert Frost y prend une conscience plus précise du paysage où se meuvent ses jours.

Le réalisme anglo-saxon de Arlington Robinson s'est aiguisé aux aspérités de la côte atlantique et spiritualisé au cours des énergies mises en œuvre par les pionniers de la Nouvelle-Angleterre.

C'est pourquoi un des premiers, Robinson est honoré comme poète national. Son « Jubilé » est une date importante de l'histoire poétique de l'Amérique.

Whitman avait cependant élargi les cadres de la poésie anglaise. Tous les vents, tous les orages, toutes les douceurs de l'air américain y avaient pénétré avec lui. Ses *Brins d'herbe* avaient le frisson d'une générosité impatiente. Ce frisson immense a passé dans l'art des poètes actuels ; la fermeté marmoréenne de Arlington Robinson s'en est trouvée nuancée de tendresse.

§

Amy Lowell apporte après Robinson et à côté de Robert

Frost un étincellement nouveau à la poésie américaine. Elle est de Boston, vieille cité où fleurit la fleur d'aristocratie. Sa poésie est nombreuse, entremêlée, fine comme les branches d'un parc, au printemps.

Elle vient d'ajouter un volume aux nombreux volumes déjà parus d'elle, **Images du monde flottant**. Ce nouveau livre contient une très belle partie : « Deux êtres se parlent ». Amy Lowell s'y révèle l'artiste délicate que nous connaissions. Sa perception du monde extérieur est aiguë et presque maladive :

> Le jet des pousses vertes m'est une peine,
> Au dehors dans la nuit....
> Sous la lampe,
> J'essaie d'écrire le vide de mon cœur.
> Le chat lui-même se refuse à rester près de moi,
> Et préfère la pluie,
> Sous le maigre abri d'une fenêtre de cave.

Une autre partie se compose de courtes notations inspirées par la ténuité de la stylisation japonaise. Amy Lowell est parvenue en ce genre à une remarquable maîtrise. Elle n'est pas la seule à tenter cette stylisation en Amérique. Tout le groupe des **Imagistes** s'essaie à cette élégante concision. Ce sont ici des facettes d'émotion. Une teinte légère d'humour les colore parfois. Le plus souvent c'est une phosphorescence éphémère, un scintillement d'étoile :

> Tout le jour j'ai regardé les feuilles rouges de vigne-vierge
> Tomber dans l'eau ;
> Au clair de lune maintenant, elles tombent encore ;
> Mais chaque feuille est bordée d'argent.

Ou bien

> Le cri du grillon dans la nuit.
> Est intermittent
> Comme le frisson des étoiles.

Amy Lowell représente, dans l'Est des Etats-Unis, une civilisation déjà raffinée. Robert Frost nous en a montré (*Mercure* du 15 mars) le côté morbide. Amy Lowell nous a aussi peint des âmes désolées dans son livre « Hommes, Femmes et Fantômes ». Mais elle nous révèle surtout, dans son âme, la peine de ceux à qui une civilisation diverse a aiguisé les nerfs...

Cette acuité explique partiellement l'**Imagisme** américain.

Celle qui ne signe que ses initiales H. D. en est l'exemple le plus marqué. **John Gould Fletcher** a plus de splendeur et plus de spiritualité dans le symbole.

Avant les *Images du monde flottant* avait paru d'elle un volume de proses polyphoniques. La préface expose les intentions de l'artiste. Ni l'alexandrin, ni le pentamètre anglais ne suffisent au cœur multiple pour s'exprimer congrûment. D'un autre côté le « vers libre » ne semble servir à Amy Lowell qu'à certaines fantaisies, humoresques » où elle excelle, ou à des tableautins, miniatures où elle fait merveille. Elle semble demander à la « prose polyphonique » une forme qui convienne à l'harmonie massive des ensembles. Car notre délicate artiste est américaine et son imagination veut « faire grand ».

On songe sans doute que la « prose polyphonique » n'est pas absolument une création de Amy Lowell. Elle reconnaît elle-même que Paul Fort lui en a suggéré l'emploi.

Seulement nous saisissons ici la différence des deux poétiques : une forme d'art n'est interchangeable qu'au prix d'une adaptation au génie national. Personne ne contestera que l'art de Paul Fort ne soit de la poésie : rime et rythme s'y trouvent et l'oreille française est satisfaite.

L'oreille anglaise se passe de rime. Quant au rythme, il est chose différente du rythme français. L'art de Amy Lowell (dans sa prose polyphonique) est tantôt de la poésie, tantôt de la prose ou, pour être plus exact, il est l'un et l'autre à la fois. Ne serait-ce point là la profonde différence des poésies française et anglaise et la raison pour laquelle Shakespeare a été si longtemps méconnu et si mal traduit? A une exception près, tous ses traducteurs ont introduit dans ses drames et ses comédies un lyrisme continu qui me semble lui être parfaitement étranger. Amy Lowell est dans la tradition de la poésie anglaise lorsqu'elle écrit sa prose polyphonique, qui n'a de prose proprement dite que le nom.

Le mot prose, dit-elle, se rapporte simplement à la façon dont les mots sont imprimés.

Il ne me semble pas qu'Amy Lowell ait trouvé dans la prose polyphonique la forme qui convient à son tempérament. Nous lui préférons l'emploi qu'elle fait du vers libre, nettement influencé par le vers libre de France dont elle connaît l'admirable souplesse.

Il lui a permis d'exprimer ce qu'elle réclame de ses compatriotes, « un individualisme ».

§

Il y a le désir, inconscient chez certains, chez elle nettement énoncé, de n'être plus à l'école de l'Angleterre, de créer un art qui ne soit plus, comme l'écrit Miss Harriet Monroe, « une colonie » de l'art britannique. Les pionniers américains ont donné l'exemple d'intrépides explorateurs et d'ouvriers patients ; la moderne Amérique a un visage de jeunesse : que la poésie ait même jeunesse et ardeur semblable.

C'est le but qu'Amy Lowell se propose. C'est l'idéal que tend à réaliser dans sa forme à la fois forte et nerveuse cet autre imagiste, John Gould Fletcher.

C'est le grand problème de la poésie moderne d'Amérique. Il est, je crois, évident que celle d'Angleterre balbutie ou — que les amis de Kipling me pardonnent — fait du « jazz-band. Il est, pour moi, du moins aussi évident que les Etats-Unis entrent résolument dans l'Assemblée des Muses avec une merveilleuse offrande de poésie.

Memento. — Nous apprenons que Vachel Lindsay vient de publier un nouveau livre de vers : *The Goldén Whales and other rhymes in the American language.* Vachel Lindsay est sur l'estrade des carrefours tandis que l'Imagisme chante les finesses recueillies de la vie américaine. Ni l'un ni l'autre, aux pôles de l'Amérique poétique, ne sont les héritiers de Whitman. Contrairement à ce que pense M. Valéry Larbaud (*Nouvelle Revue Française* du 1er avril), Vachel Lindsay me semble très différent de Whitman, le mysticisme septentrional de celui-ci à l'opposé de l'optimisme tonitruant de celui-là.

Les rythmes ? Mais Lindsay emploie des rythmes traditionnels. Il les allonge et les martèle à souhait. Il les braille à la foule accourue. Ceux de Whitman restent le plus souvent intimes. L'influence de Whitman est diffuse dans les œuvres de Carl Sandburg, de John Gould Fletcher, de Lindsay, etc... Mais Whitman se contenterait, je crois, de « froncer le sourcil » en écoutant les ballades de Lindsay, écrites « dans le langage américain ».

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Albert Mathiez : *Le Bolchevisme et le Jacobinisme.* Librairie du Parti socialiste. — M. Martchenko : *La catastrophe austro-hongroise*, Berger-Levrault.—

John Charpentier : *Notre nouvelle amie l'Angleterre*, Hachette. — Louis Thomas : *Les Etats-Unis inconnus*, Perrin. — O. Nippold : *La Géorgie au point de vue du droit international*, Bureau de Presse Géorgien, Berne.

La question qu'étudie M. Albert Mathiez dans son travail **Le Bolchevisme et le Jacobinisme** est tout à fait intéressante : Robespierre et Lénine sont-ils des frères jumeaux ou des cousins ennemis ? Pour les procédés de domination les ressemblances sont hélas indéniables, mitraillades, fusillades et le reste, jamais gouvernements surgis du dedans n'ont fait couler plus de sang, mais ceci n'est pas pour surprendre, toute bande conquérant le pouvoir ne peut agir qu'à la façon des bandits, en quelque point du temps ou de l'espace que ce soit.

Les dissemblances sont à première vue plus profondes. D'abord Robespierre n'est monté et ne s'est maintenu au pouvoir qu'à la faveur de la lutte contre l'envahisseur, tandis que pour Lénine ç'a été exactement le contraire; le premier a été aussi altier et intraitable envers Pitt et Cobourg que le second vil et lâche devant Guillaume et François-Joseph. Ensuite Robespierre s'est toujours posé comme le défenseur de la propriété, et il a même fait guillotiner pas mal de ses ennemis comme fauteurs de la loi agraire, tandis que Lénine a tout subordonné à la réalisation de son communisme. Enfin Robespierre a toujours respecté la volonté nationale, la représentation nationale, et a gouverné d'accord avec la Convention, tandis que Lénine a traité constituante et soviets dissidents comme de simples groupes de malfaiteurs. Tout ceci semble bien mettre aux antipodes le Russe et le Français, et en effet nos Jacobins patriotes, comme M. Aulard, par exemple, sont aussi pleins de haine pour Lénine que d'enthousiasme pour Robespierre.

Mais M. Albert Mathiez, qui représente la pure orthodoxie robespierriste, montre assez pertinemment que toutes ces dissemblances sont superficielles. Ce sont les circonstances qui ont grimé ces deux chefs de bandes, l'un en patriote, l'autre en antipatriote. Robespierre, au fond, était-il si nationaliste que ça ? Il était du moins fort peu guerrier, et reprochait âprement à Barrère de faire trop mousser nos victoires ; même sans danger extérieur il aurait fait régner la Vertu par les moyens que l'on connaît, et son terrorisme ne fit que se frénétiser après la bataille de Fleurus qui avait fait disparaître tout péril. Quant à Lénine, il est curieux de voir que ce fanatique de la paix à tout prix, qui n'a

conquis le pouvoir qu'en faisant appel à la lâcheté des masses slaves, s'est métamorphosé soudain, dès qu'il a eu le knout en main, en militariste aussi décidé que le Kaiser, et qu'en ce moment, seul dans le monde, il continue à se battre contre tous ses voisins. De même on exagère le respect de Maximilien pour la propriété privée ; si son système de gouvernement avait eu le temps de se développer, il serait vite arrivé, au nom de la Vertu, au pur communisme comme fit son continuateur Gracchus Babœuf. Enfin Robespierre ne respectait pas bien sincèrement la volonté nationale, puisque, à peine maître du pouvoir, il fit décréter que le gouvernement resterait révolutionnaire jusqu'à la paix, c'est-à-dire qu'il n'y aurait plus d'élections. Donc si M. Aulard a raison à son point de vue, M. Mathiez n'a pas tort au sien.

Mais, malgré tout, aux yeux de ceux qui ne sont ni robespierristes ni léninistes, des différences n'en subsistent pas moins entre ces deux personnages, par ailleurs si atrocement semblables. Robespierre est, avant tout, un puritain préoccupé de vertu ; tandis que Lénine est un justicier assoiffé d'égalité (je laisse bien entendu de côté la question de savoir si la justice c'est l'égalité et si la vertu c'est le puritanisme). Robespierre est un orateur, un meneur d'hommes, Lénine est un organisateur, un meneur de machines sociales ; les psychologues seront beaucoup plus intéressés par le premier, les sociologues par le second. Robespierre est un parlementaire, son pouvoir n'a jamais été fait que de l'adhésion de la majorité de la Convention, Lénine est un dictateur ne se confiant qu'à ses gardes du corps, comme les tyrans de l'antiquité ou les podestats du moyen âge. Enfin, et par-dessus tout, Robespierre est un Français, compatriote de Calvin et contemporain de Jean-Jacques, qui, en toute autre circonstance, eût été un homme sociable et peut-être aimable, tandis que Lénine est un slave, peut-être un tartare, peut-être un sémite, intoxiqué par Karl Marx et Tolstoï, expliqué par Dostoiewski, ressemblant assez par certains côtés à Pierre le Grand et à Ivan le Terrible, et tout cela suffit pour qu'on ne puisse vraiment pas, comme le voudrait M. Mathiez, les rapprocher, sinon pour les mettre, dans le même sac qui serait à jeter au plus profond du Bosphore.

HENRI MAZEL.

La vieille maison de Habsbourg, dont la destinée fut si éclatante et tragique, devenue Habsbourg-Lorraine et chassée des Allemagnes par la Prusse, s'est effondrée lamentablement aux lueurs des incendies et parmi les massacres de la grande guerre. C'est cette chute, — drame qu'aurait aimé représenter Shakespeare — que raconte le général Martchenko dans **la Catastrophe Austro-Hongroise**, dont M. Louis Barthou a écrit la préface. L'auteur, du reste avec raison, fait remonter à l'annexion de la Bosnie-Herzégovine l'origine de la crise qui devait entraîner l'Europe et une partie de la planète dans un de ces conflits formidables qui ont presque l'apparence d'une catastrophe géologique. A l'époque de cette annexion (1908) la Russie, après la guerre malheureuse d'Extrême-Orient, se débattait au milieu de difficultés intérieures plutôt graves et ne put qu'accepter bien à regret le fait accompli. L'incendie couvait, cependant, alimenté, surveillé par l'Allemagne, — et nous avons vu au dernier acte de la tragédie la disparition presque simultanée des trois grands Empires qui représentaient en Europe les directives autoritaires et conservatrices de l'ancienne politique. — Le livre du général Martchenko, comme le constate la préface, est intéressant et même amusant, ce qui nous change un peu de ce genre d'ouvrages. Il présente une curieuse galerie de souverains et de diplomates, dont les physionomies auraient mérité d'être tracées par Saint-Simon. Enfin le chapitre consacré à l'annexion de la Bosnie-Herzégovie est une page substantielle. Mais l'auteur est Slave, on ne doit pas l'oublier, et c'est de ce point de vue, comme il convient d'ailleurs, qu'il envisage et juge les événements.

Notre nouvelle amie l'Angleterre est un curieux volume de John Charpentier, où se trouvent étudiées les causes du rapprochement des deux pays, malgré compétitions et guerres, les traits de caractère qui complètent les peuples séparés par la Manche et qui les rendent sinon nécessaires du moins utiles l'un à l'autre. Il passe en revue les témoignages de sympathie donnés au cours des temps et l'échange des idées, surtout en matière d'art, de littérature, de théâtre; mais, de fait, intellectuellement et artistiquement, l'influence des deux pays l'un sur l'autre fut continuelle. Plus loin il indique les curiosités et particularités du caractère anglais, étudie les croyances, la conception de l'amour, la constitution de la famille et du « home », avant de parler de

l'armée nationale et des mercenaires. Le volume, en somme, est curieux et se lit avec intérêt. Toutefois, et malgré les témoignages de sympathie qui nous ont été prodigués par l'Angleterre, il convient de voir froidement les choses. Nous savons très bien qu'elle est entrée dans le conflit avec l'Allemagne par son intérêt même ; parce que l'occasion était unique pour elle de détruire la puissance maritime d'une rivale qui ambitionnait de la supplanter. Ses intérêts et les nôtres se sont trouvés d'accord ; le résultat acquis, elle cherchera toujours à tirer la « couverture » de son côté, comme il convient dans le meilleur des ménages. Ceci n'empêche pas d'autres sentiments, mais le fait principal subsiste ; notre ennemi était celui des Anglais, et « ils ont tapé ». — Un passage de ce curieux volume mérite d'ailleurs d'être cité parmi beaucoup d'autres ; c'est quand l'auteur explique, à propos du cérémonial qui se perpétue outre-Manche, pourquoi l'Angleterre est conservatrice : — « Nous avons une tendance à vouloir sans cesse tout remettre en question. Au lieu de chercher dans les vieilles institutions et dans les mœurs ce qu'elles ont de mauvais, les Anglais s'efforcent de découvrir ce qu'elles ont de bon. Ils attendent plus d'elles qui sont l'œuvre des générations et que le temps a éprouvées que des nouveautés qu'on leur propose. » — Mais n'est-ce pas toute la critique de l'encombrante idée de progrès ?

Le volume de M. Louis Thomas, **les Etats-Unis inconnus**, apporte nombre d'indications et d'observations curieuses sur les régions d'outre-Atlantique ayant constitué le pays des Yankees, et nous montre des choses assez différentes de ce qu'on a coutume de voir dans les trois ou quatre grandes villes fréquentées par les touristes : New-York, Boston, Chicago, etc...

Laissant de côté les choses déjà connues, il a surtout insisté sur les faits, les caractères spéciaux du pays ; sur des conceptions, des procédés ou des idées qui plutôt nous déconcertent ; qui sont peut-être à leur place en Amérique, mais que nous ne tenons nullement à voir s'acclimater en France. — Mais on n'est pas forcé de suivre M. Louis Thomas avec le même enthousiasme, par exemple lorsqu'il nous parle des cités-champignons comme Grand-Rapide la « capitale du meuble », s'il donne une attrayante description de Charlotte, cité-jardin aux larges espaces aérés et pleins de verdure. — En appendice il a inséré des chapitres

d'étude d'un caractère spécial, des états et des chiffres, et pour finir une bibliographie.

Le 24 juillet 1783, indique M. O. Nippold dans son étude sur **la Géorgie au point de vue du droit international,** le pays sollicitait la protection de la Russie dont il reconnaissait la suzeraineté tout en demeurant autonome. Cependant, en 1796, eurent lieu des invasions persanes; Tiflis fut pillé et incendié. L'année suivante ce furent les Russes qui envahirent la région et finirent par l'annexer (1801). Jusqu'en 1833, un morceau après l'autre, l'empire des Tsars poursuivit sa conquête, et même en 1878 reprenait des territoires qui en avaient été distraits par les Turcs. « Le protecteur avait fini par avaler le protégé », dit familièrement le texte. — Mais contre cette annexion les Géorgiens ont toujours protesté; le pays a vu nombre d'insurrections et révoltes, la dernière en 1905, — et avec l'effondrement russe il a retrouvé son indépendance. C'est maintenant la République transcaucasienne qui demande à être reconnue comme indépendante. — Mais on sait que des événements récents, l'invasion bolcheviste du côté de la Perse, risquent de remettre en question l'indépendance du pays, — et que la paix est toujours dans les nuages.

CHARLES-MERKI.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Jean de Pierrefeu : *G. Q. G., secteur 1*, 2 vol., l'Edition française illustrée. — Dutreb et P.-A. de Granier de Cassagnac : *Mangin*, Payot. — Brand Whitlock : *Belgium*, New-York, Appleton, 2 volumes. — Henry P. Davison : *The American Red Cross in the Great War*, New-York, Macmillan. — Albert Rhys Williams : *In the Claws of the German Eagle*, New-York, Dutton. — Stephen Graham : *A Private in the Guards*, New-York, Macmillan. — Lieutenant Francis T. Hunter, U. S. A.: *Yankee Gobs and British Tars*, New-York, Doubleday, Page et Cie. — Francis P. Duffy : *His Story*, New-York, Doran.

Le **G. Q. G.** ou **Trois ans au Grand Quartier Général par le rédacteur du communiqué**, de M. Jean de Pierrefeu, est bien l'ouvrage le mieux capable de satisfaire notre prurit de curiosité. Il nous amuse, il nous irrite en levant le voile. Il nous découvre la véritable personnalité du généralissime et des gens de sa suite. Le mystère enveloppait cet aréopage de stratèges ; on en connaissait surtout le bruit terrible des ma-

chines à écrire. En quelle modeste auberge le généralissime mangeait-il l'omelette au lard de la bonne fermière, à la hâte, sur le pouce, entre deux ordres militairement donnés, comme l'ont raconté si souvent les journalistes? Dormait-il à la belle étoile, au fond de sa 40-chevaux, ou sur quelque lit de fortune, au hasard de ses randonnées ? M. Jean de Pierrefeu nous le dit sans façon. Le généralissime avait un vigoureux appétit, et il ne supportait pas qu'on le fît attendre à table. Quant à dormir, il s'en acquittait consciencieusement, copieusement et il s'enfermait à double tour dans sa chambre pour être assuré de ne pas être dérangé dans son sommeil. Après cela, les choses n'allaient ni mieux, ni plus mal. Il y avait au G.Q.G. trois cent soixante officiers pour expédier la besogne ; c'était sans doute beaucoup plus qu'il n'était nécessaire pour que le chef pût dormir sur ses deux oreilles. Le G.Q.G. s'installa à Chantilly, non pas au château, ce qui eût manqué de couleur démocratique, mais à l'Hôtel du Grand-Condé, puis à Beauvais, au château de Compiègne, etc., M. Jean de Pierrefeu nous conte ses allées et venues avec infiniment de malice et d'esprit. Mais où il excelle, c'est à dépeindre la vie intérieure de la maison, à nous faire respirer l'atmosphère dont elle a été saturée pendant trois ans, à planter devant nous, en chair et en os, les personnages de marque qui en ont été les hôtes. C'est l'occasion d'une galerie de portraits militaires d'un haut ragoût, sans compter nombre de scènes, finement observées et définitivement enregistrées pour l'histoire. Ainsi, la scène suivante qui a trait aux rapports de Joffre et de Castelnau, rapports qui manquèrent d'abord de cordialité :

C'est alors, raconte-t-il, que quelqu'un imagina les fameuses promenades de l'après-midi, destinées à montrer à tous l'accord parfait qui existait entre les deux chefs. Chaque jour, vers une heure et demie, le général de Castelnau sortait de sa villa et venait prendre le généralissime chez lui. Tous deux se dirigeaient de conserve vers la forêt... Puissant et massif, Joffre marchait les mains derrière le dos, la jambe gauche un peu en retard... Petit, robuste et vif, le « capucin botté » trottait un mètre en avant, fauchant les herbes de sa canne, puis faisait brusquement demi-tour pour se remettre au niveau du grand chef. Tous deux, en devisant, gagnaient un banc situé au carrefour du Portail, sur lequel ils s'asseyaient pendant un quart d'heure. Très souvent, le généralissime, fatigué par la marche, s'assoupissait légèrement... Ce banc appartient à l'histoire.

M. Jean de Pierrefeu n'a pas vécu les heures tragiques au G. Q. G. Il nous faut le regretter. Il nous aurait fourni quelques éclaircissements sur une période, qui fut particulièrement troublée. A cette époque, il servait comme simple sergent au XVe corps, où il connut des jours moins heureux qu'au G. Q. G., où il fut appelé fin 1915. A ce moment, il y régnait une quiétude relative : la guerre de tranchées sévissait et bornait tous les horizons. Les forts-en-thème du G Q. G., qui appliquaient si mal les idées du colonel de Grandmaison, se préoccupaient uniquement, sous prétexte de cultiver le sens offensif dans notre armée, de faire emporter par d'autres des éléments de tranchées, qu'on laissait reprendre le lendemain, ce qui achevait la démonstration en montrant l'infériorité de la défensive.

M. Jean de Pierrefeu loue tour à tour ces hommes et ne leur épargne pas les critiques les plus mordantes. Il joue avec eux comme le chat avec la souris : il les pelote, il les caresse, puis soudainement il les égratigne jusqu'au sang. Finalement, il les assomme d'un brutal coup de patte : « L'histoire impartiale, écrit-il, jugera avec sévérité les hommes qui ont eu entre les mains les destinées des pays en guerre avec l'Allemagne. Il a fallu des flots de sang, d'effroyables sacrifices pour réparer leur manque de prévoyance. Qu'une telle impéritie puisse déjà être oubliée par nous, c'est ce qui étonnera le plus nos descendants pour qui la victoire ne constitue pas une amnistie totale. »

Le livre que MM. Dutreb et P.-A. de Granier de Cassagnac viennent d'écrire, sous le titre, **Mangin**, concis et plein de résonnances comme la devise d'une médaille, est rapide, incomplet. Il n'est pas à la mesure de la personnalité qu'il prétend camper devant nous. Il est, cependant, plein de sympathie pour l'œuvre de l'ancien chef de la Xe armée, et il peut suffire à ruiner les odieuses et stupides légendes que les trembleurs de tous poils ont créées autour de ce soldat d'exception. En plein accord avec Foch, il a « violé la victoire », malgré les hésitations, le manque de foi, la paralysie de la volonté, qui déprimaient notre haut aréopage militaire. Il a failli, d'autre part, laisser une œuvre profonde et durable sur le Rhin. On a sapé cette œuvre au plus grand profit de nos ennemis. Une fois de plus, il faut regretter que notre démocratie soupçonneuse étouffe systématiquement tout ce qui dépasse d'une coudée la cohorte moutonnière des vertus

moyennes ou tend à faire éclater les cadres d'une administration indigente, routinière et domestiquée. Ou alors il faut percer dans la finance ou le mercantilisme : là, l'avenir est illimité. L'étude de MM. Dutreb et de Cassagnac est, au moins, un hommage au désintéressement de l'homme, à son intelligence si complète, à son caractère exceptionnel.

JEAN NOREL.

§

A tout prendre, je crois que le meilleur ouvrage produit aux Etats-Unis par la guerre est **Belgium**, par le distingué ambassadeur américain à Bruxelles, M. Brand Whitlock. Cela tient à deux raisons : d'abord, et principalement, parce que son auteur sait écrire. Ceci n'est pas son premier livre, et espérons qu'il ne sera pas son dernier. La seconde cause de l'excellence de ces deux gros volumes se trouve dans le fait que M. Whitlock avait des choses de premier ordre à dire. Pendant deux ans et demi il a vécu dans des conditions et dans un entourage tout à fait exceptionnels. Quand l'Allemagne a déclaré la guerre aux Belges, M. Whitlock a été chargé des intérêts allemands en Belgique, et quand les Allemands se sont établis dans ce malheureux pays, M. Whitlock est resté au premier plan en raison du rôle important que les Etats-Unis y ont joué pour le ravitaillement. On voit que la situation était extraordinairement favorable pour la production d'un beau livre, et M. Whitlock a su en tirer parti. Si nous n'avions que son témoignage sur les abominations du régime allemand en Belgique, cela suffirait pour clouer pour toujours au pilori de l'indignation du monde entier le militarisme prussien. En parlant du volume, l'éditeur dit très justement que c'est « l'histoire prodigieuse du calvaire d'une nation », et M. Whitlock a pu choisir comme épigraphe ces lignes de Molière :

> Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
> Ce qu'on appelle vu.

D'un bout à l'autre, ces pages montrent la sympathie de l'auteur pour la France. Quand le ministre français à Bruxelles a prié M. Whitlock de se charger des intérêts de la France, il a répondu : « Je suis heureux de le faire. Pour quelqu'un chez qui le nom de la France signifie ce qu'il a toujours signifié pour moi, quand, depuis ma première jeunesse, je lisais, comme presque tous les enfants de ma génération, tout ce que je pouvais trou-

ver qui touchait à Napoléon, et plus tard me délectais à la langue française, à la littérature française et à l'art français, — c'est comme une accolade de faire ce que vous me demandez. »

Dans son livre, **The American Red Cross in the Great War**, M. Henry P. Davidson, président du conseil de guerre de la Croix-Rouge américaine, consacre à la Belgique tout un chapitre où il appuie beaucoup les allégations de M. Whitlock, sans d'ailleurs le nommer. Il y a deux chapitres sur la France, dont le premier porte le titre amical, *Backing up the French* (appuyant les Français) et le second le titre assez touchant, *The Children of France* (ce qu'on a fait pour les enfants de France). Le dévouement de la Croix-Rouge Américaine pour les poilus dans les tranchées, pour leurs familles à l'arrière, pour les blessés dans les hôpitaux militaires et pour les malheureux civils est déjà connu partout ; cependant ce récit succinct, modeste et officiel a sa valeur. Mais ce qui est moins connu, c'est que, lorsqu'on a signé l'armistice, plus de 30 millions d'Américains des deux sexes et des deux côtés de l'Atlantique travaillaient pour cette admirable organisation.

Le livre de M. Albert R. Williams, **In the Claws of the German Eagle**, s'occupe presque exclusivement de la Belgique, où l'auteur fut un moment prisonnier des Allemands et faillit être fusillé comme espion. Il raconte avec un certain charme et beaucoup de verve ses expériences dans les premiers mois de la guerre.

Dans **A Private in the Guards**, M. Stephen Graham, un Anglais qui a écrit plusieurs livres de mérite avant celui-ci, donne cette fois l'histoire de ses dix-huit mois dans l'armée britannique sur le front ouest.

Ce que j'ai trouvé de plus intéressant, dit l'auteur dans sa préface, et cette remarque montre bien l'esprit qui domine le volume, ce n'était pas la guerre proprement dite, le *fighting*, mais les hommes dans les rangs, les soldats eux-mêmes.

Un tiers de la section dans laquelle M. Graham a servi se composait de volontaires américains, de sorte que nous trouvons dans ces pages des descriptions de la vie militaire et des mœurs des deux branches de la race anglo-saxonne. Pendant leur séjour à Londres, avant d'être envoyés au front, certains de ces soldats américains ont monté la garde devant le palais de Buckingham, la résidence du roi, « une expérience assez curieuse pour eux ».

Avec la loyauté qui caractérise les Anglais, M. Graham constate volontiers l'importance du concours des Etats-Unis. « Je n'oublierai jamais le miracle produit sur le moral britannique en 1918 par la venue des Américains... Toute l'Angleterre est profondément reconnaissante envers la nation américaine. »

Et cette fraternité d'armes est le leitmotiv de tout le volume, **Yankee Gobs and British Tars**, de M. Francis T. Hunter, lieutenant de la marine américaine, qui nous fait entrer dans la vie intime des quatre grands chefs qui ont dirigé les affaires navales anglo-américaines pendant la guerre, — les amiraux Beatty, Jellicoe, Sims et Rodman, les deux premiers anglais, les deux derniers américains. Dans le cas de l'amiral Beatty, qui semble être le plus sympathique des quatre, M. Hunter nous fait entrer dans son *home* même et nous présente sa femme, une gracieuse Américaine. Ce livre nous montre de nouveau le grand rôle qu'a joué la marine dans l'annihilation du prussianisme. On pourrait citer avec avantage plusieurs passages de cet admirable ouvrage, mais je me borne à celui-ci :

J'ai souvent pensé, dit l'amiral Rodman, que M. Hunter dépeint comme un vrai type du vieux marin, que la coopération intime, homogène et fraternelle de la GrandeFlotte offre un bon exemple de ce que peuvent faire deux nations animées par une cause commune, dont les cœurs battent ensemble, exemple qui a suggéré peut-être aux Alliés l'idée de mettre toutes leur armées sous le commandement unique du maréchal Foch, la manière la plus logique pour gagner la guerre,

Une des meilleures histoires régimentaires de la guerre c'est **Father Duffy's Story**, « récit d'humour et d'héroïsme, de vie et de mort avec le belliqueux 69e », comme dit le sous-titre du livre. Le Père Duffy était l'aumônier de ce régiment de la ville de New-York, composé principalement d'Américains d'origine irlandaise, race fameuse pour ses qualités guerrières dans tant de campagnes aux Etats-Unis et en Angleterre, et qui n'a pas démenti sa réputation dans le dernier conflit. Parti de New-York en octobre 1917, le régiment a pris part à la grande offensive de l'été de 1918, à Saint-Mihiel et dans l'Argonne, où sa conduite a été au-dessus de toute louange et où il a ajouté une nouvelle page brillante à sa superbe histoire. On peut aussi féliciter le régiment d'avoir eu un historien comme le Père Duffy, qui a rempli une tâche difficile avec un vrai talent.

THÉODORE STANTON.

ÉCHOS

La fortune de l'Impératrice Eugénie. — La tombe de Moréas. — Un centenaire romantique. — Imprimerie gourmonticnne. — Louis Pergaud a désigné son meurtrier ? — Eloquence ministérielle. — Eloquence académique. — Le petit jeu de l'Académie. — Errata. — A la mémoire de Gabriel-Tristan Franconi. — Avis.

La fortune de l'Impératrice Eugénie. — C'était devenu quasi légendaire avant qu'elle mourût, cette fortune de l'impératrice que d'aucuns prétendaient une des plus grandes du monde. Les familiers de l'épouse de Napoléon III savaient que, pour être d'importance, cette fortune n'était pas fabuleuse et qu'il y aurait des déceptions quand on en connaîtrait le chiffre.

Evidemment, pour son compte personnel, l'impératrice dépensait peu ; mais elle entretenait beaucoup d'œuvres charitables et fit autour d'elle le plus de bien qu'elle put. Elle était de cœur généreux naturellement, d'une grande piété, superstitieuse comme toute Espagnole, et elle ne manqua pas de sacrifier à tous ses sentiments une partie de ses revenus.

Elle était entourée de gens qui la conseillaient en général fort bien, et c'est ainsi que ces dernières années elle fit au château de Malmaison des dons très importants. Elle possède, avec le Prince Victor Napoléon, la plus belle collection de souvenirs napoléoniens qui soit et il était dans son intention de léguer les plus précieux à la France.

Quant aux bijoux de l'impératrice, qui sont d'une inestimable valeur, il est probable qu'ils seront, par le testament de la défunte, répartis entre quelques amies qui ne l'ont jamais abandonnée.

Les papiers qui sont en sa possession seront, pour l'historien, de grande importance et l'impératrice, qui n'ignorait aucun des innombrables volumes qui furent écrits sur elle depuis 1870, avait coutume de dire quand on lui en parlait :

— Je ne répondrai pas aussi longtemps que je serai vivante. Ma mort seule servira la vérité.

Et il y a bien des auteurs qui pourront, s'ils sont honnêtes, écrire de nouveau leurs livres rédigés dans la hâte ou dans la colère.

§

La tombe de Moréas.

Paris, 1er juillet 1920.

Mon cher Directeur,

Cette plainte touchant le délabrement de la tombe de Moréas, qui fait son petit tour de la presse, est de bonne intention mais sans fondement.

Dans sa modestie et même son humilité, la demeure du poète (89e division du Père Lachaise, le long de la seconde rangée de l'avenue Caurette parallèle à l'avenue, à la hauteur de la onzième tombe de la

première rangée) reste décente. Sa grille, aux barreaux que la capsule du pavot termine, a reçu un noir badigeon luisant qui la garde de la rouille. Un lierre à larges feuilles l'enguirlande après avoir tapissé l'humus épais qui forme le sol.

Le « sapin malingre » qu'un écho fantaisiste a dénoncé est, dans la réalité, un cyprès vivace. Planté en 1911 à peine à l'état d'arbuste, par des mains que je connais bien, le fils de la garrigue nimoise n'est déjà plus un arbrisseau. Sa droite taille dépasse deux mètres. Placé à la tête de la tombe, il est assez large pour dissimuler sinon le rectangle de marbre blanc où ce nom *Jean Moréas*, sans accompagnement aucun, est gravé en légères lettres d'or, du moins ce nom même. Il est touffu ; on peut y piquer des roses, ce qui est, disait Moréas, l'une des distinctions du cyprès.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Un centenaire romantique. — On a célébré le mois dernier le centenaire de Charles Loyson, poète philosophe et pamphlétaire, sous la Restauration. Il était l'oncle du « Père Hyacinthe » et le grand-oncle, par conséquent, de notre confrère P.-H. Loyson. Parmi les anecdotes empruntées par la presse, et, notamment, par le *Journal des Débats* où il fut collaborateur, à la vie du jeune écrivain mort prématurément à 29 ans, il en est une encore inédite et assez curieuse. Après avoir battu Victor Hugo dans un concours poétique à l'Académie française, Charles Loyson entreprit et acheva une traduction complète de Tibulle, en vers. Au dire de Patin, qui en eut connaissance, elle était des plus remarquables et comme imprégnée d'une langueur prelamartinienne. Mais le traducteur, qui alliait la piété religieuse à la philosophie de Platon, s'en fit scrupule au lit de mort et en recommanda la destruction à son frère Louis, futur recteur d'Académie. Celui-ci, toutefois, n'eut pas le courage d'exécuter cette volonté si cruelle aux lettres et lui-même, en mourant, transmit l'ordre de destruction à son fils Charles, le futur orateur de Notre-Dame. Or, pas plus que son père, le jeune prêtre ne put se résoudre à vouer au néant un manuscrit si choquant pour sa règle d'austérité. Ce n'est que plusieurs années plus tard, en prononçant ses vœux au Carmel, que le « Père Hyacinthe » fit monter sur le bûcher, si l'on peut dire, la voluptueuse Délie du poète latin. Encore fut-elle comprise dans l'autodafé général auquel l'implacable néophyte condamna en cette circonstance tous les papiers de sa vie antérieure. C'est ainsi que périrent, aux mêmes flammes, des lettres adressées au « Père Hyacinthe » dans sa jeunesse, et alors qu'il rimait lui-même, par Chateaubriand et par Liszt.

§

« **Imprimerie Gourmontienne** ». — M. Jean de Gourmont nous prie d'ajouter au nombre des personnes amies qui se sont groupées pour publier *l'Imprimerie Gourmontienne*, que nous avons annoncée aux Echos de notre numéro du 1er juillet, les noms de Miss Natalie Clifford-Barney, de Mme la duchesse de Clermont-Tonnerre, de MM. Edouard Champion, François Bernouard et Georges Crès.

§

Louis Pergaud a désigné son meurtrier ? — M. Lucien Descaves annonce dans *la Lanterne* (7 juillet) que le Conseil municipal de Besançon est sollicité de donner à une rue de cette ville le nom de Louis Pergaud. Il fait un juste éloge du « rude et tendre Franc-Comtois », éloge dans lequel cette simple phrase nous paraît plus émouvante que de longs discours :

Il avait écrit un beau livre : *De Goupil à Margot...*, mais je l'eusse aimé sans doute, je l'eusse aimé pour lui-même s'il n'avait rien écrit du tout.

Mais voici une autre phrase qui provoquera une émotion plus vive encore parmi les nombreux amis du « disparu » :

Il eut le pressentiment de sa fin prochaine et me le confia, dans une lettre écrite peu de temps avant sa mort. Il désignait son meurtrier... Le moment venu, je publierai cette lettre — et d'autres.

Son *meurtrier* ?..

§

Eloquence ministérielle. — L'autre jour on décorait Senlis. Naturellement, des discours furent prononcés. M. le ministre de la Guerre rendit hommage, comme il convenait, à la ténacité des Senlisiens. Il s'écria :

Habitants de Senlis, vous êtes les descendants de ces braves *Germains* qui ne craignaient que de voir tomber le ciel sur leur tête !

Sur cette belle phrase les assistants se regardèrent un peu déconcertés. M. le ministre s'en aperçut et reprit d'une voix plus forte :

Habitants de Senlis, vous êtes — voulais-je dire — les descendants de ces braves Gaulois qui...

Tout le monde applaudit et le discours continua.

§

Eloquence académique. — Les amateurs d'éloquence académique (il y en a) qui ont lu le long panégyrique que Mgr Duchesne prononça devant le général Lyautey ont dû se demander, à certains passages, si le prélat était sérieux.

Tant qu'il y aura un Maroc français, on y célébrera le nom du général Lyautey, a dit Mgr Duchesne.

Depuis Hercule, le vieil Atlas n'avait pas vu un si grand chef. Encore les célèbres colonnes marquaient-elles un terme : c'étaient des bornes au delà desquelles on ne devait pas aller. Vous, vous avez façade sur l'Atlantique.

Et un peu plus loin :

Moïse avait vu de loin la Terre Promise ; il ne lui avait pas été donné d'y pénétrer. Plus heureux que lui, vous tenez l'objet de vos rêves... vous avez, sans le titre, la réalité du pouvoir souverain, et du souverain fondateur d'empire.

Hercule, Moïse, le pouvoir souverain ! Rappelons-nous que Mgr Duchesne est un des académiciens les plus spirituels. Cet homme d'Eglise est dans la tradition des prélats caustiques et pince-sans rire. Et l'on sait que son élection contre Mgr de Cabrières fit, à l'époque, grand bruit dans les milieux électoraux de l'Institut.

§

Le petit jeu de l'Académie. — Pour la première fois, depuis bien des années, l'Académie française est au complet. Les quarante fauteuils sont occupés et le petit jeu des académiciens — vous savez ? celui qui consiste à dire sans se tromper le nom des Immortels — devient intéressant. Si on veut le rendre plus intéressant encore, et plus difficile, on peut poser quelques questions complémentaires et indiscrètes comme : « Quel est le plus ancien académicien ? » Ne répondez pas Anatole France, vous auriez perdu ; c'est M. le comte d'Haussonville, qui fut élu en 1887. Après lui viennent M. de Freycinet et Pierre Loti, élus en 1891, Lavisse en 1892, Paul Bourget, en 1894, Anatole France en 1896, Hanotaux et Henri Lavedan en 1897.

Vous pouvez également demander qui occupe le premier fauteuil ? Ne cherchez pas, c'est M. de Freycinet ; M. Clemenceau occupe (si l'on peut dire), le troisième ; le général Lyautey le quatorzième (le fauteuil de Victor Hugo). Enfin pour les gens superstitieux les fauteuils sept et treize sont tenus par MM. Bergson et Pierre Loti.

Voici donc tous les éléments pour être vainqueur au « jeu de l'Académie ».

§

Errata. — Dans l'article *la Baisse et la Hausse du Franc* publié dans notre dernier numéro, il faut lire, p. 294, l. 3, « *ces* voisins », au lieu de « *ses* » ; p. 297, l. 25, « ils auront tôt fait de le *rendre* aussi cher », au lieu de « *vendre* » ; p. 299, l. 2, « l'article *indigène* », au lieu de « *importé* » ; p. 303, l. 1, « nous *ouvre*... des vues », au lieu de « *assure* » ; p. 309, l. 3, « n'est pas *de* son fait », au lieu de « n'est pas son fait » ; p. 316, l. 34, « capitaliste *individuel* », au lieu de « *industriel* »; p. 327, l. 10, « le *produit* », au lieu de « le *prix produit* ».

Dans la chronique de Belgique du même numéro, p. 535, l. 34, au lieu de « son talent *antique* », lire « *critique* ».

§

A la mémoire de Gabriel-Tristan Franconi. — Le 23 juillet dernier, jour anniversaire de la mort glorieuse du poète et romancier Gabriel-Tristan-Franconi, ses amis ont inauguré sur sa maison natale, 13, rue des Canettes, une plaque commémorative, portant l'inscription suivante :

Le poète Gabriel-Tristan FRANCONI
« Un Tel de l'armée française »
Né dans cette maison, le 17 mai 1887
Tué au bois de Sauvillers (Somme)
le 23 juillet 1918
Pour défendre contre l'envahisseur
sa maison, sa rue et la place Saint-Sulpice.

M. Simon Juguin, maire du VIe arrondissement, présidait cette cérémonie à laquelle Mmes Denise Réal, Madeleine Roch et M. Lugné Poe prêtaient leur concours.

Ce fut un émouvant hommage à la mémoire de ce poète qui, par son incomparable bravoure, a mérité le nom « d'as des as de la littérature française ».

Neuf citations à l'ordre du jour ; la médaille militaire ; la croix de guerre ; la croix de Saint-Georges ; la fourragère ; une proposition pour la Légion d'honneur avaient été conquises au front par le sous-lieutenant Franconi écrivain révolutionnaire — avant la guerre...

Nous l'avions rencontré dans une maison amie peu de semaines avant sa mort. Il nous dit, en riant, son intention de rédiger lui-même, pour le *Bulletin des Ecrivains*, sa notice nécrologique... L'héroïque garçon parlait de sa mort prochaine avec un accent où il y avait de l'ironie et *de la certitude !*

Ses deux livres inédits : *Poèmes* et un roman, *La Rue des Canettes*, seront publiés prochainement par les soins de sa veuve.

§

Avis. — Nous prions nos lecteurs de nous excuser si notre numéro ne paraît pas rigoureusement à sa date, une grève d'imprimerie entravant actuellement les travaux.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.

LA VIE

Revue bi-mensuelle

été fondée en 1911 pour lutter contre le pangermanisme en opposant au « matéalisme économique » des Allemands le SPIRITUALISME HISTORIQUE DE A FRANCE, pour exalter en face du nieztschéisme l'humanisme de nos artis-s, de nos philosophes, de nos hommes politiques, pour affirmer notre fidélité à Alsace-Lorraine, pour réclamer la libération de la Pologne, de la Bohême, de la inlande, du Slesvig, de la Yougo-Slavie, des irredenta italiennes et grec-ues, etc..., pour révéler quelles forces matérielles et intellectuelles les colonies pportent à la France. La Guerre a montré l'opportunité de ces vues : fortifiés ans leur doctrine, les collaborateurs de *La Vie* poursuivent leur effort en expo-nt leurs nouvelles vues, leur programme de paix par des articles d'une anchise énergique sur la politique extérieure comme sur les grandes œuvres ationales qu'il est indispensable d'entreprendre : développement considérable de marine, grands travaux publics, etc.

Articles de doctrine : Dr GEORGES BOYÉ, JEAN BRUNHES, DANIEL HALÉVY, PHI-ÉAS LEBESGUE, MARIUS-ARY LEBLOND, A. LUMIÈRE, ANDRÉ MÉNABRÉA, ALBERT MIL-AUD, J.-H. ROSNY aîné, GABRIEL SARRAZIN, EDOUARD SCHURÉ, etc., etc.

L'art et la littérature sont au premier plan de la vie nationale : à l'esprit de itique négatrice des écoles *La Vie* oppose l'énergie de l'enthousiasme. Sa docine : « On ne vit que par ses admirations. » Dans les admirations sévère hié-rchie.

A côté des étincelants articles de RACHILDE sur les milieux littéraires et les hénomènes de l'actualité, *La Vie* publie des critiques de JUDITH CLADEL, JOHN HARPENTIER, LUCIE DELARUE-MARDRUS, CHARLES GÉNIAUX, GUY LAVAUD, CAMILLE AUCLAIR, PIERRE MILLE, JEAN PAULHAN, EDMOND PILON, HENRI POURRAT, GAS-ON SAUVEBOIS, CHARLES TILLAC, ALBERT URIET.

Dans chaque numéro elle donne un **INÉDIT** rare de BARBEY D'AUREVILLY, RESDIN, CHARLET, HUYSMANS, LECONTE DE LISLE, PASTEUR, VERHAEREN, etc.

Elle a été la première, en 1918, à créer la rubrique du **BEAU LIVRE** u'elle vient de confier à Maurice HEINE.

En art, elle a publié les *Confidences* et des correspondances d'*Odilon Redon*, s doctrines de *Bourdelle*, un *Renoir* de Maurice DENIS, un *Maurice Denis* de ÉRUSIER, un *Van Gogh* de Charles LACOSTE, un *Flandrin* de George BOUCHE, n *Valtat* de G. d'ESPAGNAT, un *Signac* par Lucie COUSTURIER ;

Des articles de Emile BERNARD, Jean ROYÈRE, Charles SAUNIER, Léon WERTH, .c., etc. La mode et l'art, par Pierre FIGEROU.

Elle a publié des numéros spéciaux notamment : *L'Alsace-Lorraine et le hin*, **1 fr. 50** ; *Comment mieux nous unir aux Etats-Unis*, **2 fr.** ; *L'Afrique équatoriale française*, **1 fr.** ; *La poésie contemporaine au pays des lille lacs* (Finlande), **2 fr.** ; *La France et la mer*, deux numéros à **1 fr.**

En préparation : **numéro spécial sur le Beau Livre : 3 fr.** si on uscrit avant le 1er septembre.

ABONNEMENTS : **20 fr.** par an, **25** pour l'étranger.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION : *10, rue du Cardinal-Lemoine*, PARIS-Ve.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

ULLETIN FINANCIER

ctivité des transactions laisse certainement à désirer, mais les dispositions du Mar-
nt généralement bonnes et l'on note d'ici de là quelques améliorations. C'est ainsi
os Rentes réalisent de nouveaux progrès, bien influencées par les résultats de
commerce extérieur pour le premier semestre de 1920 : 3 o/o perpétuel 58,80 ;
anc. 88,60 ; 5 o/o nouv. 102,05 ; 4 o/o 1917 71,35 ; 4 o/o 1918 71. Aux fonds
étrangers, les emprunts russes se sont alourdis : 4 o/o consolidé 33,25, 5 o/o
46,50 ; 3 o/o 1891-94 28,50. Le Turc Unifié perd aussi plusieurs points et se tient
70 et 72 fr. après 75 fr. La Dette Unifiée d'Egypte est soutenue à 129 francs.
a que ne conservant pas intégralement leurs plus hauts cours, nos grandes ban-
enregistrent pour la plupart une fraction appréciable : Comptoir d'Escompte 1083,
é Générale 765 ; Banque Nationale de Crédit 940. Le Comptoir Lyon-Alemand
esse à 940. Nos chemins de fer restent négligés, et sont plutôt lourds. Pour les
s déjà exposées ici (prévisions du rachat) les Omnibus passent de 645 à 659, les
s privilégiées des Tramways-Sud de 195 à 210 francs.
: valeurs métallurgiques et assimilées, les Usines de la Base-Loire sont invariables
Peñarroya est en vive reprise à 1750, les Tréfileries du Havre sont à 218. Les
férés ne varient pas sensiblement, le Rio lui-même, en dépit des grèves, est stable
nvirons de ses cours précédents.
groupe des valeurs de produits chimiques et de phosphates, Kuhlmann gagne près
) fr. à 1300 ; les Phosphates Tunisiens sont à 650 fr. L'Electro-Chimie se relève
nent au-dessus de 900. Aux valeurs diverses, l'Air Liquide a valu 669 et le droit
uscription aux Magasins Modernes s'est négocié à 90 francs.
s la rubrique automobiles et constructions mécaniques, il convient de noter la
vance prise par les moteurs Gnôme à 1800 ; Peugeot cède un peu de terrain à
es freins Lipkowski sont en réaction à 309 francs.
Pétrolifères sont traitées de façon très active. D'après le « Daily Telegraph » une
ction de toute premières importance en propriétés pétrolifères russes serait sur le
d'être conclue. La Shell, la Royal Dutch et leurs filiales s'occuperaient d'acqué-
ntière production des deux groupes bien connus Mantacheff et Lianosoff, à Bakou
bien qu'à Grosnyi. La somme à payer en espèces à la signature du contrat attein-
presque un million de livres sterling. — Voici quelques cours : Royal Dutch
florins 29.000 fr. ; Shell Transport ex-droit de souscription 351 fr. ; Grosnyi
3.000 fr. ; Colombia 2.900 fr. ; Mexicain Eagle 502 francs.
conformité avec la nouvelle tension des changes, les Sud-Africaines ont offert une
rande résistance : De Beers 968 fr. ; Jagersfontein 205 fr. ; Modderfontein B
Transwaal 49 fr. ; Chartered 42 francs.
mines mexicaines, l'Estrellas a des transactions suivies à 245 et 250 fr. ; Mexican
) se maintient à 270 francs.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE			ETRANGER		
Un an	60	fr.	Un an	68	fr.
Six mois	32	»	Six mois	36	»
Trois mois	17	»	Trois mois	19	»

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers, — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.